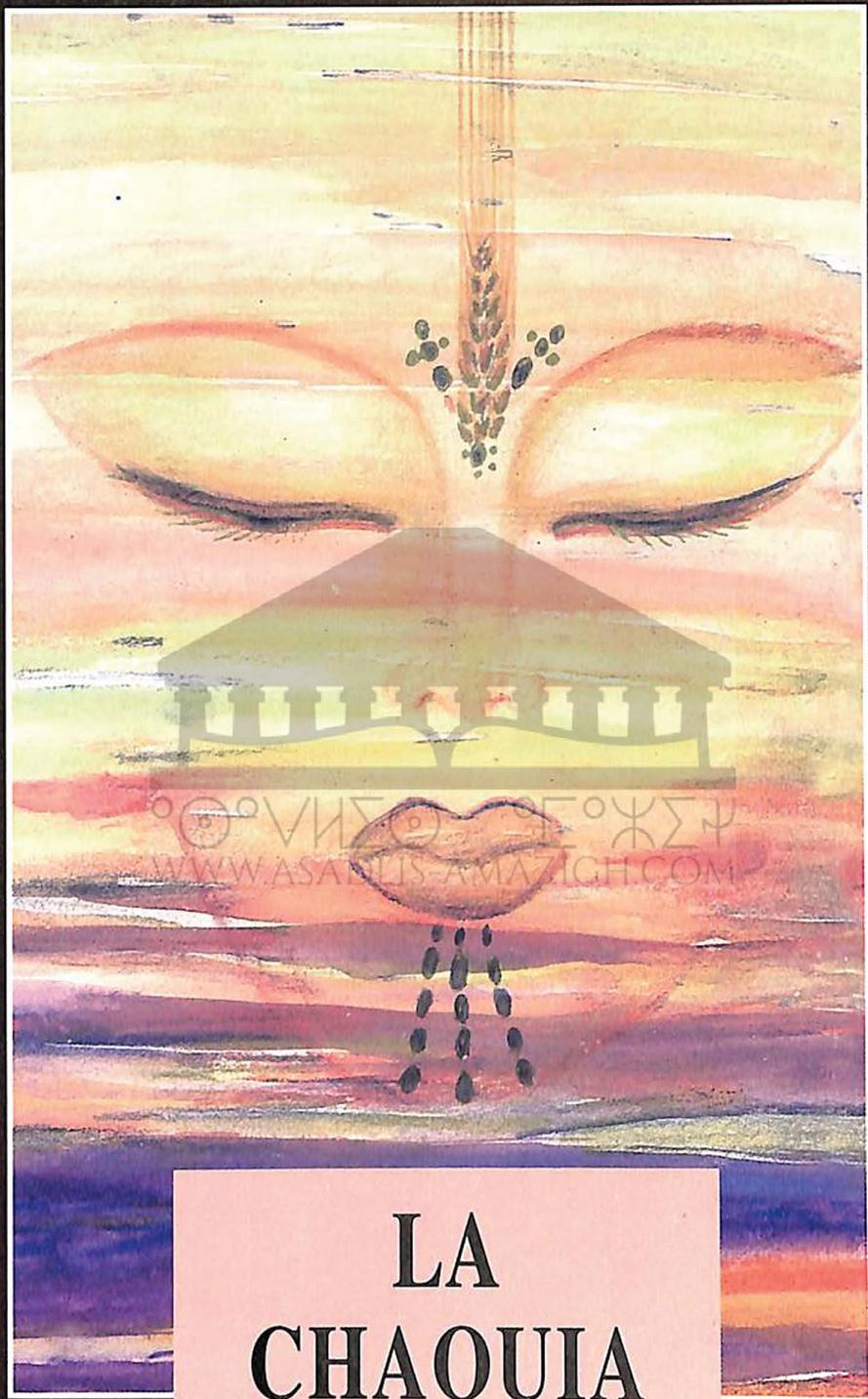


Liliane RASPAIL



LA  
CHAOUIA  
D'Auvergne

CASBAH  
Editions

Liliane RASPAIL



# LA CHAOÛIA D'AUVERGNE

**CASBAH**  
*Editions*

Villa n°6, Saïd Hamdine, Hydra, 16012, Alger

## En guise de dédicaces

*Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur*

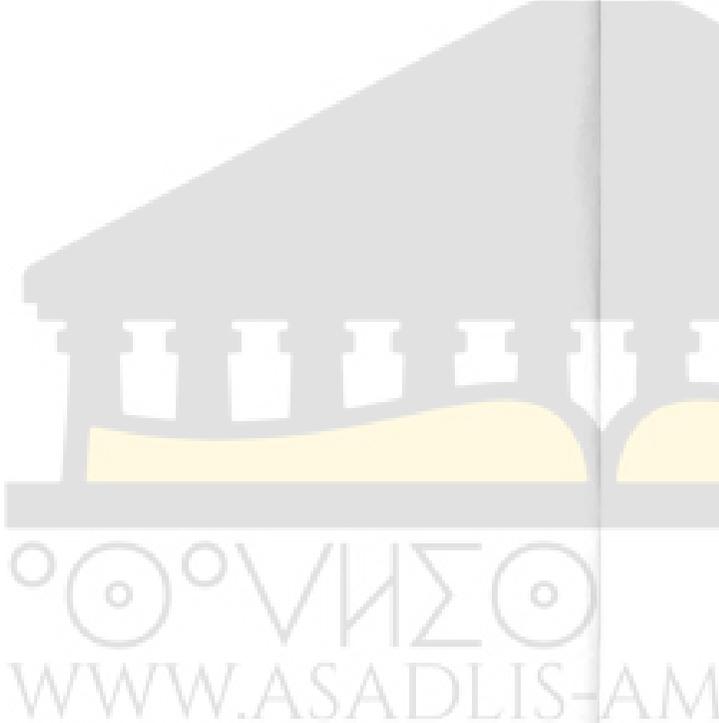
*Venue au monde au milieu des grandes plaines céréalières accolées aux Aurès, les Hauts-Plateaux, chaouïa de sol et de cœur, de ma naissance à ce jour ma vie s'est trouvée découpée, par le hasard du temps, ou le mektoub, en tranches presque égales de plus ou moins dix ans entre l'Algérie et la France. Fille de ces deux pays, je leur appartiens et les revendique tous les deux également. Je revendique leurs cultures et leurs traditions ; je veux tirer orgueil et joie de leur passé, de leur présent et de leur avenir car si l'on est capable de mourir pour une terre, on est en droit de partager toutes ses aspirations et toutes ses richesses. Pour deux origines, deux patries ; pour double risque, double récompense. Même si parfois l'Histoire semble au contraire vous priver de tout, parce que vous n'avez eu ni la lucidité ni le temps de marcher dans son sens, comme mon père aujourd'hui disparu et tous ces Pieds-Noirs désemparés et courageux qui - pendant des années - n'ont plus été chez eux nulle part.*

*C'est par amour que j'ai écrit cette histoire, et c'est par amour que je la dédie à Ali, mon fils. Je la dédie aussi à tous ceux qui - comme nous - ont en eux deux racines pareillement vivaces. Dans ce siècle tout neuf où Internet nous offre sur écran le monde entier, rien ne nous empêche d'espérer que nos deux terres nous soient également offertes.*

© Casbah Editions, Alger, 2000  
ISBN : 9961 - 64 - 214 - 7  
Dépôt légal : 663 - 99.

## CHAPITRE 1

### Prompsat



Jeanne est une jeune Auvergnate de neuf ans lorsque nous la découvrons avec sa grand'mère, Annette, sur un chemin entre Prompsat, son village natal, et Châtelguyon, ville thermale à trois kilomètres de là, où elles se rendent pour vendre leurs cerises. C'est un été d'autant plus radieux que nous sommes en juillet 1919, moins d'un an après la fin de la grande guerre. Il fait pauvre dans ce petit village où les hommes, vivants et éclopés, sont maintenant rentrés et où, sans avoir eu le temps de souffler, ils s'affairent. Après l'uniforme, la crève, les balles, les tranchées, le désespoir et les marches épuisantes, (univers sans responsabilité et sans pain à gagner, sauf en risquant sa peau !), ils ont retrouvé, avec la paix, le face-à-face avec l'avenir, l'angoisse du lendemain, le sien propre et celui de ses enfants. Gagner sa croûte devient de plus en plus dur pour ces petits paysans et, s'ils veulent joindre les deux bouts, il leur faut ajouter à leurs travaux des champs, soit le travail à l'usine : à celle des tabacs à Riom «la Manu» ou chez Michelin à Clermont-Ferrand, soit de menues besognes pendant la saison thermale à Châtelguyon. Pour essayer de ... réussir sa vie, Michel Chaneboux aurait plutôt au cœur des envies d'évasion ; il préférerait aller voir ce qui se passe ailleurs, dans une colonie par exemple, que de s'échiner dans une usine quelle qu'elle soit. Lui, il a besoin d'espace pour être heureux, il a envie d'horizons nouveaux pour avoir l'impression d'échapper à ce monde fou dans lequel il a plongé pendant tous ces horribles mois, ce cauchemar qui semblait ne plus vouloir finir.

Revenu dans son village natal, il se dit souvent «plus l'humanité évolue, depuis cette fichue guerre que tous pensaient torcher en quelques semaines, plus les puissants du monde deviennent voraces et assassins. Rien ne leur suffit plus et tous les motifs sont bons pour nous faire trouer la peau, ou nous traiter comme du bétail. Pour assouvir leurs appétits de pouvoir et d'argent, ils nous manipulent et nous compliquent

la vie au point qu'on arrive de moins en moins à s'en sortir tout seul. Alors, bien sûr, plus la vie se complique et plus elle risque de nous faire perdre la boussole. Il faut s'accrocher, il faut résister ! On n'a qu'une seule peau et il faut faire avec, pour le temps que Dieu veut bien nous accorder. Alors autant essayer de faire le mieux qu'on peut !»

Optimiste, il conclut généralement ces silencieux monologues par un «enfin, c'est la vie !» et estime que lorsqu'on l'a gardée, cette vie, après avoir été témoin de tant de souffrances, de drames et de hontes, on se dit qu'elle est sacrément belle, surtout dans un été pareil. «Merci, mon Dieu !» rit alors Michel de tous ses yeux, de toute sa moustache et de tout son cœur, en regardant le ciel avec reconnaissance.

Sous ce même ciel, Annette et Jeanne, un peu essoufflées, s'arrêtent en haut de la côte pour déposer un instant leurs paniers de cerises, s'éponger et regarder le village au-dessous d'elles. Il fait vraiment très chaud, les bruits montent et résonnent joyeusement ; elles en sourient et s'amuse à reconnaître les parents, amis, villageois, s'agitant qui dans sa vigne à sulfater, qui dans son champ à faucher les blés, qui dans son verger à transporter dans des biarses<sup>1</sup> les cerises que les femmes s'acharnent à cueillir, qui dans sa source d'eau pétillante à charrier des casiers de bouteilles. Il y a vraiment un grand bonheur dans l'air.

Comme elles ont repéré, devant la source des Martin, la silhouette grise et rose de la jolie cousine Anaïs en train de parfaire l'arrangement de ses casiers, elles savent qu'elles ont le temps de se délasser un instant. «De toute façon, dit tout haut Annette traduisant ainsi le fil de leurs pensées, nous l'entendrons bien arriver dans le tournant en bas, nous nous posterons alors sur le bord du chemin. Tiens ! viens don(c), petite, allons nous mettre sous cet arbre là, il a plu(s) d'ombre». Relevant leurs grandes jupes elles se déplacent de quelques mètres. Jeanne, lorsqu'elle va ainsi à Châtel, en pleine saison de cure thermale, met sa plus jolie robe, astique ses chaussures, car Pauline, sa maman, fait très attention à tous les détails. C'est normal, elle est couturière, et tout ce qu'elle fait est toujours parfaitement fini ; elle déteste les fils qui pendent, un bouton décalé, le plus minime défaut qu'il lui faut absolument corriger, tout de suite. D'ailleurs tout le monde dit qu'elle est très douée, sa maman couturière. Il y a même une grande dame, Madame

1. Biarse : genre de hotte pour la cueillette des cerises

de Savigna - qui habite un château - si contente de la robe qu'elle lui a faite avec des incrustations de dentelle, qu'en plus du prix de la façon largement augmenté, elle lui a offert de très belles revues de mode qui font le délice de Jeanne lorsque sa maman accepte qu'elle les regarde. Bon ! tout ça pour dire que Jeanne prend bien garde de déplier un grand mouchoir sous son petit derrière et d'arranger avec soin les très gracieux plis de sa jupe à carreaux bleus, roses et mauves, lorsqu'elle s'assoit au pied d'un gros noyer à côté de sa grand'mère. La chaleur l'amène tout naturellement à lui poser une question :

- C'est vrai qu'il fait très chaud dans le pays où ils sont tonton et tata Galeix ?

- Ah ! pauv' p'tite, je t'en dirai que ce que j'ai entendu : il paraît que oui. Ça s'appelle l'Algérie, c'est au nord de l'Afrique, qu'ils disent ! Moi, tu sais, je suis pas assez instruite pour t'en dire beaucoup. Toi qui travailles bien à l'école, tu dois le savoir mieux que moi, tu auras qu'à demander à ta maîtresse de te le montrer sur les cartes de géographie ! Mais c'est sûr qu'en Afrique il doit faire très chaud...

- Y a longtemps qu'ils y sont tonton et tata ?

- Ça va bien faire trois ans, ou plus...

- Et pourquoi ils voudraient que papa et maman aillent les y retrouver ?

- Parce que, si j'ai bien compris, ton oncle Jantaine a acheté une propriété et que les gens qui y sont allés pour la lui garder le temps qu'il soit plus garde-forestier, s'y sont pas plu du tout ; ils ont pas supporté la chaleur, justement...

- Si on part là-bas, est-ce que toi et pépé Marien, et pépé et mémé Chaneboux, vous viendrez aussi ?

- Tu voudrais p'tête y emmener tout le village, toi ! Bien sûr que non on ne viendrait pas, pauv' p'tite, c'est bien ce qui me fait peine, vois-tu ! Mais il faut bien gagner sa croûte, et si on part de chez soi pour aller s'installer ailleurs, il faut le faire tant qu'on est jeune et plein de force, après on n'est plus aussi courageux. Ta mémé Chaneboux, ça lui coûte peut-être moins qu'à moi parce-que ton papa va y retrouver sa soeur, tata Galeix, mais moi de vous voir partir, ta maman et toi, ça me fait porter peine ... ; ah oui ! si vous partez, ta mémé Annette va bien vous trouver à dire ...

- Bin, on viendra te voir et toi aussi tu n'auras qu'à venir ... !

- C'est ça ! comme si c'était la porte à côté ! Tu crois donc que c'est comme si on allait à Riom ou à Clermont ! Enfin, parlons pas de ça, fillette, on a bien le temps de se faire du mauvais sang le moment venu, pas vrai ? Tiens voilà l'Anaïs. Je t'achèterai un petit pain au chocolat chez le boulanger de la place, après tu auras p'tête plus l'occasion d'en manger d'aussi bons si vous allez chez les sauvages ...

Jeanne n'oubliera rien de ce jour-là, ni la livraison des cerises aux sœurs de l'Institut St Joseph, ni mémé Annette cachant ses sous dans son petit porte-monnaie puis le faisant disparaître dans une poche invisible dans les multiples plis de sa grande jupe, ni le rituel achat du petit pain au chocolat dans la boulangerie de la place dont Jeanne admire chaque fois la vitrine avec ses bocaux de bonbons, ses gâteaux, toutes ces couleurs mêlées aux pains de toutes les formes, si beaux et craquants (les énormes couronnes surtout avec leurs croustes comme des chaînes de montagnes), ni l'eau de Volvic - glacée - bue à la fontaine du marché, ni les achats pour sa maman Pauline : du fil et des boutons, ni la jolie cousine Anaïs qui les attend là-haut à l'entrée de la rue, ni leur retour à Prompsat par la petite route qui traverse Les-Grosliers et passe devant la statue de la timide Sainte Vierge juste au-dessus de leur maison. Toutes ces images resteront gravées en elle pour toujours.

Les semaines passent et ils oublient presque l'Afrique. Marien Brazet (dit «Marien Lapin» - parce que les lapins, au lieu de les chasser, le Marien, il passe des heures à les regarder jouer et faire les fous dans la fraîcheur du matin, au grand scandale des VRAIS chasseurs !) et sa femme Annette, les parents de Pauline, l'oublent d'autant plus volontiers que ce n'est pas sans appréhension qu'ils verraient partir leur fille cadette si loin. Bien sûr, il leur resterait Jeanne, l'aînée (dont la petite porte le prénom car elle est sa filleule) et leurs deux garçons - Alphonse et Auguste - mais leur Pauline avec son caractère sauvage et impulsif leur manquerait sûrement beaucoup.

Au contraire, Michel Chaneboux dit «Michel Bottes» et sa femme Marie, les parents de Michel, sont un peu déçus que leur Tonine et son mari ne parlent plus de leur projet car ils se seraient sentis plus rassurés de savoir le frère près de la soeur dans ce pays lointain ! *Mais l'Algérie c'était p'tête comme le rêve de Michel* : un beau nuage ! Car si tout le monde l'appelle «Michel Bottes», c'est parce que son rêve à

Michel serait de ne plus mettre de sabots de bois mais de pouvoir se payer une belle paire de bottes ; il y a des rêves comme ça, au ras de la vie, qui vous illuminent lorsque que vous les faites ; ils paraissent simples, donc réalisables, mais faute de moyens vous leur courez après sans jamais pouvoir les rattraper : un nuage dans le ciel, quoi ! sans plus de consistance, mais tellement beau à contempler !

Eh bien, non, cette fois-ci le rêve n'est pas un nuage ! Le 25 août, LA lettre que l'on n'attendait plus arrive. Un soir, alors qu'il rentre de son champ, avec son feçou<sup>1</sup> dans ses mains pleines de terre, Michel voit Pauline qui l'attend sur le seuil de la maison. C'est plus tellement son genre à Pauline ! Les démonstrations elle aime plus beaucoup ça ! Avant la naissance de Jeanne, c'était autre chose ... ; mais depuis elle est devenue ombrageuse, de plus en plus jalouse et de moins en moins volontiers caressante. C'est comme si l'amour lui faisait peur, elle est réticente. elle l'évite, sa jalousie encombrant sa tête d'histoires de coucheries et de plaisirs faciles en dehors de la maison. Il a bien essayé de lui faire comprendre que ce n'est pas parce qu'il aime la vie qu'il couche avec toutes les femmes, mais c'est peine perdue. Elle est têtue comme une mule, sa Pauline, quand elle a décidé de ne pas comprendre ! Mais aujourd'hui, elle lui rappelle la coquine qui le guettait derrière la haie du jardin juste avant qu'il la demande : elle rayonne, elle a retrouvé son visage d'amoureuse ; il en est tout remué et se met à marcher de plus en plus vite. Ne pouvant patienter, elle vient en courant à sa rencontre en agitant une enveloppe à bout de bras. Il comprend : c'est la lettre d'Algérie, et du coup lui aussi se met à courir. «C'est la lettre de Jantaine, il nous dit de venir» annonce Pauline en arrivant face à lui. Elle a ses yeux brillants d'Espagnole - c'est lui qui lui disait toujours ça, avant -. Oubliant ses mains pleines de terre, il fait valser sa femme en la soulevant dans ses bras. Jeanne, qui jouait dans le petit jardin à côté et a suivi sa mère, heureuse de les voir heureux, danse avec sa poupée de chiffon sans savoir exactement ce qui se passe. Lorsqu'ils la mettent au courant de la bonne nouvelle, elle oublie complètement les grands-pères et grand-mères car une joie s'impose à elle : elle va faire un très très grand voyage avec son papa et sa maman qui ont l'air tellement heureux qu'elle les reconnaît à peine et, au bout de ce voyage, elle retrouvera sa bien-aimée cousine Lucienne et son petit cousin Marcel. Pour elle qui aurait tant envie d'une petite sœur ou d'un petit frère, c'est une enivrante perspective.

1. Feçou : Sorte de petite faucille

Les bagages sont vite faits : leurs vêtements, les photographies, le linge de maison c'est-à-dire quelques serviettes de toilette (pour ne pas avoir à racheter et gaspiller de l'argent), les draps brodés et le service de table du trousseau, les deux bassinoires en cuivre parce qu'il fait froid dans les montagnes en Afrique (moins, et moins longtemps qu'en Auvergne, mais il y neige tout de même un mois dans l'hiver, paraît-il !), un ou deux plats que l'on aime et sans lesquels on a l'impression qu'on ne saurait plus réussir certaines recettes, et le carton «magique». Un vrai beau carton, grand et solide, qu'elle voulait acheter à sa mercière de la rue Gomot à Riom, mais que cette dernière lui a offert en apprenant où il allait partir, son carton ! Pauline y a enveloppé avec beaucoup de soin dans du papier de soie : les guipures, les dentelles, les cols et les manchettes brodés ou perlés, les cordonnets également recouverts de perles, tout ce qu'elle a amassé depuis des années, plus les cabochons et autres parures de jais donnés par les grand'mères et les tantes connaissant son goût pour ce genre de trésor ... Une phase de vie, résumée en objets mis en malles et en valises pour aller continuer ailleurs la suite de l'histoire.

Et dans un radieux début d'après-midi du mois de septembre, après le dernier civet de la grand'mère Chaneboux pris avec toute la famille dans la vieille maison ancestrale, c'est le départ. Il a lieu à bord du «grand bohémien», la charrette de la jolie cousine Anaïs si souvent empruntée pour se rendre à Châtel et qui va les conduire, aujourd'hui, à la gare de Riom en compagnie des deux frères de Pauline, Alphonse et Auguste.

Adieu le village, le mur de grosses pierres devant lequel se sont groupés tous les parents, adieu les jupes des grand'mères, des tantes et des cousines serrées les unes contre les autres, les grands mouchoirs à carreaux qui s'agitent pour les saluer jusqu'au dernier moment, adieu les chemins, les champs, et les lopins de vignes, où aujourd'hui - jour comme un autre - s'affairent les vendangeurs et autres petits cultivateurs qui, eux aussi, s'immobilisent afin de les regarder partir pour cette grande aventure, et les saluent pour leur souhaiter bon courage et bonne chance.

Sur le quai de la gare, Michel dit à ses beaux-frères : «Vous viendrez p'tête bien nous y rejoindre si tout va bien pour nous là-bas !». Façon comme une autre de se projeter dans l'avenir pour faire passer le présent (sacrée pilule que les séparations pour des terriens bien enracinés sur leur sol depuis des générations !). «Le Jantaine quand il y est parti, lui, fallait

qu'il ait pas froid aux yeux, et y a rien d'étonnant que ce soit Michel qui parte derrière, parce que lui aussi ça se voit dans ses yeux qu'il a des envies d'ailleurs !» pensent les deux frères de Pauline en se courbant pour les embrasser car malgré un appétit célèbre dans toute la région - pas tout le Puy-de-Dôme, bien sûr, mais de Teilhède à Davayat, en passant par Gimeaux, Les-Grosliers, Chirat, Combronde et St Bonnet, sans oublier Riom «la belle endormie», Châtelguyon et Yssac la Tourette - malgré donc un appétit particulièrement féroce, les frères Brazet sont deux grands «seccos», des échalas, qui doivent se plier en deux pour embrasser leurs sœur et nièce, et ont bien du mal aujourd'hui à retenir leurs larmes.

Mais le train arrive et cette fois il faut les faire ces derniers adieux à des visages familiers et aimés depuis leur apparition sur la terre. Toute raide qu'elle soit, Pauline, son regard en dit long sur l'angoisse qui lui tombe brusquement dessus.

Tous les trois restent dans le couloir, collés à la fenêtre, pour les regarder sur ce quai jusqu'à ne plus les voir ; ils se laissent ensuite absorber par les rues, les chemins, les maisons : Riom qu'ils quittent après y être venus au marché tant de fois, chez leurs cousins Blanche et Julien aussi, on se penche comme pour mieux emporter en soi ce que l'on quitte pour ... Dieu seul sait combien de temps ! Revenus dans leur wagon où, par chance, ils sont seuls, ils s'affairent en arrangeant au mieux leurs bagages dans les filets ; Jeanne, les voyant muets et concentrés, s'affaire elle aussi en accordant une extrême importance à l'installation de mademoiselle sa poupée qu'elle enveloppe dans le châle de sa maman et cale tout contre elle avant de se laisser accaparer par les champs et les prairies qui défilent sous ses yeux rivés à la fenêtre du wagon.

Pour elle et Pauline, après Clermont-Ferrand, le dépaysement commence vraiment : jamais elles ne sont allées aussi loin. La vue de grandes forêts de sapins rend à Michel la parole. Pour solidifier un peu ce présent qui les jette tous les trois dans l'inconnu, il dit ses souvenirs : les derniers, ceux qui les ont fait trembler, la guerre, la forêt des Ardennes, Verdun. Ce sont ces grands sapins qui lui ont remis en mémoire les marches douloureuses, l'espoir, le désespoir, les copains blessés, la hargne et le désarroi. Et elles l'écoutent, ses deux femmes, partagées entre les paysages de la paix, de leur aventure lumineuse en cette fin septembre, et les paysages de leur homme abandonné dans un autre univers difficilement imaginable. Il parle, il parle, il parle, comme il ne l'a jamais fait. Peut-être pour ne pas prononcer le nom de Prompsat,

il raconte Verdun et l'enfer des tranchées, le bruit des batailles la boue la solitude, l'indispensable espoir, la terrorisante détresse ; il parle, il parle, il parle, sans doute aussi pour ne penser ni aux palmiers décrits par Jantaine, ni aux noisetiers qui émaillent les jardins et les bois, encore si proches, déjà si loin !

Et puis au bout des rails, c'est Marseille, la cohue, les rues, le port, le quai, encore la cohue, enfin, tout d'un coup, devant la petite fille terrorisée qui tient à deux mains la grande jupe de sa mère, l'impressionnante masse noire de l'énorme navire qui la fait s'écrier : «Ouh ! pauvre Jeanne, où c'est que tu vas ! ?».

Un peu plus tard, sur le pont du paquebot apprivoisé, c'est la grande traversée sur une mer éblouissante. Tassés sur des chaises longues confortables, au milieu de la cohue des passagers de troisième classe, nos trois petits Auvergnats digèrent toutes ces découvertes. La plus impressionnante étant certainement cette mer immense et, posé dessus, cet énorme paquebot. Qui aurait pu penser qu'ils vivraient pareille aventure un jour ! Pauline n'en revient pas, c'est un peu comme si elle était à la fois elle et une autre en train de la regarder. Une vie nouvelle commence et elle se dit que dans ce pays encore à moitié sauvage qu'ils vont découvrir, son Michel risquera peut-être moins de lui être enlevé qu'en Auvergne par une de ces «enragées de la braguette» - comme elle les a entendu appelées parfois -, ce qui a eu le don de la faire frémir de fureur et de dégoût, car Pauline est à la fois une passionnée et une prude, ce qui n'est pas facile à assumer ! Là, entourée de son mari et de sa fille, seuls de leur ancien univers, entre ciel et mer, elle se sent revivre par le seul fait d'avoir soustrait son bouillant Michel à toutes ces dévergondées qui pullulent dans cette région de sources et de volcans. «C'est à croire, se dit-elle maintenant délivrée d'elles, que l'air que l'on respire dans ces montagnes et l'eau que l'on y boit ont un effet magique sur votre santé et votre ... tempérament» ! Car, c'est vrai, qu'on y vieillit gaillardement, on y «pète le feu», et cela malgré, pour les femmes, de longues journées harassantes (les gosses, les lessives, les champs, le «manger», le ravaudage, le marché), et pour les hommes, en plus du rude travail des champs ou de l'usine, les deux le plus souvent, le danger des caves où ils se rassemblent si volontiers pour se faire mutuellement déguster dans un tassou<sup>1</sup> le produit de leurs

1. Tassou : Petite tasse en étain pour déguster le vin

petits vignobles, sans compter les coups de gnole par-ci par-là, les cerises à l'eau de vie, et Dieu sait quoi encore qui les laisse dans un bel état quand ils finissent enfin par s'arrêter. «Pas étonnant qu'après de telles beuveries, ils soient capables de faire n'importe quoi !», se remémore Pauline oubliant son bien-être et fixant avec fureur le ciel magnifique sous lequel ils sont en train de voguer. Cela a été une telle hantise pour elle depuis qu'elle a commencé à prendre goût aux baisers et aux étreintes de Michel, qu'avec les années ce poison a fini par avoir raison de son plaisir. Les hommes, elle les considère un peu comme des bêtes (encore que les bêtes, elles, ne se saoulent pas !). Oui, c'est vrai, elle en était arrivée au dégoût de tous ces hommes pleins d'alcool et de désirs jamais satisfaits. Or elle a tout cela en horreur, Pauline ! Elle est si soulagée de ne plus en être tracassée que cela lui fait oublier la peine d'avoir quitté les siens ou l'angoisse de ne pas savoir ce qu'ils vont trouver au bout de cette mer qui n'en finit plus.

Aux environs de midi le lendemain, un grand brouhaha sur le pont et des cris annoncent les côtes de l'Algérie. «Ouf ! !» soupire Jeanne, heureuse de voir s'éloigner d'elle toute une immense famille criante, mangeante, buvante, pleurante, collante, qui parle elle ne sait quelle langue, et dont le père - portant une espèce de petite calotte collée sur le haut du crâne - avait l'air bien triste de voir une si minuscule famille. Ils ont d'ailleurs dû la trouver si attendrissante que, très gentiment, sitôt le bateau hors de vue de Marseille, tous ont voulu la gâter en ne cessant de lui offrir gâteaux, boissons, fruits et bonbons de toutes sortes. Jamais ils n'avaient connu un empressément si acharné dans leur très rude Auvergne ! «Pourvu qu'ils ne prennent pas le même train que nous», souffle Jeanne à sa mère en s'ébrouant dans l'espace libéré.

- Ne sois pas méchante, ma fille, gronde Pauline, ces gens ont été très gentils avec nous.

Jeanne en convient en acquiescant de la tête mais se dit tout de même qu'elle est bien soulagée de ne plus les avoir autour d'elle. Entraînées par Michel, elles le suivent pour essayer, au milieu des autres passagers, de voir le paquebot s'approcher du port de Philippeville. En mer, ils n'avaient pas fait attention à la chaleur mais, tout d'un coup, c'est comme si elle leur tombait sur les épaules. Après le brouhaha, c'est presque le silence : tous les yeux sont rivés au paysage qui avance face à eux, à la ville qui se précise, puis aux mouvements du port, à son agitation dans laquelle ils vont se fondre

bientôt. Ce qui les frappe le plus, c'est le nombre indescriptible de gosses. Maintenant que le bateau est amarré et que tous les passagers se préparent pour descendre, Pauline a l'impression qu'ils grouillent de partout, tignasses noires, peau brune et regards effrontés ; il y a d'abord ceux qui grimpent sur le navire, ceux qui plongent pour une pièce, puis - dès que l'on foule le quai - ceux qui se précipitent vers vous et ne vous lâchent plus, psalmodiant en vous regardant de leurs yeux de braise «porter, madame ?» «porter, monsieur ?», puis vous lâchent brusquement pensant qu'il n'y a rien à tirer de vous alors que ceux de devant ou de derrière sont peut-être plus intéressants ... et puis il y en a d'autres, lorsque l'espace s'agrandit un peu autour de vous, avec une boîte en bandoulière, qui se jettent à genoux en travers de votre chemin, en frappant leur boîte d'une brosse, le nez en l'air, à l'assaut de vos chaussures, en criant «ciri !» «ciri !». Toute cette agitation semble enchanter Michel. Il rit de tous ses yeux, de toute sa moustache. «Arrête donc de rire comme un benêt, lance Pauline sur la défensive, tu vois bien que tu les attires comme des mouches». Alors, bien sûr, il rit de plus belle, ce qui a le don d'exaspérer Pauline mais de rassurer sa fille qui n'en menait pas large à la descente du bateau. A la sortie du port, ils découvrent les femmes indigènes vêtues de haïks noirs, une grande partie des hommes en burnous blancs, et les deux oiselles effarouchées suivent leur père et mari comme son ombre, leurs deux grandes jupes mêlées l'une à l'autre tant elles ont peur qu'un mouvement subit de la foule ne les sépare. Histoire de faire un peu le point dans sa tête avant de chercher où se trouve la gare, Michel avisant une terrasse de café sympathique et modeste, leur propose de s'asseoir un instant pour casser la croûte, aller se soulager et se rafraîchir un peu. Il sait que s'il ne le leur propose pas, ce n'est pas Pauline qui va réclamer quoi que ce soit parce qu'elle a toujours peur de dépenser leur peu d'argent, et Jeanne encore moins car c'est une enfant qui ne demande jamais rien, heureuse de tout, toujours prête à partager, soucieuse de ne pas faire de peine, semblant ne rien désirer d'autre que faire plaisir et se fondre au milieu des siens sans se faire remarquer. Elle n'est pourtant pas timide puisqu'elle se lève volontiers pour réciter une poésie ou chanter une chanson. Mais, il est vrai que bien qu'enfant unique, elle n'est ni capricieuse ni exigeante.

Ils commandent une omelette et un peu de fromage, un demi litre de vin rouge frais pour Michel, une carafe d'eau pour Pauline, et - suprême gâterie - une limonade pour Jeannou. Quel délice ! «Merci, mon papa».

— Alors, elle est bonne, hein ? Tu ne vas pas me dire, coquine, que tu ne te régales pas, même si ton petit nez ne fonctionne pas ? plaisante Michel

— ... parce qu'elle pique...

— et le sucré, tu le sens pas, sacrée ficelle ? Et le chocolat, comment pourrais-tu l'aimer comme tu l'aimes, si tu en sentais pas le goût ?...

— Arrête de la taquiner, Michel ! Le docteur Colbet a toujours dit qu'elle n'aurait plus d'odorat après sa pleurésie, pas qu'elle n'aurait plus de goût !

— Mais c'est elle, ma mie, qui a l'air de confondre les deux, c'est pas moi !

La ficelle, de toute façon, ne l'écoute plus ; elle est trop occupée à examiner les alentours pour l'entendre. Son regard a d'abord été attiré par un grand Arabe, dans un superbe burnous blanc en train de parler avec deux autres à l'extérieur. Elle le trouve vraiment impressionnant. Il lui fait penser aux princes des livres de contes de fée ; bien sûr il n'a pas, comme eux, la peau claire et les cheveux dorés, mais avec son allure et son grand burnous blanc, on l'imagine à cheval ou dans un château. Il ne ressemble pas aux paysans, mais aux seigneurs. Voilà ! Mais le temps qu'elle parvienne à cette conclusion, le seigneur est parti et son attention, telle une abeille, cherche d'autres visages, d'autres silhouettes, pour se poser. Ca ne dure pas longtemps. Dans la salle du café, à deux tables de la leur, deux marins boivent et parlent en riant. Celui qui lui fait face a un sourire lumineux et, comme son regard croise celui de la petite fille, il lui sourit, lui faisant même un petit signe de la main. Jeanne est subjuguée. Son père peut lui parler, elle ne l'entend pas du tout. Sur sa planète à elle, Michel et Pauline n'existent plus. Eperdue d'admiration et de surprise, car elle n'en croit pas ses yeux que ce beau marin lui accorde de l'importance, elle lui rend son sourire. Alors il se lève, il s'approche de leur table. Il salue ses parents, puis Jeanne, en disant :

— Vous venez juste d'arriver, ça se voit ! Vous avez une très jolie petite fille, alors je suis venu vous souhaiter la bienvenue et lui faire toucher le pompon de mon béret puisqu'il paraît que ça porte bonheur !

Michel et Pauline lui sourient et lui bafouillent un remerciement tandis que Jeanne, presque aussi rouge que le pompon, pose ses doigts dessus en gratifiant le beau marin d'un très circonspect et reconnaissant sourire.

Après cette pause bienfaisante et chaleureuse, un petit trajet en taxi, ils se retrouvent dans une nouvelle gare. Celle de Riom à côté aurait l'air d'un parc abandonné. Ici, comme sur le port, on a l'impression que ça grouille dans tous les sens. Les petits «yaouleds» - c'est ainsi que l'on appelle ici tous ces petits porteurs ou cireurs audacieux et bruyants - lancent leurs «porter, madame» «porter, monsieur» «ciri ?! ciri ?!» ; instinctivement, Jeanne regarde son père, sûre de retrouver sur son visage le même sourire rassurant qu'au port. Il lui fait un clin d'oeil en riant. Autant Pauline prend son air d'ortie qu'il ne faut pas approcher, autant Michel visiblement se déflecte, éprouve une joie profonde à croiser le regard insolent de ces gamins qui semblent le fasciner.

— A quelle heure il est notre train ? dit-il à l'adresse de Pauline qui le regarde effarée, sachant très bien qu'il a l'heure du train en tête tout autant qu'elle.

— Pourquoi, tu as tout d'un coup perdu la mémoire ? lui lance-t-elle comme s'il l'avait piquée.

— Ils ont des antennes, ces gosses, c'est pas possible», se dit à cet instant Michel, car sitôt qu'il a un peu ralenti son allure, l'un d'eux s'est approché de lui et, juste sous son nez, attend visiblement qu'il ait réglé le problème avec sa femme pour commencer son travail. Conscient, vu l'air pincé de Pauline, d'être dans l'obligation d'imposer sa décision sans tarder, il dépose ses bagages, puis du doigt et de l'oeil fait signe au gamin de lui cirer ses chaussures en disant «vas-y, p'tit gars ! au moins tu n'auras pas couru pour rien !». «C'est pas Dieu possible ! se résout Pauline en déposant son bagage et hochant la tête, tu changeras donc jamais ?». Il sourit de toutes ses dents sous la belle moustache et elle a un léger hochement d'épaules ... d'agacement, et d'amour. Jeanne, elle, est ravie. Collée contre son père, elle regarde la tignasse brune et frisée, les mains magiques, qui manient à toute vitesse et avec une incroyable habileté brosse cirage chiffons, le passage d'une chaussure à l'autre étant marqué par un malicieux coup de brosse sur la boîte et un regard éloquent du petit maître de cérémonie. Elle aurait presque envie de battre des mains, mais la proximité de la rigide Pauline l'en dissuade catégoriquement. «On pourrait presque se voir dedans» admire Michel lorsque le magicien se retrouve face à lui sur ses pattes. En lui glissant une belle pièce, le chaleureux Michel ne peut s'empêcher de poser un bref instant sa main sur l'épaule du gamin déjà prêt à repartir. «Merci, mon gars» «merci, m'sieur !». C'est une belle journée. Si tout le monde ressemblait à cet homme là !

- Si tu commences comme ça, on risquera pas de faire fortune ! Allez, dépêchons-nous que nous ayons le temps de nous installer !

- C'est pas une pièce de plus ou de moins qui changera quelque chose à notre fortune. Moi, d'avoir un peu fait gagner sa croûte à ce gamin aujourd'hui me rend plus heureux que n'importe quelle découverte de trésor. Souris, ma Pauline, tout l'avenir est encore devant nous.

Son époux met un tel entrain à reprendre ses bagages et à foncer vers le quai que Pauline ne peut s'empêcher de sourire, non sans un léger haussement d'épaules cependant.

Il y règne une pagaille pas possible : une foule d'Européens et d'Arabes qui ont l'air de prendre le train d'assaut, par les portes et par les fenêtres ! Bien sûr seuls les Arabes passent par les fenêtres ! et encore, ceux des 3<sup>ème</sup> classe ! mais les petits Auvergnats justement et hélas ont retenu leurs places en 3<sup>ème</sup> classe ! Ils ne pouvaient se douter qu'il était préférable ici pour les Européens de ne point la fréquenter. Ils prennent conscience sans toutefois du tout l'analyser qu'ils viennent de grimper d'un échelon dans la société de leur nouveau pays et, instinctivement, cherchent du regard un agent de la compagnie des chemins de fer pour se faire admettre en seconde classe. Moyennant un petit supplément cela se fait très facilement. Michel soulagé, installe ses deux donzelles, se rengorgeant un peu. C'est drôle quand même ! Il se sent devenu plus important qu'en France. Là-bas dans le wagon de 3<sup>ème</sup> classe, au milieu de petits paysans comme lui, ou d'ouvriers de la «manu», de chez Michelin, ou de n'importe quels autres travailleurs, il était à sa place, il se sentait bien. Là, c'est un peu comme si brusquement il était promu instituteur ou petit propriétaire ou commerçant nanti ! Ouais, c'est quand même drôle, mais ça ne lui déplaît pas. Le Michel de Prompsat est en train de devenir Monsieur Chaneboux, ... en regardant défiler sous ses yeux des étendues de plus en plus desséchées par le soleil au fur et à mesure qu'ils pénètrent dans les terres. Tous les trois regardent de tous leurs yeux des Arabes qui circulent à dos d'âne, seuls ou en groupes, des troupeaux de moutons, de minuscules villages indigènes faits de deux ou trois batisses de pierres ou de terre à l'abri de quelques arbres dont le vert paraît d'autant plus beau qu'il est rare et précieux au milieu de cet ocre végétal ou minéral à peine hérissé de quelques buissons. Ils ne parviennent même pas à se parler tant ils sont occupés à scruter les paysages qu'ils traversent. Ils sont à ce point absorbés qu'aucun d'eux ne se souviendra jamais des passagers qui partageaient avec eux le wagon !

En plus, pour Michel et Pauline, les pensées – au rythme des images – n'en finissent pas de se succéder.

«Et Batna, comment ça va être Batna ? et Médina, ce poste forestier où habitent Tonine et Jantaine ? Que leur réserve l'avenir dans ce pays où ils n'ont aucun repère à part une sœur, un beau-frère, et leurs deux jeunes enfants ?». L'optimiste Michel se dit que Dieu l'a fait revenir de la guerre, entier, et que maintenant - si ce même Dieu leur accorde la santé - ça ne sera qu'une question de volonté, de bonne volonté, et de travail. Et si ça n'allait vraiment pas, pour une raison ou pour une autre, eh bien ! ils feraient comme les Chaput (qui n'avaient supporté ni le climat ni les Arabes) et retourneraient en Auvergne.

Sur cette réconfortante décision, l'heure d'arrivée à Batna étant imminente et l'agitation environnante significative, Michel donne le signal de la levée du camp. Dès l'arrêt bruyant du train, la pagaille recommence et son chahut caractéristique également. Les places de foires le jour du marché de bestiaux à Combronde ou à Riom sont de la rigolade à côté ! Michel et Pauline se demandent comment trouver Jantaine au milieu de ce bazar ? ! Alors qu'il scrute le quai, ses deux femmes collées à lui, il voit venir - fendant la foule dans leur direction -, puis gesticulant et riant à mesure qu'il se rapproche, un homme aussi grand que Jantaine, aussi massif, mais infiniment plus exubérant...

- Monsieur et Madame Chaneboux, je présume !!! rit l'énergumène, encore à quelques pas d'eux, en semblant tirer sur son bras tendu comme s'il était élastique, je suis Monsieur Barbeau ; votre beau-frère m'a délégué pour venir vous accueillir, il a eu un empêchement et vous prie de lui pardonner....

... Et, tout en serrant à les broyer les mains de Michel et Pauline, tapotant la joue de Jeanne, s'emparant de deux des bagages, indiquant du regard à Michel qu'il doit se charger des autres, il demande s'ils ont fait un bon voyage, s'ils sont heureux de se trouver en Algérie, quelle a été leur première impression, mais visiblement sans attendre réellement de réponse ou comptant peut-être les écouter «en bloc».

... Michel rit, opine de la tête, conciliant, patient, amusé ; Jeanne regarde, impressionnée, cet extraordinaire personnage qui prend toute la place et fait oublier le reste du décor et des bruits ; quant à Pauline, raide et prudente, elle se demande ce que ce «m'as-tu-vu» peut bien avoir à faire avec un homme aussi ... solennel et imposant que Jantaine

(dont elle garde un souvenir assez flou mais très intimidé). En tout cas, elle, ne va sûrement pas tomber dans le panneau de son exubérance comme ce naïf Michel ; elle est bien décidée à rester sur son «quant-à-soi», d'autant plus décidée que sa jalousie se réveille instinctivement car ce luron-là doit être une fréquentation bien dangereuse pour son bouillant Michel ! Elle se promet de l'avoir à l'oeil et de résister à sa jovialité.

Mais, tout d'un coup, ils sont dehors et, tout d'un coup, ils SONT sous le ciel, un ciel immense, lumineux. Ils prennent soudain conscience de son extraordinaire lumière comme s'ils venaient seulement de la découvrir, comme si c'était le premier vrai contact avec leur nouveau pays. Etourdis par cette limpidité, ils regardent autour d'eux, la place, les arbres, les rues poussiéreuses, les passants, Européens et Indigènes, cette nature encore craquante d'été et enivrante de nudité. Elle les surprend et les subjugue brusquement, pour la toute première fois, comme si Philippeville et le voyage en train n'avaient été qu'une immense passerelle, après la traversée de la mer, entre leur premier pas sur ce sol et ce somptueux accueil de leur nouvel horizon.

- Faut pas vous effrayer, lance Barbeau secourable se méprenant sur leur immobilité et leur stupéfaction. Votre beau-frère vous a fait réserver une belle chambre à l'Hôtel de France, et vous verrez, il est très bien ! De plus, l'eau de la région est fraîche comme une source, et après une bonne douche demain vous serez en pleine forme pour la fin du voyage. (Il est loin de se douter, le sieur Barbeau qu'aucun des trois Auvergnats n'a jamais pris de douche de sa vie !). On ne peut pas prendre la route maintenant, on se trouverait à la nuit dans les gorges et vous êtes trop fatigués pour supporter ça. Et puis ce serait vraiment dommage de vous priver d'un spectacle pareil ! Demain, vous serez reposés et vous pourrez admirer comme c'est beau ! Allez, grimpez madame Chaneboux, toi aussi petite ! Venez, monsieur Chaneboux, prenez place près de moi ; en arrivant à l'hôtel, je vous ferai découvrir l'anisette, vous verrez vous oublierez la fatigue du voyage. Allez, hue !, claironne-t-il aux quatre chevaux de son break en faisant bruyamment claquer son fouet ...

Et l'équipage s'ébranle au grand émoi de Jeanne, et de ses parents, qui n'ont jamais eu l'occasion d'être à bord d'un véhicule aussi cavalièrement mené.

Il a bien fait les choses, le beau-frère. L'Hôtel de France, s'il s'était trouvé à Châtel, Riom, ou Clermont, les Chaneboux y seraient peut-être allés y vendre des cerises, des fromages ou des oeufs, mais n'y auraient certes pas mis les pieds comme clients ! Michel s'en met plein les yeux - avant de penser à son gosier et à son estomac - tandis que Jeanne et Pauline traversent hall, escaliers, couloirs et salle de restaurant, l'une rêvant visiblement tout éveillée, l'autre comme si ce monde ne la concernait pas du tout. Elle est comme ça, Pauline ! d'une intransigeante honnêteté, d'une rigueur si noble, qu'elles ne lui permettent même pas de goûter à un plaisir de la vie si elle sait que ce plaisir-là n'est pas fait pour elle, n'est pas «dans ses moyens» ! Si Michel est «heureux-d'être-au-monde-et-d'y-voir-clair», d'un naturel émerveillé et confiant qui lui fait aborder toute chose avec joie, presque avec reconnaissance, Pauline - en revanche - est sans cesse sur le qui-vive, plus : sur la défensive ; elle s'est forgé des principes auxquels elle ne déroge pas, même en pensée : elle ne doit pas vouloir «péter plus haut que son derrière» ; elle ne doit pas se laisser aller ; elle ne doit pas croire au bonheur comme une sottise écervelée. Les hommes, l'amour, le bonheur, elle s'en méfie comme de la peste, ça ne peut être bon qu'à vous laisser assise au bord de la route, emberlificotée dans vos rêves et vos espoirs, vous privant - par là même - de la force et du courage indispensables pour aller jusqu'au bout des épreuves de la vie. «Le repas et la nuit à l'Hôtel de France, la belle affaire ! On va plutôt voir ce que leur réserve l'installation à Foug-Toub. Jantaine a besoin d'eux pendant trois ans pour gérer la ferme et les terres qu'il y a achetées, en attendant de venir lui-même s'y installer à la fin de son contrat avec les Eaux et Forêts qui le retient à Médina dans la maison forestière perdue au milieu de la forêt du même nom». Pauline, d'un naturel perfectionniste et angoissé, «s'en fait un beau mauvais sang» comme le disent ses proches. Mais, en l'occurrence, elle trouve qu'il y a de quoi. Michel, en effet, n'est pas Jantaine ! Michel est un doux, un brave, un naïf ; l'autre est un peu aventurier. A Gimeaux, elle ne se rappelle plus bien quelles histoires couraient sur lui - elle n'est pas cancanière, Pauline, la vie des autres, ça ne l'intéresse pas du tout - mais ce dont elle se souvient c'est que lorsqu'il est parti, juste après son mariage avec la soeur de Michel, Tonine - qui a toujours été, paraît-il, folle de lui - la rumeur laissait entendre qu'il avait intérêt à partir aussi loin que possible, mais était-ce une histoire de femme ou d'argent, ça elle ne le sait pas ! Bref, le Jantaine avec son intelligence, sa malice, et son courage aussi - il faut

bien le dire - est homme à aller loin et à réussir, car ambitieux il l'est, et beaucoup. Rien à voir avec son «coeur de miel» toujours prêt à faire confiance au premier venu, et gobant tout ce qu'on lui dit ! Heureusement qu'elle est là pour veiller au grain. De toute façon, veiller sur Michel est sa façon à elle de lui prouver son amour, parce que - quoi qu'elle dise - elle l'aime et la jalousie qui la tenaille est là pour en témoigner !

Il est à peine 7h. le lendemain matin lorsqu'ils se retrouvent à bord du break de Monsieur Barbeau, toujours aussi jovial et bruyant. Le ciel est déjà éclatant et l'air a cette limpidité soyeuse et chaude qui les a tant surpris au sortir de la gare. Au milieu des quelques voitures et des bourricots (ici, on dit des «bourricots» et pas des ânes) montés par leurs propriétaires arabes habillés «à-la-va-comme-j'te-pousse» (pensent Michel et Pauline, mais surtout Pauline que ce déguenillé laisse assez perplexe), ou chargés de grandes besaces de part et d'autre de la selle, marchant stoïquement sur la chaussée le long des trottoirs, au milieu donc de ce désordre poussiéreux et bruyant, le sieur Barbeau conduit prudemment son attelage. Mais, au bout d'une rue, l'espace s'élargissant devant lui, il s'enflamme brusquement : se soulevant de son siège, il lance de la voix ses chevaux et ils sortent de Batna par la Porte de Lambèse - arc romain qu'ils ont à peine le temps de découvrir - dans un tintamarre de grelots et de cahots assourdissants, car la chaussée est sans doute elle aussi romaine !, pour aborder à toute allure une immense plaine, étincelante de ses chaumes d'or, et certie au loin de deux ou trois rangs d'émouvantes petites chaînes montagneuses ocre et bleu.

- Magnifique, s'pas ? gueule Barbeau se raseyant, sans pour cela ralentir. Vous voyez, nous allons rentrer au milieu de ces montagnes, c'est ça les Aurès !

C'est vrai, qu'elle est magnifique cette étendue nue et brillante, juste à la sortie de la ville ! Extraordinaires aussi ces surprenantes montagnes qui feraient presque penser à la chaîne des Dômes si elles n'étaient aussi nombreuses et aiguës. Les petits Auvergnats en restent interloqués. Mais Pauline, cramponnée d'un bras à l'accoudoir et serrant sa fille de l'autre, se dit qu'ils pourraient trouver ce paysage beaucoup plus beau encore s'ils n'allaient pas aussi vite !

A l'évidence, la vitesse et la joie de faire partager son émerveillement à ces nouveaux arrivants rendent Barbeau euphorique, et Michel,

heureux de découvrir une si belle contrée, semble lui aussi totalement grisé.

- Ah ! Quel pays, mes amis !, lance le conducteur hilare sans se soucier outre mesure des détails du chemin.

Il en existe cependant, placés là tout exprès pour vous remettre les idées en place : une grosse pierre, en l'occurrence, venue saluer la roue avant droite au passage, cassant le moyeu et obligeant tout le monde à aller dire bonjour à la poussière sur le bord de la route. Pauline, immédiatement sur pieds et rassurée en voyant les trois autres se relever, éberlués mais riant, sent la moutarde lui monter au nez ; elle est sur le point de le faire savoir, mais n'en a finalement pas le coeur car il est si gentil, Barbeau, si désolé, si chaleureux ! Il va de l'un à l'autre, en se secouant, s'excusant du regard, s'enquérant « Tout va bien ? » « Tout va bien ? » « Vous n'avez pas de mal au moins ? », rassurant : « Ne vous inquiétez pas, ne vous inquiétez pas, je vais retourner à Batna chercher quelqu'un qui va nous réparer ça tout de suite » et, simultanément, surveillant la route, guettant le moindre signe. Tout à coup, il avise un jeune Arabe qui arrive en sens inverse, donc via Batna, monté sur son bourricot, le hèle et, sans plus de façon après avoir baragouiné avec lui, se hisse sur la croupe du pauvre baudet lequel - heureusement - n'est ni petit ni malingre, et qui - après cet arrêt - reprend stoïquement sa marche avec ses deux passagers, au grand délire de Michel qui n'en finit pas de hocher la tête en riant.

- Ah, tu peux rire ! lance Pauline acide, nous sommes bien lotis avec ce m'as-tu-vu ? Quelle idée il a eu, Jantaine, de nous envoyer cet énergumène ? Il n'y a plus qu'à espérer qu'il sera revenu avant la nuit et que nous finirons le chemin entiers !

Effectivement, une heure et demie plus tard, dépanneur reparti et roue réparée, Barbeau reprend les guides (en France, on dit plutôt les rênes) et, visiblement assagi, leur fait continuer le voyage. Ils laissent derrière eux la grande plaine pour aborder les somptueuses gorges de Foug-Toub. Après l'espace où leurs regards percevaient tout à l'infini, ce grandiose et sauvage défilé a quelque chose d'impressionnant, de presque angoissant. Barbeau a oublié son train d'enfer, il mène ses bêtes avec calme et assurance. Il prend conscience, au bout d'un moment, du silence des trois Auvergnats. Se retournant, il réalise que la petite fille n'est pas rassurée du tout et que la mère ne vaut guère

mieux. Alors, bon bougre, pour leur redonner le sourire, les aider à apprivoiser l'impressionnant canyon au fond duquel avance leur attelage, il recommence à plaisanter.

- Est-ce que je t'ai déjà dit, demande-t-il à Jeanne, que parmi ces montagnes, il y en a une toute en chocolat ? Non ?! ... Eh bien, il y en a une. Une toute petite. Il faut bien la guetter sinon on risque de passer sans la voir. Tu l'aimes, toi, le chocolat ?

- Oh oui ! répond spontanément Jeanne en commençant à regarder autour d'elle sans plus aucune appréhension, et Pauline, soulagée elle aussi, ne peut s'empêcher de remercier d'un sourire reconnaissant le « m'as-tu-vu » ; quant à Michel, il s'en froterait volontiers les mains de bien-être mais se contente d'un clin d'oeil assorti d'un expressif hochement de tête.

Plus ça va, plus ils montent au coeur de la montagne, plus ils se sentent envahis de crainte, de respect. Rien à voir avec les bois de Prompsat ou de Châtel, ni même avec les combes de Combronde dont le vert riche et humide des sous-bois, ou les feuillages cuivrés de l'automne ne ressemblent en rien à cette végétation. Ici, elle semble contenir toute l'ardeur du soleil, sa brûlure, la poussière et le ciel, la terre et ses rochers. Il émane d'elle quelque chose de sauvage qui les subjugué et les garde en alerte. Une chose est sûre c'est qu'ils ne se sentent pas chez eux, sur leur territoire natal, connu depuis l'enfance, donc totalement apprivoisé. Dans ce défilé aux roches somptueuses mais presque menaçantes, ils réalisent qu'ils ne sont plus sur le sol de France ; ils sont en Afrique, dans l'inconnu, et même s'ils le trouvent très beau ce nouveau pays, ils y sont étrangers. Michel brusquement l'exprime à celui qui les conduit et semble - lui - parfaitement à l'aise dans ce décor. « Nom d'un chien, monsieur Barbeau, jamais j'aurais cru trouver ça en Algérie ! Quand on nous a parlé des Aurès et de Médina, je n'arrivais pas à m'imaginer comment étaient les montagnes en Afrique. Je n'en reviens pas ! »

- Vous en faites pas, c'est une région magnifique et des Auvergnats tels que vous ne peuvent que s'y plaire ! Et puis, nous sommes là, que diable, et vos parents se font une telle joie de vous voir arriver !

Leurs pensées, comme les feuilles, comme les branches, comme les perspectives, comme la lumière, bougent et changent sans cesse. Ils sont fascinés, totalement imprégnés de cette luxuriante magie au point

qu'ils oublient l'imminence de l'arrivée et presque le but de leur voyage ; la fillette elle-même en a totalement oublié la fameuse montagne en chocolat. A un détour de chemin, ils découvrent un haut sommet tout proche et Barbeau, le désignant du doigt, informe «le Djebel Chélia, le plus haut sommet d'Algérie, il y neige en hiver ... peut-être plus qu'au Puy-de-Dôme !». Ils ont à peine le temps de se retourner pour le suivre des yeux, que le même Barbeau annonce :

- Eh bien ! nous y voilà ! Mesdames et messieurs les voyageurs, vous êtes arrivés à bon port !

Un peu en retrait de la route sur la gauche, ils découvrent nichée dans une sorte de clairière juste à sa mesure, une belle maison blanche à un étage avec un large perron au haut de quelques marches. Sur ce perron, Jantaine, toujours aussi grand et imposant ; Tonine, toujours bien-mise et gracieuse, et les deux enfants : Lucienne et Marcel qui, sitôt aperçu l'attelage, dévalent les escaliers pour se précipiter à leur rencontre. Nos trois Auvergnats, du coup et en même temps, inconsciemment se disent que maintenant ils sont sauvés.

## CHAPITRE 2

### Médina

Dans les jours qui suivent, c'est l'émerveillement perpétuel. Tout semble beau ici et il fait si bon ! Pas besoin de se couvrir ; on court partout, on rentre, on sort, on va, on vient, sans que les grandes personnes fassent attention à vous. Jeanne trouve cela magnifique comme elle trouve magnifique cette maison aux murs tout blancs, aux carrelages colorés, aux immenses fenêtres qui vous laissent au milieu de la forêt tout au long du jour mais dont les lourds volets de bois et les superbes rideaux vous protègent dès que la nuit tombe ! Pour elle cette vaste demeure est comme un palais, comparée aux petites maisons auvergnates toutes grises toutes recroquevillées sur elles-mêmes pour bien garder la chaleur des poêles ou des cheminées, aux murs sombres et aux fenêtres minuscules juste faites, se dit-elle, pour jeter un coup d'oeil dehors ! Et le jardin ! Un vrai paradis plein de fleurs et de fruits éclatants de soleil. Ici, tout semble beaucoup plus grand et sans cesse inondé de lumière. Il fait pourtant beau et chaud aussi en Auvergne en été, mais ça n'est pas pareil du tout ! Elle ne sait pas exactement pourquoi. D'ailleurs, elle s'en fiche ; comme son papa et sa maman, elle appréhendait beaucoup ce nouveau pays et elle est émerveillée de le trouver si accueillant, si beau ! Ils y découvrent des légumes et des fruits qu'ils ne connaissaient pas : des fèves, des poivrons, des melons jaunes sucrés et délicieux, d'énormes pastèques dont la chair éclatante et la fraîcheur ravissent les Auvergnats, des grenades aux succulents grains grenats, des nèfles orangées et des figues fondantes au goût de miel. C'est le total enchantement surtout qu'ils découvrent ces merveilles dans la tendresse et la joie, le bien-être aussi, une sorte d'opulence de la nature et du coeur qu'ils n'avaient jusqu'alors jamais connue. La petite fille en oublie presque complètement Prompsat. Pas les pépés et les mémés, bien sûr, mais la vie de tous les jours là-bas. Il faut dire que dans cette euphorie elle n'a pas du tout le temps de

penser à ... avant ; elle est beaucoup trop occupée par cette nouvelle existence, et les personnages qui l'entourent. Tonton Galeix, par exemple, est un homme très impressionnant, d'abord parce qu'il est grand et fort mais aussi parce qu'il a un imperceptible mouvement de tête qui ne s'arrête presque jamais ; en sa présence, Jeanne est si fascinée qu'elle ne voit guère autre chose que lui. Quand il quitte la maison, il porte un casque colonial, pas tout à fait comme celui de Monsieur Barbeau qui est rond et blanc ; le sien est plus ovale, un peu kaki, avec un insigne des Eaux et Forêts. Elle trouve que tonton Galeix fait très très sérieux, toujours ! Il ressemble, par son allure imposante à certains messieurs aperçus dans les hôtels de Chatel-Guyon où elle allait livrer les cerises pendant la saison avec sa mémé Annette ! Tata, elle, c'est la douceur même. Jeanne ne sait pourquoi (peut-être parce qu'elle fait des tartes aux fruits délicieuses) lorsqu'elle la regarde, elle ne peut pas s'empêcher de penser à une belle tarte aux abricots ! Elle est pimpante dès le matin, et sur ses robes claires elle porte de très jolis tabliers lorsqu'elle va et vient dans sa grande cuisine. Comme le papa de Jeanne, son frère donc, elle est toujours de bonne humeur et prête à rire d'un rien ; elle est à peu près de la même taille que sa maman, mais plus ronde, plus coquette, et tellement plus souriante ! elle est plus fière aussi ! on voit bien qu'ici elle a l'habitude de se faire servir et de commander ! Ce détail n'a pas échappé à la perspicace Pauline qui, elle aussi, n'en revient pas de ce nouvel univers dans lequel ils ont débarqué. Elle ne perd pas une miette de tout ce qu'elle voit, entend, découvre ! C'est vrai que «la Tonine» de Médina a laissé loin derrière elle la timide jeune fille de Prompsat ! C'est devenu une dame ; bien obligée d'ailleurs lorsqu'on voit l'allure de monsieur Jantaine Galeix, chef-garde-forestier ! Cependant, elle est toujours aussi gentille et attentive au bien-être de ceux qui l'entourent, à commencer bien évidemment par celui de son très accaparant époux. Un autre personnage fascine beaucoup les Auvergnats : c'est «la bonne» (la «Fatma») de la maison, une jeune Aurasienne de quatorze ans, Aldjiya. Tonine leur a expliqué qu'elle vient de Fom-Toub et que ses parents la lui ont «donnée» lorsqu'elle a accouché de Marcel afin qu'elle l'aide dans la maison, moyennant sa prise en charge par les maîtres de maison jusqu'à son mariage. Aldjiya est une jolie jeune fille à la peau brune, au visage fin éclairés par des yeux rieurs et lumineux. Elle porte des robes de couleurs vives serrées par de multiples ceintures de laines tressées également très colorées. Sur la tête, elle porte un foulard brillant dont

les franges soyeuses lui tombent sur le visage. Elle a beaucoup de colliers, de bracelets qui chantent à chacun de ses gestes, et, aux chevilles des bracelets d'argent - un large et deux petits - qui parent ses pieds nus teintés au henné. Ce nouvel univers décidément n'en finit pas de les étonner.

Les Galeix disposant de trois autres domestiques : le père, la mère et un de leurs fils, qui habitent une petite maison au bord de la forêt, Tonine informe Pauline qu'elle va lui «prêter» Aldjiya - qui se débrouille un peu en français - afin qu'elle l'aide à s'installer, à communiquer avec les Chaouïa, et à se familiariser avec son environnement. Lucienne aussi va partir avec eux à Fom-Toub, afin d'être scolarisée à l'école du village, ce qui enchante évidemment Jeanne et soulage bienheureusement ses parents.

- Mais attention, Pauline, pas de familiarité avec les Indigènes, pas même avec Aldjiya ! insiste Tonine.

Jantaine, de son côté, fait la leçon à son beau-frère :

- Michel, il te faut apprendre à commander ; ce sera toi le patron, tu comprends ? Tu n'es plus en Auvergne, mais en Algérie et, avec les Arabes, tu dois te faire respecter dès le début, et ne va surtout pas t'amuser à regarder et encore moins à t'approcher de leurs femmes, tu entends ce que je te dis ?

- Oui, oui, opine Michel de la tête, se demandant intérieurement avec angoisse s'il sera capable d'être tel que Jantaine souhaite qu'il soit !

- Autre chose : aucun d'eux ne doit entrer dans ta maison sans ton autorisation ; ce ne sont pas tes égaux mais tes ouvriers, mets-toi bien ça dans la tête ; d'ailleurs tu verras qu'ils le feront sans doute d'eux-mêmes car ils savent où est leur place, et eux non plus ne te feront jamais entrer dans leurs gourbis. Je t'ai expliqué ce que c'est les gourbis ? ! Tu sais ce sont ces petites baraques que tu as vues, dont les briques sont faites d'un mélange de terre et de paille de chaumes. Bref ! pas question d'aller mettre ton nez chez eux et évidemment pas question qu'ils viennent fourrer le leur chez toi. Tu as bien compris ? Pour Pauline et la petite, ce sera peut-être un peu différent ; tu sais bien les femmes entre elles ... ce n'est pas la même chose, et de toute façon je fais beaucoup plus confiance à ma belle-soeur qu'à toi pour garder ses

distances ! J'ai chargé Tonine de lui faire la leçon. Cela dit, pour le reste ne t'inquiète surtout pas, tu verras que tout ira bien ; tu prendras vite l'habitude des gens et de la façon dont il faut te comporter avec eux. Et puis je suis là, je viendrai aussi souvent que possible au début et, quand ce ne sera pas moi, ce sera Barbeau. C'est un sacré bonhomme, tu as vu, et sur lequel on peut compter totalement. Donc tu n'as pas à t'en faire. Sur place, Monsieur Rizzolli qui est Italien, et Monsieur Madocci qui est Corse, seront toujours prêts à te venir en aide aussi. Te voilà un peu rassuré ?

Michel ayant acquiescé d'un regard et d'un sourire, Jantaine poursuit :

— Je viendrai avec vous pour vous installer et vous présenter les lieux et les gens ; nous partirons avec le break de Barbeau qui - lui aussi - a acheté des terres et fait construire une maison là-bas ; sur le chemin, nous déjeunerons chez eux (il me l'a dit quand il vous a amenés à la maison), ça vous donnera l'occasion de connaître madame Barbeau qui est une femme charmante et aussi bonne cuisinière que ma femme ... ta soeur. Dans un premier temps et pour t'éviter la paperasserie des administrations, j'ai commandé la semence pour te mettre tout de suite sur les rails. Lorsque tu te seras un peu familiarisé avec Foum-Toub, je t'emmènerai à la Caisse agricole à Batna et te présenterai à tous ceux qu'on a besoin de connaître pour travailler ici, le Caïd du coin, le Bureau des affaires indigènes, etc., etc. Mais pour l'instant ne te casse pas la tête avec tout ça ! Si tu as le moindre problème, tu vois avec les gens sur place ; sinon tu me fais prévenir par Barbeau qui va et vient sans cesse entre Médina et Foum-Toub. Pour revenir à la semence, dont tu vas avoir besoin tout de suite puisqu'il ne va pas falloir tarder à ensemer, elle doit être chez Rizzolli qui a déjà dû l'apporter de Batna ; tu te rappelles qui c'est Rizzolli ? Je t'ai déjà parlé de lui : c'est lui qui tient le café-épicerie du village ; il fait aussi du transport quand on fait appel à lui. Tu verras, les gens sont sympathiques et serviables dans ces villages qui commencent à naître un peu partout, les gens s'entr'aident car nous ne sommes pas nombreux et, à peu de choses près, tous logés à la même enseigne. Le Gouvernement nous a attribué des terres à des prix plus qu'intéressants parce qu'il a autant besoin de nous que nous de lui : il faut s'implanter dans ce pays et se donner les moyens de le faire démarrer. Mon cher beau-frère, si nous sommes courageux et opiniâtres, si nous savons nous débrouiller,

ce pays peut devenir un paradis et nous pouvons y faire fortune. Simplement, il ne faut pas loucher le coche. Moi, en tout cas, je compte bien être vigilant et m'y employer ; il ne tient qu'à toi d'en faire autant. Si tu veux d'ailleurs, lorsque nous irons à Batna faire le tour des administrations et autres visites aux «grosses légumes» en place, nous en profiterons pour voir s'il y a d'autres terres disponibles dans le secteur afin que vous songiez à votre propre installation, si par bonheur vous vous sentez bien ici !... Pour en revenir à votre vie à Foum-Toub, en plus d'Aldjiya qui s'occupera de la maison avec Pauline, deux familles travailleront pour toi, celle de Alloua et celle de Tahar, mais nous en reparlerons là-bas, sur place.

Michel remarque que, pour les Musulmans, on ne se sert jamais du nom de famille, toujours des prénoms ; il se dit - avec son habituel amour de tout ce qui vit, et son humour - que ça doit aider pour se sentir patron !

Une semaine plus tard, c'est le départ de Médina pour Foum-Toub à bord du break de l'obligeant Barbeau. Cette fois, ils entrent vraiment en plein cœur de la forêt de Médina, que Michel et Pauline trouvent magnifique. Jeanne, elle, ne s'intéresse plus au chemin ni au paysage, elle a retrouvé sa bien-aimée cousine Lucienne, sa cadette de deux ans, avec laquelle elle se paye des fous-rires incessants et une tendre et totale complicité qui les font hermétiques au reste du monde ; en plus, pour parfaire le tableau, elles ont une spectatrice en or : Aldjiya ! Cette dernière est si heureuse de revenir dans son village d'origine avec ses deux petites copines françaises - encore des enfants comparées à elle, jeune fille de quatorze ans dont la famille pourrait déjà envisager le mariage - qu'elle en oublie presque sa condition de bonne, les deux gamines l'oubliant elles totalement.

Pour Pauline et Michel, comme lors de leur premier contact avec les gorges, ces Aurès ont quelque chose d'envoûtant et de sauvage qui les laisse muets, d'émerveillement et de respect ! Tous les deux essaient de se replonger dans le souvenir des bois de Prompsat, de Châtel, de Combronde, pour y retrouver une similitude d'émotion, mais sans y parvenir. En fait cette forêt où les chênes cotoient les cèdres, les pins d'Alep et les palmiers, où la nature luxuriante et sauvage engendre une impression d'harmonie et de plénitude presque palpable, s'ils ne parviennent pas à saisir son mystère c'est probablement qu'à travers elle ils perçoivent l'existence d'un peuple différent sur une terre dont

eux ne sont pas issus. Cette forêt de Médina, de même que la limpidité du ciel, l'in vraisemblable éclat du soleil, les burnous et les haïks, les bourricots, les chèvres et les chameaux, plus que les kilomètres, la mer et le bateau, ont coupé les petits paysans auvergnats de leurs racines pour les lâcher, groggies, sur un nouveau continent.

Comme pour conforter cette sensation d'exotique magie, Jantaine et Monsieur Barbeau, tout heureux de l'admiration des nouveaux arrivants, se relaient pour raconter le peuple fier et farouche de ces montagnes.

- Médina est presque au nord du massif des Aurès mais la partie la plus importante s'étend vers le sud» expliquent-ils. «Beaucoup de leurs maisons sont construites à même le rocher et on les distingue à peine à flanc de montagne. Ce sont des gens très indépendants et rebelles. Les femmes tout autant que les hommes. Une de leurs reines est restée une légende de la résistance berbère contre les envahisseurs, c'est la Kâhina. Vous en entendrez certainement parler, informe Barbeau, tandis que Jantaine poursuit :

- En tout cas, il y a un autre héros actuellement qui court comme le vent dans ces montagnes et qui s'appelle Ben Zelmat. Tu vois, Michel, Ben Zelmat c'est un peu comme Mornat chez nous. Un de ces hommes qui rétablit la justice quand il juge qu'elle n'est pas respectée et qui devient presque une légende tant il est connu pour sa hardiesse, son courage, son intégrité, et le défi qu'il lance à la société. Un bandit d'honneur, comme on dit.

- Ben Zelmat, on l'appelle aussi «l'homme à l'index coupé» et cette forêt est son fief, poursuit Barbeau. Pourtant, tout noble qu'il soit, Ben Zelmat, il se fait des ennemis parmi les siens aussi ; d'après ce que j'ai entendu dire il plaît trop aux femmes et ça ne convient ni aux pères ni aux maris. En plus, il est haï et redouté par les riches de sa race auxquels il s'en prend, d'abord parce qu'il les vole et parce qu'il semble leur donner des leçons de morale et de religion, ce qui n'est guère plaisant ! Pour votre information, monsieur et madame Chanehoux, Ben Zelmat «taxe» à sa façon ses corréligionnaires nantis, soit parce qu'ils sont notoirement corrompus, soit parce qu'ils semblent pactiser avec les Français en devenant leurs adjoints ou leurs porte-paroles contre leurs frères de race. Il le fait en leur volant du blé, des volailles, du bétail, n'importe quoi, qu'il distribue ensuite aux plus pauvres d'entre eux ; ou

encore en les faisant attaquer par des gens de sa bande lorsqu'ils sont informés qu'ils ont de l'argent sur eux ; bref, en prélevant sur ces gains - plus ou moins bien acquis - cette part que, dans la religion musulmane, les riches se doivent de donner aux pauvres ! Et tout le monde en est informé, Européens ou musulmans, pour que chacun sache bien qu'il ne s'agit pas là d'un simple larcin ou acte de brigand ! Il est très fort, le bougre, et il fait peur à plus d'un.

Les deux conteurs semblent pleins d'admiration en parlant de ce justicier insaisissable, puisqu'il échappe depuis des années à tous ceux qui le recherchent, en particulier les «goums».

— Les goums sont de petits groupes de gendarmes recrutés parmi les Indigènes, pas vraiment des gendarmes, des gardes si vous voulez ! explique Jantaine.

Mais ils se mettent soudain à rire en expliquant qu'une des victimes favorites de Ben Zelmat est un certain Monsieur Vigne, gros richard de la région, voisin des Barbeau, vieux célibataire plus avare qu'Harpagon, auquel «l'homme au doigt coupé» prend un réel plaisir à donner des leçons.

— Evidemment, dans la communauté européenne, on n'est pas très fier de constater que le plus vilain rôle est tenu par le héros français, mais on ne peut nul part éviter les brebis galeuses ...

— Oui, c'est vrai, coupe Jantaine qui a envie de se faire entendre à nouveau, Vigne, c'est vraiment tout le contraire d'un homme d'honneur. Il est riche comme Crésus, ce vieux célibataire endurci, et il vit comme un clochard dans sa grande ferme ! Vous la verrez, car nous passerons devant en repartant sur Foum-Toub après la pause chez madame Barbeau. Malgré sa richesse, il est si avare qu'il est toujours ficelé comme un mendiant, tellement minable parfois qu'on lui donnerait presque l'aumône si on ne le connaissait pas. Une honte, je vous jure. Le monde à l'envers, quoi, dans un pays où c'est nous qui sommes censés être venus donner des leçons ! Il y a eu au moins deux histoires entre Vigne et Ben Zelmat. Une, sur la place du marché : devant tous ceux qui étaient là, Ben Zelmat a fait remettre à Vigne une ceinture de cuir pour remplacer la ficelle qui retenait son pantalon, et cet imbécile n'a même pas eu le réflexe de la refuser. Une autre fois, l'histoire a duré plusieurs semaines et a tenu en haleine tout le monde, d'un côté et de l'autre de la « barrière ». Vigne avait prêté, à la fin des

moissons, un sac de blé à un de ses ouvriers dont la femme ou un des enfants était malade - je ne sais plus -, et qui se trouvait donc dans le besoin. Comme Vigne est un homme d'un égoïsme et d'une avarice qui n'ont plus de nom, il a eu peur de le perdre son sac de blé et a fait signer au pauvre diable une reconnaissance de dette pour cet emprunt, à lui rembourser à la récolte suivante. Ben Zelmat, qui a des oreilles traînant partout pour lui, a été mis au courant. Quelques matins plus tard, vers quatre heures peut-être, le silence de la cour où est habituellement enfermé son troupeau de moutons a réveillé Vigne. Il se précipite pour ouvrir les volets et voit l'espace vide. Il se met à hurler, à appeler le berger, le commis, enfin tous les ouvriers qui dorment dans un coin de la ferme, ou logent dans les gourbis autour. Personne n'a rien vu, ni entendu. Alors, il devient fou, Vigne, fou ! Deux jours passent, et son troupeau ne revient pas. Cette perte est intolérable, insensée ; il est furieux. Mais il ne sait pas quoi faire, et comment faire. Il se doute qu'il y a du Ben Zelmat là-dessous, mais où aller dénicher Ben Zelmat «le vent de la justice» comme l'appellent ses congénères ! Il est partout et nulle part ! Personne ne sait jamais où il se cache, surtout pas les goumiers qui lui courent après depuis des mois et des mois ! Deux autres jours passent, et Vigne se demande à quel saint se vouer. Il ne décolère pas. Son orgueil n'est guère touché cependant, je crois qu'il ne sait plus ou pas ce que c'est ! mais le fait d'être dépossédé d'un bien le rend malade. Le jour du marché, où il espérait être contacté par un émissaire demandeur de caution ou de n'importe quoi d'autre, il ne se passe rien. Rien. A part les sourires, les apartés, les chuchotages à son approche ou dès qu'il s'éloigne, car personne ne le plaint, personne ne compatit à son angoisse, vu qu'il vit comme un ours et traite tous ses voisins presque en ennemis ; mais ça, il s'en contrefout, Vigne ! Perdre la figure devant sa communauté, et l'autre (ce qui est encore pire !), ne l'affecte pas ; mais perdre toutes ses bêtes, en une seule nuit, tout un troupeau sans que personne s'en aperçoive, ça il ne peut pas le digérer. Du coup, il devient plus sale et plus hargneux que jamais. Et puis un jour, alors qu'à pied il s'éloigne de sa ferme par le chemin qui mène à ses champs les plus proches, surgit de derrière un buisson Ben Zelmat (l'histoire que je vous raconte, c'est de lui que nous la tenons ; inconscient ou sot, je ne sais pas, mais en tout cas il a tiré une grande fierté à la propager lui-même avec force détails, vu son dénouement heureux ! alors je vous la ressers telle qu'il nous l'a livrée).

« - Bonjour, monsieur Vigne, il paraît que tu as perdu ton troupeau ?

« Silence et regard courroucé qui en dit long.

« - Je sais que tu as deviné qui avait pu te ... l'emprunter !

« Silence prudent ... qui attend la suite.

« - Alors, j'ai un marché à te proposer, monsieur Vigne ! Contre ton troupeau tout entier (tu verras, il ne te manquera pas une seule tête), je veux que tu me donnes le petit bout de papier que tu as fait signer à Messaoud pour reconnaître sa dette d'un sac de blé ! Je veux que tu me le donnes tout de suite, parce que je suis sûr que tu le gardes dans une de tes poches !

« - En admettant que tu aies raison et que je l'aie sur moi, si je te le donne, qu'est-ce qui me dit que mon troupeau va revenir !

« - Moi, monsieur Vigne, et tu dois savoir que je suis un homme de parole ! Je ne vole pas pour moi-même, je ne supporte pas l'injustice c'est tout. Si tu veux crever sur ton or, ça te regarde ; c'est un problème entre Dieu et toi. Mais que tu pousses l'avarice et la haine des autres au point de réduire à mendier ceux qui se tuent au travail pour que tu ramasses ton argent, ça non ! Tu entends bien, monsieur Vigne, pas question ! Alors, donne-moi ce papier et qu'on n'en parle plus ...

« Il lui rend le papier plein de poussière et de grains de tabac, que Ben Zelmat déchire et éparpille autour de lui.

« - La prochaine fois, si par malheur il y a une prochaine fois, je t'avertis, Monsieur Vigne, que tu ne reverras pas ton troupeau, ni aucune autre de tes richesses qu'il m'arriverait de t'enlever ! Tu as bien compris ? Paye tes ouvriers correctement, normalement ; ils ne te demandent pas l'aumône et ça n'empêchera pas ta fortune de grossir. N'oublie pas, monsieur Vigne, une seule petite injustice dont j'entends parler et je te promets de faire un grand trou dans ta bien-aimée fortune !»

Et il disparaît comme il est apparu, du moins aux dires de Vigne qui n'a pas dû demander son reste pour s'éloigner au plus vite lui aussi.

- Et le troupeau ? demande Pauline plus impatiente et plus rapide que son mari qui quête comme elle la réponse.

- Dans la nuit qui a suivi cette rencontre, Vigne s'était promis de ne pas dormir pour voir revenir son troupeau. Mais pas de troupeau. Deuxième nuit, pas de troupeau. La troisième nuit, épuisé, il se couche vers une heure du matin et s'endort. Le lendemain matin il entend l'agitation des bêtes dans la cour et ouvre ses volets. Il est là, son cher troupeau, il est là ! Il en pleurerait. Mais, avant de pleurer de joie, il descend en vitesse et, avec ses ouvriers dont les visages rayonnent d'une satisfaction évidente - Vigne pense que c'est d'avoir récupéré le bétail, moi je pencherais plutôt pour leur fierté d'avoir un avocat aussi noble et efficace, qu'en pensez-vous monsieur Barbeau ? Barbeau acquiesce d'un bref signe de tête pour ne pas retarder la conclusion -, il se met à compter les bêtes. Et, bien évidemment, il n'en manque pas une.

Après une bonne anisette et un succulent repas pris au passage chez l'avenante Mme Barbeau, ils entament la deuxième partie du voyage qui va les conduire à Foum-Toub. Pauline trouve que madame Barbeau et Tonine se ressemblent. C'est exactement le même genre de femmes : charnues, pimpantes, soignées, gracieuses, excellentes cuisinières et maîtresses de maison ; bref ! des femmes ... parfaites, auxquelles Pauline, avec son caractère emporté et son peu de goût pour le ménage et la cuisine, craint bien de ne jamais pouvoir ressembler ; mais cela n'est pas le genre de chose qui la gêne ; elle est comme elle est et s'efforce en tout cas de faire au mieux ce qu'elle a à faire ; «on verra bien !» se dit-elle, agacée, car c'est son expression favorite et secrète, à Pauline ; elle l'emploie pour se débarrasser de ce qui la contrarie, comme on chasse d'un geste une mouche.

- T'inquiète pas, madame Barbeau, si je ne rentre pas cette nuit ! lance Barbeau à sa femme en grimant sur son break ...

Michel et Pauline enregistrent tous les deux que dans ce pays, entre Européens, on se donne avec humour ou sérieux du monsieur et madame sans arrêt, et qu'on se vouvoie entre amis ; que, par contre, on tutoie et appelle uniquement par leur prénom tous les indigènes quel que soit leur âge. Eux, par exemple, ne sont plus Pauline et Michel, encore moins «la Pauline», «le Michel» d'Auvergne, mais «Madame Chaneboux» «Monsieur Chaneboux» ; il faut bien reconnaître que ça change drôlement les choses, même si on ne sait pas quoi exactement et si on fait semblant de ne pas y faire attention !

- Demain je te dirai comment elle est notre nouvelle maison de Foum-Toub, crie Barbeau avant de quitter la cour de la ferme et de faire claquer son fouet.

Deux heures plus tard, ils entrent dans Foum-Toub, point final du chemin au fond des gorges surmontées de montagnes. Ce qui les frappe le plus, c'est la verdure, les vergers partout, les fleurs. Bien sûr il fait chaud, et l'on sent à la poussière des arbres, à la qualité des roches qu'on aperçoit, que le sable, la sécheresse, le ciel d'été incandescent ne sont pas loin, mais cette généreuse végétation a quelque chose d'incroyable. Dans cet univers foisonnant, le petit village a l'air inachevé ; il semble en attente de la suite. Une seule rue bordée de frênes et d'acacias. Un lavoir en entrant à droite, plus loin - toujours à droite - une placette avec le groupe Ecole-Mairie-Poste, un grand café-épicerie reconnaissable à ses panneaux publicitaires «Dubonnet», «Anis Gras» et «Picon», de l'autre côté de la rue - à gauche - des maisons. Entre autres, séparées par deux espaces délimités par une espèce de grillage qui seront - selon leurs propriétaires - des jardins, deux belles bâtisses : la maison des Barbeau et celle des Galeix. C'est cosu, harmonieux, solide et sans prétention. Michel et Pauline sont à la fois incroyables, rassurés, et flattés, qu'on leur confie la charge d'une telle demeure.

Jantaine fait faire le tour du propriétaire aux nouveaux habitants. Ils réaliseront plus tard que les intérieurs de maisons dans les villages sont tous disposés de la même façon : un couloir central allant, généralement, du seuil ouvrant sur le trottoir à la sortie - à l'opposé - donnant sur une cour et le jardin qui entoure tout le bâtiment. De chaque côté de ce couloir, réparties presque symétriquement, cuisine et salle à manger d'un côté, de l'autre les chambres ; toutes ces pièces sont hautes, carrées pour permettre l'installation des meubles ... eux aussi «solides», rustiques et rassurants mais non dénués de charme ; comme à Médina, elles ont de grandes fenêtres équipées de volets de bois, et sont habillées d'un voile pour la journée, d'un double rideau pour la nuit. Et toutes ont le sol paré d'un fascinant carrelage. Vivant carrelage dont les dessins et les couleurs - plus que tout le reste peut-être - s'imprime à tout jamais dans la mémoire.

La cuisine est lumineuse et sa fenêtre donne sur le jardin et la cour, où il y a un puits «alimenté par une pure eau de source» précise immédiatement Jantaine, en ajoutant qu'il la fait analyser très régulièrement

et que cela leur évitera, en attendant de l'avoir au robinet, d'être obligés d'aller la chercher aux fontaines du village ; elle possède un grand potager, une table rectangulaire et six chaises. «Si vous voulez prendre vos repas dans la cuisine, Aldjiya vous servira et mangera après ; mais si tu veux te faire servir dans la salle à manger, Pauline, libre à toi ! Vous êtes chez vous, à vous de vous organiser à votre convenance» croit bon de préciser Jantaine tandis que sa belle-soeur déglutit en redressant la tête et que son beau-frère fait visiblement un très louable effort pour prendre les choses très au sérieux ; la salle à manger très vaste, afin de pouvoir accueillir famille et invités, a trois fenêtres : une qui donne sur la rue, les deux autres sur l'espace qui deviendra un jardin ; Pauline reste muette devant les proportions de la pièce et «le cosu» des meubles, elle n'en a vu de semblables en Auvergne que chez les Raumien et chez madame De Savigna ; les rideaux blancs sont de dentelle et les tentures en reps très lourd dans des chauds tons d'automne ; les trois chambres qui leur font face sont également meublées et habillées avec goût et simplicité, ce qui a le don d'inspirer la quiétude et le bien-être à ceux qui y pénètrent. Chacune a sa grande fenêtre, les deux extrêmes donnant l'une sur la cour, l'autre sur la rue, celle du milieu sur l'allée-jardin qui la sépare de la maison voisine. Sur le côté interne de la bâtisse, près de la cuisine et de la chambre du fond, deux autres pièces servent actuellement de débarras où s'entassent malles, valises, meubles et autres objets non encore utilisés. Pauline instantanément se dit qu'elle va s'en approprier une pour y installer sa chère machine à coudre et faire son coin lingerie. Là, elle repassera, coudra, reprisera, confectionnera des toilettes, bref retrouvera son univers de chiffons, d'aiguilles, de fils, de perles et de dentelles, laissant de l'autre côté du mur casseroles, poêles, marmites et chaudrons. En plus, de sa fenêtre elle pourra profiter du jardin et avoir un oeil sur l'entrée et la perspective de la cour, immense et carrée, entourée d'écuries, de «magasins» (grands hangars pour entreposer le matériel agricole, les outils, les semences ou les récoltes) que Jantaine leur fait visiter après la maison.

Il leur a également présenté les deux ouvriers Allaoua et Tahar et expliqué que leurs femmes, Khadidja et Zineb, s'occuperont des travaux dans la cour (grandes lessives qui ne peuvent se faire à l'intérieur de la maison, traite de la vache et des brebis, soin aux poules, lapins et pintades, entretien journalier, etc.) mais que la jeune Aldjiya se chargera de la maison avec Pauline : tâches ménagères, cuisine, et courses. Pauline se dit qu'elle apprendra à Aldjiya à faire la cuisine

pour se débarrasser au plus vite de cette corvée et qu'elle se consacrera à sa chère couture et au jardin.

Maintenant le maître des lieux fait découvrir à Michel tout le matériel agricole : les deux charrues à soc, la herse, l'espigadora, le tombe-reau, la charrette, et, au fond du hangar, un tarare ; les bêtes, quatre mulets, deux chevaux, une vache et son veau, un cochon «les bonnes traditions ne se perdent pas», dit Jantaine, «chaque famille tue son cochon au mois de décembre ; ça donne l'occasion de faire la fête en se réunissant et d'avoir de la charcuterie pour tout l'hiver. Car c'est comme en Auvergne ici, vous verrez, il y a de la neige et les cheminées devront bien fonctionner si vous ne voulez pas vous geler ! Je crois que vous vous y plairez et que vous y serez heureux en attendant de faire votre propre trou. Faites seulement attention de ne pas être trop familiers avec les Arabes ! Si vous savez garder vos distances, tout ira bien».

Un peu plus tard, seul avec Michel, il insiste : «ce que j'ai dit tout à l'heure à propos de familiarité, c'est valable pour les hommes et pour les femmes, si tu vois ce que je veux dire ?!» Les yeux et la moustache rient affectueusement au beau-frère, mais Michel sait très bien qu'il ne s'agit pas de plaisanter. Avec cette ferme magnifique dont il n'aurait jamais osé rêver, il va leur falloir, lui falloir, ne pas «se louper». Il a trois ans pour se mettre un peu d'argent de côté afin de s'acheter sa propre terre et s'installer lorsque Jantaine en aura fini avec les Eaux et Forêts et qu'il faudra déguerpir.

Le lendemain matin, avant de repartir sur Médina après le petit déjeuner, Jantaine emmène Michel, à cheval, voir ses terres, dites de Yabous (prononcer le «s»). C'est un vaste paysage un peu vallonné, protégé de montagnes, dont Jantaine désigne le point culminant en disant : «Le voilà, le Chélia, je vous y emmènerai un de ces jours».

Michel, du regard prend possession de tout ce large espace (ce ne sont plus les petits lopins de terre auvergnats !) et se baisse pour toucher la terre, la sentir sur la paume de sa main. Pétrissant une motte, il se dit, hochant la tête satisfait, que c'est là, sans aucun doute, un sol fertile. Jantaine qui l'observe, lui sourit et lui fait signe de remonter en selle «comme tu vois, maintenant il ne te reste plus qu'à te mettre au travail, beau-frère ! »

Au retour de Yabous, souriant mais très cérémonieux, il présente Michel à monsieur Rizzolli et à monsieur Maddocci.

- Dans le pays, on dit plutôt «Ridzoll» et «Madonatch», précisent ces derniers en riant.

- Je vous laisse vous débrouiller entre vous ! conclut Jantaine en les chargeant de présenter monsieur Chaneboux aux autres habitants du village. Tu verras, dit-il à son beau-frère en les quittant, le Corse Madocci est un personnage haut en couleurs et le surnom de «Madonatch» lui vient de ce qu'il emploie très volontiers ce mot lorsqu'il est en colère ou veut simplement se faire entendre ; en plus, ça ressemble à son nom !

Pour Michel il est clair que Jantaine a d'ores et déjà adopté son style de relations et que, tout en étant courtois disponible et familier, il préfère garder ses distances et rester pour tous monsieur Galeix ; il sait aussi que pour lui, sitôt la trame de sympathie tissée, il en sera - sans aucun doute - autrement.

En début d'après-midi, ils se quittent enfin. Jantaine et Barbeau (casque ovale des Eaux et Forêts, casque rond colonial) partent à bord de leur carriole pour Médina, tandis que Michel (éternel chapeau mou) leur adresse un dernier signe de la main, campé au beau milieu de l'unique rue de Foum-Toub.

## CHAPITRE 3

### Foum-Toub

Ces trois années vont passer au rythme des saisons dans un élan laborieux et euphorique. Le village, les champs, tout vibre, s'affermi, s'agrandit, se construit, sous l'impulsion de ces pionniers qui ne renâclent ni devant le travail, ni devant les palabres, ni devant les sacrifices, ni devant les fêtes. Il y vont à fond, s'impliquant de toutes leurs tripes dans cet extraordinaire et provocant défi qui doit les mener à la réussite. Ils y vont de si bon cœur que les indigènes suivent, emportés par l'élan, sans trop se poser de questions, le bien-être de ces enragés du travail faisant forcément découler un mieux-être chez leurs ouvriers. Non agressés dans leur religion, souvent bien traités, leur famille à l'abri du besoin, ils se contentent de l'essentiel, leur naturelle noblesse et leur foi leur tenant lieu - dans leurs gourbis - de palais et de trésors, inaccessibles aux donneurs d'ordre, aux ponctuels détenteurs des terres et du pouvoir. Pauline et Michel s'étonnent chaque jour de l'endurance, de l'âpreté au travail, de ces hommes et de ces femmes. Secs, noueux, pareils aux oliviers, ni le froid, ni la peine, ni le soleil, ni la pauvreté de leur vie, rien ne les rebute. Alertes, disponibles, conciliants, ils se plient à tout ce qu'on leur demande et semblent malgré tout heureux. Les femmes surtout ont quelque chose de remarquable : une joie de vivre, une force et un courage, que rien ne semble pouvoir altérer. Et, cependant, comme la nature qui les entoure, on les sent fiers et indomptés. Leur vérité est ailleurs ; le travail qu'ils fournissent, la bonne humeur qu'ils manifestent, ne sont que des expressions de leur quotidien ; leur nature profonde reste secrète, hermétiquement protégée, inaccessible.

Mais les petits colons, eux-mêmes durs au travail, ne cherchent pas à comprendre, ils n'en ont ni le temps ni l'envie ni le besoin. Plus la vie sociale s'étoffe et plus les enragés de politique donnent de la voix. En période électorale par exemple, Barbeau et Madonatch, fusil en bandouillère, s'affrontent d'un trottoir à l'autre en joutes verbales ou

muettes mimiques sous les regards amusés des autres villageois, et plus particulièrement de Ridzoll et Michel qui sont leurs plus proches voisins. Ces derniers, eux, privilégient les tâches ou les plaisirs quotidiens, ne s'attardant guère aux promesses des candidats ou aux arguments de leurs défenseurs. Ils ne cherchent d'ailleurs même pas à les approfondir, leur sort et leur avenir leur semblant beaucoup plus liés à leur travail et à leur tenacité qu'aux appartenances politiques. « Les politicards, c'est tous bonnet blanc et blanc bonnet » se plaisent-ils à affirmer en riant pour exprimer leur peu de goût pour ces querelles.

Pour les nouveaux venus, tout est un enchantement : ces champs généreux, impatients de répondre aux attentes des semeurs, ce ciel que même la pluie ne peut attrister, les arbres en fleurs du bref printemps vite supplanté par l'été, les fruits gorgés de sucre (Pauline et Jeanne oublient les cerises de Prompsat - dont elles raffolaient - pour les petites reines-claude de Foum-Toub qui sont un vrai régal, ou les abricots), les superbes tomates, les figues vertes ou violettes au cœur de miel, ou bien les figues de barbarie que les marchands ambulants dépiautent à toute vitesse et vous présentent sur leur peau incisée et ouverte, jaune-orange satiné piquée de grains, les melons et les pastèques, les dattes miraculeuses dont Michel est fou, et les sublimes oranges qui ensoleillent l'hiver et les fêtes de Noël. Tout, tout ce qui sort de cette terre semble béni de Dieu.

Michel dans ce nouvel univers est heureux, chaque jour, du matin jusqu'au soir : qu'il ensemence ses champs avec Tahar et Allaoua ; qu'il voit apparaître dans les mottes riches et sombres le vert insolent du blé qui germe ; qu'il se régale de dattes ou de tomates, prenne l'anisette avec les voisins devenus amis ; qu'il sente sur sa peau le souffle chaud de l'été qui arrive et - tout d'un coup - découvre Yabous couvert de l'or des épis ; qu'il s'empoussièrre et s'épuise sur l'espigadora, au milieu des batteuses ou près des tarares ; qu'il sente dans le creux de ses mains la tiédeur des grains lourds récompenser ses efforts, tout ici le comble d'un bonheur qu'il n'aurait pu imaginer. En outre, il a - plus ou moins - retrouvé sa Pauline même si elle prête encore beaucoup plus d'attention à sa fille et aux travaux de la maison qu'à lui ! Ce qu'elle lui donne - ou lui laisse prendre - pour le moment lui suffit, car l'exubérance de la nature et le rythme de son travail lui apportent la plénitude.

Pauline le voyant épanoui, délivré des caves et des élans qui s'ensuivaient et lui étaient insupportables, laisse à nouveau son cœur

s'ouvrir et son corps l'accepter. Elle a presque totalement oublié ses angoisses, cette douloureuse tension née de la jalousie et de ce climat permanent et malsain de beuveries et de libertinage. Elle pense que dans ce village, c'est un peu comme si les mœurs des Musulmans déteignaient sur celles des Européens. C'est en tout cas comme cela qu'elle ressent cette espèce de pudeur qui n'existe pas en France, du moins de cette façon-là. Une certaine retenue respectueuse qui lie les villageois les uns aux autres, et modifie forcément les rapports entre les hommes et les femmes. Cette grande différence de comportements vient, à son avis, du fait qu'ici les hommes ne manifestent pas le même attrait pour la boisson. D'abord il n'y a pas de caves, donc ils ont beaucoup moins d'occasions ; s'ils boivent du vin, c'est à table et très modérément ; quant à l'apéritif, l'anisette surtout, même si dans les périodes où le travail le leur permet, ils en font une consommation un peu plus poussée, cela reste très épisodique. Pour ce qui est de la fréquentation des cafés, non seulement il n'y en a qu'un, mais aucun homme «digne de ce nom» n'oserait se faire une réputation de saoulard en devenant un pilier de comptoir ! En France, ça passe, ici le regard de la communauté vous décourage même d'y penser ! Bref, que ce soit en raison du climat ou de l'ambiance, rien ne se prête à Foum-Toub à encourager ce genre de vice ! Est-ce dû à la luminosité, à l'espace, qui vous happent et annihilent complètement le besoin de s'abrutir ou de «s'évader» ? ou au sentiment de responsabilité d'autant plus aigu qu'il y a un défi à relever ? ou à la conscience d'appartenir désormais à une caste supérieure obligée à ne pas déchoir ?! Pauline se pose souvent la question sans parvenir à choisir une réponse, mais elle est sûre d'une chose c'est que la proximité de la communauté musulmane, qu'on le veuille ou non, influe sur eux tous, même si c'est très très difficile à saisir, à définir, et surtout à admettre. Les Arabes ne boivent pas d'alcool, eux ! Or on a beau ne pas se soucier du tout de ce qu'ils peuvent penser, et vivre dans sa communauté comme si l'autre n'existait pas, inconsciemment leurs rapports à la famille, à la maison, au rôle de l'homme et de la femme dans la société, imprègnent l'air ambiant. A la différence de la métropole, il y a une façon de se comporter entre Européens, entre mari et femme, entre couples parents et amis, qui est déterminée d'abord par le fait d'être patron dans un milieu étranger, et aussi par le fait qu'à côté de ces gens-là on ne peut pas se permettre de faire n'importe quoi ; du moins si l'on a du respect pour soi-même et pour sa condition ; monsieur Vigne, par exemple, restant la regrettable exception qui

confirme cette règle, et de toute façon lui n'a pas de femme et aurait aussi bien pu être clochard à Paris, ou moine dans un couvent, ou ermite dans une grotte. En tout cas, en ce qui concerne l'attitude des hommes sous ce ciel, Pauline sent les choses comme ça et, pour en revenir à son Michel, elle en est toute rassérénée ; il faut bien dire aussi que les femmes non plus ne se comportent pas de la même façon qu'en France : elles ne sont pas aussi provocantes et aguicheuses, bien sûr elles ne baissent pas les yeux comme les moukères et encore moins ne fuient en voyant les hommes, mais elles sont infiniment plus pudiques et réservées dans leurs rencontres avec eux. Ça, elle adore, Pauline, ça lui convient très bien et les mois passant, son angoisse disparaît totalement ; au fil des jours, la vie quotidienne s'est éclairée de rassurantes couleurs, semble même s'épanouir dans une nouvelle dimension. Cela vient sans doute aussi du fait qu'elle a en charge une belle maison et des gens qui travaillent sous ses ordres ! Pauline étant quelqu'un d'éminemment cohérent et scrupuleux, a l'œil à tout et n'hésite pas - mais avec beaucoup de dignité et de savoir-faire - à donner l'exemple, à travailler avec Khedidja et Zineb, surtout dans les premiers mois, afin de leur montrer comment accomplir au mieux certains travaux. Pour ce qui est de la maison, ayant elle-même une sainte horreur des tâches ménagères, mais ne supportant ni le laisser-aller ni l'à peu près, elle a inculqué son goût de la propreté et de l'ordre à Zineb et Aldjiya (Khedidja ayant plus particulièrement en charge les soins de la vache et du veau, de la volaille et des lapins dans la cour) afin de ne plus avoir qu'à superviser. Pour Pauline, être débarrassée des travaux ménagers, qu'elle trouve absolument fastidieux, est une aubaine, mais elle surveille tout et son œil perçant détecte immédiatement le détail malencontreusement oublié. Elle est cependant équitable et d'une parfaite correction avec «ses gens» ; elle ne supporte ni l'injustice ni la malhonnêteté, et pour ne pas tomber dans l'une ou subir l'autre, elle se fait un devoir d'être au courant de tout ; elle s'enquiert du mari, des enfants, des parents, de la santé, du pourquoi du comment d'un malaise ou d'une indolence qui ne lui paraît pas opportune ! Bref, se voulant à la hauteur, elle a tout fait pour avoir son monde bien en mains - ce dont ni Tonine ni Jantine ne doutaient - et elle assume cela d'autant mieux qu'elle a créé ce monde à sa propre convenance, à sa mesure, en y incluant - bien entendu ! - SA lingerie. C'est là son domaine, très privé, sa pièce préférée, son royaume. Y trône Madame Singer, son inséparable machine à coudre, qu'elle a ramenée d'Auvergne, sur un tapis

- eh oui ! ma chère ! - que lui a offert Tonine dont elle est la couturière, plus une superbe boîte à couture en noyer - elle, offerte par madame Barbeau, que Pauline habille également -, haute et élégante sur deux gracieux arceaux, s'ouvrant par le milieu pour découvrir six compartiments de rangement. Une aubaine pour les bobines de fils, les ciseaux, boules à aiguilles, œuf à repriser, aimant et autres indispensables outils pour cette petite-main qui a tout de même fréquenté durant quelques mois de son existence un atelier de haute couture rue Boissy d'Anglas à Paris ! période où elle habita chez une cousine rue de Turbigo, et que tout le monde - même elle - semble avoir oubliée.

Elle est grande, SA pièce, et heureusement ! car elle a pu y mettre une énorme armoire qu'ils ont achetée à Batna et dans laquelle, avec un sensuel plaisir (elle ne le sait pas qu'il est sensuel, c'est entre nous ! la notion de plaisir, sensuel surtout, étant parfaitement inconcevable chez cette jeune femme qui ne s'accorde aucune faiblesse !), dans laquelle donc elle a rangé : sur les étagères, tout son linge de maison : draps et taies, brodées ou non, mais tous de lin et de coton premier choix, étincelants de blancheur parce-que rincés «au bleu de méthylène» et séchés au grand soleil, parfumés de grand air aromatisé selon la saison ; les services de table, superbes et brodés pour les grands jours, simples pour les repas de fêtes sans cérémonie, tout le monde employant ici pour le quotidien les si pratiques toiles cirées ; sous l'étagère centrale, dans le petit tiroir qui ferme à clé (laquelle vit en permanence dans la tiédeur de sa poche de jupe, comme le porte-monnaie de sa mère Annette !), les papiers importants de la famille, des photos qu'elle aime, deux broches, une épingle de cravate et une montre-gousset offertes par son beau-père à Michel et, venus s'ajouter au fil des ans, de modestes mais précieux bijoux ou objets auxquels elle accorde de l'importance ; sur l'avant-dernière étagère et le «plancher» de l'armoire tous les «tricots» des trois Auvergnats ; enfin, dans les deux grands tiroirs du bas, toutes les dentelles, motifs perlés, cotons soyeux, cordonnets et autres fils à broder, coupons précieux rapportés de France qu'elle garde en prévision des grands événements susceptibles de marquer une vie : mariage, baptême ou deuil. Tout est prévu, de l'ivoire brillant du tussor au noir mat du crêpe georgette, en passant par le rose d'un organdi, au mauve-lilas jouant dans le violet capiteux et le vert insolent d'un crêpe de Chine, ou le bleu de ciel ou de pervenche des satins, le jaune safran le vert amande ou le rubis des mousselines. Pauline raffole des belles étoffes et de leurs couleurs, mais - elle - ne s'habille que de gris, de noir

ou de beige, avec quelques brefs éclairs de bleu, vert, ou parme, les jours ... d'exception ! Une chose est sûre c'est qu'elle est la seule à avoir accès à ces deux éblouissantes et profondes cachettes.

Un autre des grands plaisirs de Pauline la sauvage, c'est de partir seule ou avec les filles : Jeanne, Lucienne, et leur inséparable amie Coco (la fille de Monsieur Madocci, un peu plus âgée qu'elles) et souvent Aldjiya, à la sortie du village dans les champs. En Auvergne elle adorait «aller aux champignons» : dans les bois pour les ceps, dans les prés pour les rozets ou les mousserons ; ici elle « va aux pissenlits», et dans les champs ou sur le bord des séguias<sup>1</sup>, en plus des pissenlits, elles cueillent des «barbes-de-bouc», sorte de petites touffes d'herbe très fournie et frisée au goût subtil et agréable, ou des asperges sauvages, longues et fines, tout entières vert foncé, au goût très fort, dont elle fait plutôt des omelettes, car en vinaigrette elle les trouve beaucoup moins délicieuses que celles de Saint-Myon, blanches au bout violet, si tendres qu'on les mangeait presque jusqu'au bout, que ses frères achetaient au marché de Châtel ou de Combronde, et dont elle raffolait !

Ainsi va la vie des petits Auvergnats dans leur nouvel univers : les Aurès. Rythmée par les saisons, les travaux des champs et les études de ces demoiselles à l'école primaire de Foum-Toub très dynamiquement dirigée par mademoiselle Fayet : du cours préparatoire à celui du certificat d'études, chaque classe ne comportant guère qu'une septaine d'enfants. N'empêche ! c'est beaucoup d'attention et de rigoureuse préparation pour ces instituteurs qui entrent en enseignement comme on entre en religion.

Ici, personne ne connaît l'histoire de mademoiselle Fayet, personne ne sait que son fiancé a été tué durant cette dernière guerre et qu'elle a alors décidé de quitter sa Touraine natale pour venir grossir les rangs des aventureux chargés de transmettre la langue et la culture françaises aux enfants des pionniers émigrés et, peut-être, à quelques-uns de ces Arabes dont on ne sait pas grand'chose à part qu'en Espagne on les appelait les «Maures», d'où le nom de leurs femmes «les mauresques», qu'elle - mademoiselle Fayet - se refuse à appeler des «moukères», même si elle sait que ce mot est aussi issu de mot espagnol désignant la femme, parce qu'il est employé ici avec une nuance péjorative.

1. Séguias : Petits ruisseaux

Profondément respectueuse de tous ceux qui l'entourent, quelles que soient leur race et leur condition, maintenant que l'homme qu'elle aimait a disparu, sa seule passion est de mener à bien sa mission et de conduire au succès les élèves dont le sort lui est confié. Depuis qu'elle est arrivée à Foum-Toub, bled perdu au fin fond des gorges du même nom où on lui avait prédit qu'il était très téméraire d'accepter de se rendre, pas une fois elle n'a regretté son choix, au contraire ! Ce lieu sauvage et somptueux est à la mesure de son chagrin et de sa force d'âme, elle s'y est immédiatement sentie en conformité avec le paysage et les éléments. Seules, pendant un temps, les histoires de Ben Zelmat ont parfois perturbé d'angoisses la perfection de son bien-être, jusqu'au jour où ... dans la splendeur d'une journée du mois d'avril 1921, elle décide d'emmener toute sa classe en promenade comme elle a l'habitude de le faire de temps en temps pour aller voir dans la nature ce qui se passe, le vivre de tout près et l'expliquer à «ses petits». Cette décision prise, les écoliers, consultés sur la direction à prendre, optent pour «Toub-arabe», petite mechta à quelque trois kilomètres où il y a un hanout (petite épicerie) qu'ils affectionnent tout particulièrement, et leur institutrice aussi, où ils se promettent d'acheter bonbons et glu : de la glu de chardon, délice à nul autre pareil, il va sans dire ! Comme les fois précédentes, ils trouvent à leur arrivée devant le hanout des Indigènes assis ou debout, enroulés dans leur burnous, en train de parler. A l'intérieur, toujours très sombre car il n'y a pas d'autre ouverture que la très petite porte d'entrée, se trouvent le patron du hanout qui les reconnaît et les salue, et un autre homme assis sur un sac qui, de la tête et d'un sourire, les salue également. Il a près de lui un gros couffin plein de dattes sèches.

Alors que les enfants commencent leurs achats de bonbons, le regard de mademoiselle Fayet se pose par hasard sur les grandes mains brunes de l'homme assis : à la main gauche il manque l'index ! Au moment où leurs regards se croisent, elle a l'impression de défaillir de surprise et de frayeur en découvrant qu'elle se trouve devant Ben Zelmat. Comprenant aussitôt son trouble, il se lève et s'adresse à elle dans un français un peu maladroit mais avec beaucoup de chaleur et de conviction, à la grande stupeur des gamins qui brusquement réalisent ce qui se passe :

- Il ne faut pas avoir peur de moi, mademoiselle l'institutrice, Ben Zelmat ne te veut aucun mal, ni à toi ni à tes élèves ; je ne suis pas un

bandit, tu dois le savoir ; je ne m'en prends qu'aux riches, à ceux qui sont injustes, ceux qui trichent et volent les plus pauvres ; non seulement je ne vous ferai aucun mal, mais je serai là pour vous défendre si on essaie de vous en faire ! Tu comprends ? Vous avez entendu, les enfants ? Pour vous prouver que je suis votre ami, c'est moi qui vous offre les bonbons aujourd'hui.

Puis s'adressant en arabe au patron du hanout, il lui demande des feuilles de journal. Coupant chaque page en deux, il en fait une sorte de cornet qu'il remplit de dattes de son panier pour en donner à chacun des enfants ; le dernier - et le plus gros - étant destiné, avec un salut de la main sur le cœur, à mademoiselle Fayet.

Inutile de dire que Ben Zemat devint le héros de l'école et que l'histoire fit le tour du village avec force détails et embellissements, lesquels allèrent en s'amplifiant avec les semaines et les mois, accrédi-ter un peu plus la légende de cet attachant personnage.

En ce qui concerne Jeanne, il y eut une autre histoire à ajouter à celle-ci, au mois de juillet suivant. Pour chaque période de vacances, les Galeix récupèrent leur fille Lucienne, dès le dernier jour de classe ; pour la période de Noël c'est eux qui viennent la chercher à Foum-Toub ; pour Pâques aussi. C'est alors l'occasion de passer une journée, ou deux ou trois, en famille, de voir où en sont les champs, de faire le point sur la gestion de la ferme, de rencontrer les Barbeau eux aussi venus dans leur maison du village, d'aller tous ensemble sur les pentes du Chélia et d'y pique-niquer, ou dans les ruines de Timgad, bref de prendre ainsi un peu de bon temps. Ces rituels sont leurs distractions et leurs plaisirs de l'époque ! En revanche, fin Juin, pour les vacances d'été, c'est M. Barbeau qui ramène Lucienne à Médina ainsi qu'Aldjiya, les Chaneboux les y rejoignant après les moissons. Ils s'y rendent alors à cheval, Michel sur le sien, Pauline et Jeanne sur le leur (le même : Pauline serrant très fort sa fille devant elle). En cette mi-juillet 1921 donc, alors qu'ils traversent une clairière de la forêt, arrive face à eux une troupe d'une douzaine de cavaliers, tous vêtus de grands burnous blancs (ceux d'hiver sont en poils de chameau, caramel ou marron). En arc de cercle autour des trois Auvergnats, ils les obligent à s'arrêter. Celui qui semble être le chef de la bande, descend de cheval et, portant une cigarette à sa bouche de la main gauche, demande du feu à Michel pour l'allumer. Prétexte évidemment ! que Michel, ayant reconnu à son doigt coupé Ben Zemat, néglige avec sa naturelle bonhomie. Il saute lui aussi

de cheval, aussitôt suivi de tous les autres, à la grande terreur de Pauline se voyant déjà tombée dans un traquenard ; il offre des cigarettes à tout le monde, les allume et se met à discuter avec eux dans un charabia qui semble ravir au plus au point cette virile assemblée. « Merci, monsieur Chamboux ! Tu es un brave homme ! Que Dieu te protège ainsi que ta famille » déclare finalement Ben Zemat en lui serrant vigoureusement la main tandis que Pauline en perd presque l'ouïe tant le fait qu'il semble les connaître la stupéfie. « Merci à toi, Ben Zemat, et que Dieu vous protège aussi, toi et les tiens ! » répond Michel en riant, « ton salut sera toujours le bienvenu et j'aurai toujours du feu pour toi et tes hommes ». Les cavaliers, remontés en selle, leur font escorte jusqu'au bout de la clairière et tournent bride après un dernier salut.

Ce furent deux des événements marquants cette année-là ! A part cela, comme il n'y a pas de vieux à Foum-Toub, excepté la mère de Madonatch, il n'y a pas de décès, Dieu merci ! Mais il y a des naissances et du mouvement dans la population. Les Galeix ont un deuxième fils : Roger, à la fin de ce même mois de juillet ; au mois de septembre suivant, débarquent dans le village Alphonse Brazet (le plus âgé des frères de Pauline) avec sa jeune épouse, native de Gimeaux : Amélie Juillet. Autant il est grand et sec, autant elle est adorablement petite et pulpeuse son Amélie, qui attend un bébé. Elle le fera au mois de mars suivant à Batna, dans le bel appartement de monsieur et madame Barbeau, qui - de même que les Galeix - l'ont acquis il y a peu de temps ! Si les petits Auvergnats sont bien sages dans leur coin à cultiver la terre, Barbeau et Jantine Galeix font partie de ces hommes qui ont beaucoup plus d'ambition et d'appétit. Le premier s'est lancé dans les affaires, en l'occurrence l'immobilier ; le second dans la politique ET les affaires, lesquelles consistent à s'associer avec des entrepreneurs nouvellement implantés qu'il aide de ses idées, de sa connaissance du « terrain », et de ses fonds, en contre-partie d'un pourcentage sur les marchés qui en découlent.

Au mois de janvier 22, Alphonse et Michel - s'en tenant tout sagement à l'agriculture et ayant obtenu un prêt de la Caisse agricole - profitent de la mise en vente de nouveaux lots de terrain dans la région des Hauts-Plateaux, de l'autre côté de Batna, entre El Mahder et Aïn M'lila, sur la route de Constantine, et y acquièrent chacun une propriété. Pour obtenir une grande parcelle au lieu dit « Boulhilet » dans la riche et immense plaine de l'Azal (où l'État entend faire cultiver des céréales : blé dur, blé tendre et orge), il leur a fallu également prendre

une parcelle sur un sol plus rocailleux et vallonné, appelé le « gontas » (prononcer le «s»). L'ensemble des deux terres représente - pour chacun - environ 160 hectares.

L'année 1922 s'annonce donc particulièrement importante et mouvementée. Outre la naissance, au mois de mars, d'un fils - Rémi - dans le foyer d'Alphonse et Amélie, elle sera celle du départ de Foum-Toub des deux petites familles auvergnates, et celle de leur installation à Chemora ; cela implique que les femmes vont avoir à s'occuper du déménagement en plus du nouveau-né et que leurs hommes vont faire d'incessants va-et-vient entre le cœur des Aurès et la région des Hauts-Plateaux afin de faire construire de nouvelles maisons pour accueillir leurs familles. Et, pour que personne ne soit en reste, elle sera pour Jeanne celle de son certificat d'études, ce qui n'est évidemment pas rien, tant pour elle, que pour ses parents, que pour l'institutrice, que pour tout le village ! Les toutes premières candidates de Foum-Toub à un examen, c'est un évènement non ?! En tout cas, Mademoiselle Fayet en est si consciente que pour ses trois candidates, Coco, Jeanne et Lucienne, la préparation des cours cette année-là sera particulièrement intensive, soignée et vigilante. Tous les villageois se sentent d'ailleurs concernés, les Européens bien sûr, même s'ils n'ont pas d'enfant à l'école ni même d'enfant du tout comme Barbeau et Ridzoll !

C'est ce qu'ils disent, alors que tous ensemble ils sont en train de prendre l'apéritif dans la salle du café de Ridzoll dans une fin d'après-midi du mois de mai.

- Madonatch ! Je ne sais pas ce que je donnerais pour qu'elles soient toutes les trois reçues !, lance l'habitant de l'île en frappant d'un grand coup de sa canne le carrelage noir et blanc de la salle.

- Et moi donc !, renchérit Michel. Vous verriez ça, tout le monde est en ébullition dans la maison, même les bonnes et les ouvriers !

- Je me demande bien en quoi ça les concerne, les Arabes, qu'est-ce qu'ils en ont à faire du certificat d'études, leurs gosses ne vont même pas à l'école ! A quoi ça leur servirait d'ailleurs pour être berger ou ouvrier agricole ? Non, ils s'en fichent complètement, monsieur Chaneboux, croyez-moi ! mais ils sont tellement malins, vicieux, c'est une tactique pour vous faire plaisir, vous amadouer ... pour le moment où ils auront quelque chose à vous demander. Ils ont toujours quelque chose à demander ...

- Ouais, c'est bien possible ! mais moi je ne pense pas. Il faut pas, non plus, croire toujours que ce qui nous arrange et leur prêter des pensées tordues. Ils auraient peut-être envie qu'ils y aillent leurs gamins à l'école, allez savoir ! Je suis bien content, moi, qu'elle y aille, ma fille, et qu'elle travaille bien, et je voudrais qu'elle continue pour ne pas rester ignorante comme ses parents ! Eux demanderaient peut-être pas mieux aussi !

- Mais vous et eux, ça fait deux, monsieur Chaneboux, vous n'allez tout de même pas les comparer à nous ! Je ne suis pas d'accord avec ce que vous avez dit parce que je ne leur prête pas des pensées tordues, je pense qu'ils sont tordus ; en tout cas, ils ne fonctionnent pas comme nous du tout et rien ne vous dit qu'ils ont la même notion de l'éducation que nous, ou du bonheur, ou autres considérations trop compliquées pour eux !

- Qu'est-ce que vous en savez ? ne peut s'empêcher de couper Michel

- Voyons, c'est évident ! Heureusement que nous sommes là, ils sont bons à rien ! Vous voyez bien que pourvu qu'ils aient de quoi nourrir et entretenir leur famille, ils sont heureux ! Ils n'aiment pas se casser les méninges, ce sont des feignants du cerveau ; tout ce qu'ils demandent c'est d'avoir de quoi vivre et de ne pas être maltraités, et Dieu sait si TOUS dans ce village nous les traitons bien. Que peuvent-ils vouloir de plus ? Non, croyez-moi, laissons-les tranquilles dans leurs gourbis ou leurs mechtas sans aller chercher à gratter là où ça ne démange personne ! Ils ont leur taleb pour leur apprendre le Coran, ça devrait largement leur suffire pour gagner leur croûte et élever leurs ribambelles de gosses, surtout s'ils ont de bons patrons pour les diriger et veiller à ne pas les laisser livrés à eux-mêmes, à leur manque d'hygiène, leur feignantise, et leur fâcheuse tendance à mentir et à voler ! Madonatch ! Barbeau, vous n'êtes pas d'accord avec moi ? Ça se voit qu'ils viennent de débarquer nos fouchtras, surtout que des naïfs comme monsieur Chaneboux on n'en rencontre plus guère !

- Ça c'est bien vrai ! De toute façon, nous avons beaucoup trop à faire les uns et les autres avec nos propres problèmes sans aller nous compliquer inutilement l'existence en allant fourrer notre nez dans ce qui nous regarde pas. Les Arabes c'est les Arabes, et nous c'est nous, si on commence à tout mélanger, on ne s'en sortira plus !

- C'est une façon de voir les choses, conclut Ridzoll en se levant pour leur servir sa tournée et sans que personne ne cherche à comprendre ce qu'il veut dire.

Ce qu'il ne raconte pas, Rizzolli, c'est que lui est vraiment tombé amoureux des Aurès, de ses paysages et de ses habitants. Il sait donc que ces gens, bien sûr analphabètes, sont des êtres éminemment intelligents et vifs ; qu'ils sont indépendants et farouches mais très bien organisés dans une société pleine d'imagination et de nuances ; que les femmes et les hommes partagent très naturellement le travail et les responsabilités, qu'ils sont même très évolués et tolérants ; qu'il existe, par exemple, une catégorie de femmes vivant de leurs charmes sans être rejetées par la société, les «azriyates», bref qu'ils ont - comme tout peuple - leur culture et leurs traditions. Ces gens-là font tout de leurs mains : leurs maisons de toub, leurs meubles, leurs couvertures, leurs vêtements, leurs chaussures, leurs ustensiles (de bois ou de terre). Et ce qui l'émerveille le plus c'est, chez les femmes surtout, cette gaieté, cette force, une inépuisable et rayonnante énergie. Qu'elles transportent le bois, lavent leur laine sur les grands cailloux plats des ruisseaux, la cardent, la filent, en tissent des burnous des sacs ou des tapis, baratent le lait, charrient l'eau, pétrissent l'argile pour en faire des poteries, qu'elles gardent leur vache ou fassent cuire la galette, elles sont toujours éclatantes de vie. Elles ne se voilent pas comme dans les villes et lorsqu'il lui arrive d'en croiser un groupe près d'une source, ou sur un chemin, leur peau, leurs vêtements, leurs bijoux d'argent, ressemblent à la terre, aux arbres, aux roches, qui les ont vu naître. C'est du moins ce qu'il se dit, Guido Rizzoli, mais qu'il se garde bien de raconter à ses compères du village dont il connaît trop bien la tournure d'esprit, Michel Chaneboux mis à part.

Pour en revenir à ce fameux certificat d'études, c'est effectivement un sacré événement, ne serait-ce que parce qu'il demande toute une organisation. Il faudra partir la veille afin d'être sur place le jour de l'examen ; les Chaneboux iront donc passer la nuit chez les Galeix, les Madocci chez des parents, Rizzolli-leur chauffeur chez des amis, et mademoiselle Fayet à l'hôtel. Elle n'a rien voulu savoir lorsqu'on lui a parlé d'invitation. «Elle a son caractère, notre institutrice !» a conclu Madonatch avec une moue qui en disait long sur son corse point de vue relatif à l'indépendance des femmes. Pauline, elle, l'enviait plutôt, se disant qu'elle aussi, si elle avait eu un métier qui la libère, se serait

- peut-être !? - comportée de la même façon. Mais avant la nuit à passer, il y avait le jour du voyage. Ils n'allaient pas partir comme ça, ztt-ztt, de Foum-Toub à Batna, sans donner un peu d'éclat à cette belle randonnée ! Ils partirent donc de très bon matin avec force paniers bien garnis, nappes et ombrelles, à bord de la grande carriole de Ridzoll, firent une halte pour dire bonjour aux voisins du très impressionnant fort-prison de Lambèse et se rafraîchir, puis s'en allèrent pique-niquer au beau milieu des superbes ruines de Timgad. Les trois gamines, oubliant le lendemain, courent au milieu des immenses chaussées romaines, se figent sous l'arc de Trajan, puis mademoiselle Fayet - malgré sa naturelle réserve - ne peut s'empêcher d'évoquer, éloquente et métamorphosée au milieu des vestiges de gradins de l'impressionnant théâtre, le goût des Romains pour la guerre, les jeux et leurs fastes. Jeanne, d'une nature spontanée et généreuse, Jeanne avide d'apprendre et volontiers admirative, regarde cette jeune femme - qui est sa maîtresse d'école - avec émerveillement et fierté. Nul doute qu'elles seront reçues au certificat ! Il ne peut en être autrement avec une telle institutrice. L'ombrageuse Pauline à la vigilance de laquelle rien n'échappe, surtout lorsque cela concerne SA fille et SON époux, décide, agacée, de mettre fin au spectacle et dit qu'il ne faut peut-être pas trop s'attarder afin d'arriver à Batna avant le coucher du soleil. Avec beaucoup de bonne humeur, tout le monde obtempère, d'autant plus volontiers qu'ils ont tous faim et que les paniers sont remplis de bonnes choses. Mais si Michel ne s'aperçoit guère de la tyrannique tendresse que sa femme exerce aussi sur leur fille, mademoiselle Fayet, elle, n'en est pas dupe ; ce n'est pas la première fois qu'elle en est témoin, mais comme Jeanne ne semble pas en souffrir et qu'elle-même a une grande considération pour cette femme austère et courageuse, tout en reste là. Au fond, elle lui ressemble un peu à madame Chaneboux : comme elle, elle refuse de se laisser aller au seul bonheur d'exister, d'imaginer ou de rechercher les plaisirs de la vie, amputée qu'elle est de l'amour qu'elle vouait à un jeune homme que la mort lui a volé. Et Pauline Chaneboux, pourquoi ? se demande-t-elle parfois. Sans doute est-ce son tempérament profond car son époux semble, au contraire, amoureux fou de la vie. Jeanne d'ailleurs a hérité de chacun de ces traits de caractère : joyeuse, enjouée, heureuse d'un rien, l'humour et la frivolité la laissent cependant indifférente, quand ils ne la mettent pas carrément mal à l'aise.

Le jour des résultats de l'examen, au Collège de garçons de Batna, dans l'effervescence générale, la famille Chaneboux, après le nom de

Foum-Toub suivi de ceux de leur fille, de Lucienne et de leur amie Coco, entend pour la première fois le nom de son futur village : Chemora, où a été également reçu un certain Roger Rescot. On cherche ces Rescot des yeux et, en compagnie de l'institutrice, des Madocci et des Galeix - vu que tous ces jeunes ont été reçus - on va se présenter à eux et échanger des félicitations et des vœux de réussite pour tout le monde dans cet avenir qui les verra réunis sur un même lieu. Les Rescot sont de VRAIS Pieds-Noirs, nés à Constantine. Il en est très fier monsieur Rescot et ne s'en cache pas. Il explique que ses ascendants sont venus de la Drôme et du Vaucluse vers 1860, ceux de «madame Rescot» d'Alsace en 1870 ; il est affable, cordial, sûr de lui, et extrêmement courtois. Sa femme, qui semble beaucoup plus jeune que lui, est très timide et typée : une vraie Alsacienne avec des yeux bleus et un très beau chignon de cheveux dorés. Visiblement, elle est «la femme de son mari» et il semble apprécier qu'il en soit ainsi. Roger, leur fils, est un bel adolescent, aux cheveux châtain impeccablement coiffés, très élégant, qui d'emblée déplaît foncièrement à Pauline. Elle lui trouve un air insolent et se dit que ces gens, même s'ils sont de même condition qu'eux, ne leur ressemblent pas. On se sépare cependant avec beaucoup de bonne humeur et de sourires en se disant au-revoir-à-bientôt. Pauline, qui a toujours besoin de concrétiser ses désagréables intuitions par une remarque, note que ces Pieds-Noirs ne disent pas « au-revoir », mais « orvoir ou envoir », et qu'il y a quelque chose en eux d'arrogant qui ne lui convient pas du tout !

Pour mademoiselle Fayet, ces trois succès sont une belle récompense ; les Galeix et les Madocci, pour l'en remercier, lui font cadeau d'un sac et d'une paire de gants ; Pauline - elle - lui confectionne un très joli boléro qu'elle lui offre le jour où elle l'invite à déjeuner avant son départ en vacances.

Mademoiselle l'institutrice profite de cette excellente occasion pour proposer aux Chaneboux, compte tenu des dons et du goût certains de leur fille pour les études, de demander l'obtention d'une bourse pour Jeanne et de la faire inscrire dans un lycée de Constantine ou de Batna, vu leur futur déménagement pour Chemora. Michel en est tout illuminé, ainsi que sa fille pour qui étudier est une ambition fascinante et qui, si elle l'osait, sauterait bien au cou de sa maîtresse pour la remercier. Mais Pauline, brusquement, se ferme ; elle intensifie ses va-et-vient entre la salle à manger et la cuisine comme s'ils accaparaient

toute son attention. Cet élan de mademoiselle Fayet, le mouvement de joie de Jeanne et l'euphorie de Michel l'ont piquée au vif ; elle qui ce soir, justement, se sentait si bien dans son rôle de maîtresse de maison ! S'ils l'avaient giflée, ça n'aurait pas été pire ! Quelle idée, cette mademoiselle Fayet tout de même ! Demander une bourse pour Jeanne ! ? Mais qui diable lui a demandé son avis ou une aide quelconque à celle-là ? Le succès de ses élèves l'a grisée, c'est sûr. Pourquoi ne va-t-elle pas faire sa généreuse proposition à l'une de ses deux autres élèves ? Coco avec ses quatorze ans a plus besoin que Jeanne d'un coup de pouce, ou Lucienne ? Non, les parents de Lucienne ont - c'est connu de tous - de quoi lui faire faire des études ! Mais enfin pourquoi Jeanne ? Cette idée la hérissé, lui déplaît foncièrement, lui paraît à la fois saugrenue et déplacée ; mais, en même temps, elle est très mal à l'aise car elle se sait malhonnête de la juger ainsi, cette idée. Elle sert, dessert, sourit, écoute leurs plans et l'explosion de leurs rêves d'études et de diplômes, ne pouvant s'empêcher de monter, elle, son propre mur pour se mettre à l'abri de cette éclaboussante tempête. Voici comment elle pose les pierres les unes sur les autres, en secret, alors qu'ils la croient attentive et acquise à ce qu'ils échafaudent, eux ! Faire inscrire sa fille dans un lycée c'est la laisser dans un internat, donc se séparer d'elle, l'imaginer livrée à elle-même, consentir à lui faire courir le risque de fréquenter ces filles émancipées qui deviennent de véritables gourgandines, donc accepter de la mettre en danger ! Bien sûr, c'est aussi lui donner l'occasion d'avoir un métier, mais ce faisant de devenir complètement indépendante et donc de s'éloigner d'eux, de sa mère surtout qui ne pourra plus veiller sur elle ! Pour Michel, ce n'est pas pareil, il ne s'occupe pas vraiment de Jeanne et heureusement car c'est un naïf qui dit amen à tout ce qui fait plaisir aux autres, sa fille en particulier, sans jamais peser le pour et le contre, sans jamais mesurer les dangers, qui sont - en l'occurrence - beaucoup, beaucoup plus importants que les avantages à en tirer. Elle oublie totalement ses propres velléités d'indépendance et d'autonomie dans les ruines de Timgad, par exemple!, parce qu'elle pense que sa fille ne lui ressemble pas, qu'elle est aussi naïve et peu armée que son père et donc susceptible de se «faire rouler dans la farine» par n'importe qui ! Alors, non, non, et non ! Non, vraiment, tout bien réfléchi, cette bourse, décidément, elle n'en veut pas et il faut, il faut, qu'elle le dise aux autres et qu'ils l'acceptent. Pour ne pas se sentir coupable, elle se dit qu'elle et Michel finiront bien par trouver une solution qui permettra à Jeanne de poursuivre des études

qui lui assurent un métier sans être obligés de se séparer d'elle et de lui faire courir des risques inutiles dont ils pourraient regretter amèrement les conséquences. Bon ! Voilà, ça y est, son mur-carapace est construit et elle se retrouve indemne et déterminée face à eux. Avec beaucoup de calme et d'aplomb, au moment du dessert et du café, elle déclare en guise de conclusion qu'ils .... verront, une fois installés à Chemora ; que, pour l'instant, ce serait pour eux beaucoup trop de bouleversements en même temps : le déménagement, l'adaptation à leur nouveau cadre, la préparation du trousseau de pensionnat, la séparation, etc., etc. ; que Jeanne est bien jeune et que, même si elle perd une année, ce ne sera pas la fin du monde, n'est-ce pas ?

C'est clair, il n'y a rien à ajouter. Mademoiselle Fayet, bien que profondément navrée pour sa très douée petite élève, avale comme elle peut cette amère déception. Au fond, cette réaction ne la surprend guère. Elle est intimement persuadée que Jeanne subira longtemps, sinon toujours, le joug de sa mère. Il n'y a qu'à voir comment ce brusque changement d'avenir est accueilli ! Bien qu'un peu abasourdis tous les deux par cette chute immédiate d'euphorie, le père et la fille réagissent avec beaucoup de philosophique gentillesse. L'un et l'autre ont ceci de merveilleux qu'aucune rancœur ne semble pouvoir les dresser contre ceux qu'ils aiment. Il est visible qu'il ne leur vient pas à l'idée une seconde d'en vouloir à Pauline pour cette décision. Ou peut-être le soulagement de ne pas avoir à se séparer les rassère-t-il autant qu'elle ? Peut-être même lui sont-ils inconsciemment reconnaissants d'avoir pensé à des aspects de la situation qu'eux n'avaient pas imaginés ? Même mademoiselle Fayet d'ailleurs en arrive à penser comme Pauline : à se dire que s'implanter à nouveau sur une terre à apprivoiser, construire sa maison, se lancer dans une nouvelle aventure sans aucun autre atout que son travail et sa volonté, cela fait beaucoup de raisons d'avoir peur de s'affaiblir de quelque façon que ce soit : en éparpillant une aussi petite famille, par exemple ! Et elle les quitte, avec le superbe boléro que lui a fait Pauline, complètement abasourdie et déhoussolée, se disant qu'après tout chacun mène sa vie comme il veut.

Voilà ! Le problème des études est donc oublié pour le moment ! Ça l'arrange bien, Pauline, dans cet ultime été passé à Foum-Toub, car il lui faut mobiliser ses troupes pour préparer leur déménagement. Ayant fait le point avec tous les siens, elle rallie tout le monde à sa cause - en ce qui concerne l'avenir de Jeanne - et, forte de cette victoire, dirige les

opérations. Elle a une assistante de tout premier ordre : la jeune femme d'Alphonse. Il faut dire qu'elle ne pouvait rêver meilleure belle-sœur. Amélie est un ange, une aubaine, et un filon d'énergie ; amoureuse, riieuse, chaleureuse, excellente cuisinière, bon caractère, elle est faite sur mesure pour obéir et venir en aide à cette rigide et autoritaire aînée. Elle s'en fiche, Amélie, d'exécuter des ordres, elle ne se rend même pas compte qu'ils en sont, éperdue d'amour qu'elle est pour son mari et son bébé. Tout l'inverse de Pauline, quoi ! Quant à Jeanne et Michel, ils ont trop besoin d'affection et d'harmonie pour laisser la tristesse ou la mauvaise humeur s'installer en eux.

Enfin, au début septembre 1922, une fois engrangées les dernières récoltes de Foum-Toub, les Galeix occupant majestueusement leur place dans leur demeure, deux grands chariots de pionniers, achetés à Batna et ... pas mal arrosés, histoire de leur porter chance !, suivis de quatre mulets et d'un cheval - cadeau de Jantaine à son beau-frère -, chargés des deux petites familles auvergnates, de sacs de semence offerts beaucoup par Jantaine et un peu par Barbeau, et de leurs déménagements, prennent la petite route qui les fait traverser le djebel Amrane, puis les pistes au travers des grandes plaines, pour s'en aller rejoindre Chemora. Toutes ces immenses étendues sont en chaume et les voyageuses découvrent, perdus au milieu, des campements de nomades avec leurs guitounes et leurs chameaux, «les gens du Sud qui remontent du désert pour venir glaner tout ce qui reste dans les champs, et laissé là à leur intention», expliquent Michel et Alphonse à leur attentif auditoire qui ne semble pas avoir assez d'yeux pour découvrir ce nouvel univers. Ça, c'est vraiment l'Afrique telle qu'elle peut être imaginée ! Pas verdoyante comme à Foum-Toub et Médina, mais mangée de soleil et infinie comme ces plaines. Les deux chariots roulent côte à côte car il n'y a guère de différence entre ce qui est devenu un chemin par le passage répété des bourricots, des chevaux et des carrioles, et les champs qu'ils ont d'abord traversés et qu'ils longent maintenant, parallèlement au lit d'un oued assez profond et à sec qui se trouve sur leur gauche, «l'oued Chemora, dit Michel, qui a donné son nom au village arabe, et aussi au village français : le nouveau Chemora». A un moment, ils aperçoivent au loin sur la droite, perdus au pied d'une petite chaîne de monts arides, les bâtiments d'une grande ferme dont quelques arbres, tels des conspirateurs, semblent en conciliabule dans un coin. Alphonse et Michel disent ne pas savoir si quelqu'un y habite. Puis de nouveau plus rien du tout : ni maison, ni guitoune, ni chameau, ni homme, ni

animal ! «C'est par là qu'on passait toujours, à l'aller comme au retour, quand on venait surveiller les travaux» dit Alphonse comme pour meubler l'espace. Au fur et à mesure qu'ils avancent, le lit de l'oued, de plus en plus large, semble se creuser et les tamarins tout secs et rachitiques deviennent de plus en plus touffus ; les berges aussi changent : elles n'étaient que de terre fine, maintenant de larges pierres plates affleurent de plus en plus et, après quelques kilomètres, le village qui apparaît est carrément construit sur ces grandes dalles juste au-dessus de la rivière. Des gosses, des hommes, à pied ou à dos de bourricot, en cachabias ou en burnous, des femmes charriant du bois mort sur leur dos, ou frappant du linge de leurs pieds au bord de l'oued, animent ce paysage tout à coup.

- C'est ça «Vieux Chemora», le village arabe, explique Michel, c'est là qu'Alphonse et moi nous arrêtons pour nous reposer un peu et casser la croûte. Il y a le marché de moutons tous les vendredis, nous y viendrons. J'ai jamais mangé d'aussi bonnes brochettes ni d'aussi bonne galette que dans ce douar, vous verrez ! «Nouveau Chemora» n'est plus qu'à sept kilomètres maintenant.

Après un pont blanc à deux arceaux, ils prennent la piste de l'autre côté de l'oued, le laissant derrière eux pour s'enfoncer au milieu des terres. Sur leur droite, la chaîne de petites montagnes arides et sauvages qui paraissait lointaine leur devient plus visible. Sur son flanc, inattendue, une énorme bâtisse qui a l'air abandonné. Michel explique :

- On appelle ça le Bordj. Il paraît que c'est une très ancienne mine de fer désaffectée. Il y a même quelques ruines romaines par ici aussi. Mais d'après ce qu'on nous a dit, il y en a un peu dans toute la région ; sur la route entre notre village et un autre appelé Aïn-Yagout il y a un ... machin, un tombeau, ou je ne sais pas quoi exactement, qui s'appelle «le Medracen», juste après un lac salé, appelé «le Djendli» plein de flamants roses au printemps ... Ça en fera des choses à voir, si on est pas trop fatigués ....

Mais pour lui répondre, les sourires sont las. Un peu étourdi par cet espace et la fatigue qui commence à peser, tout le monde se fiche des ruines romaines ou des anciennes mines de fer, et même des flamants roses !

- Il est encore loin votre village ? questionne abruptement Pauline, résumant ainsi le seul sujet qui ait encore de l'importance.

- Ça y est, on y arrive.

Pauline, Amélie et Jeanne, aussitôt se mettent à scruter et chercher dans toute cette étendue quelque chose qui y ressemble. Eh bien oui ! C'est vrai ! là-bas, en regardant bien, en écarquillant les yeux, il y a quelques ... aspérités ... qui pourraient être des maisons ! Et, très vite, alors qu'elles se sont détournées pour se reconforter en plaisantant, de façon étonnamment soudaine les aspérités sont devenues des maisons, elles sont là, face à eux, ils les distinguent, ils y sont ! C'est Chemora. «Voilà Chemora !» dit Michel dans un souffle tant il est conscient de l'hébétude des arrivantes. Ici, pas de gorges, ni de vergers, à peine de verdure ; ici rien d'autre qu'une vingtaine de bâtisses, posées au milieu de l'immensité de chaque côté de la «route» qui les sépare comme une raie de tristes cheveux, et bordée - de bout en bout - de jeunes acacias qui s'efforcent d'exister. A l'entrée du village, tout seul avant d'atteindre le commencement des maisons, un très imposant abreuvoir en pierre où d'un gros robinet de cuivre de petits Arabes, rassemblés là, font couler une eau généreuse et très claire tout en regardant arriver cet étonnant convoi. Puis les habitations, et des personnages qui apparaissent au bruit de l'attelage. Ce bled est tout étiré comme pour tenter d'occuper le plus d'espace possible dans cet infini. Après un grand vide devant eux sur la droite, qui pourrait passer pour une immense place, un groupe d'arbres semble attendre qu'on le remercie d'être là pour donner un peu d'importance et d'éclat à l'inévitable tryptique Ecole-Mairie-Poste, semblable à celui de Foum-Toub. Mais avant d'y parvenir, ils obliquent sur la droite pour finalement arrêter les chevaux devant deux longs cubes de maçonnerie accolés l'un à l'autre, avec chacun sa haute porte et ses deux grandes fenêtres.

- Nous y voilà ! essaie de claironner Alphonse.

Ils descendent de voiture, les deux hommes présentent de la main à leurs familles leurs nouvelles demeures. Malgré un geste qui se veut fier et heureux, l'humilité de leurs regards trahit le trac qui, malgré eux, vient tout à coup de leur nouer les tripes. Ils sont tous silencieux et n'osent plus bouger. Le bébé, que le rythme de la carriole ne berce plus, entame alors un chant de bienvenue tout à fait réaliste, et Jeanne lui répond en se jetant dans les jupes de sa mère pour sangloter.

- Ah non ! rit aussitôt Amélie, je suis trop contente d'être enfin chez moi pour supporter tous ces pleurs ! Allez, ma mie, intime-t-elle à

Jeanne en l'attirant vers elle, prends-moi donc ce braillard que ta maman et moi puissions sortir à boire et à manger de ces paniers ! Vous verrez qu'une fois rafraîchis et restaurés, nous ne verrons plus les choses de la même façon.

Et ils entrent tous ensemble dans la maison juste devant eux, celle des Chaneboux. La grandeur des pièces, l'accueil coloré du carrelage et la jolie cheminée leur caressent les yeux et apaisent leur cœur. Les hommes retrouvent leur sourire, les femmes s'affairent et Jeanne va poser dans la chambre sur le grand lit des parents le bébé libéré et gigotant. Son lit à elle est dans l'autre coin. Entre les deux, courant sous le plafond entre les deux murs une longue tringle supportant un grand rideau bleu-marine qui la séparera des adultes la nuit venue. Après s'être sentie désemparée, elle contemple leur nouveau décor avec tendresse ; cette maison toute simple, la leur, lui plaît infiniment.

Rassemblés pour la première fois autour de la grande table pour attaquer le premier repas pris chez eux, ils se reposent enfin et rient de leur frayeur. L'eau gardée fraîche par les torchons mouillés autour des gargoulettes, le casse-croûte, puis en fin de repas l'arrivée de leur maçon, monsieur Battaggi, et de son épouse, puis d'ouvriers indigènes appelés pour les aider à vider les chariots et dételer les bêtes, puis d'autres voisins accourus afin de prêter main forte et inviter tout le monde à se réunir pour ce premier soir, et leur nouvel univers charitablement s'adoucit, les accueille, les enveloppe, et se referme sur eux pour leur faire accepter l'avenir et la nuit.

## CHAPITRE 4

### Chemora

Ce qu'il y a de bien avec la terre, c'est qu'elle ne vous laisse pas le temps de vous apitoyer sur votre sort. Elle donne si on lui donne, et pour lui donner il ne faut pas perdre du temps à s'écouter. Les états d'âme et les grasses matinées ne sont pas de mise. Il est clair que si on veut récolter fin juin, début juillet, il faut labourer en septembre, semer, irriguer, et aller régulièrement rendre visite aux sillons comme les mères vont surveiller leurs bébés dans les langes. Ou presque ! Et encore il n'est pas dit qu'en s'échinant comme un forçat, on ne se retrouve pas *gros-Jean-comme-devant* parce que le ciel vous a joué de sales tours. Le travail est un atout majeur mais la chance, qu'on le veuille ou non, il faut aussi compter avec. Eh bien, eux, les petits Auvergnats, on ne peut pas dire qu'elle leur sourit. En plein janvier, un matin particulièrement couvert de neige comme ils n'en ont pas vu depuis l'Auvergne, alors que Pauline donne à manger à ses poules sous l'auvent de la cour, qu'Amélie s'occupe de Rémi et que Jeanne, en la regardant, déguste son bien-aimé petit-déjeuner, le repas qu'elle préfère, un grand bruit sourd les arrête dans leurs mouvements. On ne sait pas trop d'où il vient, mais il semble que ce soit de derrière la maison. Tout juste ! En fait, le mur vient - tout simplement - de se dédoubler et sa face externe s'est écroulée ! Ni plus, ni moins ! Aussitôt prévenu, le pauvre monsieur Battaggi bat le rappel des volontaires pour le remonter en vitesse afin de ne pas laisser les Brazet et les Chaneboux avec une «pelure» en moins sous cet éblouissant mais rigoureux ciel d'hiver.

Si Chemora au milieu de cet espace immense ne ressemble en rien à Foum-Toub tout vert au fond de sa gorge, il est - comme lui - habité d'Italiens, de Français et de Corses. En haut du village, direction Constantine, les Italiens et les Corses ; en bas, direction Batna, les Français, d'Alsace, d'Auvergne ou de la Drôme. Le distingue entre

Corses et Français n'est pas un hasard, ce sont les arrivants de l'île de beauté qui y tiennent ! Les gens «du continent» ne leur sont guère plus proches que ceux de la botte italienne, ce n'est qu'un caprice de l'histoire dont leurs rebelles racines ne tirent aucune fierté. Eux, c'est eux, bien particuliers au milieu des autres. L'amalgame leur hérissé le poil. Ce qui différencie Chemora de Foug-Toub, c'est que les familles - pratiquement toutes venues de l'Est algérien : Philippeville, Bône, Constantine ou leurs alentours - sont des familles *pieds-noires* depuis une ou deux ou trois générations où il y a donc des personnes plus âgées, avec une mentalité, un parler et un accent spécifiques. Ainsi que l'avait déjà remarqué l'aiguisée Pauline lors des résultats du certificat d'études à Batna, ils disent «orvoir» ou «envoir» pour au-revoir, «en arrière» pour en arrière, une «moissonneuse-batteuse», des «rôses» ; couramment «les moukères» car tout le monde n'a pas l'éthique de mademoiselle Fayet ! ; cela va même beaucoup plus loin : pour parler des Arabes entre eux, ils se délectent de termes très rarement employés à Foug-Toub : «hicots» «ratons» «melons» alors qu'ils ne sont pas forcément plus rudes ou méprisants avec ceux qu'ils désignent ainsi, dans le travail surtout ! Mais ce qui frappe le plus les petits Auvergnats dans le comportement de leurs nouveaux voisins - en particulier chez les hommes - c'est le goût de la fanfaronnade, la «tchatche» comme ils disent, se complaisant dans leur fougue et leurs excès. Ce qui est semblable cependant dans les deux villages, comme certainement partout ailleurs dans ce pays de générosité et de passion, parce que faisant instantanément partie de la nature profonde de ceux qui plongent leurs racines dans ce sol, c'est l'esprit de solidarité et la spontanéité des élans, l'ardeur dans le travail et l'ardeur dans la joie, cette fraternité, cette énergie euphorique, qui les animent et leur font tout entreprendre avec une téméraire confiance et un optimisme incontestablement contagieux.

- Ah vraiment, déclare Alphonse un soir alors qu'ils viennent de finir le repas pris en commun, je n'ai jamais vu des gens pareils ! Parfois ils me tapent sur le système et la minute d'après je les trouve extraordinaires. Je n'arrive pas à me faire une opinion sur eux ...

- Pourquoi veux-tu donc t'en faire une, prends les comme ils sont, coupe sa sœur Pauline, ils sont certainement ni pires ni meilleurs que tous les autres...

- Moi, c'est leur façon de parler des Arabes qui me choque, déclare la douce Amélie en leur apportant l'assiette de fromages. Je trouve

drôle qu'on puisse être à la fois si amoureux du travail et de la vie et si méprisants vis-à-vis de ceux qui travaillent près de vous...

- Depuis le temps qu'ils vivent ici, s'ils se comportent ainsi c'est qu'il y a probablement de bonnes raisons. Ils ont pas tort quand ils disent que si on n'était pas tout le temps sur leur dos, le travail ne risquerait guère d'avancer...

- Tu ferais peut-être pareil, toi, si tu étais l'ouvrier et pas le patron, ose Amélie. C'est vrai quand on y pense, rien ne nous dit que nous serions différents à leur place !

- Quand même, quand même, tu ne peux pas dire aussi que c'est le fait d'être ouvrier qui les rend si mystérieux, si sournois ...

- Je crois pas qu'ils sont sournois, intervient Michel, moi je pense plutôt que c'est leur façon de garder leur distance vis à vis de nous, et on les trouve mystérieux par ce qu'ils nous ressemblent pas. Mais je crois qu'il y a rien à comprendre, ils font ce qu'on leur dit de faire un point c'est tout, pourquoi veux-tu qu'ils aient l'air heureux de travailler pour nous ? Comme dit Amélie, si on essaye de se mettre à leur place ...

- On n'a pas à se mettre à leur place, c'est déjà pas si commode d'être à la nôtre, s'énerve Pauline. Chacun est comme il est. Les Pieds-Noirs ont leur façon de voir les choses, y a à boire et à manger dedans, mais notre intérêt est plutôt de voir les choses comme eux ! Si on commence à se poser des questions à n'en plus finir, on va s'empêtrer dedans et on ne saura plus où on en est ; nous avons qu'à faire selon notre cœur et notre conscience, comme nos parents nous l'ont appris, conclut-elle en retournant son assiette bien essuyée pour manger sur le rond du dessous sa confiture.

C'est ce qu'ils font et l'hiver passe. Leur mur reconstruit, bien solide cette fois, le printemps les voit tout fiers et ragaillardis devant les immenses étendues du blé qui lève. LEUR blé ! Une merveille, qui valait bien toutes les dépenses d'énergie et d'argent de l'automne et de l'hiver. Ça promet d'être une excellente année, d'après ceux qui connaissent bien la région, car s'il est vrai que dans cette plaine de l'Azal la terre est riche et généreuse, une fois les grains dedans tout est une question d'eau ; s'il pleut au bon moment, ce sont des récoltes farmineuses, en revanche c'est la catastrophe si le ciel leur en veut. Or là, vraiment, ça s'annonce sous les meilleurs auspices. Au mois de juin, les champs sont si beaux que tout le village en a le vertige.

- A force de le chanter, vous allez nous porter la chkoumoune<sup>1</sup>, s'irrite monsieur Rescot un dimanche dans la grande salle du «café de Jeanjean» où les hommes sont réunis.

Pauline, superstitieuse comme pas une, lorsque Michel lui rapporte en riant le mouvement d'humeur de ce chef de famille dont la personnalité ne laisse personne indifférent, lui rétorque qu'il ferait mieux de ne pas rire comme un benêt parce qu'elle, justement, pense pareil.

A la moitié du mois, alors que tout le monde commence à réviser les espicadoras, moissonneuses-batteuses, tarares et autres engins agricoles, à vérifier les bâches, à préparer les «magasins» et les sacs de jute pour recevoir la future récolte, et ainsi ne pas se laisser prendre au dépourvu, dans un début d'après-midi, un spectaculaire orage noircit soudain le ciel. Presque instantanément, alors qu'ils viennent à peine de se mettre à l'abri et de refermer les portes, des rafales de grêle d'une violence inouïe s'abattent avec acharnement sur le village et sur toute la plaine. Comme des poules tassées dans leur poulailler, tout ce que les maisons comptent d'habitants se retrouve figé, anéanti derrière ses carreaux. Michel et Alphonse, le cœur dans un étau, n'osent se regarder de peur d'éclater en sanglots comme des enfants ou de se cogner la tête contre les murs. Aussi brusquement qu'il a commencé, l'orage s'arrête. Tout aussi soudainement, et spontanément, les hommes quittent leur abri pour se diriger vers le grand terre-plein qu'ils appellent «la place» à côté du café. En fait, ils n'y vont que pour se mouvoir, s'actionner, se retrouver, se reconforter, bref court-circuiter leur rage et étouffer leur désarroi, mais tout en sachant d'avance ce qu'ils vont décider aussitôt après s'être sommairement concertés : repartir dare-dare chez soi prendre son cheval et foncer à Boulhilet constater les dégâts. Pour la plupart d'entre eux, c'est une véritable catastrophe. «C'est pas Dieu possible, c'est pas Dieu possible !», ne peut s'empêcher de gémir Michel. Alphonse et lui, à cheval côte à côte, longent au pas la lisière du champ, et chacun - pour mieux écraser sa peine à l'abri du regard de l'autre - laisse son cœur s'enfoncer dans cette étendue de blés dévastés.

Heureusement, les autres les rejoignent, venant à eux parce qu'ils sont les derniers arrivés, qu'ils font partie des plus touchés et qu'il est donc évident que, plus que les autres qui sont déjà des anciens du

1. Chkoumoune : malchance, poisse

village, ils ont besoin de soutien et d'encouragement. «Ne vous en faites pas trop tout de même !» Essaient-ils de les reconforter tout en tournant bride pour regagner le village et ne plus voir ce spectacle désolant, «il y a l'assurance, et puis - avec un peu de chance - vous aurez peut-être une autre récolte, plus modeste bien sûr, au mois de novembre. Ça arrive par ici, vous savez, qu'on moissonne deux fois ; avec la chaleur, si les grains qui tombent sèchent vite et ne pourrissent pas, ça repousse. Vous verrez, il ne faut pas dramatiser ! Allez ! tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! On va aller se taper une bonne anisette chez Jeanjean et on ira à la poste appeler Batna pour faire venir les experts des assurances».

Mais voilà, il y a «assurance» et «assurance» ! Lorsque l'expert arrive chez les Chaneboux et Brazet réunis dans une même pièce pour l'accueillir, («avec son bec enfariné» remarque fielleusement Pauline in petto), que découvrent les nouveaux propriétaires ? Que leur assurance est véreuse et qu'ils ne seront couverts que pour une partie infime des dégâts !

Comme dans le ciel avant le fatidique orage de grêle, il y a tout d'un coup dans la salle à manger une espèce de silence noir et menaçant. Puis, brusquement, Pauline, Jeanne, Alphonse et Amélie, pour la première fois de leur vie (et aussi la dernière !), voient le chaleureux et si brave Michel se dresser, bondir et prendre à la gorge l'homme étriqué dans son costume, le soulever de terre, le secouer, l'insulter, le malmener à un point tel qu'Alphonse - à regret - vient le lui enlever des mains pour le jeter dehors de toutes ses forces.

Ainsi, au lieu de rembourser leur premier prêt, au lieu de bénéfiques, ils vont devoir, au contraire, s'endetter un peu plus en demandant un nouveau prêt à la Caisse agricole. Bien sûr, compte tenu du sinistre qu'ils ont subi, cette dernière ne fait aucune difficulté pour leur venir en aide, mais ils ne peuvent s'empêcher de penser que si la chance leur avait souri, ils n'en auraient pas eu besoin, ils n'auraient pas eu à supporter ce nouvel handicap et auraient eu les coudées franches pour foncer. Et ça, il faut bien reconnaître que c'est un sacré coup dur qu'ils ont un mal fou à digérer, les petits Auvergnats !

Comme il est normal, et ainsi que l'ont dit les «anciens», la vie reprend son cours et les hommes se remettent au travail pour tenter de récupérer tout ce qu'ils peuvent. Partis dès l'aube avec leurs musettes, ils ne rentrent souvent que le soir. Dans ces immenses et merveilleuses

jours d'été, les femmes descendent souvent les rejoindre à Boulhilet, à cheval ou en cabriolet car la plupart des familles en possède un et invite ceux qui n'en ont pas à les accompagner. Cela permet aux femmes de mieux se connaître, aux jeunes de se rencontrer, bref de resserrer les liens qui unissent tous les Chemoriens entre eux. Michel et Alphonse se sont aussi rendus deux ou trois fois par le car à Batna afin de régler les procédures administratives avec la Caisse Agricole, acheter des outils, ou faire des courses pour les femmes. Enfin, très vite aussi, le rythme est pris - car tous les habitants y obéissent - de se rendre tous les vendredis au marché de Chemora. De même que les Européens, les Indigènes de toute la région s'y retrouvent car, ainsi que l'ont dit Michel et Alphonse, c'est un important marché de moutons ; ils y viennent de mechtas parfois très lointaines, pour se rencontrer, vendre ou acheter des bêtes, se procurer la viande, des denrées alimentaires ou des articles qu'ils ne trouvent pas dans les douars. Il y a une chose dont les deux beaux-frères n'ont pas parlé à leurs épouses et qui se passe sur tous les grands marchés du pays, c'est l'égorgement des moutons ; à Chemora-arabe, il a lieu dans un coin bien précis, sur les roches plates juste au-dessus de l'oued assez loin de la zone du marché. Eux - comme tous les autres hommes de la communauté européenne - s'y sont vite habitués, mais quelle catastrophe lorsque ces dames, s'éloignant du centre du marché, par hasard le découvrent ! Si elles ne tombent pas dans les pommes, c'est qu'elles sont solidement chevillées au sol, les Auvergnates, mais c'est malgré tout un tel choc que, revenues pantelantes et bouleversées, les brochettes, la galette et le café n'arrivent pas à le faire passer ! C'est finalement le caustique Monsieur Rescot, avec son habituelle et infaillible logique, qui remet catégoriquement les choses en place en déclarant avec humour : « Mais enfin, mesdames, vous avez pourtant l'habitude de voir égorger les cochons ? ! Et Dieu sait que c'est pas rien d'entendre couiner un cochon ! de faire gicler son sang et de le recueillir tout chaud pour réussir votre boudin ! Allons, allons ! un peu de courage, que diable ! c'est parce que les Arabes tiennent le couteau que ça vous fait un tel effet ? ». Ces paroles ont le don de stopper net les tout derniers frémissements d'horreur et de faire disparaître les mouchoirs malmenés par des mains trop fébriles. Un court instant tout le monde se regarde et se tait, hésitant entre le soulagement, les sourires ou les commentaires, chacun se demandant - sans oser le formuler - ce que ce diable d'homme a bien voulu insinuer par là ! « Un sacré lascar, ce Rescot », concluent plus tard les quatre Auvergnats de retour au village.

Mais Pauline, en son for intérieur, ressent cette remarque comme une giflette ; il ne lui est jamais arrivé de se faire moucher ainsi, même si cela a été fait avec la plus extrême finesse. Mais, comme elle est foncièrement honnête avec elle-même, surtout lorsqu'elle ne risque pas d'y laisser des plumes, elle reconnaît qu'il a raison. Depuis leur toute première rencontre à Batna, ce personnage lui inspire à la fois admiration et prudence. Son regard acéré et ses réparties cinglantes, mieux vaut ne pas en être la cible et l'autoritaire mais intelligente madame Chaneboux se dit qu'il est préférable de ne jamais les provoquer.

Pendant que les hommes sont dans les champs, ou au village, ou dans leur écurie, les femmes, elles, s'occupent de la maison et des travaux de la ferme. Jeanne, a fréquenté quelque temps l'école du village ; ayant sympathisé avec l'institutrice, elle l'assistait un peu, soit pour les cours soit dans la cour de récréation, et partageait avec elle livres et revues ; seul cet échange continue encore car Jeanne maintenant reçoit enfin ses premiers cours de l'Ecole Pigier et reste donc beaucoup plus à la maison pour y travailler. C'est le bonheur ! Entre ses devoirs, les diverses tâches domestiques, la lecture quand elle peut, elle est si occupée qu'il ne lui reste plus du tout de temps pour avoir un quelconque regret ; elle aide «maman» et «tata Brazet» à charrier l'eau de la fontaine, à faire bouillir les lessives dans la cour, à nourrir la volaille, à entretenir le feu de la cheminée l'hiver et dans la cuisinière toujours, à repasser ; avec Amélie elle apprend aussi à cuisiner et faire de la pâtisserie, car elle adore ça alors que la couture la laisse parfaitement indifférente ; elle s'y met cependant - sous l'œil vif et compétent des deux femmes - afin de commencer à préparer et broder son trousseau. Il n'y a donc aucune place pour l'ennui et Jeanne se sent très heureuse. Toujours gaie, toujours disponible, elle s'épanouit dans cette atmosphère de tendresse et de travail. A aucun moment, il ne lui vient à l'esprit qu'elle pourrait être ailleurs en train de faire des études, de se promener en ville comme les deux ou trois autres jeunes filles du village qui sont devenues des amies. Sa vie lui plaît ainsi et, optimiste, elle espère toujours que son avenir ressemblera à l'attente qu'elle en a. En fait, elle ne sait pas exactement laquelle, mais peu importe. Ce qui compte pour Jeanne c'est de rendre heureux ceux qu'elle aime et de se sentir en harmonie avec ce qui l'entoure.

Pour les deux petites familles auvergnates, à force d'acharnement et de travail, les mois ont apporté de nouveaux matériels, de nouveaux

bâtiments : la forge et un hangar, de nouveaux outils, et de nouvelles têtes de bétail. Ils avaient déjà les quatre mulets venus avec eux de Foum-Toub, ainsi que le cheval offert par Jantaine à Michel ; depuis, ils en ont acquis six autres chacun car, n'ayant pas de tracteur, un attelage de six mulets leur est indispensable pour tirer la charrue qui labourera la terre, les deux autres restant pour les travaux de la ferme ou éventuellement en remplacer un malade. Alphonse a acheté quatre vaches, dont le lait suffit à peine pour les deux familles. Sur ces terrains secs, les pauvres ne risquent pas d'égaliser leurs grasses sœurs françaises ! Il a aussi acheté quelques cochons et il en tue deux chaque année ; Michel, lui n'a que deux cochons et n'en tue qu'un seul, il n'a pas de vache mais des brebis et des moutons dont ils se réjouit de voir sa vache et le troupeau grandir. Ils ont chacun des chevaux ; Michel en a acquis deux autres car Jeanne adore les chevaux, un qu'il a baptisé «Zig-Zag» lequel devient, jour après jour, son inséparable compagnon, et «Clairon» dont se servent les ouvriers de la ferme. Dès la deuxième année, pour mieux s'en sortir en cas de coup dur, comme celui de la grêle l'année de leur arrivée, et selon une pratique en cours dans la région, les deux beaux-frères ont pris l'habitude de louer certaines parties de leurs terres en pacage à d'importants propriétaires de cheptel ovin de la région d'Aïn M'lila ou d'El Mahder. Bientôt, comme chez Jantaine, les engins agricoles enrichissent la grande cour, se cachent dans les hangars ou, comme la moissonneuse-batteuse «la girafe», ainsi que Michel appelle la haute espicadora, dorment orgueilleusement sur le terre-plein face au grand portail. Ce grand portail, Michel et Alphonse l'ont façonné dans la forge qu'ils ont installée de l'autre côté de la cour, avec l'aide d'un des fils des nouveaux ouvriers qu'ils ont embauchés un peu plus d'un an après leur arrivée. Car, les années passant, ils sont devenus de plus en plus autonomes, bien que les deux familles, séparées seulement par un foisonnant jardin-potager tout en longueur entre les deux cours, restent évidemment très proches et unies.

Chacun a donc pris à son service une famille de khamès, ouvrier travaillant au cinquième de la récolte. Chez les Chaneboux, il s'agit des Boulildi. Le père Yahia, sa femme Daouïa, et leurs enfants. Yahia, directement attaché à la ferme, sera en somme le grand gardien de tous ses habitants, et veillera à son entretien ; Ahmed, l'aîné des fils, travaillera comme journalier ayant surtout en charge les écuries et les bêtes ; Sahraoui, le cadet, mais le plus solide, le plus doué et le plus fiable, s'occupera des champs et du matériel ; c'est lui qui les a aidés à fabriquer le

portail, il sait lire et écrire, et semble tout naturellement désigné pour devenir le bras droit de Michel. Rebaïl, qui n'est encore qu'un adolescent, sera berger. Tous participant bien évidemment aux grandes manœuvres agricoles qui mobilisent, en leur temps, toutes les énergies : en septembre-octobre pour les labours et les semailles, en juin-juillet-août pour les moissons et les battages. Daouïa et l'épouse d'Ahmed, Adda, aideront les femmes à la maison, à l'entretien de la volaille et des lapins, et seront chargées de la traite des brebis. De même que Michel et Alphonse ont construit leurs maisons, eux - les chaouïas des Hauts-Plateaux, comme leurs «cousins» des Aurès - construisent leurs gourbis en toub, à l'autre bout de la cour, à gauche du grand portail avant de sortir.

Lorsque, les années passant, la vie dans la maison et la cour s'organise et les reconforte peu à peu, dans les grands soirs d'été, Michel déplore souvent le fait que sa fille soit privée d'odorat. L'odeur de la fumée des kanouns, de la galette qui cuit dans la cour des Boulildi, des bêtes qui s'agitent dans l'écurie ou la bergerie, de la terre qui se chauffe ou se rafraîchit, des fleurs du jardin, tout ce qui le rend si pleinement heureux malgré la fatigue et le souci de s'en sortir, tout cela Jeanne l'ignore. Il se dit parfois que, bien qu'apparemment sans gravité, c'est un handicap réel, qui - comme un autre - vous prive d'une dimension. Le fait de ne pas sentir isole tout autant Jeanne, peut-être ?, que le fait de ne pas voir ou ne pas entendre. Il le dit un soir à Pauline alors que la nuit vient de tomber sur la cour soudain calme.

- T'en fais don(c) pas, le rassure-t-elle avec son habituelle brusquerie, ça lui évite de sentir tout ce qui dégoûte !

Evidemment !

Quoi qu'il en soit, et malgré cet invisible handicap, Jeanne est devenue une très jolie jeune fille que tout le village appelle Jeannette - sauf ses proches, surtout pas Pauline qui exècre ces « Yéyette, Zézette, Nénette, et autres Pépette » qui ont le don de l'exaspérer pour les plus grands fous rires d'Amélie ! Jeannette donc, n'a que des amies ; comme son père, c'est un cœur qui ne connaît ni l'envie, ni la colère, encore moins la hargne et la jalousie bien sûr ; une nature en or ! Elle trouve tout le monde plus beau et plus intelligent qu'elle, s'émerveille de tout et se livre en toute candeur, en toute sincérité. Pour elle la mauvaise foi, le vice, la méchanceté n'existent pas ! Personne donc ne peut les exercer sur elle ; en compagnie de Jeanne, les caprices et les mesquineries perdent tout leur intérêt.

Le village compte plusieurs lycéennes, mais une seule universitaire, les filles se fiançant généralement jeunes et pensant beaucoup plus ensuite à leur trousseau et à leur future vie de femme qu'aux études. Lorsqu'elles reviennent en vacances, hormis les fréquentes séances «chiffons» chez l'une ou chez l'autre et donnant lieu à beaucoup de bavardages, d'exagération et de fous rires, le croquet est le jeu favori de ces demoiselles. Elles le pratiquent sur une petite place, espace bien plat qu'à l'initiative de M. Rescot, les jeunes hommes ont entouré d'un élégant grillage et bien ratissé afin que les boules ne risquent pas d'aller trop loin et puissent bien rouler. Jeanne adore ce jeu, car elle est très douée. Roger Rescot aussi, mais il déteste perdre et ça le met hors de lui lorsque Jeannette - qui elle se fiche éperdument de perdre ou de gagner - se met à rire en le voyant s'énerver. Un autre plaisir des jeunes est de partir en balade, après le dîner, tandis que les parents prennent le frais sur les vérandas, sur des chaises longues ou sur des nattes à même le sol, de partir dans la nuit claire, soit du côté d'Aïn-Yagout, vers le Medracen, soit côté cimetière sur celle de Constantine. On parle, on rit, on se frôle, on écoute la nuit, les jeunes hommes faisant leur cour mine de rien, et les jeunes filles faisant semblant de ne pas comprendre. Ces grandes échappées, loin du village, dans l'espace vierge et silencieux où semble se refléter la lumineuse voie lactée, sont comme une ivresse d'infini, une merveilleuse aventure à laquelle participent le ciel et ses milliards d'étoiles, la terre attentive et tout ce qu'elle porte de vies invisibles, de plantes d'arbres et de fleurs, un moment d'éternité qui, malgré leur apparente insouciance, s'inscrit en eux.

Un autre de leurs nocturnes grands plaisirs, avec la mode des postes de radio et des phonographes, c'est d'offrir des sérénades. Secrètement destinées aux demoiselles par ces galants messieurs, elles font le bonheur de tout le monde finalement, car elles se donnent sur les vérandas les plus grandes : celle des Rescot et de leurs plus proches voisins en bas du village, par exemple, ou chez les Brissot tout à fait dans le haut. Ayant lieu au cœur de l'été, juste après les moissons, tous s'en délectent, en fait, devant la demeure de ceux chez qui les battages s'effectuent.

En tout début d'après-midi alors que la vieille garde s'adonne aux délices de la sieste, souvent aussi ils partent jusque dans les fermes amies, les uns à bord de cabriolets, les autres à cheval. Roger est un excellent cavalier qui ne rate pas une occasion de faire comprendre à mademoiselle Chaneboux qu'il la trouve très attrayante. Mais c'est une

cachottière la petite Jeanne ; elle a un amour secret. En cette année 1928 se sont installés à Batna son oncle paternel, le beau Jean Chaneboux qui est un officier arrivant de sa garnison de Metz, et sa femme, Adrienne, parisienne et modiste. Très épris l'un de l'autre, ils n'ont pas d'enfant et n'en désirent pas. Mais tous deux se sont immédiatement pris d'affection pour leur gracieuse et adorable nièce. Adrienne a beaucoup «de chien», comme on dit alors, et une grande passion pour la mode et le chic ; elle est d'ailleurs une créatrice pleine de talent et d'originalité dont la boutique de chapeaux «Mode de Paris», rue de France à Batna, va très vite être connue de toutes les femmes élégantes de la région. Jeanne adore venir passer quelques jours chez cette tante qui la fascine ; qu'elle n'a pas été sa stupéfaction, et son admiration, lorsque - pour la première fois - à la fin d'un repas, la brune et très distinguée Adrienne, avec son beau chignon et son grand nez, a sorti un long fume-cigarette de son sac, une fine cigarette qu'elle y a insérée et qu'elle s'est, très élégamment, tournée vers Jean pour qu'il la lui allume ! Maintenant Jeanne sait que «Tante» fume deux cigarettes par jour, une après le déjeuner et une après le dîner, et rien ne la ravit plus que ce moment-là. Adrienne, de son côté, prend beaucoup de plaisir à recevoir chez elle cette gracieuse personne si peu coquette à laquelle elle veut donner plus d'allure et tenter d'inculquer le goût du chic et de l'élégance. Mais Jeanne ne se prête à ce jeu que pour le plaisir de la regarder faire. En fait, ce qui l'amuse le plus c'est de comparer la façon de travailler de sa mère et celle de cette tante modiste. Autant la première est vive, brusque et précise, dans tous ses gestes et sa façon même de couper le tissu, d'assembler et de coudre - elle réussit d'ailleurs toujours du premier coup, avec une aisance qui tient de la magie ! -, autant Adrienne n'en finit pas : de traquer tous les détails, de tourner autour de vous, semblant examiner au centimètre la toilette, s'éloignant, se rapprochant, donnant une pichenette par-ci, déliant un pli par-là, pour en arriver enfin à ce qui la concerne réellement, le chapeau : en paille de riz ou d'Italie, en feutre fin ou taupé (selon la saison, la robe, le tailleur ou le manteau), puis - pour garnir cette coiffure - un gros-grain, un ruban, une plume, non ! un bouquet, une fleur, des fruits, non ! une épingle, un velours... ; ça peut durer des heures et Jeanne, enchantée, se délecte à voir donner tant d'importance à tout ce jeu, se régale aussi parce qu'elle adore ces frôlements de doigts, ces mimiques, leurs papotages ; elle n'est pas belle, tante Adrienne, enfin ! elle n'a pas un beau visage, mais quel charme, quelle présence, quelle élégance ! L'oncle Jean, qui ne cache pas sa

passion pour sa femme, dit avec beaucoup de tendre fierté qu'elle avait un succès fou dans les bals d'officiers à Metz. Mais la complicité de leurs sourires échappe totalement à cette naïve jeune fille que l'austère éducation maternelle n'a pas le moins du monde préparée aux nuances de la vie amoureuse. Malgré tous ses efforts, Tante Adrienne est sidérée de voir à quel point la coquetterie ne tracasse pas, mais alors pas du tout, cette étonnante jeune fille ; elle la trouve d'un naturel absolument désarmant qui semble ignorer tout ce qui est artifice ; bien sûr, Jeanne lui dit qu'elle est contente d'être si bien habillée, mais sa tante se demande, sceptique, si elle se voit vraiment dans le miroir où elle est censée se regarder ! Elle parle, bavarde, pose des questions, bouge, n'accordant que très peu de temps et d'importance à sa propre image dont tante Adrienne pensait qu'elle allait s'émerveiller ; c'est vrai qu'elle s'est extasiée devant la robe ou la blouse ou la jupe ou le chapeau, mais cela concernait l'objet lui-même et le fait que sa tante veuille le lui faire porter, mais pas sa silhouette habillée d'eux ! Adrienne, patiente, se dit que pour le moment du moins, la naïve Jeanne ne semble pas exister pour elle-même mais affectivement projetée dans ceux qu'elle aime.

- C'est important pour une femme pourtant d'être belle et élégante ! tente-t-elle de plaider un jour, un peu inquiète devant ce manque total d'intérêt pour soi-même.

- Oui, oui, tante, vous avez raison, c'est vrai ! Mais moi, je trouve qu'il y a tellement de choses plus intéressantes à faire !

- Quoi, par exemple ?

- Je ne sais pas ! ... Tout. Quel est l'intérêt de passer une heure devant un miroir ? Je préfère vous regarder mettre une fleur ou un ruban sur un chapeau, arranger un bouquet dans la salle à manger, ou parler avec vous, ou lire, ou faire des gâteaux ou aller me promener, n'importe quoi ! Mais, vraiment, passer du temps devant une glace, je trouve ça tellement inutile ! Mon visage, je le connais et mon corps est comme il est, je n'y pense même pas !

- Oui, je m'en suis aperçue ! Mais il faut cependant s'accorder un minimum d'importance si l'on veut exister pour les autres, si l'on ne veut pas s'oublier complètement un jour ! Enfin, là j'exagère peut-être un peu ! Après tout, tu es adorable comme ça et c'est une façon de voir les choses, conclut-elle assez décontenancée et décidée à «voir venir».

Une des raisons pour lesquelles elle garde bon espoir de voir changer sa jolie nièce, c'est qu'elle a parfaitement perçu le penchant qu'ont l'un pour l'autre Jeanne et Victor Lago (l'amoureux secret). La famille Lago, venue d'Italie au début des années 20, s'est liée d'amitié avec le couple Chaneboux dès l'installation de ce dernier à Batna. Luciano Lago qui a commencé comme maçon (comme la plupart des Italiens d'ici), y était déjà un entrepreneur de renom ; homme de goût, intelligent, courageux et équilibré, il s'était très vite imposé comme un des meilleurs dans la région. Les Chaneboux de Chemora, eux, ont fait leur connaissance alors qu'avec Jean et Adrienne ils rendaient visite aux Galeix et aux Barbeau installés depuis peu dans le nouveau quartier chic de Batna : «Le Stand». Luciano Lago, qui avait été leur entrepreneur pour la construction de leurs villas, y en possédait une également. C'était un lundi de Pentecôte, et, au moment des présentations, il a été évident pour Adrienne, et pour Léa Lago, que les deux jeunes gens, Louis et Victor, succombaient au charme de la jolie Jeanne. Adrienne, quelque temps plus tard, n'a aucun mal à faire avouer à sa nièce que ce Victor lui plaît décidément beaucoup. Elle le trouve très beau et plein de charme et semble très sensible au fait qu'il veuille devenir professeur de français. Louis, qui lui se destine à prendre la suite de son père, ne l'intéresse pas du tout. Tante Adrienne s'est donc dit que, pour plaire à cet élégant et admiratif jeune homme, mademoiselle Chaneboux allait certainement un peu mieux se regarder dans les miroirs ! Les mois qui suivent lui donnent tout à fait raison et elle se réjouit du changement qui s'amorce.

Hélas, hélas ! il n'en va pas du tout de même pour Pauline, et faire tous ces rêves, c'est compter sans elle. A partir du moment où elle a pris conscience du manège et, malgré l'insistance d'Adrienne et de Jean, elle s'arrange habilement pour espacer leurs visites ou écourter les séjours de Jeanne à Batna ; sous tous les prétextes, elle retient la jeune fille au village. Et même la rouée Adrienne - qui enrage de ce despotisme égoïste et tâche d'en déjouer les pièges - n'y peut rien, car la peur de voir sa fille s'éloigner d'elle rend Pauline plus rouée et plus opiniâtre encore. Cette Adrienne, qui au début l'a fascinée car elle a un charme fou malgré son visage presque laid, cette élégance particulière aux vraies Parisiennes, une aisance provocante dans sa façon d'afficher sa passion pour son mari, cette Adrienne lui tape maintenant sur les nerfs ; rien ne lui est plus désagréable, en effet, que de se faire «voler» la présence de sa fille, surtout si elle sent que le but est effectivement

de tenter de la libérer de sa tutelle. Elle n'est pas sotte ! Elle a bien compris que Jeanne a un penchant pour Victor, qu'elle plaît à Mme Lago, bref que cette famille rechercherait volontiers une union, mais, même si cela la flatte, même si elle sait qu'un tel mariage serait une véritable aubaine et un bonheur pour Jeanne, elle ne peut s'y résoudre. Elle ne le peut pas. Comme pour les études, elle se refuse absolument, obstinément, à se séparer de sa fille. Imaginer la vie sans elle lui est parfaitement intolérable, insupportable. Si Adrienne avait sa belle petite idée dans la tête en attirant Jeanne à Batna, et puisqu'elles ont leur plan, ces dames de la ville, elle aussi se met à mijoter le sien. Roger Rescot, qui habite le village, lui paraît un mari beaucoup plus à sa portée. Même si son arrogance la «défrise» souvent, elle pense que c'est un moindre mal car lui au moins ne partira pas faire de grandes études ; il en serait certainement capable, mais à son avis, il est trop flemmard pour cela, de plus il est clair que le Père Rescot l'encourage plutôt à venir le seconder afin de prendre, le jour venu, sa relève ; il sera donc un agriculteur comme eux, et pas un professeur destiné à s'en aller Dieu sait où ; les terres des Rescot, comme les leurs, sont dans la plaine de l'Azal, et si Jeanne se marie avec lui, le jeune couple n'aura d'autre issue que de rester dans le village et de travailler auprès d'eux. En plus, ces gens ne semblent pas être des sans-le-sou, et - avec leurs quatre fils - ils ne manqueront ni de bras ni de moyens !

Fine mouche, Pauline va donc faire en sorte que sa fille ait de moins en moins l'occasion de quitter le village, et de plus en plus celle de rencontrer ses jeunes gens. La chance l'aide car au long de ces six années Chemora s'est agrandi ; même les Rescot - qui dans les premiers temps n'habitaient que leur ferme au pied du djebel Fedjoudj, comme les Maganni et les Gasprini - se sont maintenant installés dans leur jolie maison au bord de la rue plantée d'acacias, leur khamès s'occupant de l'exploitation de la dite-ferme. Or, depuis leur arrivée, la vie du village a littéralement explosé. Monsieur Rescot, ses fils, leur dynamisme, leur goût de la fête, l'installation dans le café en face de chez eux d'un cousin arrivé de Constantine ont soudain mis en effervescence cette bouillante communauté. En fait, le grand changement du village s'est produit lors du mariage du dit-cousin, en 1925. Ce mariage a été un évènement : d'abord parce-que les mariés venaient de Constantine, et tous leurs invités aussi et que - parmi ces invités - il y en avait un de marque, un célèbre ténor italien, parent de la mariée. Pour M. Rescot l'occasion de faire une fête à tout casser était trop belle et le village

entier s'est donc trouvé concerné par ce mariage. Tous les hommes devaient être en gibus, les femmes en grand tralala. Pas question de lésiner. Les moissons avaient été bonnes, on pouvait se permettre un peu de folie ! A Chemora, il n'y a pas d'église. Qu'à cela ne tienne, la cérémonie religieuse aura lieu dans un immense hangar aménagé à cet effet lequel servira ensuite de salle des fêtes ; Michel Chaneboux suggère alors que les saints, respectueusement installés sur des pedestals pour la messe, soient ensuite regroupés dans un coin et tournés face au mur afin de ne pas être témoins de leur délire. Il n'y a pas non plus de curé à Chemora, mais les bonnes volontés sont telles et l'attrait de cet évènement si grand qu'ils se retrouveront finalement trois pour officier. Toutes les femmes se sont organisées pour préparer un somptueux buffet : les fines cuisinières et les douées pâtisseries ont pu donner toute la mesure de leur talent tandis que les hommes, eux, après avoir stocké bouteilles de limonade - pour les enfants - de vin et de champagne, prévu l'antésite pour rafraîchir sans danger, se sont occupés de toute la mise en place. Ce qui n'était pas rien et fut une vraie réussite. Comme chaque fois que la fête en donne l'occasion, au cours du bal Pauline et Amélie, accompagnées de leurs époux, ont fait danser la bourrée à l'assemblée et, comme tout le monde était un peu pompette, personne ne s'est aperçu du moment où les deux jeunes mariés se sont éclipsés. Et quelle ne fut pas la surprise de ces derniers, alors que la jeune épouse commençait peut-être à se pâmer, d'entendre tout à coup un enfant s'agiter sur un matelas par terre, qu'ils n'avaient évidemment pas vu !, et se mettre à gémir : «maman, la puce ! la puce !» en se grattant désespérément. C'était le petit de la délicieuse Amélie, d'ordinaire si bonne mère, que - toute à la fête - elle avait oublié là. Une fois l'enfant remis dans son foyer, la fête se poursuivit jusqu'à l'aube et messieurs en gibus, ténor et curés, ayant largement rendu grâce à la qualité des nombreuses bouteilles et ne faisant donc plus de différence entre mangeoires et lits, allèrent s'écraser épuisés dans la paille destinée à nourrir les bêtes ou sur les sacs de jute des magasins.

Beaucoup moins spectaculaire mais ô combien importante, une autre péripétie marquera cet évènement. Venue pour le mariage de son frère Sylvain, est arrivée de Constantine - en même temps que tous les autres invités - Marthe Demahut. Elle a vingt-deux ans et c'est une fille magnifique. Elancée, brune, chatoyante, elle a une allure de reine et il faut toute sa simplicité et son naturel pour effacer chez ceux qui la regardent ce sentiment de respectueuse admiration qu'inspire toujours

la grande beauté. La simplicité, ou cette légère déformation de la bouche - qu'elle a étirée vers la gauche, en séquelle de graves convulsions contractées dans l'enfance - et qui, peut-être, entamant sa perfection la rendent plus touchante. Les parents Demahut sont des gens unis, de braves gens, commerçants aisés qui veulent donner à leurs deux enfants les moyens de bien vivre. Ils ont acheté ce grand local et une patente de commerce pour installer leur fils unique dans ce village où habitent déjà une parente très aimée de madame Demahut, Antoinette Kast, et son mari Daniel Rescot. Les liens familiaux sont très forts entre les membres de cette «tribu», et les deux femmes, bien que cousines éloignées, sont aussi proches que des sœurs ; Sylvain n'aimant pas la ville et adorant ses tante, oncle et cousins, ainsi qu'il les appelle, c'est tout naturellement Chemora qu'il a choisi pour venir fonder son propre foyer. Et sa superbe sœur, aussi indépendante que belle d'ailleurs puisqu'il n'y a pas eu moyen de lui faire accepter un prétendant jusqu'à ce jour -et Dieu sait qu'il y en a eu !-, va d'un-coup-d'un-seul (comme on dit ici) conquérir deux cœurs. Celui de Jeanne, béate d'admiration, et celui de Léopold immédiatement éperdu d'amour. Léo est le frère cadet de Roger. Autant l'aîné, svelte et élégant, cheveux châtain clair impeccablement coiffés, toujours tiré à quatre épingles, aime - lorsqu'il en a l'occasion - les beaux costumes, les chemises fines et les écharpes de soie, autant le second, sauvage et secret, tignasse brune et bouclée, aime par-dessus tout un bon vieux pantalon confortable, de larges chemisettes en coton ou des pulls qu'il ne craint pas d'endommager. Roger aime briller, séduire, réussir ; Léo a besoin de la terre, du silence, d'une certaine plénitude, à sa juste mesure. En 1925, comme Jeanne, il a quinze ans. Mais c'est un homme déjà, et à la campagne - dans ce temps-là - les liens d'alliance sont tissés très tôt. Et, à l'étonnement de tous, ce doux, ce pudique, ce jeune ténébreux, va décider - autoritairement décider et péremptoirement déclarer - qu'il demande Marthe Demahut en mariage et qu'il n'en démordra pas, si - elle - le veut aussi toutefois ; il s'en fiche qu'elle ait sept ans de plus que lui. Il se sent si sûr, si fort, si sûr de la rendre heureuse que, si elle veut bien l'attendre, rien ne pourra les empêcher de s'unir ! On rit d'abord, on le «charrie», mais devant le courroux et la détermination de son regard, devant aussi la tendresse passionnée que lui manifeste aussitôt la jeune fille également conquise, tout le monde s'incline et finalement se réjouit qu'un autre mariage soit à célébrer à Chemora, dans quelques années, si Dieu le veut !

Et c'est à partir de ce grand tourbillon de fête et de folie, de cette perspective de recommencement aussi peut-être, que le goût des bals est pris par les habitants du village. Car, s'ils triment dur ces agriculteurs acharnés au travail, tout leur est de plus en plus prétexte à laisser exploser leur joie de vivre. Au rythme des saisons, de véritables rites s'installent. Au début de l'hiver, comme à Foum-Toub, chaque famille tue son cochon pour préparer ses réserves et donner lieu à recevoir parents et amis, ne serait-ce que pour s'entr'aider. On fête le réveillon de Noël en famille, mais il y a bal pour celui du 31 décembre, et le premier jour de l'an enfants et parents s'entrecroisent du lever au coucher pour aller rendre visite à tout le monde sauf si l'on est fâché, bien sûr, ce qui arrive comme partout, et se régaler de mandarines et d'oranges qui - avec les dattes - sont dans ce pays les meilleures du monde, de crottes en chocolat, fondants en papillottes, marrons glacés et autres friandises. Puis ce sont les Rois que l'on célèbre, en s'invitant à partager les galettes, du 6 au 31 janvier, chaque tirage de la 'fève' donnant lieu au choix du partenaire, pour partager cette royauté, et du prochain lieu de rencontre. Puis, afin de préparer les fêtes de Carnaval, les femmes se mettent à la confection de somptueux et spectaculaires déguisements, car tous les habitants du village vont devoir se travestir pendant toute une semaine, le clou - durant lequel se pavaneront les plus beaux costumes - étant naturellement le grand bal de clôture, donné le dimanche tout l'après-midi et toute la nuit, sur la place ou dans le hangar-salle des fêtes, ou les deux, car dans ce petit village, les danseurs une fois lancés sont capables de danser n'importe où ! Après, on célèbre les Pâques en allant tous, du nouveau-né au grand-père, sauf les malades et les grincheux, et avec le curé venu tout exprès d'Aïn M'Lila ou El Mahder, dans un superbe champ de fleurs au bord du lac du Djendli, manger sur l'herbe, y cacher et y chercher les œufs artistement décorés, y jouer aux cartes ou y danser jusqu'à la nuit. A la Pentecôte, le lac salé verra revenir tous les cabriolets pour déverser leurs occupants, toujours aussi bruyants et fougueux tandis que, dérangés dans leur univers irisé, s'enfuient en miraculeux nuages des milliers de flamants roses. Et, bien entendu, outre les paniers gonflés de victuailles, la jeunesse, ne pouvant se passer de musique et de danse, a trébuché poste de radio, disques et phonographe.

Après, plus rien, que le travail harassant sous le soleil : les allers et retours sur le chemin de Boulhilet, jalonné de carcasses desséchées et blanches d'animaux morts depuis longtemps, de quelques tamarins ou acacias esseulés qui lancent leurs branches presque nues vers le ciel,

avant d'atteindre enfin les étendues barbées d'or de l'orge, créées de noir du blé dur, imberbes du blé tendre, toutes parsemées de bleuets, coquelicots, marguerites ou ravenelles qui enchantent le regard un instant, avant que l'on se retrouve en plein milieu, sur la moissonneuse, dans la poussière la chaleur, la chaleur la poussière, jusqu'au soir - avec juste deux ou trois pauses pour casser la croûte, se dégourdir un peu les jambes et se rafraîchir - avant de recommencer à balayer le champ de la longue roue faucheuse qui finalement le laissera comme un «fartasse»<sup>1</sup>, hormis les tas de blé déposés à intervalles réguliers par la sache de l'espigadora ; ces derniers seront ramassés plus tard, ramenés à bord d'un grand chariot sur les aires de battage où ils seront empilés en meules. Tous les hommes du village, hormis les trop jeunes, participent à ces grandes manœuvres ; les femmes, pendant ce temps, veillent aux travaux de la maison ou de la ferme, et se relaient pour «descendre» aux hommes, à cheval ou en cabriolet, les musettes garnies de bonnes choses et d'eau fraîche afin qu'ils tiennent le coup jusqu'à la tombée de la nuit. Enfin, dans juillet éclatant, on finit en point d'orgue sur les aires de battage ce somptueux et impitoyable labeur, visages et cous cachés dans de grands chèches (comme les Arabes), yeux protégés par d'énormes lunettes, au beau milieu des tourbillons dorés et cuisants de la paille qui danse, tandis que les grains blonds descendent en chaudes cascades dans le ventre adorant des sacs de jute.

Oui, depuis Pentecôte il n'y a rien plus rien eu que le plus grand «coup de collier» de l'année où les hommes et les femmes n'ont de cesse que lorsque toute la récolte est engrangée. Comme il n'y a pas de silos à Chemora, soit le blé s'amoncelle en pyramides ruisselantes de grains précieux dans des hangars où son odeur chaude et sensuelle fait presque tourner la tête ; soit, après avoir été tararé, il est mis en sacs qui ensuite attendent, sagement alignés ou superposés, que les acheteurs viennent les chercher. La paille, quant à elle, entre la plaine et les maisons, elle pare le village d'un orgueilleux collier de meules blondes, à la grande joie des enfants qui les escaladent pour redescendre sur les fesses, des bourricots qui y broutent stoïquement, ou des élégantes cigognes qui, de l'une à l'autre, font leur promenade lorsqu'elles consentent à descendre des nids parfaits qui ornent le haut des cheminées ou l'extrême bout de l'arête des toits.

1. Fartasse : chauve, ou presque

Mais, une fois la récolte à l'abri, les hommes rasés de frais et les femmes de nouveau pimpantes, l'incroyable «fête des moissons» peut alors commencer, et quelle fête ! Pendant huit jours entiers, s'ils ont sué comme des damnés dans la plaine sur les moissonneuses, sur les aires de battage, près des tarares et des bascules, s'ils ont tremblé toute une année de peur de voir tous leurs efforts anéantis, pendant huit jours entiers, et plus parfois, ils vont tous s'en donner à cœur joie, à cœur fou, ils vont tous danser, chanter, s'amuser, danser encore, animer du haut en bas le village de leurs farandoles, le faire vibrer jusqu'à ne plus pouvoir - un beau matin - mettre un pied devant l'autre de bienheureuse fatigue.

Et les Musulmans, que font-ils pendant ce temps ? Durant ces périodes de liesse et de fête, que font-ils eux qui travaillent, suent et peinent aussi, qui n'engrangent guère et se laissent oublier à l'abri des murs de toub de leurs gourbis ? Ils vivent, dans le mystère de leurs coutumes et de leur religion qu'aucun villageois - à Chemora du moins - ne cherche à percer. Bien sûr, ils ont aussi leurs fêtes, leurs cérémonies, leurs joies, mais parallèles, secrètes, inconnues. Seuls le couscous, ou les gâteaux français et arabes - à l'occasion de Noël ou du Nouvel An, de l'Aïd seghir ou kebir<sup>1</sup>, d'un mariage, d'une naissance, d'un baptême ou d'une circoncision - créent des interférences de gentillesse, de sympathie, timides, fugaces, insignifiantes. On se côtoie sans chercher à se connaître ; du côté indigène, par obligation et sagesse ; du côté européen, parce que nul ne veut compliquer sa vie, chacun digérant à sa manière, infantile et primaire, ce que les gens «bien placés» pensent de tout ça. Ces derniers étant, en l'occurrence, ceux qui dominent le pays par l'importance de leurs domaines, le poids de leur presse, leur arrogance et leur fortune. Les arguments politiques qu'ils assènent lors des grands plaidoyers de campagnes électorales, par les journaux ... quand les villageois les lisent !, ou la radio ... quand ils l'ont !, ces derniers ne s'en délectent que lorsque, réunis, ils les rabâchent ou les tournent en ridicule. En réalité, le travail et l'angoisse des mauvaises récoltes les obsèdent tant qu'ils remettent toujours à plus tard le moment de «penser sérieusement à toutes leurs salades gouvernementales politico-socio-économiques» ; ils semblent avoir décidé, pour l'instant, de ne pas trop se casser les méninges en finasseries politiques.

1. Seghir (prononcer SRIR) : petit - Kebir (prononcer K'BIR) : grand

Ils restent, pour cette raison, inconscients du fait qu'en ne cherchant pas à approfondir, ils font le jeu des gros possédants, avec lesquels ils n'ont rien de commun si ce n'est le goût du travail et de la vie, et aussi - hélas ! - l'art et le besoin de commander. Cela va si loin que, gonflés de bonne conscience et fanfarons invétérés, ils estiment n'avoir de conseil à recevoir de personne, même de ceux qui pourraient peut-être les aider à être plus clairvoyants. Qu'est-ce qu'ils connaissent aux problèmes de la terre et à leurs rapports avec leurs ouvriers, ces grands messieurs de la ville ? Et, eux, les petits colons, en quoi ça les concerne les grandes stratégies de ces intellectuels ou de ces magnats de la politique toujours en train de couper les cheveux en quatre ou de leur donner des leçons. Car cela, vraiment, c'est ce qu'ils ont le plus de mal à supporter, ce qui leur tape le plus sur les nerfs. Quel culot, tout de même, que d'aller jusqu'à leur dire comment se comporter avec les Indigènes ! Qu'est-ce qu'ils en savent de plus qu'eux ? Les Arabes, c'est les Arabes, un point c'est tout ! Les politicards n'y comprennent rien. Qui, mieux qu'eux, peut les connaître, savoir comment agir ; comment les traiter ? Car eux vivent au milieu, tous les jours que Dieu fait ? Or eux sont persuadés que finalement seule l'autorité et la manière forte donnent des résultats. Indigènes dociles et respectueux, tu parles ! Avec les bicots, il faut être sur ses gardes vingt-quatre sur vingt-quatre ! Oui, d'accord, ...il y en a des bons, et alors.. ? Personne ne dit le contraire ! d'ailleurs avec les bons, ils sont corrects, normal ! Mais les autres, il les ont à l'œil. De toute façon, bons ou mauvais, ce sont tous des bicots, et ça il ne faut jamais l'oublier. Plus on les tient à distance et mieux ça vaut, parce qu'on a beau croire bien les connaître, c'est une race trop sournoise et trop fière pour vous livrer son vrai visage ; ce sont souvent les plus soumis qui sont les plus redoutables ; alors prudence, prudence ! Des gens comme ça ne sont pas capables de reconnaissance, ils sont imprévisibles et peuvent donc être extrêmement dangereux !

Pour cette raison les Pieds-Noirs pensent qu'il n'y a rien de plus faux et de plus pervers que les grandes idées d'émanation française. «Bien sûr, se disent-ils, les Arabes sont des êtres humains, qui souffrent et pensent ... presque comme nous !», mais en fait ils n'en conviennent qu'avec beaucoup de réticence et à regret. Mais c'est à ce titre cependant que les patrons sont toujours là pour les coups durs. Noblesse et intérêt obligent ! En revanche, il n'est absolument pas question de se mélanger dans un autre domaine que le travail, pour les fêtes par

exemple. Les Indigènes n'y participent jamais, ils aident lorsqu'on a besoin d'eux et restent spectateurs, parfois, les enfants surtout. Il faut bien dire que les plus valables d'entre eux semblent montrer aussi peu d'intérêt pour les Pieds-Noirs que ceux-ci leur en manifestent. Les maîtres font étalage de leur force et de leur joie de vivre, les ouvriers protègent leur mystère et leurs traditions. Le seul point où les premiers rejoignent les seconds, du moins à Chemora, c'est que les femmes sont totalement exclues de leur monde masculin pseudo-politique. Les Brazet et les Chaneboux, les « fouchtras » comme les appellent affectueusement les autres, diffèrent un peu par une humilité intérieure dont ils n'ont sans doute même pas conscience, mais qu'ils expriment en n'affichant jamais leur sentiment de supériorité ; bien que peu instruits eux-mêmes, et totalement étrangers à une quelconque analyse psychosociologique, au fond d'eux, ils sentent bien qu'elle ne consiste, cette supériorité, que dans le seul fait d'être d'origine européenne et propriétaires des terres sur lesquelles tous travaillent. «Bicots», «ratons», «melons» sont des termes qu'ils n'emploient jamais. Mais pas plus qu'aux Pieds-Noirs, il ne leur vient à l'esprit de dire «madame Boulildi», par exemple ! «Madame + un nom arabe» leur est parfaitement inconcevable pour s'adresser aux indigènes qui, dans cette petite agglomération, sont tous des ouvriers agricoles.

D'ailleurs, à part leur accent «frangaou» qui amuse beaucoup les Pieds-Noirs et leur fait prononcer : «moissonneuse-batteuse» ou «rose» ou «jaune», car récemment débarqués de leur cambrousse métropolitaine, les Chaneboux ne cherchent plus à comprendre ce qui les différencie des Pieds-Noirs ; ils essaient de s'intégrer à eux tout en ayant vis-à-vis de leurs ouvriers une attitude aussi conforme que possible au respect des autres inculquée par leurs parents. Dans leur groupe, Pauline, qui en est indéniablement la plus forte personnalité, donne le ton. Rigide mais patiente, autoritaire mais dévouée, elle ne rechigne jamais à aider «ses gens» quand elle le peut. Amélie prend exemple sur elle mais a un mal fou à ne pas céder à sa riante et chaleureuse nature, d'autant que, si elle est une excellente cuisinière et pâtissière, elle n'a pas les dons de sa belle-sœur pour régler un problème ou soigner un malade, et ne peut donc s'imposer de la même façon. Pauline, en effet, est l'infirmière de la famille et de ceux qui la sollicitent, Européens ou Musulmans ; elle est la reine des piqures, des sinapismes - qu'elle, appelle cataplasmes -, de la pose des ventouses, des badigeons au collutoire (elle en fait un spécial avec de la glycérine et de la teinture d'iode battues), de l'administration

des purges (huile de ricin ou sulfate de soude, un délice !), et elle est surtout devenue une experte en accouchements (humains et animaux). C'est ainsi que, dans la nuit du 23 septembre 1924, assistée d'Adda, elle a aidé à venir au monde deux enfants, un garçon chez Amélie : Jean-Loup, et un chez les Boulildi : Segni.

Le Marien-lapin est venu d'Auvergne ce mois-là, chaussé de ses sabots. Il ne les a pas quittés durant les deux semaines qu'il est resté ; ils devaient le tenir relié à son Auvergne tout d'un coup si lointaine ! Mais il avait fallu qu'il vienne ; il avait trop besoin de voir de quoi il avait l'air ce pays, et comment y vivaient sa Pauline et la petite famille d'Alphonse. C'est donc en galoches qu'il est allé à la chasse aux cailles, saoulé de sécheresse et d'espace. Il ne s'y est pas plu sur ces Hauts-Plateaux le vieux braconnier des bois auvergnats, et il aurait dit à qui voulait l'entendre à son retour sur le sol natal «je conseillerai à personne d'aller là où ils sont, tu trouves pas une pierre pour chasser un chien». Ce qui, ensuite, a bien fait rigoler les Pieds-Noirs, parce que «justement, des pierres, c'est pas ce qui manque, mais c'est vrai qu'elles sont certainement moins faciles à repérer qu'en Auvergne, cailloux secs sur la terre sèche !»

Deux ans plus tard, ce sont les femmes de la famille qui partent pour le Puy-de-Dôme. Le petit dernier d'Amélie, Loulou, a contracté la poliomyélite et son état nécessite des soins que ses parents préfèrent lui faire donner en France. Une fois passée l'angoisse et l'enfant sauvé, quel bonheur pour elles que de retrouver les parents, les amis, et tous ces paysages qui paraissent maintenant d'autant plus merveilleux qu'ils ne leur sont plus habituels. Pauline est heureuse de revoir Jeanne, sa cadette et marraine de la nièce qui porte son prénom. Elle a perdu son mari pendant la guerre, n'a pas d'enfant, et gère seule une petite auberge près de la poste à Combronde. Pendant qu'Amélie et ses deux garçons se font dorloter par les leurs à Gimeaux, Pauline et ses deux Jeanne s'en vont revoir Riom, Clermont-Ferrand, et Châtelguyon surtout ; la jeune fille de seize ans y retrouve ses souvenirs d'enfance sur les chemins familiers, dans les rues. La saison thermale tire à sa fin mais c'est le plus beau mois. En comparaison de leur petit village des Hauts-Plateaux, cette élégante station aux superbes hôtels, aux sources cachées dans la verdure, au centre thermal et aux parcs si bien entretenus qu'ils semblent infiniment luxueux, lui paraissent incroyables. Elle se sent toute fière d'être née tout près, d'appartenir à cette région

dont on vante les qualités curatives de l'eau, les incomparables bienfaits des soins, l'abondance de sources toutes plus appréciées les unes que les autres ; elle redécouvre son pays natal, et voit avec des yeux émerveillés cette eau qui jaillit de partout, partout différente : ferrugineuse à Gimeaux, pétrifiante près de Prompsat, glacée au Gargouilloux, pétillante à Rozana, si pure à Volvic, l'eau des volcans d'Auvergne avec toutes ses nuances et ses vertus. Heureusement, elle sait que celle de Chemora est aussi excellente, très riche en minéraux et en fluor. Elle aime ses deux pays.

Lorsqu'ils regagnent l'Algérie, le petit Loulou au regard si vif et rieur claudique un peu mais il est bien guéri. Malgré le conseil de Marien Brazet, Pauline et Amélie ne repartent pas seules. Son fils cadet, Auguste, les accompagne ainsi que Pierre Schendener, un peu leur demi-frère. Pierre, en effet, est un enfant de l'Assistance adopté et élevé par les parents Brazet, comme cela arrive beaucoup depuis ces périodes de guerre. Il vient de terminer son service militaire et a décidé de partir travailler dans les Chemins de fer à Constantine.

Les habitants de Chemora ont un sourire en faisant la connaissance d'Auguste. Comme son frère, c'est un grand «slougui», un «stocafitch» sec et rigide, mais dont l'appétit ne cesse de les «estomaquer». Quant à Pierre, son charme et sa gentillesse conquièrent immédiatement tout le monde, et lorsqu'il repart sur Constantine pour prendre son poste chacun le regrette déjà.

Si Jeanne, dans l'année 1928, lors de l'installation de Jean et Adrienne Chaneboux à Batna, capitale des Aurès, a échappé quelques mois à l'emprise de Pauline et de ce vibrant village, sa tante en ne la voyant plus beaucoup revenir chez elle, réalisera vite qu'elle y a succombé de nouveau. Et lorsque Jeanne très naïvement lui racontera qu'elle et Roger Rescot se fréquentent sous l'œil complaisant des deux familles, elle ne comprendra plus rien à ces drôles de gens qui sont ici sa famille. Elle l'indépendante, la moderne, l'amoureuse, se demandera - déçue - pourquoi sa nièce se laisse ainsi dominer, influencer, guider, par une mère si profondément égoïste qu'elle n'en a même plus conscience. Voulant malgré tout en avoir le cœur net, lors d'une visite de la jeune fille elle lui demande :

- Et Victor alors ? ! Il te plaisait tellement et tu semblais avoir tant envie de l'épouser !

- C'est vrai, tante, c'est vrai, mais je sais que ce sera si difficile, de partir, de quitter mes parents, ma mère surtout ... Vous comprenez ?

Oh oui ! elle comprend ! Elle tente cependant de contester un tel renoncement, une telle soumission :

- Mais enfin Jeanne, c'est TON avenir, c'est à toi de décider, à toi de défendre ce que tu as envie de vivre. C'est tout de même insensé d'être à ce point dépourvue de désir et de confiance en soi, à ce point dénuée d'agressivité !

Mais devant le désarroi évident de la jeune fille, elle s'arrête, désolée de la sentir si bouleversée et cependant impossible à convaincre. Elle aussi renonce, pour ne pas la torturer davantage, inutilement ! Elle admet, une fois pour toutes, que cette petite ne sait pas faire de la peine, ne peut pas faire de la peine, et surtout pas à cette mère qui dramatise tout, sans doute parce qu'elle-même passe à côté de la vie, s'y écorche, apparemment incapable d'en apprécier la saveur et les joies. Pauline, comme toutes les «victimes-qui-se-sacrifient-alors-qu'on-ne-leur-demande-rien», finit par convaincre son souffre-douleur que tout ce qu'elle fait n'est que pour son bien, à lui ! Et Jeanne le croit, ou naïvement s'en persuade, pour ne pas avoir à s'opposer à elle, pour ne pas compliquer leur vie, pour ne pas se battre et surtout, sans doute, pour ne pas risquer de gagner, en laissant sa propre mère défaite et désarmée. Peut-être Jeanne, comme Pauline, n'est-elle pas faite pour la victoire, le triomphe, le bonheur ! Peut-être ? Quant à Michel, à l'évidence neutralisé depuis longtemps, bonhomme et confiant, il laisse ses deux femmes se débrouiller à leur guise, se contentant de les aimer, planqué à l'abri de son éternelle bonne humeur.

## CHAPITRE 5

### Lutaud

Lorsque l'année du centenaire de la conquête de l'Algérie arrive, le village change de nom : il va dorénavant s'appeler LUTAUD, du nom d'un gouverneur : Charles Lutaud. Et deux grandes plaques à caractères blancs sur fond bleu vont l'annoncer, l'une scellée tout en haut du mur de la «forteresse» des Reducci côté Constantine, l'autre, un peu moins haut sur le mur de clôture de la belle maison des Desnoles, côté Batna.

La colonie lutaudienne s'est agrandie et l'agglomération enrichie de jolies maisons avec véranda - comme celle des Rescot - entourées de jardins pleins de fleurs, beaucoup beaucoup de roses de toutes formes et de toutes couleurs qui embaument, mais aussi - dans celui d'Antoinette Rescot, par exemple - des pois de senteur aux nuances infinies et au parfum subtil, des roses trémières et du chèvrefeuille, des touffes éclatantes de myriades de fines marguerites, ou de superbes pivoines. Les acacias blancs maintenant adultes parent la rue avec beaucoup de conviction et de grâce, et l'embaument. Chez les Chaneboux le long jardin qui sépare les deux cours est lui aussi devenu très beau. Pauline et Amélie y ont planté les fleurs devant les bâtiments de la maison et les légumes dans un coin potager à l'autre bout, du côté des «magasins». Plus loin dans la cour, le grand mûrier près de la forge est superbe, il atteint presque le coin du sommet du toit, juste sous le grand nid des cigognes. Personne ne sait qui l'a planté. Il était déjà là lorsque les hommes sont arrivés et ont décidé de construire là les maisons ; ils ont tenu compte de sa présence lorsqu'ils ont agrandi cette aile pour installer à son extrémité la forge dont ils sont particulièrement fiers, et qu'ils avaient inaugurée en y fabriquant le grand portail d'entrée de la ferme en fer forgé.

Mais les Chaneboux ont mieux encore que leur jardin en «i» et leur cher mûrier. Michel, au bout de quelques années, en bon Auvergnat du Puy-de-Dôme, lors de ses allées et venues entre le village et Boulhilet,

s'est mis en tête de trouver de l'eau. Quand on vient d'un pays de volcans où les sources jaillissent n'importe où, dans les prés, sous les roches, dans les buissons de ronces, ou au bord d'un chemin, tantôt glacées et plates, tantôt pétillantes, tantôt ferrugineuses et tantôt pétrifiantes, on se dit qu'il n'y a pas de raison de ne pas en trouver ailleurs ; ici, par exemple ! Hein, pourquoi pas ? L'eau de Chemora est célèbre dans toute la région pour son exceptionnelle fraîcheur, sa richesse en fluor et en sels minéraux. Pourquoi n'y en aurait-il pas du côté de Boulhilet ? La nappe qui alimente Chemora s'étend peut-être jusqu'en bas de la plaine ? Outre le plaisir de trouver de l'eau, de la faire jaillir, Michel se dit que cela permettra - peut-être ! - de trouver une solution au problème majeur de la plaine de l'Azal : le manque d'eau, et pallier ainsi la sécheresse de certaines années. Et - si Dieu veut ! - il pourra peut-être même ainsi réaliser son rêve : faire naître dans cette immensité, SON jardin. Amélie et Jeanne, confiantes, se réjouissent de l'entendre et d'imaginer tous les bienfaits qu'apporterait cette eau miraculeuse. Alphonse et Auguste laissent faire, se disant qu'avec ce beau-frère tout est possible et qu'il n'y a pas grand risque à essayer. Mais Pauline !! Pauline, hérissée, se dit que c'était trop beau pour que ça dure, cette tranquillité de Michel ! Il fallait bien qu'il invente quelque chose ! Maintenant qu'il a pris ses habitudes et fait son trou, que les gens du village le connaissent au point de savoir, entre autres, que lorsqu'il s'en revient le chapeau de travers, à bord du cabriolet mené par Zig-Zag, d'El-Mahder, d'Aïn M'Lila ou d'une ferme environnante, c'est qu'il a bu quelques petites anisettes de trop ! Maintenant donc qu'elle a presque cessé de se faire du mauvais sang, le voilà qui s'invente l'impératif besoin de trouver de l'eau ! Et inutile d'essayer de le faire changer d'avis, parce que comme «tétaro» on ne fait pas mieux. Donc les sourciers ont commencé à défiler sur le chemin menant à Boulhilet. Même une sourcière, mais elle ce n'était peut-être pas seulement pour lui faire chercher de l'eau, car Michel avec son cœur fou doit trouver des stratagèmes pour faire partager de temps en temps à quelqu'un ses rêves et ses élans d'euphorie ! (Elle a décidément du flair, madame Chaneboux !). Mais stop, n'en parlons pas, ce n'est qu'une légère parenthèse ; Pauline ne l'a jamais su, et les autres ? mystère !

Toujours est-il qu'il finit par la trouver son eau, dans une espèce de grande dénivellation, un peu avant d'arriver à la propriété. Il fait alors forer deux puits et construire une grande baraque qui va servir d'entrepôt au matériel, aux outils, à tout ce qui peut être utile sur place, et, sitôt

finie, être également utilisée pour organiser un énorme couscous, car il faut bien fêter un pareil événement. Après, au fil des mois, avec une constance, un plaisir, une jubilation, dignes des plus beaux rendez-vous d'amour, il réalise enfin son rêve. Aidé de Yahia, comme lui passionné par la beauté de cette terre, il fait patiemment éclore un surprenant jardin. «Un jardin comme en France» avait-il annoncé ! C'est mieux que ça : la France sous le soleil et sur la terre de l'Algérie : un miracle ! Complètement clos de superbes tamarins, doux nuages mouchetés de rose lorsqu'ils fleurissent, il est envahi, comme tous les jardins du village, de roses, de roses et d'églantines de toutes sortes : en tonnelles, en arbustes, en haies, en bosquets ; de rondes roses roses au parfum capiteux, des jaunes aux longs boutons précieux, des pourpres somptueuses, de délicates roses-thé d'une indicible élégance, des bouquets de «pompons» d'un rouge carmin, et des branches d'églantines si gracieuses et parfaites, tout un enchantement pour le nez et les yeux, une véritable merveille ! Mais c'est bien beau les roses, il n'en demeure pas moins que, paysannerie oblige, il y met autre chose dans son jardin, le Michel, oh pardon ! monsieur Chaneboux. Au fil des mois et des années, ce nostalgique Auvergnat va faire pousser des asperges aussi belles que celles de Saint-Myon, et qu'on va s'arracher lorsqu'il décide de les vendre sur le marché de Chemora ; d'exquis petits pois, des fèves veloutées, et de tendres artichauts violets, des carottes et des haricots ; il aura deux pruniers (reines-claude), deux abricotiers, et même un généreux cerisier (cœurs-de-pigeon) dont Jeanne raffole et ne se rassasie jamais, plus trois néfliers, deux figuiers et deux grenadiers pour faire plaisir à Yahia ! Oui, c'est tout ça le jardin de Boulhilet : Prompsat et Chemora réunis et cachés ensemble derrière les tamarins.

De l'amour en fleurs, en parfum et en succulentes nourritures. La conception naturelle, naïve et généreuse, de l'Algérie française dans le cœur de Michel Chaneboux. Qu'avait-on besoin, là encore comme partout, comme toujours, de politiciens ambitieux ou de possédants insatiables, lesquels ont voulu - le moins naturellement du monde -, accaparer un sol, ses richesses, même son âme, s'imposer à elle, sans tenir aucun compte du tout de ce qu'elle était vraiment, réellement, profondément ! Pourquoi avoir voulu, une fois encore, s'approprier au lieu de laisser se mêler, se marier, se fondre pour se confondre toutes les différences, toutes les nuances, toutes les racines !

C'est dans cette année 1930, après une année de fiançailles, que le 29 avril se marient, à Lutaud, Jeanne et Roger. Papa et maman Rescot

ont offert à Jeannette sa robe de mariée, et, comme le dit - condescendante - Pauline «ils ne se sont pas moqués de toi !». Si elle pince un peu les lèvres pour en convenir c'est qu'à l'origine elle se faisait une grande joie de la confectionner elle-même, cette robe ! Mais les futurs beaux-parents l'ont, sans le savoir, privée de ce profond bonheur. Au moment de l'offre de la bague de fiançailles, ils ont fièrement annoncé qu'ils tenaient également à offrir à leur jolie future belle-fille sa toilette de mariée. Cette déclaration ayant été faite devant plusieurs témoins des deux familles, il n'y avait pas à revenir la-dessus ! Il faut dire que marier leur aîné n'était pas rien pour les Rescot et ils tenaient donc à marquer le coup. Pour Antoinette c'était d'autant plus important que «son grand», lorsqu'elle l'a eu le 18 juillet 1908, elle n'avait que seize ans.

Le voyage de noces est programmé à Constantine où, les Schuilitzer - parents de Denise - leur ont réservé une chambre à l'Hôtel Cirta, et où les jeunes mariés vont retrouver les gens de la famille connus lors du mariage de Sylvain et Denise, entre autre Marthe la belle. Année du centenaire étant, ils ont même le privilège d'assister - au grand émerveillement de Jeanne - à un spectaculaire feu d'artifice tiré sur le pont suspendu juste au-dessus des impressionnantes gorges du Rummel. Inoubliable souvenir.

- Il ne manque que mon Léo ! dit Marthe avec une voix pleine d'amour.

- Vous n'en avez plus pour longtemps maintenant, répond le grand frère de l'absent avec une gravité tout nouvellement acquise par le statut d'époux, vos fiançailles sont prévues pour l'été prochain, non ? et le mariage ne tardera pas à suivre ...

- Si Dieu veut ! conclut Marthe, intérieurement terrorisée à l'idée qu'un quelconque incident ou accident vienne empêcher ce vertigineux bonheur.

Son intuition et sa crainte se révèlent fondées, mais seulement à moitié. Les deux amoureux se fiancent, comme prévu, après les moissons de l'année 1931, mais un décès vient frapper la famille Demahut et il leur faut reporter le mariage pour respecter la période de deuil. Heureusement, lors de ces fiançailles, ils ont enfin - pour la première fois - l'occasion de se rapprocher, et d'être seuls ensemble. Pour la première fois donc, vibrants et étourdis, ils peuvent enfin se toucher, s'étreindre, ils peuvent enfin se sentir l'un contre l'autre, l'un à l'autre, ils peuvent enfin s'embrasser, et l'intensité de leur passion est telle, la

fulgurance de leur entente si totale, qu'ils savent - s'il en était besoin - que leur patience se doit d'être à la mesure du désir bouleversant qu'ils ont l'un de l'autre.

Heureusement, maintenant qu'ils sont fiancés, les événements familiaux les réunissent chaque fois, comme par exemple ce mois de mai 1932 que Marthe vient passer tout entier à Lutaud chez son frère et sa belle-soeur. Sylvain et Denise ont maintenant deux enfants et leur commerce marche très bien. Cette fois, le prétexte pour venir a été l'imminent accouchement de Jeanne. En sa compagnie, ou celle de son tendre Léo, Marthe assiste durant ce mois à la tonte des moutons qu'elle n'avait jamais vue : une fois chez les Chaneboux, une fois chez ses futurs beaux-parents, car les spécialistes font le tour des fermes avant l'arrivée de l'été et, généralement installés au milieu des grandes cours, débarrassent de leur épaisse toison - avec une dextérité qui tient du prodige - les quadrupèdes bêlants et maintenus à terre, quelque peu interloqués. Après, la laine mise en sacs est confiée aux femmes indigènes, lesquelles ramassent même les petites touffes qui se baladent par terre. Cette laine nettoyée, lavée, va soit servir à faire des matelas ou des coussins, soit être convertie après cardage, filage, et teinture, en grands écheveaux de couleur qui seront ensuite mis à sécher au soleil sur les immenses cordes à linge, puis employés à la confection de couvertures ou de tapis qui, pour la plupart, seront tissés dans le village. Exceptionnellement, car les Chaneboux sont très discrets dans leurs relations avec leur famille de khamès, Jeanne emmène Marthe dans le gourbi des Boulildi qui possèdent, comme toutes les demeures chaouïa, dans la pièce la plus éclairée, un grand métier à tisser sur lequel il y a toujours un travail en cours. Daouïa, assise dans la cour sur une peau de mouton (car cela peut aussi être une fin pour une toison d'ovin dans ce pays) est en train de faire cuire de la galette sur un kanoun ; elle leur en offre un morceau au passage tandis qu'Adda les guide jusqu'à la pièce où presque tout l'espace est occupé par un immense cadre de bois sur lequel est tendue une couverture aux dessins multicolores presque terminée. Dans le souvenir de Marthe, ce séjour bienheureux à Lutaud revivra toujours avec la tonte des moutons dans les cours, l'odeur de la galette, et la pièce du gourbi illuminée par cette somptueuse couverture. Le 19 mai, dans la petite maison que leur a louée monsieur Brissot tout en haut du village, Jeanne met au monde une petite fille, Odette, à la grande joie de toute la famille, sauf du grand-père Rescot, qui ayant eu quatre fils, cache mal sa déception de ne pas avoir un descendant

mâle. Il se console évidemment en disant que ce sera pour la prochaine fois, chez Roger ou chez Léo. Ce qui a le don de bouleverser au plus haut point ce dernier et sa bien-aimée qui n'ont pas encore passé une seule nuit ensemble et défont de bonheur à cette seule pensée.

Ils se marient enfin le 22 avril 1933. Bien sûr il y a la messe, le passage à la petite mairie dont le registre commence à se remplir orgueilleusement, le repas et le bal. Bien sûr, s'ils l'avaient voulu, ils auraient pu - comme Jeanne et Roger - partir en voyage de noces à Constantine, ou à Alger, avaient même proposé les parents Demahut -, mais eux avaient à l'avance annoncé qu'ils n'iraient nulle part ailleurs que dans «leur ferme». La ferme que les parents Rescot occupaient avant de venir s'installer au village et qu'avec l'assentiment de tous, le père a destinée à son cadet parce que, plus que les autres, il y est attaché et s'en est occupé. Ses frères l'ont aidé à bien la retaper, et lui n'a pas cessé de la préparer, l'arranger, la garnir, pour y accueillir sa princesse, son épouse, sitôt qu'ils seraient unis. Léo n'a que faire des mondantés et des plaisirs de la fête. La beauté de Marthe, au milieu de tout ce monde, lui est presque insupportable ; il ne fait que l'effleurer du regard ; ce qu'il veut lui, c'est elle entre quatre murs ; elle et lui enfin ensemble, enfin chez eux, enfin l'un à l'autre loin de tout le reste. Il fait danser sa mère, Jeanne sa belle-sœur, après avoir vaguement esquissé quelques pas avec Marthe ; il fait juste ce qu'il faut pour ne pas être rustre, afin de faire plaisir et remercier ceux qui les aiment et les fêtent. Mais sitôt ce «devoir» accompli, dans un moment de brouhaha, il saisit sa princesse par la main et tous les deux s'éclipsent pour courir grimper dans le cabriolet qui les attend déjà attelé, cheval fleuri, provisions chargées pour presque une semaine, et le lancer avec frénésie vers la ferme de l'amour. La nuit étincelle, le cheval vole, la maison s'ouvre et se referme, sur eux, et ils peuvent enfin lâcher leur folie, se chercher, se reconnaître, et s'engloutir vertigineusement l'un en l'autre.

Si le mariage est pour ces deux amants un bonheur absolu, il n'en va pas de même pour Jeanne et Roger. Le mariage n'a rien apporté à la jeune femme sur le plan de l'épanouissement. Elle a socialement changé de statut, c'est tout ! Elle est passée d'une tutelle à une autre : la fille de Pauline est devenue la femme de Roger, Jeanne Chaneboux : Jeannette Rescot, et pour les Indigènes «bent' Chamboux» : «Madame Roger». Marquée par l'austère éducation de sa mère, inconsciemment

1. Bent : fille de

imprégnée des réticences de cette dernière, «l'acte» - comme elle l'a entendue appeler cela - l'a au début mortifiée, puis elle a peu à peu mieux accepté la tendresse de son époux ; mais en fait cela est une corvée pour elle et elle ne se soumet à lui que parce que cela fait partie de son rôle d'épouse ; elle n'imaginait pas du tout ce que cela pouvait être, et maintenant qu'elle le sait, elle ne comprend vraiment pas que tant de femmes, et d'hommes, lui accordent une telle importance. D'ailleurs, elle ne veut même pas se poser de questions ; elle le vit, cela suffit, et elle s'est bloquée pour n'avoir même pas à y penser ! Cependant, comme Roger et Léo s'adorent, qu'elle et Marthe s'entendent à merveille, les deux couples sont très proches et l'amoureuse comblée s'étonne souvent de constater à quel point sa petite belle-soeur renâcle à aborder ce chapitre. Marthe en rit gentiment et essaie de forcer un peu cette rétive pudeur en abordant discrètement le sujet tandis que toutes les deux s'occupent d'Odette, font la vaisselle ou préparent un gâteau. Mais Jeanne esquive, tout naturellement, naïvement, et comme elle est par ailleurs toujours de bonne humeur et toujours aussi disponible pour tous, excellente mère de surcroît, Marthe se dit qu'après tout l'amour peut se vivre de multiples façons et que celle de Jeanne et Roger n'est vraisemblablement pas celle de son «garçon fou» et la sienne.

Un autre mariage a lieu cette même année dans le village, c'est celui de Rebail, le troisième fils des Boulildi. Normalement, ça aurait dû être Sahraoui qui se marie avant lui. Mais il semble bien que Sahraoui échappe à toute logique. C'est un indépendant, un rebelle, un «spécial» dit de lui son père Yahia. La vieille Daouïa a bien essayé, avec l'aide de ses soeurs, tantes et cousines, de lui trouver une femme, mais en vain ! «Ah Yemma !»<sup>1</sup>, lui dit-il chaque fois avec beaucoup de tendre malice (ce qui fait de lui son préféré), «le jour où je voudrais une femme, tu seras la première à le savoir ; tant que je ne te demande rien, laisse-moi tranquille, ya rham oualdic<sup>2</sup>». Elle a attendu un peu, mais n'a finalement plus pensé à Sahraoui ; en revanche, sitôt que Rebail atteint ses vingt-et-un ans, elle le convainc facilement de se marier. Ce mariage, comme tout ce qui se passe chez les Arabes, serait passé presque inaperçu si Yahia n'avait sollicité l'autorisation de se servir d'un côté de la cour pour organiser la fête et recevoir, outre les parents

1. Ah Yemma : oh maman !

2. Ya rham oualdic : je t'en prie, s'il te plaît.

de la mariée, l'orchestre et les azriyat)<sup>1</sup> indispensables pour un tel évènement. Il invita alors - si cela leur faisait plaisir - les familles des patrons à y assister. Ce qu'ils firent, discrètement regroupés d'abord près du grand portail, puis près du jardin de l'autre côté de la cour. L'arrivée de la mariée à cheval, cachée par de multiples voiles et entourée de tous les cavaliers de sa famille, plus les musiciens et les danseuses, tous coiffés de chèches resplendissants, tandis que Rebaïl, son père et ses frères se rendent à leur rencontre à l'arrière du village, tous tirant des coups de feu, les impressionne beaucoup ; le portail a été grand ouvert pour laisser entrer le cortège sous les youyous des femmes ; sitôt la mariée, ses invités, les danseuses et les musiciens entrés dans l'enceinte de la maison du futur mari, les jeunes hommes ressortent pour attacher dehors tous les chevaux, eux aussi parés et harnachés, et referment le portail. Après que tous les hommes en burnous d'apparat et les femmes en oûgâ<sup>2</sup> de laine et soie blanche pardessus leurs robes chatoyantes et coiffées de volumineux turbans, aient disparu derrière les grandes toiles les isolant du reste de la cour, les Chaneboux, les Rescot et les Brazet regagnent la maison de Michel. Environ une heure après Yahia vient, avec Sahraoui et Rebaïl, leur apporter une pleine guessaa de couscous, le traditionnel r'fis<sup>3</sup> et des assiettes de gâteaux. Sahraoui, avec un sourire, leur avoue que personne n'a osé leur demander de venir le manger avec eux dans leur cour parée pour la circonstance.

- Mais, poursuit Yahia, quand vous entendrez la musique tout à l'heure, il faut venir voir danser les femmes de chez nous, les Azriyat !

Au moment où ils s'y rendent, monsieur Rescot leur dit :

- Prenez des billets pour les mettre dans les plis des foulards qui parent la tête des danseuses, c'est la coutume, une façon de participer au mariage ; les azriyat sont des femmes libres qui vont de fêtes en mariages pour les animer et se préparer ainsi une sorte de dot si elles ne sont pas encore mariées ou pour se remarier, ce qui est plus souvent le cas. Les Chaouis ont une société très tolérante et très libre où les femmes jouent un rôle presque plus important que celui des hommes.

1. Azriyat (Azria) : femmes libres, indépendantes, de la région des Aurès. Ces danseuses admises par la société sont invitées pour les fêtes, les mariages.

2. Oûga : sorte de vêtement très ample (entre le burnous et le manteau).

3. R'fis : pâtisserie (boule de semoule et de pâte de dattes pétries ensemble).

Leur arrivée par le fond de la cour est accueillie par d'interminables youyous. La mariée, toujours cachée derrière un voile est assise au centre en haut du grand cercle, de l'autre côté tout près de l'entrée du gourbi, entourée de toutes les femmes de la famille également assises ; les hommes, debout ou accroupis sur plusieurs rangs le long du mur, dès la fin des youyous de bienvenue aux arrivants, donnent à l'orchestre le signal de la danse. Venu d'Arris, il se compose d'un joueur de guesba<sup>1</sup>, un de raïta, deux de t'bel et deux de bendir. Les danseuses, aux visages gracieusement tatoués de motifs bleutés sous les foulards de couleurs vives, aux lourds bijoux d'argent, chaque cheville encerclée d'au moins deux ou trois «kholkhal»<sup>2</sup> également d'argent, aussitôt se lèvent dansant d'abord toutes ensemble au milieu puis se séparant pour longer le cercle des assistants. Après avoir participé plus d'une heure au spectacle et récompensé les danseuses, les invités européens laissent les Boulildi à leur fête et regagnent leurs maisons.

Au mois d'octobre, Odette contracte une dysenterie et malgré tous les efforts des médecins, le docteur Verdez à Batna en particulier, qui est devenu leur médecin de famille, la petite fille meurt le 20 novembre 1933. Elle a un an et demi, et tout à coup privée de son enfant, Jeanne se retrouve entre son mari et sa mère comme une âme en peine. C'est auprès de Michel qu'elle se sent le plus rassurée, pour elle ne sait quelle raison. Avec lui, elle va voir le jardin et ramasser les légumes et les fruits ; avec lui, elle se rend tous les jours au cimetière à près de trois kilomètres du village sur la route de Constantine, à pied ou en cabriolet. C'est un immense rectangle de terre rase entouré d'un grand mur, au milieu de vallonnements tout aussi nus mais recouverts au printemps d'une multitude de fleurettes multicolores. Marchant tête baissée pour ne pas regarder devant elle, Jeanne les voit maintenant ces toutes petites merveilles juste au ras de la terre, «gouttes de sang», myosotis sauvages, minuscules soucis, pâquerettes, fleurs de pissenlits, «bouquets de mariée» ; elle les voit parce qu'elle et son père «coupent» par la colline pour rejoindre l'immense portail du cimetière, laissé toujours ouvert. Pour Jeanne, une fois arrivée là, c'est chaque fois le même choc : quelques tombes là-bas au fond, et là, tout de suite à droite, cachée derrière l'énorme battant, une toute petite tombe, avec ses couronnes de perles blanches, ses angelots accrochés à côté de la

1. Instruments de musique : Gesba, Raïta, flûtes, T'bel, Bendir : Tranchon faits de peau  
2. Kholkhal : Bracelet de cheville

croix, sa fine clôture en fer forgé peinte en blanc, comme un parc d'enfant, un parc pour enfant pourtant déjà parti et ne courant plus aucun risque sur la surface de la terre. Pauline est une femme admirable dans la douleur. Son égoïsme s'éteint et elle est toute mansuétude pour sa fille qui souffre. Elle ne les accompagne au jardin de Boulhilet ou au cimetière que si Jeanne, la prenant par le bras, manifeste le besoin de son aide. Elle ne vient au secours de son chagrin, que si un signe d'elle le lui demande. Quant à Roger, il fait front bravement. Son épouse, dans la peine comme dans l'amour, ne se livre pas ; gentille, pudique, absente, elle reçoit sa tendresse sans la solliciter et affectueusement le reconforte sans pour autant se blottir contre lui. Alors il s'isole de plus en plus dans «sa» forge avec Sahraoui comme assistant, ou passe des heures avec lui sur la propriété ou au milieu des chevaux. Leur compagnie le reconforte, le rassure ; devenu expert dans l'art du dressage, et les villageois faisant souvent appel à lui, il a pris l'habitude de partager leur univers. C'est d'ailleurs le seul domaine où Jeanne et lui se trouvaient vraiment en harmonie (avant ce drame) car elle partage totalement sa passion des chevaux et est une excellente cavalière. Pour la naissance de la petite, elle n'avait d'ailleurs pas voulu de bijou mais un cheval. Et elle en a eu deux, deux belles juments que leur propriétaire ne voulait pas séparer : Câline l'alezane et la grise et altièrre Klikline.

Une année passe, un peu plus triste que les précédentes pour le clan du bas du village. Mais de même qu'inévitablement reviennent le printemps et l'été, l'espoir et l'optimisme reprennent le dessus et de petits incidents relancent la bonne humeur, font naître des sourires ou des «légendes». Par exemple, la dernière aventure du Père Chaneboux. S'en revenant d'El-Madher le chapeau de travers, ce qui voulait tout dire, de plus en plus confiant dans la connaissance du chemin de son cher Zig-Zag, il s'assoupit. Manque de pot, ce cheval le connaît effectivement si bien le chemin que, las lui aussi, il se laisse aller et finit par fermer les yeux, tout en continuant mollement d'avancer. Ça dure .... un certain temps ! mais, finalement, le chemin en décide autrement et, histoire de les réveiller, met sous leur roue une superbe ornière. Tout comme au sortir de Batna sur la route de Lambèse lors de leur arrivée en Algérie, le cabriolet bascule et Michel s'en va rouler soudain réveillé sur le bord du chemin ; il s'en tire une fois encore sans bosse ni égratignure. Zig-Zag revenu lui aussi à la réalité, le surveille, imperturbable ; visiblement il n'a pas besoin de la parole pour faire comprendre à son maître qu'il l'attend ; alors Michel se relève, remet

d'aplomb le cabriolet (mais pas le chapeau !) et, faisant claquer les guides, encourage Zig-Zag à reprendre gaillardement, comme si de rien n'était, le chemin de l'écurie.

Dans un autre registre, Daniel et Antoinette Rescot, outre leurs deux aînés maintenant mariés, ont encore deux autres garçons : l'un qui a dix-sept ans, Marc, qui est très beau et ressemble beaucoup à Roger ; et l'autre quinze, Luc, le petit diable, qui a la même toison brune et bouclée que Léo, mais la morphologie des deux autres. Ce qu'ils ont en commun, les cinq hommes d'Antoinette, c'est qu'ils sont tous des taquins invétérés ; mais Luc, plus encore que tous les autres - qui ne donnent pourtant pas leur part au chat - a de quoi vous faire devenir enragé. Pour ne citer qu'un de ses exploits, car bien évidemment ils deviennent, après, des sujets de fierté et d'inépuisable rigolade, un jour que sa mère est en train de bavarder avec d'autres jeunes femmes dans la rue du village, il tourne autour d'elle, demandant ci, demandant ça, la tirant par-ci, la tirant par-là, se faufilant à gauche pour revenir à droite, tel un moucheron, un moustique, une guêpe, bref un sale poison d'insecte, la poussant tellement à bout, qu'après l'avoir plusieurs fois prévenu en vain, excédée, elle lui casse brusquement son ombrelle sur le dos. Cela a le don de le calmer instantanément, non pas qu'il ait mal car dans l'excitation il n'a apparemment rien senti, mais les éclats de rire des femmes le vexent à un tel point qu'il en oublie pourquoi il est venu déranger sa mère et met fin d'une pirouette à son harcèlement.

Il y a aussi dans le village un très original personnage, le receveur des postes, le plus ancien fonctionnaire de Chemora, monsieur Labarrère. C'est un homme exquis et paradoxal, sociable et distant, extrêmement soigné et cependant dégingandé qui, même lorsqu'il fait chaud arbore de surprenants gilets, et ne travaille jamais sans porter des demi-manches de coton noir sur ses avant-bras afin de protéger ses tricots, chemises, vestes, ou simplement sa peau. A le voir, si invariablement présent, sérieux mais affable derrière son bureau, tandis que son exubérante collègue madame Rannucci officie au guichet, on dirait qu'il n'est venu au monde que dans le but d'occuper un jour cette place dans le bureau de poste de Chemora. La poste c'est monsieur Labarrère et monsieur Labarrère c'est la poste. Mais le détail qui fait de lui une vivante légende c'est qu'il a l'irrépressible habitude - lui si rigoureux - de boutonner de travers le vêtement apparent qu'il porte, que ce soit gilet, veste ou par-dessus, décalant toujours d'un cran bouton et boutonnière. C'est tellement systématique que les plus mauvaises

langues disent qu'il entretient cette anomalie pour se rendre original (encore qu'il soit si gentil et discret qu'on ne puisse guère commérer sur lui !). Toujours est-il que dans tout Chemora et, avec le temps, de plus en plus au-delà du village dans toute la région, dès que l'on voit quelqu'un avec un vêtement agrafé de guinguois, on lui dit «tiens ! tu t'es boutonné à la Labarrère aujourd'hui». «Être boutonné à la labarrère» devient donc finalement une expression.

La douleur s'endort un peu dans le cœur de Jeanne ; «Y a d'la joie» lui chante Marthe pour la refaire sourire, ou bien un autre entonne à pleins poumons «je chante, teu, je chanteu soir et matin, je chante, teu, sur mon chemin.... » et Jeanne effectivement sourit, Jeanne retrouve dans chaque jour qui naît la lumière de l'espoir. Croyante, profondément, elle prie Dieu pour qu'Il l'aide à retrouver la joie. Sans doute l'aide-t-Il, car doucement elle recommence à fredonner, et le village rasséréné se remet peu à peu lui aussi à danser. On se trémousse en écoutant Joséphine Baker, on roucoule avec Rina Ketty ou Tino Rossi, et on fait les imbéciles sur des airs de Maurice Chevalier (auquel Roger ressemble beaucoup, aux dires de tous), pour ne parler que des chanteurs les plus célèbres ; puis la folie les ayant bientôt repris, dans leurs bien-aimés bals, les «séries» font suite aux «séries», à savoir : après les javas et les valse, on attaque les tangos, puis les polkas et les mazurkas pour se redégourdir un peu et faire plaisir aux anciens, avant de très exotiquement se déhancher avec les rumbas et les coucaratchas ; dans le milieu de la soirée, histoire de souffler un peu, de défaire les couples et de s'amuser de nouveau tous ensemble, tout en dansant sur un rythme de marche très entraînant, on fait un grand cercle pour la «danse du torchon» : un danseur seul au milieu de cercle doit aller, en dansant, déposer son torchon devant une personne du sexe opposé, les deux s'agenouillent dessus et s'embrassent tandis que le cercle continue de tourner en dansant, le dernier arrivé répétant l'opération devant un nouveau partenaire, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous les participants se soient trouvés agenouillés sur le torchon. Il y a aussi, pour varier les plaisirs, la «série blanche» : durant toute une série java-valse-tango-rumba, ce sont les femmes qui vont inviter les hommes ; et la «série noire» où, alors que vous êtes bien tranquilles à flirter gentiment (car il y a là toute la famille : les vieux et les enfants, jusqu'à des heures très avancées !), il y en a un qui vient vous frapper sur l'épaule pour vous souffler votre cavalière ; on regarde vite à côté pour immédiatement faire de même, sinon il faut partir à la chasse d'une partenaire

récemment abandonnée ; la fin du bal est annoncée et éternisée par un étourdissant quadrille, aux quatre figures parfaitement connues de tous les danseurs et exécutées avec rigueur et fougue, dans un délirant enthousiasme jusqu'aux tout derniers accords de la musique.

Le chagrin semble définitivement relégué au second plan au printemps de 1934 car deux vagues d'euphorie enchantent tour à tour l'univers des deux jeunes ménages Rescot : l'une après l'autre, Marthe et Jeanne se trouvent enceintes, la première devant accoucher au mois de janvier prochain, la seconde au mois de mars. C'est alors le grand bonheur, la plénitude effervescente, qui donne à tout un sens plein et une saveur particulière. Les allées et venues des deux couples entre le village et la ferme se multiplient, les femmes échangeant patrons de robes de grossesse (ensuite exécutées par Pauline bien évidemment), modèles de layette, tricotés par les futures mères, grand-mères et amies, avec ardeur, recettes de toutes sortes, le tout dessiné, expliqué avec force détails, application et sérieux, dans des cahiers d'écolier soigneusement tenus et très artistement décorés. Lorsque les rencontres ont lieu à la ferme, cela se passe le plus souvent entre elles deux tandis que leurs maris vont inspecter les champs, rencontrer les ouvriers, voir le troupeau ou les dépendances nouvellement construites ; mais, lorsque c'est Marthe qui vient à Lutaud, dans la maison du haut du village au sacro-saint moment du «quatre-heures», qui est un rite dans cette communauté villageoise où tout le monde se lève très tôt et déjeune aux environs de midi, on coupe avec délectation la longue après-midi d'une pause douceur, avec café ou chocolat au lait pour les enfants et les gourmandes, ou café noir pour les raisonnables, plus tartines de beurre ou de confiture, ou quatre-quart ou marbré - spécialités de Jeanne -, ou patiences - spécialité d'Amélie -, ou oreillettes - spécialité de Marthe -, ou ou ou ou, car en pâtisserie elles en connaissent un rayon les Lutaudiennes ! Au moment du quatre-heures donc, leurs amies viennent se joindre à elles pour partager ces délices, et finir l'après-midi en essayages, tricotage, brochage et papotages, qui ne prennent fin qu'au moment d'allumer les lampes car il n'y a toujours pas d'électricité à Lutaud, ni d'eau courante d'ailleurs ! Deux d'entre ces jeunes femmes leur sont plus particulièrement proches : Justine Fremacci de Marthe, et Nounette Brissot de Jeanne. Toutes les deux sont de piquantes brunes, la première adorablement menue et rieuse, la seconde plus grande, svelte et élégante, que les deux belles-soeurs comparent aux photos d'actrices de cinéma vues dans les magazines.

Il faut dire que Marthe Rescot, épouse de son très aimé Léo, n'est plus l'époustouflante Marthe Demahut venue au mariage de son frère. Marthe l'amoureuse, contaminée par son farouche solitaire, confrontée près de lui aux multiples travaux de la ferme, n'a que faire maintenant d'extravagantes toilettes ; il lui suffit de protéger sa naturelle beauté pour plaire à son mari et de lui faire honneur lorsqu'ils consentent parfois à sortir de leur repaire. Nounette, elle, est l'épouse d'Émile Brissot, propriétaire de la maison occupée par Jeanne et Roger, homme apparemment très aisé mais extrêmement simple et discret, de dix ans l'aîné de son épouse (qui, elle, a l'âge de Marthe) dont il a deux enfants Eliette et Roland qui ont sept et cinq ans.

Le 24 janvier 1935, Marthe donne naissance à une petite fille, qu'ils avaient décidé de prénommer Josette (si c'était un garçon ce devait être Jérôme !). Elle est toute brune et bouclée comme son papa, qui la regarde émerveillé en la remettant dans les bras de sa femme encore plus chérie. C'est la nouvelle sage-femme de Lutaud, Madame Seroyer - une fille de Batna qui a épousé un vieux garçon du village (il a trente-sept ans !) - qui l'accouche, aidée de la maintenant très expérimentée madame Chaneboux. A l'annonce de cette nouvelle, le Père Rescot faisant contre mauvaise fortune bon cœur se dit que «ça commence décidément à bien faire !», et aussitôt s'adonne, pour exhaler son désagrément, à une impressionnante série d'éternuements d'une épouvantable puissance. C'est ça sa légende à lui : la capacité sonore de ses éternuements. Et rien ne le ravit plus qu'un lointain voisin lui disant «Je vous ai entendu éternuer ce matin, monsieur Rescot, vous avez l'air en pleine forme !». En tout cas, pour le moment, il ne lui reste plus à l'éternueur qu'à espérer que Jeanne et Roger aient enfin un fils qui assurera la pérennité de son nom.

Eh bien non ! Le 9 mars, à quatre heures du matin, en l'absence de madame Seroyer partie à Saint-Arnaud accoucher une cousine, c'est un jeune et beau médecin juif de passage chez ses amis Brissot qui va venir dans la petite maison aider Jeanne, naturellement assisté de Pauline, à mettre au monde une autre petite fille, Sylviane. Cette fois c'en est trop et lorsque, vers six heures du matin, on annonce la nouvelle au grand-père indéniablement trahi par les siens, tous les voisins des alentours peuvent l'entendre s'exclamer avec une éclatante fureur «Encore une pisseuse !», pour demander aussitôt en sourdine : «Tout s'est bien passé, au moins ?».

Pour les deux jeunes mamans, il n'y aura pas de plus beau printemps que celui de 1935. Marthe et Léo sont restés au village dans la

grande maison des Rescot, l'heureux père abandonnant tous les jours ses deux chéries pour «descendre» dans sa ferme du djebel Fedjoudj afin de voir ce qui s'y passe. Très vite, Jeanne ayant vraiment peu de lait et de mauvaise qualité, c'est Marthe dont les seins gonflés et généreux ne demandent qu'à nourrir, qui va allaiter les deux petites filles, leur Josette toute brune et sa blonde petite cousine.

Avec ce bébé plein de vie, toujours prêt à rire et, un peu plus tard, à se jeter dans ses bras, Jeanne retrouve enfin confiance et gaieté. Pauline, rassurée, affiche - pour la première fois de sa vie de femme - un sourire satisfait et heureux ; quant à Amélie, qui aurait tant aimé avoir une fille après ses deux garçons, elle devient complètement gâteuse d'admiration devant cette captivante petite Sylviane.

Un nuage cependant vient un peu assombrir leur ciel : Jeanne et Roger vont devoir libérer la petite maison que les Brissot sont obligés de donner à un de leurs parents. Sous la houlette de monsieur Battaggi, Roger, Michel et Sahraoui, s'attellent à la construction de deux pièces supplémentaires à la maison des Chaneboux. Ça ne l'enchant guère, Roger, mais pour l'instant ils n'ont pas les moyens de faire autrement. De toute façon, il a tellement pris son parti d'être un mari «raisonnable», heureux certes, respecté et choyé certes, mais tellement frustré dans son besoin de passion et d'amour, qu'il n'en est plus à un avatar près. Et puis, et puis, il *sent* qu'il va lui arriver quelque chose, pas une calamité, ni un drame, non, quelque chose qui va tout bouleverser, quelque chose qu'il fuit inconsciemment, contre quoi il tente de lutter sans même savoir exactement ce que c'est, mais qui s'est installé dans son besoin d'élan et semble tout à la fois l'aspirer et le projeter hors de lui-même avec une violence telle qu'il préfère n'y pas penser du tout, faire comme s'il ne comprenait rien à cet invisible et encore lointain cataclysme. «Surtout que, se dit-il, les jours à venir ne s'annoncent pas sous les meilleurs auspices entre Jeanne qui ne vit plus que pour sa petite fille et cette peu facile belle-mère ! Tiens bon, Roger, cale-toi bien contre ta propre force, ce n'est certainement pas le moment de flancher !» ne cesse-t-il de se répéter.

Oui, bien sûr ! Mais même dans ses plus pessimistes prévisions, il était encore loin de la réalité qui l'attendait, le pauvre petit gendre ! Pauline, qui était déjà une mère exclusive, envahissante, une femme acerbe vis à vis des hommes - et de celui qui lui a pris sa fille en particulier -, maintenant qu'elle est aussi grand'mère, s'estime investie de nouveaux droits et pouvoirs, qu'elle s'empresse de mettre en place et

que Jeanne toute à sa comblante maternité ne conteste qu'à peine. Une fois installés à côté des Chaneboux, les jours deviennent très vite infiniment difficiles à vivre. Sous prétexte de l'enfant qu'il faut nourrir, d'un travail à faire, de quelque chose qu'elle a oublié, d'un conseil qu'il lui faut absolument donner, Pauline fait irruption chez eux de bon matin. Les réveils sont alors de véritables cauchemars car elle n'a de cesse de faire lever Jeanne puis de la harceler - par d'impitoyables et hargneux va-et-vient entre leurs deux logements, ponctués de remarques et de marmonnements - afin qu'elle fasse enfin lever ce «flemmard-qui-se-prélasse-au-lit-au-lieu-d'aller-s'occuper-de-tout-ce-qui-l'attend». Et Jeanne, au supplice, oscille de l'un à l'autre, incapable de se convaincre que l'un plus que l'autre a tort ou a raison.

Roger, que rien n'exaspère plus que d'être contraint, a tout naturellement la réaction inverse de celle escomptée. En effet là-haut, dans leur petite maison, quand il avait encore espoir de faire vibrer sa petite femme - car il est vraiment amoureux d'elle, elle a un si joli corps, Jeanne, de si beaux seins et une peau satinée si douce ! -, lorsqu'il était encore confiant et enjoué, c'était souvent lui le premier debout -plaisantant-fredonnant-sifflotant- pour lui préparer ce petit déjeuner, qu'elle adore, et le lui apporter au lit. Ici, il feint le sommeil (elle le sait) et prend un malin plaisir à mettre hors d'elle cette belle-mère, que par moments il ne peut visiblement plus supporter, et qui le regarde donc comme s'il était le dernier des voyous.

«Ah ! c'est comme ça ! eh bien, elle va voir la belle-mère !» se dit-il de plus en plus excédé au fil des mois, bien décidé à pousser la hargne de cette dernière jusqu'à ses limites ; cela le rend d'autant plus fou, que Jeanne, de façon tout à fait naïve et naturelle - entre dans le jeu de sa mère l'obligeant, lui, à se dénaturer de plus en plus pour devenir ce qu'elles finissent par croire qu'il est : un fainéant, un égoïste, bref presque un salaud ! Et, jour après jour, sournoisement, sa vie devient véritablement un enfer. Il en arrive même à se remettre intérieurement en question tant il est déboussolé par ce climat déphasant. Fainéant, il ne l'est pas du tout, un peu cossard de temps en temps, ça oui ! Mais il n'a jamais hésité - par exemple - à se placer pour la saison des battages afin de gagner un peu d'argent, ni à se lever aux aurores pour n'importe quels travaux indispensables à la ferme. Le Père Rescot n'aurait d'ailleurs jamais permis que «son grand» ne tente pas de relever tous les défis. Et il est vrai que Roger, lorsqu'on lui fait confiance et le laisse libre de ses décisions, est un homme plein de talent qui mène à bien

tout ce qu'il entreprend. Passionné de mécanique, il n'a pas son pareil pour manipuler et réparer tous les véhicules, de la voiture au tracteur, du poids lourd à n'importe quel engin agricole ; nul mieux que lui ne sait dresser un cheval et le monter ; devenu maître de la forge que le Père Chaneboux, qui lui l'aime bien, lui abandonne volontiers, il prend un plaisir de créateur à réparer tous les outils, ou à les transformer. Dans un tout autre registre, il s'improvise même coiffeur parfois, coiffeur bénévole il va sans dire, pour le plaisir, le sien propre et celui de ses «clients» ; car non seulement il manie peigne, ciseaux, tondeuse, rasoir et brosse, avec une habileté réjouissante, mais il donne en même temps libre cours à sa verve et à un goût de la comédie qui font le régal de ceux qui l'entourent. Avec Sahraoui comme commis, donc comme homme de confiance, il est tranquille ; à eux deux ils gèrent pratiquement toute la propriété, ne laissant au brave Michel que ce dont il veut bien se charger, à commencer par l'entretien de son magnifique jardin devenu célèbre bien au-delà de la région. Roger et Sahraoui ont largement multiplié le cheptel ovin et c'est un bonheur de voir la cour de la ferme se remplir chaque soir du grand troupeau qui rentre ; Michel, lui, se débrouille très bien dans la vente de ses légumes et de ses fruits ; Pauline gère la volaille, le lait, le fromage et les œufs, et Jeanne s'occupe de la maison avec Adda, la première pour les repas et la pâtisserie, la seconde pour le ménage. Tout aurait donc pu être parfait ! Hélas, dans cette atmosphère de pudeur étriquée et de hargne permanente qu'entretient malintentionnellement Pauline, l'énergie de Roger, son imagination, sa créativité, au lieu de s'épanouir, virent irréversiblement à la révolte. Presque involontairement, en réaction, son esprit naturellement taquin secrète les plus perfides astuces, invente les plus méchantes attitudes, se complaît dans la plus perverse provocation. C'est sa façon à lui de résister pour ne pas être écrasé, de se protéger de ces femmes, dont l'une le déteste, et l'autre ne sait ni l'aimer ni le défendre. Il a décidé de ne pas subir comme l'autre homme de la maison, son trop brave beau-père ; il pense parfois que Michel s'est lui aussi défendu, à sa façon : il s'est éclipsé, retranché, dans son éternelle bonne humeur ; en parallèle à la quotidienne existence, il rêve sa vie et s'est construit un univers pour ne pas avoir à se battre sans cesse ou risquer d'être détruit. Mais tout le monde n'a pas cette faculté d'abstraction, cette bonhomie en guise de carapace. Roger, lui, est différent et il a envie d'être lui-même totalement ! Il veut la construire, la sentir, la goûter, l'apprécier, sa vie, en en payant tous les prix ! Il se sent d'attaque et ne doute pas de trouver un moyen de s'en sortir.

Et l'occasion va se présenter. D'abord pour une raison financière : après une très mauvaise récolte, il est obligé de chercher un travail et décide de se rendre à Constantine pour essayer de trouver une place de chauffeur de car. Il a envie de bouger, de s'aérer, d'aller voir ailleurs ce qui se passe. Il sait qu'en ville des sociétés privées sont en train de créer de nouvelles lignes de transport de voyageurs ou d'intensifier celles existantes. Pourquoi ne pas suggérer d'en faire une sur Chemora qui n'est desservi que du côté de Batna ? Être responsable d'une ligne régulière, voilà qui lui irait comme un gant : il adore conduire, se débrouille très bien en mécanique et, en plus du bonheur de ne plus se sentir prisonnier, il pourrait malgré tout être près des siens ! L'idéale solution, quoi ! Il se rend donc à Constantine, déterminé à tenter sa chance, à plaider sa cause, bref à tout faire pour gagner. Alors qu'habité par son besoin de convaincre et son angoisse de revenir bredouille, il descend de la Place de la Brèche et entame la rue Caraman, qui voit-il arriver face à lui ? Nounette Brissot. Du coup, il ne pense plus à rien. Il la regarde avancer, fine et dansante, et réalise que c'est elle le quelque chose qui lui brouille l'esprit depuis quelque temps, le quelque chose qu'il sentait devoir lui arriver et qu'il appréhendait tout en le souhaitant. En effet, au fil de leurs nombreuses rencontres, si au début - par respect pour leurs conjoints respectifs, les familles, le village - ils n'ont pas voulu accorder d'importance à l'attrait qu'ils ont l'un pour l'autre, plus les occasions se sont multipliées, plus leur mutuelle frustration, leur goût commun du «poivre» de l'existence, et leurs natures passionnées, excessives, les ont amenés à s'espérer, à se guetter, à échanger des avis, des impressions par leurs seuls regards, à se parler sans rien se dire au milieu de tous les autres, puis - toujours muettement - à se promettre ils ne savaient pas quoi, ou tout simplement à attendre que le moment vienne où ils pourraient enfin communiquer. Et il semble, aujourd'hui, que ce moment soit arrivé. Ils sont là, loin du village, l'un devant l'autre, l'un près de l'autre, muets, ne sachant plus de quel côté ils veulent aller, ce qu'ils veulent se dire, osant à peine se regarder. Il parvient enfin à articuler : «Je suis venu à Constantine pour chercher une place de chauffeur, j'ai tellement envie ..... ». Il voulait dire qu'il avait tellement envie de s'évader, mais s'arrête soudain pour ne pas se mettre, inexplicablement, et à son grand désarroi, à pleurer. Malgré lui, sa voix s'est brisée et elle, tout aussi bouleversée, lui prend la main en disant : «Et moi, Roger, j'ai tellement, tellement, tellement envie de toi !». Jamais, jamais, jamais, ni lui ni elle n'ont fait l'amour comme ils le font un instant plus tard ce jour-là, dans un pays qu'ils

viennent à peine de découvrir, au beau milieu de Constantine. Un pays où chantent de multiples cascades, une oasis en plein désert, un pays où un flamboyant vol d'oiseaux les entraîne dans le ciel, loin, loin, loin, au-delà de tout, dans leur nouvel univers : l'amour fou. Un amour fou qui éclot, explose, les engloutit, dans le ravissant appartement qu'elle possède depuis très longtemps en ville mais qu'aujourd'hui elle investit, vraiment, pour la toute première fois ! Du coup, non seulement trouver une place de chauffeur de car est nécessaire pour le mieux-être du ménage de Roger, mais cela s'avère indispensable pour leur survie d'amants ; et bien évidemment, pour que tout soit parfait, c'est la ligne Constantine-Chemora qu'il lui faut obtenir. Galvanisé, euphorique et confiant, il n'a aucun mal à convaincre le directeur qui le reçoit quelques heures plus tard. En fait, la compagnie avait déjà envisagé le projet, et il arrive au moment opportun. Sans le moindre mal, après les essais, l'examen médical et le test de ses connaissances mécaniques, il obtient donc la place et commencera à travailler dès le début de la semaine suivante ; d'ores et déjà, le directeur lui présente son inséparable compagnon de route, son convoyeur, un dénommé Merzoug, Merzoug Bendira.

Dès lors la vie à Lutaud, telle les rondes roses roses du jardin de Boulhilet, va bienheureusement gonfler ses pétales et laisser échapper son généreux parfum. Chez les Chaneboux-Rescot ; après un instant de trouble intense, sans qu'il y ait eu de tempête, tout se remet en place. Non seulement Jeanne ne s'aperçoit de rien, mais avec sa petite fille elle est une femme comblée. La maternité lui offre enfin un exutoire à la mesure de son immense richesse intérieure et de son besoin de donner ; cette enfant riieuse et pleine de vie semble effacer tous les chagrins, annihiler toutes les angoisses. De plus, l'humeur de Roger, que ce nouveau travail semble remplir de joie et d'entrain, est maintenant toujours excellente ; il est patient avec elle, différent, comme décidé à attendre qu'elle veuille bien venir à lui de son plein gré. Pauline, elle aussi apaisée, ne les harcèle plus et Jeanne n'a donc pas à subir l'insupportable pression que sa mère exerçait sur eux. Dans les deux familles on se réjouit de voir à quel point Roger semble métamorphosé. A part le dimanche où il flemmarde un peu - et encore pas beaucoup car il y a toujours quelque chose à faire, soit à la ferme, soit au village, or il est maintenant toujours partant ! - le reste de la semaine, il se lève très tôt et quitte la maison pour toute la journée ; parfois même il passe la nuit à Constantine lorsqu'il ne peut revenir

avec le car sur Chemora. Ce nouveau rythme allège tellement l'atmosphère de la maison que personne ne trouve à s'en plaindre et Jeanne peut tout entière se consacrer à sa petite fille que tout le monde s'accorde à trouver adorable et particulièrement attachante. Contrairement à Odette, toujours un peu chétive et silencieuse, Sylviane est une enfant éclatante de santé. Exubérante, enthousiaste, enjouée, sans cesse en mouvement et prête à courir, à danser ou à rire, elle est la joie de vivre personnifiée. Marthe dit : «En voilà une qui est heureuse d'être au monde et d'y voir clair» ; Amélie, qui l'adore, l'appelle «sourire émerveillé» ; Pauline, éternelle anxieuse, est partagée entre la satisfaction de voir sa fille enfin heureuse et la crainte que leur «rayon de soleil» ne se casse le cou ; Michel, bien sûr, est absolument séduit ; quant aux Rescot, ils sont ravis entre leurs deux petites filles, sage brunette et blonde tornade, et le «maître éternueur» en oublie presque les petits-fils souhaités ! Si Josette séduit par sa douceur et son incroyable gourmandise, dans le village il n'en est pas un qui résiste à Sylviane, le lumineux petit cyclone, surtout pas Sahraoui vers lequel elle court pour se jeter dans ses bras dès qu'elle le voit apparaître ; cette petite est à l'évidence irrésistiblement attirée par la communauté indigène qui le lui rend bien. Le gourbi des Boulildi, sitôt qu'elle commence à savoir bien marcher, et très vite à courir, elle s'y précipite à la moindre occasion et lorsqu'on a perdu Sylviane, chacun sait où la retrouver. Ses parents et grands-parents ont très vite compris que non seulement rien ne risquait de lui arriver chez Yahia et Daouïa, mais que toute la famille la chérissait et la protégeait. Ainsi, presque à leur insu et malgré eux, ils se sont trouvés mis devant le fait que Sylviane était autant chez elle dans les maisons des parents et grands-parents que dans le gourbi des Boulildi. Et personne n'a pu l'en empêcher car cela s'est produit spontanément et dans le plus pur élan d'affection. Lorsqu'elle croise en riant leur chemin, même les hommes Brazet, qui de leurs longues pattes la saisissent au vol comme de grands insectes un brin de paille, ne cherchent pas à la retenir et sourient de la voir courir vers l'attractif gourbi. Quant à Roger, littéralement fou de sa fille, lui-même très proche des Indigènes et parlant couramment l'arabe et le dialecte chaoui, il ne s'en préoccupe pas du tout car en cette époque il est un des hommes le plus heureux du monde. Tout semble lui réussir puisque même sa si prude Jeanne se laisse maintenant, timidement, très timidement, un peu plus approcher ; et lui - délirant de passion pour sa volcanique Nounette - peut se permettre vis à vis de sa petite femme une indulgente patience et une fraternelle sollicitude.

## CHAPITRE 6

### L'église

Un bonheur n'arrivant jamais seul, en septembre 1936 un autre événement vient bouleverser le village, un événement ÉNORME : on va construire une église à Lutaud, en face de la maison de Justine, de celle des Brémot et du chemin qui mène chez les Galdi, devant le tryptique école-mairie-poste, pratiquement au milieu du village. Il semble que les grands frênes, toujours en conciliabule depuis l'arrivée des Chaneboux-Brazet mais tellement plus majestueux maintenant, aient su de toute éternité que l'espace qu'ils entouraient de leurs vertes présences n'avait été protégé que dans le seul but d'y construire un jour la maison de Dieu.

Cette nouvelle pour Jeanne, peut-être encore plus que celle d'avoir un enfant, est un véritable bouleversement. Si la maternité l'a enrichie en lui faisant prendre conscience du bonheur qu'elle a à donner et à se dévouer, le fait que monsieur Frogannocci vienne la solliciter pour faire partie avec son amie Nounette du Comité pour la construction de l'église, est pour elle comme une fulgurante révélation. Tout d'un coup, la petite Jeanne, fille de Pauline, épouse de Roger, et mère d'une petite fille, se sent investie par une réalité qui l'habite certainement depuis toujours mais dont elle n'a encore jamais eu conscience : sa foi. Bien sûr elle est chrétienne, a été baptisée et a fait sa première communion, bien sûr elle aimait aller prier dans la toute petite église de Prompsat, et elle continue de prier tous les soirs avant de s'endormir (en cachette, comme si elle avait honte), oui bien sûr tout cela est vrai. Mais tout cela n'est rien en comparaison de ce qu'elle éprouve aujourd'hui, parce qu'aujourd'hui elle vient de comprendre VRAIMENT ce que veut dire le fait de vouloir penser à Dieu et de pouvoir LUI prouver son amour en faisant quelque chose à Sa gloire. Et cela est certainement le bonheur le plus absolu qu'elle ait jamais connu à ce jour.

Elles sont quatre pour former ce comité chargé de collecter les fonds, deux Corses et deux Françaises. Ces deux dernières étant Nounette Brissot, la présidente, et Jeanne la trésorière, elle qui n'a jamais aimé les chiffres ! Cela, en l'occurrence, n'a plus aucune espèce d'importance car son mysticisme va pallier toutes les failles. Pour elle, la mission qu'on vient de lui confier est une tâche sacrée, donc primordiale, et elle se sent capable - pour réussir au mieux - de pouvoir faire face à tout. Et, en effet, pour la première fois, elle va donner là libre cours à son imagination, déployer une incroyable énergie et faire preuve d'un insoupçonnable esprit d'initiative. Ainsi, la discrète, l'effacée Jeannette va devenir le plus acharné des membres du Comité. Toute brillante de ce feu sacré, elle brave mère et mari, auxquels elle ne demande aucun avis, confie Sylviane à Pauline et Amélie, et - sur Câlina ou Klikline - galope entre toutes les fermes de la région ; elle sollicite par écrit son oncle Jantaine, devenu maire de Fom-Toub, ainsi que les vieux amis des Aurès, qui se montrent très généreux ; se rend par le car à Batna chez Tante Adrienne, afin de pouvoir également convaincre ses clientes : oncle, tante, clientes, et parents des clients, conquis, se montrent très généreux, les Lago et leurs amis également ; bref, partout où elle va, c'est un vrai succès car elle quête comme elle prie, avec ferveur, avec joie, avec passion, et il ne viendrait à l'idée de personne de refuser d'aider un avocat aussi convaincu de la grandeur de sa cause. Un jour, à bord du car de monsieur son mari, elle se rend même à Constantine avec Nounette et les deux autres membres du Comité, afin de faire le point avec les responsables ecclésiastiques de l'évêché. Jeanne veut aussi profiter de ce voyage pour essayer de récolter d'autres fonds du côté de la belle-famille et de ses multiples connaissances. Roger n'en revient pas. Ce changement le laisse pantois. Il voit d'un œil triplement mauvais la présence de sa femme dans cette agitation. Primo, parce que cette «affaire» leur est tombée dessus sans qu'il ait eu le temps de faire ouf et qu'en bon pied-noir qu'il est, il lui déplaît foncièrement de voir son épouse préoccupée d'autre chose que de lui-même, ses gosses et sa maison ; deuxio, parce qu'en bon mâle qu'il est, il se sentirait autrement plus euphorique avec la seule présence - à bord de son engin d'évasion - de son attentive amante, plutôt que de les voir là toutes les deux avec les deux autres «tartignolles» dont il se méfie comme de la peste (parce que grenouilles de bénitier + langues de vipère = une moitié de comité drôlement dangereux à côtoyer) ; et troisio, parce qu'en plus, il n'ose même pas

«se la ramener» de crainte de créer des conflits et risquer de perturber complètement le ciel de son univers secret, ce dont il ne veut à aucun prix. Résultat, c'est vrai qu'il est fier et heureux lui aussi - comme tous les habitants du village - de la construction de cette église, mais Bon Dieu de Bon Dieu (oh pardon, Seigneur !) que ça tombe mal et que ça l'enquiquine !

Tout va bien cependant pour Lutaud et ses habitants où cet important chantier donne une autre activité, parallèle à celle des travaux de la terre. Sylvain et Denise, ainsi que Jean-Jean, les cafetiers-épiciers-restaurateurs du village, se frottent les mains car le commerce marche bien avec ces ouvriers qui arrivent sur le terrain aux toutes premières heures du jour pour repartir chaque soir sur Aïn M'Lila ou Aïn Kercha ou El-Mahder. Il y a maintenant deux «cœurs» dans le village, l'un à l'entrée du côté de Batna : le battement fidèle et régulier du moulin de Dappello qui rythme la vie du village depuis qu'il existe, tout auréolé de la poussière des grains de blé et d'orge réduits en semoule et farine et, au centre, le chahut bruyant des voix, des engins, des outils, autour des grands murs qui s'élèvent doucement. Tous les habitants surveillent de près l'avancement des travaux ; c'est une grande émotion pour ces villageois de se dire que bientôt une église va s'élever là, avec un clocher et ses cloches, et ses messes. Le fait d'avoir une maison de Dieu les reconforte et les enorgueillit ; leur village va être enfin un VRAI village et, à cette seule idée, ils se sentent déjà plus réellement présents sur cette terre, agréés par le Seigneur, protégés. Inconsciemment, voir construire leur église sur ce sol est pour eux une justification, une authentification !

Pour parfaire cette plénitude, dès la fin des battages à la mi-juillet, une fois la récolte 1937 - médiocre - vendue, et les semences à l'abri pour l'automne prochain, tous les Auvergnats s'en vont prendre des vacances dans leur Puy-de-Dôme natal, accompagnés du mari de Jeanne et de son plus jeune frère, Luc. Ils y resteront jusqu'au 10 septembre, excepté Roger qui devra revenir à la mi-août, pour reprendre son travail de chauffeur de car. Nounette et lui jubilent : cet emploi est décidément une chance inouïe puisqu'il lui permet de se libérer des contraintes familiales en toute bonne conscience, elle se rendant disponible comme elle le veut. Ces deux amants, en effet, vivent d'autant mieux leur passion qu'elle ne fait de mal à personne autour d'eux.

Les vacanciers sont donc tous très heureux de partir. Le train jusqu'à Philippeville, le bateau jusqu'à Marseille, puis le train jusqu'à

Riom, n'émerveillent plus autant les voyageurs. Mais c'est tout de même avec un profond sentiment de joie que les Chaneboux-Brazet redécouvrent les paysages de leur douce France. Roger, à son grand étonnement, en éprouve lui aussi un très vif plaisir ; il trouve Jeanne rayonnante et il est éperdu d'admiration devant sa lumineuse petite Sylviane. Luc, lui, n'a pas assez d'yeux pour se régaler de toutes les filles que les quais, les rues, les wagons, les gares, et les haltes, mettent sur leur chemin. Il y en a aussi en Algérie bien sûr, et de très belles, mais les Pieds-Noirs sont comme les Arabes : leurs femmes et leurs filles sont sacrées, et il ne s'imagine pas les dévorant ainsi des yeux. C'est tout simplement IM-PEN-SA-BLE. Sous ce ciel de France, au contraire, il y a comme un air de liberté, de folie, de sensuelle exaltation, qui conviennent à merveille à ses 17 ans affamés et resplendissants ! D'ailleurs, durant ce séjour, ce n'est ni le Puy-de-Dôme, ni la noire cathédrale en pierre de Volvic de Clermont-Ferrand, ni son usine Michelin, ni la beauté de Vichy et de ses superbes parcs, ni le luxe et la magie de Châtelguyon, qui s'imprimeront dans sa mémoire, mais les silhouettes, les regards, les formes, les peaux, les rires, frôlées, accrochés, caressés, senties, échangés, lors des promenades dans les chemins et les bois avec les petites Auvergnates tombées sous son charme, et tous les bals de village où il est, sans absolument aucun doute et à son plus humble avis, le plus beau des garçons. Son frère aîné et lui partagent un amour fou de la danse et de la fête, et Jeanne est une excellente danseuse ; il est bien inutile, alors, de dire qu'ils s'en donnent tous à cœur joie. Luc un peu dans tous les bals des villages alentour lorsqu'il est seul, aux «Chouettes» lorsqu'ils sont tous les trois avec de jeunes parents ou alliés des Chaneboux et Brazet . «Les Chouettes», guinguette trônant toute seule sur sa petite colline à l'écart des villages, est un lieu ravissant à seulement 1 kilomètre de l'«Auberge de la poste» de Combronde où les accueille Jeanne, sœur de Pauline et marraine de sa fille Jeanne. Aux «Chouettes» on mange sous les marronniers et les tilleuls, en pleine campagne, les flots de musique inondent l'espace et ils trouvent tous cet endroit enchanteur. Madame Jeanne Fournier-née Brazet pourrait être appelée une belle femme, grande et robuste, serrée dans son corset, toujours extrêmement «bien mise». Elle en impose beaucoup à son personnel : un «valet» et une ou deux serveuses selon l'affluence, à ses livreurs et à ses clients. Ces derniers sont surtout des marchands de bestiaux et des bouchers de toute la région : Riom, Issoire, et Clermont-Ferrand compris. Les jours

de gros marchés, principalement celui du premier lundi du mois, il y a foule sur la place où beaucoup des acheteurs de veaux portent encore d'amples blouses sombres et des galoches, sauf les plus jeunes. «L'Auberge de la poste» et son voisin «Dumas» doivent alors affronter plusieurs services où l'on sert à tous ces bruyants maquignons des tripes succulentes et d'incomparables tripoux, largement arrosés il va sans dire ; ces ripailles font généralement suite à la conclusion d'un satisfaisant marché, après que vendeurs et acheteurs aient «topé là» sur l'aire même de la foire aux bestiaux. Jeanne Fournier est alors reine dans sa salle et respectée de tous car, bien qu'ayant un amant (on ne peut plus discrètement caché), elle affiche avec une rigide élégance son statut de patronne et de veuve de guerre, sans enfant certes mais non sans aplomb. Une vraie femme de tête, comme on dit. Les frères Rescot ne se risquent guère à la fanfaronnade en sa présence. Madame Chaneboux, en comparaison, leur apparaît comme une bonne brave paysanne pied-noire. Quant à Michel, il est visiblement fort impressionné par l'évolution de cette surprenante belle-sœur.

C'est pourtant avec beaucoup d'empressement qu'ils attendent leur retour sur le sol d'Algérie. Et lorsqu'ils voient apparaître la grande plaque bleue annonçant «Lutaud», leurs cœurs se gonflent de joie ; maintenant c'est ici qu'ils se sentent chez eux ; ici que l'aride terre les enracine et semble leur appartenir totalement avec ses acacias qui embaument, les places nues, les herbes et les cailloux, toute cette lumineuse étendue qu'ils ont su apprivoiser. Comparé aux minuscules villages auvergnats dissimulés dans leurs bois ou leur bosquets, leur Lutaud éclatant et solitaire au milieu de l'immensité leur paraît magnifique. En plus, durant leur absence, les murs de l'église ont spectaculairement monté et leur fierté n'en est évidemment que plus grande. Cependant à leur première visite au cimetière, le désert leur rappelle sa relative proximité car ils ont la surprise de trouver son entrée presque totalement bouchée par une dune de sable venue pendant l'été se caler contre le battant du portail resté fermé.

Hélas, l'année suivante, lors du grand bal des moissons durant lequel a été organisée une tombola au profit de leur église, Michel qui depuis deux ans était sujet à des attaques relativement sans gravité, en a une qui le laisse définitivement paralysé. Pauvre amoureux de la vie, il aura au moins eu la chance de revoir son Auvergne natale dans de bonnes conditions ! Il est désormais cloué dans son fauteuil, sa canne toujours à la

main, et regardant les autres s'agiter. Heureusement aussi, pour cet être obstinément voué à la joie, même si quelque chose a craqué dans sa tête, même s'il lui est souvent difficile de parler intelligiblement, il n'est pas privé du plaisir de communiquer avec les autres grâce à son rire et son éternelle bonne humeur. Le soir, c'est tantôt Roger, tantôt Sahraoui, qui l'aide à se mettre au lit, souvent les deux, car ils ont besoin de manifester ainsi leur profonde affection à cet homme tout de bonté.

A la fin de l'année, alors que l'église est pratiquement terminée et que les membres du comité sont en quête d'une cloche pour lui donner une voix, un autre fait va révéler la volonté peu commune de Jeanne la naïve, dont la paralysie de son père bien-aimé a encore un peu plus confirmé la personnalité. La Présidente-son amie Nounette, mesdames Corses du Comité et même les deux Présidents d'honneur : le Maire et le Conseiller général, ont tous choisi de dédier cette église à St Joseph. Jeanne, elle, dans son for intérieur - sans trop savoir comment elle va s'y prendre pour le dire - a PROMIS à Ste Thérèse que cette chapelle porterait son nom. Et en bonne Auvergnate d'autant plus têtue qu'elle est brave et naïve, elle est bien décidée à faire entendre sa voix ! Les travaux totalement terminés, le Comité, nanti de ses mâles présidents, est reçu par Monseigneur Thiénard, évêque de Constantine et d'Hippone. Dans son impressionnant bureau, les Lutaudiens viennent rendre compte de la fin imminente des travaux et inviter l'auguste personnage à l'inauguration. Ils signalent alors qu'ils n'ont toujours pas déniché de cloche et osent demander si, par hasard, Monseigneur ne pourrait pas les aider à en trouver une !

- Non seulement, nous allons vous la trouver, mais nous allons vous l'offrir.

- Mais, j'y pense, Monseigneur ! se réveille tout à coup Jeanne, sans aucune préméditation mais que son idée subite a fait parler sans même lui laisser le temps de réfléchir, il y a une cloche inemployée chez les Pères Blancs de Médina ...

Sous les regards convergents et interloqués de la petite assemblée, l'évêque, surpris, lui demande alors comment elle connaît l'existence de cette cloche. Jeanne lui explique que c'est par l'intermédiaire de son oncle, Monsieur Galeix.

- Ah ! ainsi, vous êtes la nièce de Monsieur Galeix ? l'interrompt l'évêque subitement moins solennel et rajeuni, c'est un ami, vous

savez, et je suis comme lui, comme vous je suppose, Auvergnat. Eh bien, en voilà une surprise, une agréable surprise ! Et, se tournant vers les Présidents et les autres membres du Comité, mesdames et messieurs, vous l'entendez comme moi, je crois que le problème de la cloche de l'église de Lutaud est réglé grâce à votre jeune trésorière. Y a-t-il encore quelque chose que je puisse faire pour vous ?

- Oh oui, Monseigneur ! réagit Jeanne spontanément, est-ce que nous pouvons offrir cette chapelle à Sainte Thérèse ?

Les autres en sont interloqués, éberlués, médusés, indignés même ! Reprenant au plus vite leurs esprits, ils tentent de plaider tous ensemble en faveur de Saint Joseph.

- Voyons, mes enfants, les calme l'évêque d'un grand geste de prélat, vous pouvez bien exaucer le souhait de votre jeune trésorière puisque c'est elle qui a découvert la cloche de votre église. De plus, afin de vous prouver ma joie de vous voir si pieux et entreprenants, je tiendrai cependant ma promesse et votre petite église possèdera ainsi deux cloches.

Après les remerciements reconnaissants, les genuflexions, les baisements de bague épiscopale, sitôt dans la rue, Monsieur le Maire-président d'honneur lance, vexé :

- Ah ces bougnats ! toujours prêts à s'entendre sur le dos des autres !

- Voyons, Monsieur le Maire, mais c'est exactement comme vous les Corses ! rit Jeanne que ce succès a remplie de joie, et enhardie.

Et 1939 arrive. Son printemps a un ciel scintillant, radieux. La récolte s'annonce magnifique. Le 5 mai, c'est l'inauguration de l'église. Les rues et les maisons sont pavoisées, et un repas somptueux attend les convives, comme d'habitude entièrement confectionné - des hors-d'œuvre aux pâtisseries - par les femmes du village. Maintenant Jeanne est vraiment devenue une pâtissière hors-pair qui crée de vrais chefs-d'œuvre, décorés de nougatine par exemple, des pièces aussi belles à regarder que délicieuses à déguster. Éclatante ce jour-là dans une robe de tussor ivoire «haute coutureusement» réalisée par Pauline, elle a l'air d'une jeune fille. Marthe, qui depuis son mariage ne se soucie plus guère de toilettes - l'amour lui tenant lieu de tout - a cependant retrouvé sa grande allure de femme chic dans une robe lilas dont le décolleté met en valeur ses superbes épaules et son non moins superbe chignon d'un brun

chatoyant. Quant à Nounette, elle est vêtue d'un époustouflant tailleur vert, à la fois sobre et provocant, qui souligne on ne plus intelligemment les courbes parfaites de son attractive silhouette. Jeanne les trouve toutes les deux magnifiques. Elles les regarde avec une joie rayonnante. Elle est si heureuse, si comblée aujourd'hui, que - plus encore que d'habitude - elle oublie complètement sa propre apparence physique. C'est un peu comme si elle planait ; seul compte l'extraordinaire élan qui la soulève. Naturellement encline à trouver tout le monde beaucoup plus intéressant qu'elle, elle se laisse littéralement subjugué par les êtres qu'elle admire. Sans doute est-ce pour cette raison qu'à part Marthe qu'elle aime tendrement, c'est Nounette qu'elle a choisie comme autre amie ; élégante, coquette, volontiers acide et insolente, mais gentille et prévenante avec elle, Nounette est si différente d'elle qu'elle a tout ce qu'il faut pour la charmer. Il ne se passe pas de semaine sans qu'elles se voient ou correspondent par des billets que des gamins véhiculent d'un bout à l'autre du village, le téléphone n'existant pas alors à Lutaud, et Nounette - femme indépendante s'il en est au village - s'absentant de plus en plus souvent depuis quelques mois. Jeanne l'en admire encore davantage car - occultant complètement son propre comportement lorsqu'il s'est agi de se battre pour son église - elle trouve infiniment courageux le fait de savoir s'affirmer face aux autres et mener sa vie avec une telle liberté !

Ce jour-là, pour aller accueillir à une dizaine de kilomètres sur la route de Constantine les autorités religieuses, civiles et militaires du département, et les escorter jusqu'au village, chaque maison a désigné un ou deux hommes qui partiront à cheval à la rencontre du cortège. Roger, que toute cette agitation rend depuis un certain temps assez fou furieux, de plus en plus agacé par la nouvelle attitude de sa femme et cette euphorie qu'il trouve parfaitement excessive et ridicule, a dès le début refusé d'y participer. Pauline, en accord avec Michel, amoindri mais cependant lucide, avec ses deux frères et aussi monsieur Rescot, demande à Sahraoui d'accepter d'accompagner ces derniers pour représenter la maison. Les cavaliers, sous les regards pleins de fierté de tous les habitants du village (sauf Roger resté à la maison) se regroupent vers 9h. sur le terre-plein à côté de l'église avant de prendre le départ. Lorsque Jeanne voit Sahraoui, droit et altier sous son grand burnous blanc, prêt à partir sur la fringante Klikline dont la crinière a été savamment tressée de laines de couleurs vives, elle le trouve absolument magnifique ; ce n'est plus l'ouvrier discret et banalement vêtu

de tous les jours, c'est un homme semblable aux impressionnants cavaliers qui remontent du désert chaque été et qui, bien qu'Arabes, bien que nomades (car à leurs yeux d'Européens, les deux sont considérés comme des handicaps !) et apparemment sans grandes ressources, ont dans leur noblesse, leur mystère, quelque chose de fascinant et d'inaccessible, qui inspire le respect. Michel, assis dans son fauteuil, en a les larmes aux yeux et il n'en finit pas de hocher la tête en souriant pour lui faire bien comprendre sa joie et sa fierté. Sahraoui l'en remercie d'un signe de tête affectueux et le salue avant de se fondre dans le groupe. Jeanne a tout vu et se dit avec émotion : «Oui, il est vraiment superbe, Sahraoui !». Elle en pleurerait presque, mais le signal du départ est donné, et les chevaux se mettent en marche pour aller rejoindre la route de Constantine. Les regardant s'éloigner, elle se reprend alors et se répète avec une joie enfantine que «oui, vraiment, c'est Sahraoui le plus beau cavalier». C'est comme si, d'une certaine manière, elle le voyait pour la première fois, comme si elle le découvrait. Et Sylviane, la tirant par la main, en écho s'émerveille : «Il est beau Sahraoui, hein maman ? C'est lui le plus beau de tous.»

Une heure plus tard, le rutilant détachement de goums a pris place, cavaliers alignés l'un à côté de l'autre, tout le long du groupe École-Mairie-Poste. Sahraoui et Robert Galdi arrivent les premiers pour annoncer l'arrivée du cortège, que Messieurs les Présidents Maire et Conseiller général, en grande tenue et écharpe, se préparent à accueillir devant la mairie.

Et pour la vraie première fois (car il y a évidemment eu quelques essais avant !), c'est la première volée de cloches de la petite église de Lutaud qui donne le frisson à toute l'assemblée, et ne prend fin que lorsque cavaliers et voitures se sont tous arrêtés, immédiatement relayée par la fanfare des goums au garde-à-vous. Après, après les discours, après l'émotion intense de tous les villageois regroupés enfin devant leur église et avant d'y pénétrer afin d'assister à leur première messe, pour Jeanne l'apothéose de ce jour inoubliable est certainement le moment où le regard de Monseigneur Thiénard croise le sien alors qu'il prononce ces mots : «... et je te baptise Ste Thérèse de l'Enfant Jésus».

Puis 1939 continue. Dans les champs de blé et d'orge c'est vraiment l'annonce d'une phénoménale récolte, une récolte comme jamais personne n'en a connue. On ne voit des hommes à cheval circulant sur leurs terres que l'extrême sommet du chapeau.

Cette année-là, lors de la traditionnelle expédition vers le lac pour le Lundi de Pentecôte, vue l'euphorie liée au fait d'avoir maintenant une église, de se préparer aussi pour une phénoménale récolte, tous les habitants semblent déchaînés. Pour la première fois, ils ont demandé au village le plus proche de leur prêter trois barques pour aller faire un tour au milieu du lac. Elles sont petites ces barques et ne prennent chacune que quatre ou cinq personnes et seuls les audacieux s'y précipitent. Par hasard, Roger se trouve dans la même barque que Nounette, Justine son frère et son mari ; Jeanne, elle, se trouve avec Mimi, Loulou, Sylvain et Robert Galdi qui, bien que de 8 ans seulement son cadet, ne l'appelle plus depuis quelque temps que «maman Jeanne». Alors que les trois barques approchent le milieu du lac, une soudaine tempête se lève. Incroyable ! Effarante ! A toute vitesse, tout le monde se met à ramer au milieu de ces vagues que personne n'aurait pu imaginer. Ils ont de la chance et arrivent tous sains et saufs auprès des sages restés à terre. Et la fureur du lac, aussitôt eux sur la berge, se calme ! Cela s'est passé si vite, le choc d'avoir échappé à la noyade est si violent car pas un d'entre eux ne sait nager, le calme si vite revenu, que leur euphorie est complètement tombée. Tous remercient Dieu de les avoir sauvés mais tous regardent ce drôle de lac comme s'ils ne l'avaient jamais vu auparavant. Que cache-t-il dans ses eaux qui le défende ainsi contre les intrus ?

C'est au cours de ce printemps magnifique, qui est en fait sur ces Hauts-Plateaux déjà l'été, que Jeanne et Roger prennent l'habitude d'aller en cabriolet jusqu'à la ferme de Marthe et Léo. Il arrive qu'ils y passent le samedi et le dimanche lorsque Roger peut se faire remplacer le samedi. Sylviane, qu'ils emmènent toujours avec eux, adore Tonton Léo et Tata Marthe, et sa cousine Josette, bien sûr, car elles sont comme deux sœurs. C'est chaque fois un grand bonheur de se retrouver, tant pour les deux couples que pour les fillettes. La bâtisse de la ferme est grande et les chambres spacieuses ; quant à la cour derrière, elle est immense et, comme dans celle des Chaneboux à Lutaud, le soir venu, les troupeaux rentrent et les femmes indigènes se précipitent pour attacher brebis et chèvres afin de pouvoir les traire. Les bêtes y sont habituées et se laissent assez facilement aligner en deux files qui se font face, les femmes passant une corde en huit tête après tête, puis trayant ensuite chacune sa rangée, accroupie avec son seau qu'elle va vider dès qu'il est au trois-quart dans un grand bidon posé à l'abri du mur. Jeanne et Marthe les regardent tandis que les gamines, elles aussi accroupies

avec des gosses de la ferme, suivent les femmes arabes dans leurs mouvements. Le matin, dans cette même cour, leur grande joie est de venir jouer avec les agneaux et les cabris. Les cabris sont des sauteurs extraordinaires, gracieux, malins, coquins, bondissants, qui les jettent dans un ravissement absolu ! La nuit venue, les deux couples dînent dehors, éclairant la table avec une lampe à acétylène, pendue à une poutre qui sort du mur, et autour de laquelle des nuées d'insectes viennent danser. Si elles ne sont pas encore couchées, Josette et Sylviane - qui, généralement, ont déjà mangé - s'amuse par terre avec tout et n'importe quoi mais sans jamais trop s'éloigner, d'abord parce que tout autour, malgré le clair de lune, il fait tout de même sombre, et surtout parce que la montagne est là toute proche. Or, il arrive très souvent qu'on y entende hurler les chacals, et ça vraiment ce n'est pas rassurant du tout, du tout. Dans la journée, le petit groupe va voir les champs de blé ; une merveille les champs de blé, une immense merveille avec plein de marguerites, de coquelicots, de bleuets et de ravenelles jaunes. Et, lorsqu'on est une toute petite fille et qu'on ramasse n'importe comment les coquelicots, avec les fleurs toutes rouges bien rouges, on ramasse aussi beaucoup de boutons. Alors, on s'assoit confortablement et, histoire de travailler sérieusement comme les mamans, on ouvre systématiquement et minutieusement TOUS les boutons de coquelicots ; on les pose, ensuite, très précautionneusement les uns à côté des autres, par groupe de couleur, de la plus claire à la plus foncée, c'est-à-dire du blanc au rouge doux en passant par toute une nuance de roses. Eh oui, c'est comme ça ! car le coquelicot n'est d'un superbe rouge sang que lorsqu'il s'est offert à la lumière. Pour le savoir, bien sûr, il faut être spécialiste ! Or, il n'y a pas mieux comme spécialistes pour dépiauter délicatement les boutons de coquelicots que les deux petites cousines de trois ans et demi ! Encore que, Josette pour sa part se lasse vite car elle s'en fiche un peu des boutons de coquelicots ; ce qu'elle préfère c'est aller voir ce qui se passe dans la cuisine ou dans les assiettes, car elle adore manger ! Mais Sylviane, dont la patience est loin d'être la qualité première, ne l'entend pas du tout de cette oreille et fait un raffût du diable lorsque l'incurable gourmande, surtout préoccupée de bruits de cuillère ou d'odeurs alléchantes, ne respecte absolument plus l'ordre des couleurs ou plante tout là pour veiller à ne pas être privée de sa part ! «Mais ça ne fait rien, ma chérie, intervient alors Jeanne, voyons ! ce n'est pas grave !». «Comment ça, ce n'est pas grave ?!» lui dit son cyclone dans son langage de gestes furieux et de

phrases en morceaux tandis que Josette, yeux tout ronds et babines beurrées ou enchocolatées, a l'air perplexe de quelqu'un qui se demande pourquoi vraiment tout cela semble si grave ! Alors, selon ses humeurs, soit le cyclone se calme en écrabouillant entre ses mains et sous ses pieds tous les boutons restés stoïquement en attente, soit elle les oublie to-ta-le-ment pour se laisser câliner par sa mère et avoir elle aussi sa part de bonnes choses !

Les balades dans les champs se font souvent dans la matinée, qui est plus courte ; l'après-midi, on prend le cabriolet pour aller rendre visite aux amis dans les fermes voisines, plus ou moins éloignées du pied du djebel Fedjoudj. Première ferme à environ trois kilomètres, celle d'Ernest Maganni, dont le fils René a un an de plus que « les petites » ; le frère cadet d'Ernest, Victor, est à un kilomètre de là ; lui a une petite fille, du même âge que son cousin : Simone. Les Maganni sont d'origine italienne ; ce sont des gens très unis entre eux, travailleurs et discrets, dont les enfants seront scolarisés à Lutaud. Ces fermes étant relativement éloignées du village, que ce soit pour les écoliers ou pour leurs parents, lorsqu'il y a des manifestation importantes au village, ce sont des familles proches qui les accueillent sans que cela pose jamais problème. Il est également coutume lorsqu'une des fermes reçoit quelqu'un en visite qu'on aille dire un petit bonjour à tous les voisins des alentours. Les Rescot respectent donc cette amicale tradition et terminent généralement leur tournée par la ferme des Gasprini, dont la génération se situe entre celle des parents et la leur ; leur fille, Reine, est déjà une adolescente. La maîtresse des lieux a l'extrême originalité d'adorer les serpents. Elle les aime tant qu'elle ne peut vivre sans eux et en porte sans cesse un enroulé à son cou. Il suffit de le savoir et de s'y préparer ; « après tout, chacun choisit les chaînes ou les colliers qu'il préfère ! » avait averti monsieur Rescot la première fois qu'il avait parlé d'eux aux Chaneboux, laissant comme toujours à chacun le soin d'interpréter cela à sa guise ! Il est vrai que, ce détail mis à part, les Gasprini sont des gens charmants.

Et 1939 s'achève avec, jusqu'au début du mois de novembre, des battages tardifs qui clôturent enfin ces hallucinantes moissons. La récolte a été exceptionnelle mais personne n'a le temps de s'en réjouir car les hommes doivent répondre à l'appel pour partir à la guerre.

## CHAPITRE 7

### La Maâlema

Roger parti, Michel paralysé, c'est tout naturellement Jeanne qui va prendre en main l'exploitation de la propriété avec l'aide et la collaboration de Sahraoui que les membres des deux familles ont désigné car ils lui font toute confiance. Aucun des commis de ferme, des khamès, n'a été enrôlé dans la région, sans doute pour ne pas laisser sans hommes les exploitations agricoles ; Yahia se remémore alors qu'en son temps, lorsqu'il travaillait à son compte un petit lopin de terre du côté d'Aïn-Yagout, personne n'avait cherché à comprendre au moment de venir le chercher pour partir « se faire casser la gueule avec les Français » si quelqu'un prendrait soin de ses enfants et de sa terre ; il n'en a aucune amertume et si, comme tous les autres combattants, il en tire une pudique gloire et d'impérissables souvenirs, il ne les évoque jamais. Et pour cause ! Avec qui les évoquerait-il ? Ses frères de race ? Sûrement pas, ce n'était pas leur combat. S'ils sont fiers de leur bravoure, c'est pour eux seuls, dans leur très profonde conscience, en tant qu'humain confronté à ses propres limites ; comme frères d'armes, malgré eux et bien que se sachant innocents de leur choix, ils n'estiment pas glorieux de s'être battus pour une patrie qu'ils savent n'être pas la leur, même si on semble leur en faire don dans un pur esprit d'intérêt. Yahia, dans sa sagesse, le sait. Peut-être les intellectuels ou les grands bourgeois de sa race peuvent-ils, eux, parler de ces héroïques moments avec des Français ! Peut-être ?! Mais les Indigènes de sa condition ne s'y risquent jamais. De même qu'il y a une invisible frontière entre les deux communautés, il y a une pudeur et un légitime orgueil qui vous évitent l'indécence de souvenirs communs lorsqu'à l'évidence personne, de l'autre côté de la barrière, ne semble faire cas de votre propre mémoire. En effet, les Français de sa génération, partis eux aussi se battre pour la patrie française, ne partagent aucune de leurs émotions avec les Indigènes de leur entourage. Il faut dire que la

bravoure n'a ni les mêmes couleurs, ni la même sonorité, ni la même résonance, selon l'exubérance ou la retenue avec laquelle on l'expose, selon aussi - bien que l'on soit sensé se battre pour la même mère-patrie - que l'on fasse partie de ses fils nobles et reconnus ou de ses bâtards, surtout surtout lorsque ces derniers ne revendiquent même pas le titre de fils légitime !!

Pour ce qui est de Jeanne, une nouvelle logique semble continuer à se dévider. Avec la construction de SA petite église, elle s'est révélée à elle-même ; elle s'est prouvée qu'elle était non seulement capable de prendre d'heureuses initiatives, mais également de les mener à bien, et même d'avoir de la chance ! Bien qu'elle n'analyse pas vraiment cela car elle est une nature éminemment instinctive, tout s'est cependant imprimé en elle et lorsque cette responsabilité lui échoit, elle l'endosse, naturellement, avec calme et sérieux. En fait, elle ne se sent pas seule. Sahraoui est là. Et Sahraoui c'est comme le grand mûrier de la cour. Inamovible, fidèle, tenace, discret et fort. Lorsqu'elle le regarde, elle SAIT que rien ne risque de lui arriver. Mais cela non plus elle ne l'analyse pas, ni ne cherche à le comprendre. C'est comme ça. Et pour lui, qui pour d'autres raisons ne veut se poser aucune question, c'est comme ça aussi. Spontanément, dès leur première vraie journée de travail ensemble, il ne va plus l'appeler «madame Roger » mais «maâlema»<sup>1</sup>.

Et, beaucoup grâce à ce mot, la façon dont il le dit et le module, selon qu'ils sont seuls ou non, avec tel ou tel autre interlocuteur, ou l'importance de ce qu'il a à lui transmettre ou à communiquer, la petite madame Rescot va intégrer toutes ses nuances, leur donner une réalité en poursuivant sa mue, aller de plus en plus loin dans le changement amorcé lors des quêtes pour sa petite église.

Or Sahraoui ne lui laisse aucun répit. Il n'entreprend rien, ne fait rien, ne décide évidemment rien, sans en référer à elle ; il essaie même, chaque fois qu'il le juge possible, même si cela n'est pas indispensable, de la faire participer. Ainsi, patiemment, fermement, sûrement, il l'amène à ouvrir ses ailes, à les déployer, à s'en servir. Et, au fil des mois, grâce au soutien de cet homme qui l'oblige à prendre des responsabilités et à croire en elle-même, elle va de plus en plus s'affirmer et devenir pour tous «la maâlema».

1. Maâlema : patronne

Excepté par l'absence des hommes, la guerre ne se fait pas trop sentir sur ces Hauts-Plateaux, et cette année 1940 est pour Jeanne une année d'essor, de liberté, d'euphorique éclosion. Rien ne lui est pénible, rien ne lui semble impossible. Sa bonne santé, son optimisme, son amour profond des choses de la terre, lui donnent un allant contagieux et une capacité de travail assez remarquable pour un tel petit bout de femme, puisqu'elle arrive tout juste au 1,60 m Jeanne Chaneboux-Rescot. Elle est très bien faite, n'a pas une spectaculaire chevelure mais de fins et soyeux cheveux blonds cendrés, des yeux marrons, une bouche pleine et généreuse qui montre souvent (puisqu'elle rit beaucoup) ses dents petites et bien rangées, et elle a surtout une superbe peau au grain serré, chaude au regard comme un pétale velouté. Elle est un fruit naturel et compact, sans aucun apprêt ni artifice, et délicieusement persuadé que personne ne le convoite.

Elle trouve en Sahraoui un compagnon idéal. Comme elle, il est discret et pudique, bien que ce ne soit pas tout à fait pour les mêmes raisons. Bien entendu leur nature respective est telle ; ils ont, de plus, en commun leur origine paysanne et leur peu d'instruction ; leur grande pudeur, en revanche, a été entretenue chez l'une par l'éducation sévère de sa mère, chez l'autre par le respect infailible à sa religion. Chez les musulmans, quoi qu'en pensent beaucoup, la femme a une place tout à fait privilégiée. Sans doute, d'un point de vue social elle semble lésée, mais dans son foyer elle jouit d'un pouvoir et d'une écoute que bien des Européennes pourraient lui envier. Dans les petites campagnes d'Europe, il n'est pas loin le temps où les parents mariaient les filles, pas loin le temps où, ne sachant ni lire ni écrire, elles n'étaient QUE des pondeuses d'enfants et des ménagères au foyer. Et s'il en est encore de même ici dans les milieux traditionnels, si - en plus - la femme vit cachée, et se trouve donc être totalement dépendante de son époux, elle n'en est pas moins considérée, protégée, entourée, consultée ; elle est, par le fait du respect de la religion, indéniablement reconnue comme celle qui détient la clé de l'harmonie, comme celle qui est dans sa demeure LE pilier central autour duquel tout s'articule. Par son éducation, Sahraoui a tout cela profondément gravé en lui. Et sa maâlema est comme une soeur à laquelle il doit servir de bouclier puisqu'elle, dans son monde, doit se battre pour veiller au bien-être des siens. S'il la voit en tant que femme, s'il la trouve infiniment attirante, jamais il ne la regarde en exprimant cela ; il est trop respectueux de sa religion et de sa maâlema pour le laisser percevoir ; personne ne le sait, personne ne s'en doute. C'est son secret. Et, bien entendu, elle moins que quiconque, ne

le devine. «Mais elle, c'est normal !» se dit-il. Car elle est vraiment niya<sup>1</sup>, sa niya. Il a l'impression que personne autant que lui ne mesure à quel point elle est naïve ; pour cette raison, dans ses pensées, dans son cœur, c'est un peu comme si cette naïveté lui appartenait en propre, et qu'il se doit donc de la protéger et, de cette façon, la faire sienne. Sa maâlema ne ressemble à aucune autre femme. Que ce soit chez les Arabes ou les Européens, toutes les femmes, d'une façon générale - sitôt qu'elles prennent conscience de leur attrait sur les hommes, et parfois de leur pouvoir - se mettent à en jouer, à s'en servir, à parfaire chacune son style, pour parvenir avec eux à leur fin ; elle, non ! Depuis qu'il la connaît, vit dans son entourage, il constate à quel point elle est dénuée de toute prétention, de rouerie, de calcul ; elle ne «joue» jamais, elle est. Et s'il se sent si proche d'elle, c'est qu'elle est, comme lui, extrêmement vulnérable. Elle par sa naïveté ; lui par sa race et sa condition. Etre Arabe et ouvrier, dans leur société, sont deux raisons d'être considéré comme inférieur. Authentiques tous les deux, ils ont en commun l'humilité et le naturel, lesquels deviennent finalement leur force et leur carapace. Et comme ils se ressemblent, l'un près de l'autre, l'un avec l'autre, ils sont peu à peu, et de plus en plus, eux-mêmes totalement. Pas de jeu, pas de sous-entendus, pas de mystère, de minauderie ou d'arrogance ; rien d'autre qu'une sereine entente et le bonheur d'évoluer dans un espace avec lequel ils sont en parfaite harmonie. Avec lui dans les champs, dans la cour de la ferme, sur le chemin de Boulhilet ou du Gontas, elle s'affaire, elle discute, elle surveille, elle se tient au courant de tout et s'habitue à décider, à savoir décider ; avec Sahraoui comme tuteur et conseiller, elle fait tout simplement «tourner» la propriété ; après qu'elle lui ait demandé de l'emmener avec lui sur les marchés afin de voir comment se passe la vente des moutons, elle commence même à apprendre le métier de maquignon ; d'abord à Chemora, puis et surtout au Khroub, marché beaucoup plus important à une trentaine de kilomètres de Constantine, soit à quelque soixante-dix kilomètres de Lutaud ; ce monde d'hommes et de marchandages, non seulement ne l'effraie pas du tout mais elle en est ravie, elle l'adore ; et, là encore, en toute naïveté ; sans jamais, le moins du monde, jouer de sa féminité et de son charme ; elle devient doucement maquignon comme elle est devenue trésorière. Naturellement ! Sahraoui l'initie à ses techniques

1. Niya : naïve

de vente et d'interminables et âpres marchandages, et comme elle le sent près d'elle, confiant et attentif, elle acquiert très vite de l'assurance, et maîtrise avec candeur et fermeté son champ d'action. En fait, lorsqu'ils vont au marché du Khroub, ils ne se quittent pratiquement pas si ce n'est lorsqu'elle va dire bonjour à Jean Schendener qui a justement obtenu son poste aux C.F.A. (Chemins de fer algériens) dans cette plaque tournante ferroviaire qu'est Le Khroub ; à part ces brefs instants, elle suit Sahraoui partout. Ils sillonnent le marché ensemble, vendent ensemble, et mangent ensemble ; c'est lui qui lui choisit le plus bel épi de maïs grillé ou l'emmène chez le meilleur cuiseur de brochettes et, comme elle est très gourmande, lui achète comme dessert des z'labias<sup>1</sup> à déguster au moment du café.

Michel, de la voir aussi éclatante, est un handicapé heureux. A travers elle et son rire sans cesse prêt à jaillir, il se revoit, il revit. Quant à Pauline, Alphonse, Auguste, les Rescot, ils n'en croient pas leurs yeux. N'ayant pas particulièrement prêté attention à son infatigable activité lors de la construction de l'église, ils trouvent à cette énergie rayonnante quelque chose d'extra-ordinaire. «Miraculeux», pense Amélie volontiers sentimentale et mystique ; de tous, c'est elle la moins étonnée de cette métamorphose car elle a toujours été sûre que Jeanne ne demandait qu'à s'épanouir, à libérer sa vitalité et sa richesse intérieure. Mais il ne fait aucun doute pour elle que «la petite» n'y est parvenue que grâce à sa première manifestation de liberté lors de son engagement pour la construction de l'église (d'où le terme «miraculeux» !) ; grâce au seul pouvoir de sa volonté, sans éclat, sans esclandre, sans même aucune explication, elle a été capable - pour affirmer sa conviction - de braver mère et mari. Aujourd'hui, avec le même candide aplomb, elle assume sa responsabilité de patronne, ayant déjà en elle la force d'une victoire.

Adrienne, de son côté et pour d'autres raisons, jubile. Elle se régale de cette nouvelle situation, du magnétisme qui émane de cette jeune femme enfin libérée de ses tutelles. Jeanne est venue à Batna avec Sahraoui pour acheter du matériel et il l'a accompagnée jusqu'à la boutique «Mode de Paris» ; comme il a très courtoisement salué «madame Chaneboux» avant de laisser Jeanne en sa compagnie le temps du déjeuner, Tante Adrienne a aussitôt déclaré :

— Un vrai seigneur, ton Sahraoui.

1. Z'labia : pâte légère faite en spirales et trempée ensuite dans du miel

— C'est vrai, a spontanément répondu Jeanne, avec lui, je me sens tout à fait tranquille, c'est vraiment quelqu'un de très bien, et vous savez, tante, lorsque je l'ai vu en grand burnous sur Klikline lors de l'inauguration de l'église, j'ai pensé comme vous tout à l'heure qu'il avait l'air d'un seigneur.

Il y a tant de sincère innocence dans cette déclaration qu'Adrienne en reste là, audiblement du moins, car en elle-même elle n'en a pas tout à fait fini avec ce que cela lui inspire : « Quel dommage que ce Sahraoui soit un Arabe ! se dit-elle, si encore, il était un peu plus évolué, plus instruit, moins ... paysan, ... à la rigueur ... !! car il y a tout de même de rarissimes couples mixtes qui bravent tous les tabous, mais ces indigènes-là sont médecins, pharmaciens ou avocats ! Or dans ce bled perdu de Chemora, même chez les Européens il n'y a pas d'universitaires, alors chez les Arabes !!! En tout cas, elle, elle est sûre qu'avec lui sa nièce serait une femme heureuse. Elle le voit, ça se sent, l'un près de l'autre ils existent, ils se justifient. Dans l'absolu ! Et dire qu'elle ne s'en rend même pas compte, cette incroyable illuminée ! Il vaut peut-être mieux d'ailleurs car, entre l'absolu et la réalité quotidienne d'un tout petit village au coeur de l'Algérie, cela fait une incommensurable différence ! ». Ça n'empêche qu'elle, Adrienne, qui n'a pas la naïveté de Jeanne, sait ce qu'il vaut son Sahraoui. D'abord, c'est un homme superbe : il est beau, grand, racé, élégant (oui, évidemment, il faut - comme elle - voir au-delà du pantalon fatigué et de la veste rapiécée !), il a de la noblesse, de l'allure, il est intelligent et ... viril. Il n'y a qu'à voir ses yeux, entendre sa voix, regarder ses mains. Elle sait de quoi elle parle, l'amoureuse parisienne de son Jean, et elle est sûre qu'elle ne se trompe pas. Oui, vraiment, quel immense dommage que, dans cette société coloniale, cet homme-là soit un Arabe, dénué en outre de tous les atouts susceptibles de renverser le jeu ! Comme, pour Adrienne, l'amour est le principal intérêt de la vie, elle ne peut conclure son monologue intérieur que par ce navrant constat : « Mon Dieu que la vie est bête et que les règles de la société sont stupides ! Ces deux êtres-là pourraient être tellement heureux s'ils pouvaient échapper au handicap de leurs faux principes, s'ils avaient les moyens de les analyser, de les dépasser, d'oser s'exprimer librement ! ».

Dans la première semaine de juillet 1940, tous les hommes du village arrivent pour une permission agricole qui leur a été accordée afin de venir aider aux travaux des moissons et des battages. Aussitôt monsieur

Rescot, avec sa merveilleuse manie de vouloir réunir tout le monde pour donner libre cours à la joie, avant de se mettre au travail - car tous ces hommes sont là pour aider aux moissons et aux battages -, organise avec l'aide de tous les parents et amis des heureux permissionnaires, autrement dit tout le village, un grand lunch et non moins grand bal dans la salle du café de Denise et Sylvain. Comme il s'avère très vite qu'elle ne risque pas de suffire, les plus âgés restent assis autour des tables à l'intérieur tandis que les jeunes sortent installer un phono à l'extérieur et leurs farandoles font vibrer le village jusqu'aux lueurs de l'aube. Le lendemain matin, tout le monde se repose jusque vers 11h. ; après un petit déjeuner vite expédié, les hommes s'en vont en reconnaissance tout en constituant les équipes : celles qui partiront dans les champs pour aider aux moissons, celles qui feront le transport des sacs, celles qui surveilleront l'entreposage, avant de faire un roulement sur les aires de battage. Pendant ce temps, les femmes elle aussi s'organisent en groupes : les jeunes filles iront chez Denise pour remettre de l'ordre, faire le ménage, et installer des tables dans la salle pour le repas. Les autres se mettront en cuisine, qui aux hors-d'oeuvre, qui aux plats, qui aux salades, qui aux desserts. Vers 2h. de l'après-midi, comme il fait très chaud, tout le monde se retrouve dans la fraîcheur de la salle pour la traditionnelle petite anisette on ne plus plus bienvenue. Les anciens interrogent alors les soldats sur leur nouvelle vie, ce qu'ils en pensent, ce qui leur est arrivé d'intéressant. Robert Galdi (celui qui affectueusement appelle Jeanne «maman Jeanne» et qui d'ordinaire se montre extrêmement discret sinon timide), la chaleur et l'anisette aidant, sort de son habituelle réserve pour dire qu'il estime avoir eu beaucoup de chance. Stationné en Tunisie, il était sorti pour dîner avec trois de ses copains. «A la fin du repas, comme nous voulions fumer mais n'avions plus de cigarettes, je suis sorti pour aller en acheter. Il y a eu un bombardement juste après. Mes trois amis ont été tués, moi je ne dois sans doute la vie qu'à ma bonne étoile». Au récit de cette histoire, sa mère, veuve d'un naturel assez froid, et son jeune frère se regardent et instinctivement se rapprochent comme si le drame pouvait encore les atteindre. Mme Galdi a un regard de reconnaissance éblouie pour ce fils en train de parler, là, à côté d'elle. D'autres, heureusement, ont des histoires plus drôles et plus légères à raconter. Mais les femmes s'impatientent et pressent tous les convives de passer à table. «Eh, eh, je demande la parole, crie alors Michel de sa chaise près du comptoir, y aurait-y des volontaires pour aller placer la pompe dans mon puits à Boulhilet?».

Le maître de cérémonie, Sieur Rescot, vient alors se placer près de son ami pour faire face à l'assistance.

- Il y a tant à faire avant qu'ils repartent que presque tous les jours vont être bien remplis .... Combien vous faut-il d'hommes, monsieur Chaneboux ?

- Oh ! je sais pas ... p'tête bien quatre ou cinq, et j'en ai déjà deux c'est Roger et Sahraoui.

- Bin, et moi alors ? dit Auguste en se rapprochant, Alphonse pourra pas, mais moi oui. Ca t'en fera trois.

- Moi aussi, je veux bien venir si personne n'y voit d'inconvénient, lance Luc en regardant son père pour faire comprendre à «personne» qu'il espère son accord tout en venant se placer près du fauteuil de Michel. Tignasse brune et sourire ravageur, sûr de lui, conquérant, il ne doute pas de la réponse du Père Rescot qui ne peut cacher sa fierté et acquiesce d'un signe de tête.

- Je peux faire le cinquième si vous voulez de moi, dit alors Robert en déplaçant sa grande silhouette pour se rapprocher du groupe.

- Eh bien, vous voilà avec une belle équipe, monsieur Chaneboux. Quand voulez-vous qu'ils y descendent dans votre puits ?

- Oh, ça sera bien comme y voudront. Ils ont qu'à voir avec Roger et selon ce qui les arrange pour les moissons. Si y a pas moyen de faire autrement, ils pourraient p'tête faire ça le matin du 14 juillet. Ils en ont pour deux, trois heures, pas plus. Et puis tiens, on pourrait faire préparer un couscous à Boulhilet, pour tout le monde, comme ça on commencera la fête plus tôt et on inaugurerà mon puits par la même occasion. C'est-y pas une bonne idée ça, Rescot ?

- C'est une idée formidable et pour vous le prouver, je vais demander un ban pour vous, père Chaneboux. Joignant le geste à la parole, il se met à scander en battant des mains : «Un, deux, trois, quatre, cinq, - un, deux, trois, quatre, cinq, - un, deux, trois, quatre, cinq, - un, - deux, - trois ...»

- Bon, maintenant passons à table, sinon ça ne va plus être bon, appellent Denise et Marthe.

Sylvain enchaîne :

- Allez tout le monde à table ! Luc, viens m'aider à transporter Monsieur Chaneboux.

- C'est moi le Roi, rit ce dernier, je suis le seul qu'on porte sur son trône, que demander de mieux ?

Le 13 juillet, alors que les hommes sont dispersés dans les champs où les moissons battent leur plein, Jeanne - conduisant le cabriolet - «descend» à Boulhilet les femmes de la famille Boulildi : la vieille Daouïa, Adda la femme d'Ahmed et Meryem la femme de Rebaïl. Brika la fille d'Adda et inséparable amie de Sylviane qui, malgré ses huit ans, se débrouille très bien pour aider à la cuisine montent dans l'autre cabriolet où ont pris place Marthe et Nounette, Sylviane et Josette, les trois fillettes étant très sérieusement chargées de surveiller les sacs et cartons contenant le couscous, et tous les ingrédients nécessaires à sa préparation. A l'arrivée, Jeanne va ouvrir la «baraque» tandis que toutes ces dames font le transport des marchandises.

- Attention, les petites, avertit Marthe, ne vous approchez pas du puits !

- Non, non, maman, n'aie pas peur, on va aller s'installer sous le tamarin avec nos poupées, lui répond aussitôt Josette jouant toujours la petite fille modèle à la grande exaspération de Sylviane et pour le plus grand bonheur de Brika qui savoure avec délice et force rires complices ce gentil antagonisme entre les deux cousines. Car ces demoiselles, elles aussi, ont apporté de quoi s'occuper, en l'occurrence des paniers contenant leurs poupées et toutes leurs garde-robes.

- Alors tu viens, Brika ? lance Sylviane à son amie hésitante qui voudrait bien les suivre, mais prudemment regarde en direction de la baraque pour s'assurer que personne ne la réclame.

- Vas-y, vas-y ! la rassure Jeanne, nous n'avons pas besoin de toi, il y a assez de monde comme ça.

Après avoir demandé aux femmes de tout nettoyer, et d'éplucher les légumes, Jeanne sort avec Marthe et Nounette pour aller voir le fameux puits.

Assises toutes les trois sur la margelle, elles se penchent pour essayer d'en voir le fond.

- Il a dix-huit mètres de profondeur, explique Jeanne, et il est tout bâti en briques. Avant de partir, Roger a fait sceller cette échelle métallique pour descendre et remonter.

- Mais où ils vont se mettre pour pouvoir placer le moteur ? demande Nounette visiblement inquiétée par ce gouffre.

- Il y a un plancher en bas sur lequel ils peuvent se tenir. Brr ! décidément, je n'aime pas les puits, conclut Jeanne en s'éloignant.

- Moi non plus, disent en chœur Marthe et Nounette qui la suivent aussitôt.

- Et si on installait tout de suite les tables sur les tréteaux, dit Nounette, ce serait fait pour demain matin.

- Nous y sommes obligées de toute façon, renseigne Jeanne, parce que mon beau-père va venir dans l'après-midi avec mes cousins pour apporter la vaisselle et tout ce qu'il faut.

- Alors, allons-y !

Lorsque tout le monde se retrouve au village le soir, tout est prêt pour la confection du couscous du lendemain, et sa consommation. Après leur départ, Bachir, le jardinier de Boulhilet, doit égorger le mouton sur les lieux pour ... «porter bonheur au puits» et la viande sera donc prête dans la matinée du lendemain pour la préparation du marga<sup>1</sup> par les femmes. Cette idée d'égorger un mouton n'a guère plu à Jeanne, mais Michel et Roger ont plaidé pour cette incontournable tradition musulmane qui fera plaisir à tous leurs gens.

## CHAPITRE 8

### Le puits

Le matin du 14 juillet à sept heures, lorsque Jeanne sort de la maison dans la cour pour faire atteler le cabriolet, il fait déjà une chaleur suffocante. De ces jours comme ils en ont déjà connus où le ciel dans la journée devient orangé par le sable que le vent transporte et où il faut se calfeutrer dans les maisons bouchant le bas des portes et les interstices avec des chiffons mouillés en attendant que la tempête de sable ait passé.

- Ça, c'est le sirocco, dit Pauline qui la suit, on avait bien besoin de lui aujourd'hui ! Espérons qu'il les laissera travailler tranquilles !

- Bon, maman, ne commence pas à te faire du mauvais sang, on verra bien ! Je te renverrai le cabriolet vers midi et demi, une heure. Mets sa robe neuve à Sylviane, elle est tellement contente que tu l'aies finie pour le 14 juillet !

- Pas la peine de le dire, elle saura bien me la réclamer ! Ne t'inquiète pas. Regarde, Daouïa et les femmes t'attendent ! Les hommes sont déjà là-bas depuis six heures ce matin, un bon café et un casse-croûte leur fera du bien. Si tu as besoin de quelque chose d'autre, tu n'as qu'à m'envoyer Segni, il est descendu à cheval avec ses frères ce matin. Allez, à tout à l'heure !

Avant même d'arriver à Boulhilet, le vent de sable commence à s'annoncer par de courtes rafales faisant voler des touffes d'herbe sèche, et les tamarins qui entourent le jardin sont déjà saupoudrés de poussière. La première chose que Jeanne voit en s'approchant du groupe près du puits, c'est le sang du mouton sur la margelle ; un instant, pétrifiée, bouleversée, elle s'arrête, maudissant au-dedans d'elle Bachir le jardinier. Rebaïl, qui, le premier, remarque sa violente contrariété vient à elle :

- Ça va pas Madame Roger ?

- Si, si, Rebaïl, ça va. Désignant le puits : Ils y sont ?

1. Marga : Sauce du couscous avec viande et légumes

- Oui, Maâlema, et le moteur a déjà toussé deux fois.

- C'est bien ! Dis à Bachir de m'enlever ce sang en jetant des bidons d'eau, moi je vais faire préparer du café et je reviens.

Ils remontent tous les cinq : Auguste, Roger, Luc, Robert et Sahraoui pour souffler un peu et boire leur café ; ils ne veulent pas casser la croûte, ils sont trop tendus pour avoir faim. Ils ont hâte d'en finir. Placer le moteur ne leur a posé aucun problème mais maintenant ils ne comprennent pas pourquoi ils ont tant de mal à le «faire partir». Ils redescendent.

Jeanne va et vient, entre la baraque et le puits, pour rapporter le café, surveiller l'avancement du couscous, surtout pour se détendre les nerfs ; après une très légère accalmie, le vent s'enfle de plus en plus ; il devient brûlant et le sable qu'il charrie pique la peau comme des pointes de feu. Le moteur a encore toussé deux fois, puis s'est arrêté. Jeanne, de la margelle, leur crie : «ça va ?». Après un silence, elle entend Roger qui lui crie :

- Jeanne, la lampe s'est éteinte, on n'y voit plus rien, fais-nous envoyer la lampe à carbure.

Aidée d'un ouvrier, Jeanne faisant passer la corde au bout de laquelle se balance la lampe par-dessus la poutre transversale du puits, la laisse glisser doucement. A mi-chemin, elle s'éteint. On la remonte, on la rallume, on la renvoie. Au même endroit, elle s'éteint à nouveau. Au moment où elle pivote pour remonter à nouveau la lampe, Jeanne aperçoit Luc qui, finissant de gravir l'échelle, s'écroule à terre sitôt sorti du puits. Cette fois, le sirocco s'est emparé de la plaine. Jeanne, aveuglée et soudain en alerte, se précipite vers Luc. Il étouffe, il écume, et elle comprend qu'ils sont tous en train de s'asphyxier. Spontanément elle appelle, elle appelle, elle appelle : Rebaïl, Meryem, Daouïa, Adda, les ouvriers.

- Rebaïl, fais respirer Luc, vite, vite, ne t'arrête pas ! Meryem, Adda, allez chercher des chiffons et mouillez-les ; Segni, prends ton cheval et va alerter les gens du village.

Mais Rebaïl, soudain affolé lui crie :

- Madame Roger, Madame Roger, viens vite, viens vite, le maâlem<sup>1</sup>, il t'appelle !

1. Maâlem : patron

L'absence de Jeanne n'a pourtant duré que quelques minutes.

- Envoyez-nous la corde !, est en train de crier Roger.

Et Jeanne envoie la corde. Après un temps qui lui paraît infini, elle entend :

- Allez-y ! allez-y ! remontez-la !

Au bout de la corde, c'est Sahraoui qui apparaît, dans le même état que Luc.

- Meryem, Daouïa, allongez-le à l'abri avec Luc ! Meryem, fais-le respirer, fais comme Rebaïl, ne t'arrête pas, ne t'arrête pas !

- Rebaïl !

- Oui, Maâlema !

- Il faut aller chercher les chevaux.

- J'ai compris !

En fait, tous les deux ont eu la même idée et, aveuglés par le sable, ils se précipitent dans l'écurie. Ils reviennent avec deux chevaux attelés, au harnachement desquels ils fixent la corde.

- Roger ! Nous renvoyons la corde ! crie Jeanne en se penchant au-dessus du puits.

Mais personne ne répond. Se tournant vers Bachir et les deux ouvriers qui aident comme ils peuvent, elle demande que l'un d'entre eux descende pour voir ce qui se passe et secourir les hommes au fond, mais aucun ne s'approche ; ils ont l'air terrifié. Rebaïl, alors, prenant un des chiffons mouillés, se le noue derrière la tête pour camoufler sa bouche et son nez, et descend. Au bout d'un moment, il tire sur la corde et Jeanne, aidée d'un ouvrier fait avancer les bêtes. A l'instant précis où elle s'éloigne du puits, le bruit d'une lourde chute dans l'eau lui parvient. Elle ne s'arrête pas, elle sait qu'il ne faut pas perdre une minute et que ce qu'elle a de mieux à faire c'est d'encourager les chevaux pour qu'ils avancent dans cette poussière brûlante. «Ho ! ho !» crie soudain Bachir pour arrêter l'attelage. Elle revient alors vers le puits et voit le corps de son mari à l'orifice du puits ; s'approchant un peu plus, elle distingue - de l'autre côté de la poutre transversale - un autre corps pendant dans le vide et attaché par une jambe à une jambe de Roger, c'est celui de son oncle Auguste. Ahmed, qui moissonnait au Gontas, arrive à cheval ; Jeanne ne lui laisse pas le temps de

descendre ou de poser une question, elle lui crie «Ahmed, fonce au village et demande qu'on prévienne les pompiers de Batna, vite, vite, Ahmed !». Rebaïl est remonté qui, jetant immédiatement son baïllon, se met à agiter les bras, se baisser, se relever pour tenter de retrouver un peu d'air. Puis il vient se joindre à Jeanne, Bachir et aux deux ouvriers afin de tenter avec eux d'atteindre Auguste et Roger toujours suspendus au-dessus du vide. Par trois fois, les deux corps manquent de leur échapper, mais après d'innombrables difficultés, ils parviennent à les faire basculer par-dessus la margelle. Dès qu'ils les ont libérés de la corde, alors que maintenant le sirocco fait rage et noie tout le paysage dans une poussière de sable, Jeanne, Rebaïl, Bachir et les ouvriers, aidés des femmes, tirent les rescapés près des deux premiers pour leur faire les mouvements respiratoires, les rafraîchir, les ramener à la vie.

- Il reste encore Robert, il faut aller le chercher !, dit Jeanne en revenant vers le puits.

Tout en disant cela, elle se remémore le bruit sourd dans l'eau. Et Rebaïl, pour la première fois, lui résiste et lui dit :

- C'est pas possible, maâlema, personne ne voudra descendre et moi je ne peux pas encore une fois, c'est pas possible, je peux pas, tu comprends ?!

- Rebaïl, attache-moi, je vais descendre.

- Il est tombé dans l'eau Robert, Madame Roger, c'est pas la peine de descendre ! Tu l'as entendu tomber dans l'eau, toi aussi ?!

Il a du mal à parler, suffoqué par le vent. Ils sont obligés de s'accroupir à l'abri de la margelle pour se protéger un instant de cette tourmente. A ce moment, ils voient arriver la voiture de monsieur Brissot avec Alphonse et monsieur Rescot, Segni à cheval suivi d'autres hommes qu'ils ne distinguent pas. C'est Alphonse et Monsieur Brissot qui décident de descendre. Comme Rebaïl, ils se nouent des chiffons mouillés autour du visage. Mais après deux tentatives, ils renoncent ; ils étouffent. Finalement, Émile Brissot décide d'essayer à nouveau ; il se sent encore capable de le faire et veut tenter une dernière chance. Et cette fois, il réussit. Ce n'était pas Robert qui était tombé dans l'eau car son grand corps apparaît enfin à l'orifice du puits. Dès lors Jeanne, insensible au vent brûlant, à tous les mouvements autour d'elle car les secours sont arrivés de Batna, ne suit plus des yeux qu'une seule

chose : le corps de Robert Galdi qui lui a paru différent des autres. Elle l'aperçoit maintenant, inerte sur la terre où un médecin essaie de le ranimer. Mais il se relève avec un geste d'impuissance, et un silence poignant fige un instant toute l'agitation. Tout le monde comprend que Robert est mort. Les pompiers qui sont arrivés aussi, commencent alors à organiser le rapatriement vers le village. Il y a même des autorités venues d'El-Mahder, mais pour Jeanne, complètement assommée, tout ce monde fait maintenant partie des tourbillons du sable ; elle ne distingue plus aucun visage, il ne lui reste plus rien à faire, elle-même se dilue dans la tourmente et la poussière ; elle ne retient de tout ce drame que l'image d'un jeune homme inerte étendu sur le sol, et seuls trois mots occupent son esprit : Robert est mort. Elle ne sait même pas dans quelle voiture elle monte, ni auprès de qui ; elle sait seulement qu'ils sont les derniers à quitter Boulhilet et que le corps de Robert est allongé à l'arrière. Il n'y a ni distance, ni temps, entre le moment du départ et celui de l'arrivée dans la cour des Galdi. Il n'y a ni maison ni voiture ni paroles, ni rien, dans cette cour, il n'y a que les hurlements d'une mère qui semblent lui transpercer le cerveau. En fait, une intense brûlure lui incendie le bas de la nuque et ne cesse plus. Elle ne reprend conscience qu'en se retrouvant seule face à cette femme et à sa douleur, à cette femme qui lui dit :

- Vous m'avez tué mon fils. Vous les avez tous sortis de là, même l'Arabe, mais pas mon fils.

Et Jeanne qui la regarde n'a rien à répondre. Vide, muette, désespérée, de nouveau seule au milieu des autres, seule avec cette brûlure vrillée à sa nuque, elle repart, elle s'en va, elle sort de la cour, elle marche, et ses pas la conduisent directement dans sa petite église. Arrivée au pied de l'autel, elle se met à genoux et, sous le regard du Christ, commence à prier. Prier sans mot, prier sans pensée, prier sans geste ni signe de croix, prier en toute détresse, sans même demander secours à Dieu, prier en offrant simplement sa douleur qu'aucune larme ne vient apaiser.

Une semaine plus tard, Alphonse demande à Sahraoui de redescendre avec lui dans le puits, car tous les outils sont restés au fond. Ils descendent donc tous les deux et s'aperçoivent alors qu'un madrier manque au plancher : c'est ce qu'ils avaient entendu tomber dans l'eau ; ne voyant pas assez clair, Alphonse craque une allumette et, comme une torche, le puits s'enflamme. Ils ont beau être remontés à

toute allure, ils sont tous les deux brûlés et se retrouvent à l'hôpital de Batna où Jeanne est justement venue rendre visite à son mari et à son oncle. Roger y est pour contrôler son appareil respiratoire ; Auguste, parce que sa jambe gauche a été cassée par les à-coups de la corde. A son retour à Lutaud, Jeanne trouve son père l'attendant impatiemment pour lui demander de faire murer le puits, ce puits maudit. Ce qu'elle fait faire les jours suivants.

Jeanne ne sombre pas dans la folie, mais sur sa nuque, la cuisante brûlure ne la quitte plus. Il lui semble être seule dans un village désert face à la détresse de Madame Galdi. Sa vie est devenue un persistant cauchemar dans lequel elle ne cesse de revivre le drame de Boulhilet et son entrevue avec la mère de Robert. Elle vit mécaniquement et traverse le quotidien avec une obsession, ces questions qui la hantent «Suis-je coupable ? Est-ce vraiment ma faute ?». Elle ne le sait plus du tout et va prier dans sa petite église pour que quelque chose se passe, pour que quelque chose arrive qui apporte une réponse à ses questions, quelque chose par quoi elle sera punie ou libérée à jamais. Tous les Lutaudiens sont sous le choc et personne n'ose aborder ce sujet avec Jeanne, pas même Marthe, désespérée d'être aussi impuissante à lui venir en aide.

## CHAPITRE 9

### Julie

Roger, qui a été affecté comme chauffeur d'un colonel à El Guerrah, vient assez souvent les voir, mais leurs rapports très protocolairement conjugaux ne risquent guère de les apaiser, de les rendre heureux. Jeanne, comme une automate, s'occupe de sa fille, subit son mari, obéit à sa mère, parle avec son père, travaille, travaille, travaille avec Sahraoui, se laisse gâter par Tata Brazet, reconforter par Marthe, va prier dans sa petite église, et - seul véritable bienfait - sombre dans le sommeil comme un enfant hébété de fatigue. Elle est à ce point en-dehors de la réalité qu'elle ne se rend même pas compte que depuis quelques mois elle n'a plus ses règles. C'est Pauline qui, un jour, ne voyant plus dans le linge à laver apparaître mensuellement les grandes bandes d'éponge, s'en inquiète auprès de sa fille.

- Ah oui, c'est vrai ! convient cette dernière, je crois que je n'ai plus été indisposée depuis quelque temps ! ...

- Tu devrais aller à Batna voir un docteur, tu es peut-être enceinte !

Dans la deuxième semaine du mois de décembre, Jeanne va donc passer une journée chez Tante Adrienne à Batna et consulter un médecin.

- Vous êtes enceinte d'environ deux mois, deux mois et demi, Madame ! lui déclare-t-il. A mon avis, vous accoucherez dans la première quinzaine de juillet.

A l'annonce de l'événement, Jeanne n'a éprouvé ni joie, ni contrariété, mais en entendant la date probable de son accouchement, elle se redresse et ses yeux retrouvent leur étincelle.

- Vous avez bien dit première quinzaine de juillet, n'est-ce pas docteur ?

- En effet, je pense que ce sera pour la première ou la deuxième semaine de juillet

- Merci, merci docteur ! Vous ne pouvez savoir ce que cela signifie pour moi ! sourit Jeanne soudain sortie de son apathie et qui se rhabille en toute hâte. En le payant, illuminée par la joie, elle lui dit : «Docteur, je vais accoucher le 14 juillet».

Le laissant perplexe, elle part en courant jusqu'à la boutique «Mode de Paris» où, en vitrine, les chapeaux de Tante Adrienne lui semblent avoir retrouvé leurs couleurs.

- Tante ! Tante ! je suis enceinte, et je vais accoucher le 14 juillet ! J'en suis sûre. Tante, si tout se passe bien, c'est que je n'ai rien à me reprocher et si je suis coupable, Dieu alors me châtiara. Tante Adrienne, je retrouve une raison de vivre parce que je vais enfin avoir une réponse à ma question.

Tante Adrienne est la seule, avec Marthe, à qui elle puisse tenir ce langage sans être prise pour une folle. Tante Adrienne se dit que vraiment cette petite Jeanne, si gaie, si généreuse, si aimante, n'est pas marquée par le signe de la chance et, au fond d'elle-même, elle aussi se met à prier pour qu'au moins elle soit exaucée et délivrée de ce cauchemar. Sitôt de retour au village, Jeanne se précipite chez Mme Galdi pour lui tenir le même langage qu'à sa tante. «Je vous demande de croire à ma sincérité, Madame Galdi, je vous demande d'accepter comme un verdict le résultat de ma grossesse ; selon que tout se passera bien ou mal, vous devrez être sûre que je suis innocente ou coupable ; je vous en supplie, Madame Galdi, ayez confiance en moi et acceptez que je sois délivrée de ce cauchemar si mon enfant vient au monde normalement». Madame Galdi, ébranlée par cette foi ardente, par cette prière, accepte en se disant que Jeannette n'a plus toute sa tête. Portée par cet immense soulagement, avant de rentrer chez elle, c'est à l'église que Jeanne se rend afin de prier sa petite Sainte Thérèse et lui demander de l'exaucer, pour s'en remettre à la seule volonté de Dieu et accepter définitivement Son verdict.

Maintenant, elle est vraiment soulagée, elle respire mieux, elle reprend pied dans la réalité des jours, et se remet à croire en l'avenir ; depuis cette nouvelle, tout s'est brusquement éclairci car, dans quelques mois, elle sera fixée sur cette culpabilité dont elle-même ne sait plus si elle existe ou pas ; désormais ce n'est plus à elle qu'il

incombe de chercher à le savoir, c'est Dieu qui le lui dira. Dans ce début d'année 1941, elle s'occupe donc de nouveau avec un lucide et profond amour de sa petite fille qu'il lui semble avoir totalement abandonnée. Sylviane va à l'école depuis le 1er octobre. Comme sa maman, elle adore l'étude et Mademoiselle Gonet, l'institutrice, qui l'a acceptée malgré son jeune âge, dit que ce sera une brillante élève. Jeanne, à travers sa fille, réalise ce rêve de pouvoir peut-être enfin «réussir» sa vie. Non qu'elle se sente réellement malheureuse, mais il y a en elle une attente, une lointaine et floue certitude d'avenir lumineux que seules les études peuvent apporter. Lire, écrire, raisonner, apprendre à comprendre, chercher à aller toujours plus loin, pouvoir s'évader de sa condition grâce sa propre volonté, sa curiosité, l'insatiable faim de tout ce qui reste - sans cesse - à découvrir, voilà un objectif que Jeanne aurait aimé faire sien. Faute de cela, son abnégation est si profonde, innée, son amour pour sa fille infini, que - tout naturellement - c'est sur sa petite tornade lumineuse qu'elle reporte son incommensurable besoin de croire passionnément en l'avenir et à l'aide de Dieu, pour peu qu'on Le lui demande et Le prie !

Ayant accepté Sylviane, Mademoiselle Gonet a aussi accepté Josette, et les deux petites filles retrouvent sur les bancs de l'école les cousins Maganni, René et Simone - eux plus âgés d'un an - donc dans les normes. Josette, adorée de sa grand'mère Rescot vit chez cette dernière tandis que les deux autres exilés des fermes ont été pris en charge par un oncle par alliance. A l'école de Lutaud, cette année-là il n'y a pas un seul petit Arabe. Brika, de deux ans plus âgée que Sylviane, aurait pu y aller si elle avait voulu ; Jeanne, littéralement assaillie par sa fille pour l'y pousser, a amorcé une tentative pour l'en persuader mais, à leur grande surprise, Brika d'ordinaire si vivante et dégourdie, est rentrée timidement dans sa coquille, leur affirmant avec gêne qu'elle préfère rester à la maison. Il faut dire que si Sahraoui sait lire et écrire, il ne le doit qu'à sa seule volonté et ses seuls efforts ; personne d'autre dans la famille Boulildi n'a jamais fréquenté les bancs d'une quelconque école, à part l'école coranique. De plus Ahmed, le père de Brika, au contraire de son frère cadet, est un homme obtus et irascible qui ne veut pas entendre parler d'école pour sa fille ; or, avec lui, pas question de ne pas tenir compte de sa volonté ; il bat souvent sa femme et il est arrivé deux fois qu'Adda, se sauvant du gourbi, vienne chercher refuge sous la véranda des Chaneboux. Peut-être lui reproche-t-il de ne pas lui donner d'héritier mâle !? Une chose est sûre

c'est que ni Yahia, ni Sahraoui, ni Roger, ne sont parvenus à avoir une discussion avec lui ; chaque fois que l'un ou l'autre l'a tenté, Ahmed Boulildi est devenu muet ou a pris la porte indiquant ainsi que c'est son problème et pas celui de quelqu'un d'autre, que ce soit père frère ou patron.

Le fait d'être enceinte dans la période anniversaire de la mort de Robert Galdi a totalement rasséréiné Jeanne. Plus les jours et les semaines passent après sa visite au médecin, et plus ce sentiment de ne plus avoir à se torturer sur sa culpabilité se renforce en elle. C'est comme si elle se trouvait soudain sous une source bienfaisante qui la lave de tout, et surtout de l'angoisse et de la fatigue de la vie supportée, de la vie subie avec un boulet sur le coeur. L'eau pure de sa totale confiance en Dieu l'a délivrée. Maintenant, elle attend. Il ne lui reste plus qu'à attendre. Son sentiment de culpabilité, douloureux point d'interrogation sur chacun de ses jours, a totalement disparu. Pour elle, cela est déjà en soi seul miraculeux, et Jeanne en espère ardemment l'annonce d'un absolu pardon. Elle retrouve peu à peu sa plénitude car envisager d'être coupable était, au-delà de la douleur de la mort de Robert et du chagrin de sa mère, la crainte de n'être plus aimée de Dieu. Le fait qu'Il lui ait envoyé cet enfant pour répondre à sa question, est comme un gage de Sa confiance et donc - peut-être - de Sa miséricorde. Elle se dit que Dieu a entendu ses prières et les a exaucées. Quelle que soit l'issue de cette grossesse, l'essentiel pour Jeanne est d'avoir Sa réponse.

Il se trouve que cette attente est littéralement enchantée par le bonheur de Sylviane à fréquenter l'école. Enfant bouillante, toujours de bonne humeur, passionnément attachée à tous ceux qu'elle aime, elle illumine instantanément les endroits où elle arrive ; issus de la même extraordinaire source de dynamisme et d'émerveillement, ses deux plus grands défauts sont l'impatience et un besoin absolu de certitude, lequel se manifeste par une assez extraordinaire exigence.

Maintenant que son coeur est de nouveau en paix, Jeanne retrouve avec sa fille la joie intense des rentrées de classe, et chaque jour avec Pauline, elle bichonne son écolière ; vêtements et cartable sont toujours prêts et impeccables ; à midi, comme Amélie n'a plus ses deux garçons qui sont au collège de Batna, les repas se prennent chez l'une ou l'autre famille, mais toujours en fonction de la rentrée et du départ de l'écolière ; à quatre heures, le lait - au chaud sur le coin du feu - attend, avec

les tartines et les délicieuses confitures de tata Brazet, de savoir s'il va s'associer à un peu de café ou à du «Banania». Et, au fil des semaines, les trois Auvergnates retrouvent avec un plaisir tout neuf l'histoire de France, et sa géographie, ses rois, ses fleuves, ses révolutions ses plaines et ses montagnes, et personne ne tique à l'idée que les ancêtres des Arabes soient les Gaulois, puisque l'histoire met dans le même bain la France et son enfant d'adoption sans se poser de question sur l'origine de ce dernier, ni sur sa volonté, et encore moins sur la façon dont il a été «annexé» à la famille !

Les mois passent. Malgré leur apparente quiétude, Pauline et Amélie côté auvergnat, Antoinette et Marthe côté Rescot, ne sont pas tranquilles. Jeanne a beau redevenir éclatante et sereine, ou peut-être à cause de cela, plus elle espère le jugement de Dieu, plus elles l'appréhendent. Non qu'elles aient cru un instant Jeanne coupable. Tout le monde dans les heures tragiques du drame de Boulhilet a pensé, comme elle, que c'était le corps de Robert qui était tombé au fond du puits. Il n'est venu à l'idée de personne qu'une négligence ait pu être commise. Seule Jeanne, dans sa douleur et son mysticisme, a perçu ce tragique accident comme une punition possible de Dieu, contre elle, bien sûr ! Et, pendant tous les jours où elle en a été accablée, elle a communiqué, malgré elle et sans même en avoir conscience, son angoisse à toutes les femmes autour d'elle. Or, maintenant, alors qu'elle attend la naissance de son bébé avec calme et confiance comme ce qu'elle appelle «le verdict de Dieu», ses proches sont encore en proie au désarroi qu'elle leur a transmis. Comme pour le confirmer et l'accroître, deux incidents vont se produire qui vont le porter à son comble. Le premier a lieu dans une matinée d'avril. Alors qu'elle est en train de préparer le repas dans la cuisine - située hors de la maison, en bout de véranda - Jeanne, ayant besoin du sel, tend la main vers l'étagère où il se trouve pour prendre la boîte. Geste mécanique qu'elle fait sans presque regarder ; mais elle lâche soudain la boîte en se jetant en arrière et poussant un cri ; sa main vient tout simplement de se poser sur un silencieux serpent venu se reposer là. Pauline, accourue, a bien du mal à la calmer pour l'excellente raison qu'elle-même en est toute bouleversée. Jeanne, dans sa détermination de sortir vainqueur en se pliant à la volonté de Dieu, ne VEUT pas succomber à sa terreur des reptiles, elle ne VEUT pas renoncer à l'espoir, donc elle se conditionne pour oublier très vite l'éclair glacé qui l'a projetée en arrière au contact du serpent. Mais si sa fille s'est

programmée pour garder intacts sa foi et son courage, Pauline - elle - en est bien incapable. Pour résister à la panique qui la submerge après cet incident, elle est obligée de la partager : avec Amélie, madame Rescot, et Marthe, et Nounette venue les voir. Lorsqu'elles peuvent parler ensemble hors de la présence de Jeanne, l'une ou l'autre finit toujours par dire que ce mois de juillet semble ne devoir jamais arriver. L'attente n'en finit pas et leur angoisse n'est pas près de diminuer, loin de là. Un mois plus tard, vers la mi-mai, il fait si chaud que Jeanne et Sahraoui décident d'avancer la tonte des moutons qu'ils avaient prévue pour la deuxième semaine de juin. Un après-midi, Jeanne est dans la cour à suivre avec lui le déroulement de la tonte. Il y a du vent et des bouts de laine voltigent avec les omniprésents brins de paille. A un moment, elle sent quelque chose lui frôler le pied ; elle n'y prête pas attention, pensant qu'il s'agit d'un morceau de laine ; mais, brusquement, la sensation se précise et elle réalise que quelque chose de froid s'enroule autour de sa cheville ; elle baisse les yeux et pousse un hurlement. C'est encore un serpent, et elle pense s'évanouir de terreur. Immédiatement Sahraoui est là, près d'elle :

- N'aie pas peur, maâlema, n'aie pas peur, je vais le tuer, ya rham oualdic' n'aie pas peur !

Pauline, elle aussi, a aussitôt jailli, narines pincées et teint livide ; avec l'extrémité d'un manche à balai, elle détache le serpent de la cheville de sa fille restée figée dans la même position tandis que Sahraoui, revenant de la forge muni d'une pelle, en décapite d'un grand coup de tranchant le serpent qui tentait de s'enfuir. Jeanne, muette, ne peut s'arrêter de trembler ; Sahraoui et Pauline, la prenant chacun sous un bras, la ramènent dans la maison.

- Tu es courageuse, maâlema ! Tu vas hoire un peu et tu ne vas plus y penser, tu vas oublier, pour pas embêter ton enfant. C'est rien ça ! C'est normal ici un serpent, dans une cour de ferme. Ne pense qu'à Dieu et à ton bébé ! Tu verras, il sera beau ton enfant, tu dois penser seulement à ça et oublier tout le reste.

Pauline est là, qui acquiesce, serrant les lèvres pour ne pas pleurer, le fixant d'un regard où se mêlent rage détresse et reconnaissance.

1. Ya rham oualdic : je t'en prie

Comme tous ceux qui aiment Jeanne, elle est bien malheureuse de la voir ainsi mise sans cesse à l'épreuve. Pour quelle raison sa fille est-elle ainsi torturée ? D'où tire-t-elle sa certitude que la naissance de son enfant va donner une réponse à la question qu'elle se pose depuis la mort de Robert ? Pauline, avec son caractère déjà si inquiet, se demande avec angoisse ce que va leur réserver cette grossesse, comment va se passer cet accouchement.

Heureusement, deux événements viennent distraire tout le monde et faire oublier la douloureuse attente. L'un à la fin de ce même mois de mai, les fiançailles de Marc, le troisième des frères Rescot avec une jeune fille venue travailler comme modiste chez Tante Adrienne. Bizarrement, leur coup de foudre ressemble à celui éprouvé à Paris quelque quinze ans plus tôt par Adrienne Papon et Jean Chaneboux. Comme Jean, Marc est militaire ; comme lui, il est un très bel homme dont l'uniforme rehausse un peu plus, s'il en était besoin, l'élégance ; et, comme lui, c'est sur le seuil d'une boutique de chapeaux qu'il rencontre la femme de sa vie. Mais, à la différence d'Adrienne, Camille est très jolie : elle a un visage de camée et une très harmonieuse silhouette. Leur couple est un réel plaisir pour les yeux et tout le monde se réjouit de cette union. L'autre à la mi-juin, dans un tout autre style, est le mariage de Lucienne Galeix, la très chère cousine de Jeanne, avec un infirmier pied-noir algérois. Elle l'a connu à l'Hôpital Mustapha à Alger où elle faisait son stage d'infirmière. Le moins que l'on puisse dire c'est que Papa et Maman Galeix ne se font pas une joie de cet événement. Comme tous les gens de caractère aventureux qui ont la chance de voir couronner de succès leur intelligence opportuniste, Jantaine - maintenant presque Conseiller général - espérait un autre parti pour sa fille que ce divorcé, arrogant et très sûr de lui, affichant avec une suffisance assez vulgaire son indéniable pouvoir sur mademoiselle Galeix. Il ne peut pas ne pas avoir conscience de foncièrement déplaire à ces familles, pour lui sans aucun doute «très timorées» ; et non seulement cela ne le gêne pas mais il a l'air de s'en réjouir au plus haut point. Aussi, autant les fiançailles des deux beaux amoureux se sont éternisées en lunch, sauterie et euphorique soirée, autant ce mariage - que le divorce de l'époux prive en plus de cérémonie religieuse - se passe «en bref», dans le seul but évident - de ne pas faire de peine à la jeune femme qui, comme sa mère, est toute douceur et gentillesse. En l'occurrence, elle a même la générosité, et l'intelligence, de faire semblant de ne pas le comprendre, autant pour mettre tout le monde à l'abri d'éventuelles remarques

désobligeantes de son nouvel époux que pour ne pas risquer un signe involontaire de désaccord de ses parents, aussi infime soit-il. Tout le monde nage donc dans la plus parfaite hypocrisie afin de sauver les apparences, hormis Jeanne qui - à son habitude - ne s'aperçoit de rien et se réjouit de tout son coeur du bonheur de sa chère cousine éperdument amoureuse de son très exubérant fiancé (dont la provocante arrogance la met cependant tout à fait mal à l'aise).

Juillet arrive enfin, flamboyant. Le 1<sup>er</sup>, vers 10 heures, alors que la chaleur les enveloppe déjà, un de ces spectaculaires vents de sable que les Lutaudiens connaissent bien s'abat sur le village. Avant même que le bleu du ciel et le soleil ne disparaissent totalement derrière l'immense rideau de poussière d'or orangé, aussi vite qu'ils le peuvent, humains et animaux s'empressent d'aller se mettre à l'abri ; lorsque les brûlantes vagues venues du Sahara envahissent le paysage, seuls les murs, les arbres, les plantes et les pierres sont là pour accueillir leurs torrides et suffocantes caresses. «C'était presque comme ça l'année dernière, le jour de l'accident», se dit la superstitieuse Pauline, collée derrière une vitre les deux mains écrasées contre son coeur ; elle en frissonne, glacée, comme si elle se trouvait à Prompsat au plus gros de l'hiver auvergnat. Heureusement Jeanne et la petite sont dans la nouvelle maison que Roger a louée aux Desnolte (des gens partis s'installer à El-Mahder) à l'entrée du village. Heureusement, car sa fille ne supporte plus de sentir s'accroître son angoisse ; Pauline a beau essayer de se maîtriser, elle n'y parvient guère, et Jeanne la connaît trop bien pour ne pas immédiatement saisir les crispations de son visage ou l'inquiétude de ses regards. «Vivement que ce mois maudit se termine, et que ce 14 juillet soit enfin passé !» se dit-elle collée à sa fenêtre.

A son approche, Jeanne, au contraire, sent une infinie quiétude l'envahir. Il y a un an, le cauchemar n'avait pas commencé ; cette année, d'une façon ou d'une autre, il va finir. Elle le sait, elle le veut ; elle prie de tout son coeur pour qu'il en soit ainsi. Le 12 au matin, sachant que Madame Galdi va quitter Lutaud pour se rendre à Chevreul sur la tombe de son fils, Jeanne va lui rendre visite. Elle lui apporte des fleurs de son jardin, les plus belles, et lui dit :

- Je vous ferai télégraphier pour la naissance après-demain. L'heure de la vérité approche pour moi, Madame Galdi, et j'espère que votre grand chagrin ne vous empêchera pas de tenir votre promesse si tout se passe bien.

- Oh Jeanne, je vous en prie, ne dites pas des choses pareilles ! Vous n'allez pas accoucher après-demain ...

- Si, j'en suis sûre.

- Eh bien alors, soyez certaine que vous aurez mon pardon.

- Merci, Madame Galdi, je prierai pour lui avec vous ; si vous pouvez, priez un peu pour moi.

- Je le ferai.

Le 14 juillet arrive. Pauline est si nerveuse, si habitée par la peur, qu'elle se demande quoi faire, quel signe inventer, comment implorer Dieu, afin de mieux conjurer le mauvais sort, afin de sauver sa fille, et peut-être aussi son enfant. A Jeanne qui elle, au contraire, continue d'être d'un calme bienheureux, elle ne peut s'empêcher de dire :

- Ce ne sera pas pour aujourd'hui, il vaut mieux !

- Mais si Maman, c'est pour aujourd'hui.

En début d'après-midi (peut-être à l'heure où est mort Robert, pense Jeanne) les douleurs commencent. Avec elles, une nouvelle tempête fond sur Lutaud, la mise au monde d'un enfant. Ses ondes ont atteint tous les habitants, littéralement stupéfiés par la nouvelle annonçant l'approche de l'accouchement. Est-il possible que leur petite Jeannette ait ainsi deviné ? choisi ? imposé ? que la naissance de son enfant ait lieu le jour même de la mort de Robert ? Ils n'en reviennent pas ; ils en sont si bouleversés, qu'instinctivement les femmes, sauf les plus proches de Jeanne restées auprès d'elle, se retrouvent pour prier sur les bancs de la petite église. Entre ses murs, entre ses parenthèses sacrées et bienfaitantes, elles vont demander l'aide de Dieu pour celle qui est en train de lutter, non seulement pour donner la vie mais pour convaincre de son innocence. Les hommes, eux, sont devenus muets. Seuls ou en petits groupes, ils ne savent plus quoi faire de leurs bras, de leurs pas, de leurs pensées et de leurs craintes. L'être humain mâle, avant l'instant de la naissance, se trouve brusquement happé par le plus gigantesque trou noir de l'univers. Au moment où l'être femelle accouche, lui n'est plus rien qu'attente, plus rien que créature impuissante au bord de l'incompréhensible miracle. La femme, elle, y participe ; elle fait face à l'insondable et au vertige par la douleur de ses entrailles ; elle adhère au grand mystère de la création en donnant la vie, en s'arrachant à la

pesanteur par la rage et la volonté d'aller au-delà de ses limites. L'homme lui n'y est relié que par son instinct de procréation et de son amour pour celle dans laquelle sa sève a pris racine. L'homme, en fait, n'a accès à l'absolu de l'univers que par femme interposée : dans l'inconscient au moment de sa propre naissance, et dans son approche du mystère, au moment où jaillit l'être qu'il a engendré.

Et, entre les deux points qui tracent la ligne allant du moment de l'apparition sur terre à son retour en elle, il y a la vie et - entre autres périodes - l'enfance, moment béni où l'on n'est ni homme ni femme ; où l'on échappe de ce fait à tous les faux problèmes qu'engendrent les règles des sociétés, et notamment celui de perdre son originelle authenticité ; où l'on est soi totalement, totalement, sans pollution aucune inhérente à l'artificielle complexité des adultes. Ainsi, en ce 14 juillet 1941, pendant que les Lutaudiens prient ou attendent, que sa mère accouche, Sylviane - ignorante de tout ce drame - est avec Josette chez «mémé Rescot» où tata Marthe, repartie près de Jeanne, l'a laissée. Elle ne sait évidemment pas ce qui se passe et ce mystère que tout le monde autour d'elle protège avec un inhabituel sérieux a le don de l'exaspérer au plus haut point. Qu'on la tienne ainsi à l'écart de SA mère, de SA maison, lui est tout simplement in-sup-por-ta-ble. Le voilà bien le second grand défaut de Sylviane : être d'une impitoyable exigence lorsqu'il s'agit de ceux qu'elle aime, car elle ne sait pas aimer raisonnablement. Excessive, elle se livre tout entière, et il lui semble donc naturel que ceux qui lui sont chers en fassent autant et lui donnent tout. Or, pour Sylviane, tout, c'est tout ! Aujourd'hui, par exemple, que l'ensemble de la famille semble complice de quelque chose qui la touche à elle de très très près, puisqu'il s'agit de SA mère, et qu'elle ne sache même pas pourquoi on la tient éloignée de sa maison, lui semble absolument intolérable. Qu'est-ce que cela veut dire ? L'année dernière déjà, alors qu'elle avait mis sa robe toute neuve pour le 14 juillet, qu'elle attendait avec impatience le retour de ses parents pour leur faire voir comme elle était belle avec, rien ne s'était passé comme prévu ; mémé Chaneboux n'arrêtait pas de lui dire : «Il y a eu un grave accident, ma petite, tu vas enlever ta robe parce qu'il n'y aura pas de fête». Elle avait, pour lui dire ça, cet air sérieux, sévère, que Sylviane déteste, qu'elle trouve bête, méchant, injuste. En effet, lorsque les grands prennent cet air-là, ça veut dire que les petits ne peuvent plus leur parler, ne peuvent plus comprendre. On les laisse derrière la porte fermée comme s'ils ne faisaient plus partie de la même famille. Pour elle, lorsque les

grands agissent ainsi, c'est comme si tout d'un coup le monde se cassait en deux : il y a celui des grands et celui des petits avec, entre les deux, un mur tellement haut et immense qu'il ne reste plus qu'à s'asseoir par terre contre lui en attendant que les parents le fassent disparaître. Il suffit d'ailleurs de très peu pour cela : grand'mère qui sourit, maman qui s'accroupit en vous tendant les bras, ou papa qui revient et vous appelle de loin en riant ! Mais rien de tout cela ne s'est produit l'année dernière. Or, la patience et Sylviane ne sont pas passées par la même porte, mémé Chaneboux le dit tout le temps ! Elle avait attendu cependant, toute malheureuse, car non seulement sa mère était devenue très triste mais elle ne faisait presque plus attention à elle ; elle semblait presque avoir oublié qu'elle était sa petite fille. Sylviane avait alors compris qu'il se passait quelque chose de vraiment très grave et accueillait avec joie que tata Marthe ou tata Brazet la câlinent et s'occupent encore plus d'elle que d'habitude. Or voilà que cette année, ça recommence ! ! Et cette fois, il n'y a même pas tata Marthe ou tata Brazet, et bien sûr pas mémé Chaneboux, puisqu'elles sont toutes avec sa mère, dans sa maison où il se passe certainement quelque chose, mais que, elle, ne sait pas ! Qu'est-ce que ça peut bien être pour que mémé et pépé Rescot la retiennent si tard le soir, qu'ils les laissent jouer avec Josette sous la véranda sans parler du tout d'aller se coucher ?! Bien sûr, il fait encore très chaud ; bien sûr, c'est le 14 juillet et tout le monde est dehors et va et vient en attendant elle ne sait pas quoi, car il n'y a même pas eu de fête. Tout est bizarre aujourd'hui et personne ne donne d'explications ; il y a des fois où elle déteste vraiment vraiment vraiment les grandes personnes !

Il se passe, en effet, un grand événement. A quelques maisons de sa fille trahie, entourée de Pauline, Amélie, Marthe et la sage-femme, à vingt-deux heures trente, Jeanne met au monde son bébé. Il se présente entièrement enveloppé d'une membrane brune, ce qui porte l'angoisse des trois femmes de la famille à son comble alors que madame Seroyer, efficace et volubile, prédit à cet enfant un grand avenir puisque Napoléon, entre autres, est né coiffé. Sous les regards, concentré et méfiant de Pauline, attentif de Marthe, et prêt à l'explosion de joie d'Amélie, à l'écart de Jeanne qui guette mais se laisse - enfin - aller un peu au repos, elle extrait de son enveloppe une chétive mais bien vivante petite fille qui, à peine remise tête en haut après le premier cri poussé, n'en finit plus de hurler et de gesticuler avec frénésie ; elle semble vouloir expulser d'elle, de toutes ses forces, un enchevêtrement de

panique et de rage, les traces d'une inimaginable traversée d'univers en lambeaux. Jeanne, sitôt entendus les cris de son enfant, délivrée du poids de la mort de Robert, vient de sombrer dans un demi-sommeil ; l'optimiste et généreuse Amélie a aussitôt pris le chemin de sa véranda pour y retrouver les hommes, annoncer la nouvelle et leur demander de prévenir tout le monde. Le village va enfin pouvoir, comme Jeanne, retrouver son énergie et son élan. Pauline et Marthe assistent dans la chambre à la toilette du bébé ; en regardant s'agiter avec une telle hargne cette mignonne créature au crâne recouvert d'un fin duvet blanc doré, elles ne peuvent s'empêcher, malgré leur soulagement, d'éprouver un bizarre sentiment ... d'*exceptionnalité*. Ce qui s'est passé aujourd'hui les laisse abasourdis, hébétés. Jeanne, comme elle l'avait annoncé - avec une force et une conviction absolument inébranlables -, a accouché le jour anniversaire de la mort de Robert. Marthe en regardant Pauline en a les larmes aux yeux, et cette dernière en hochant la tête lui dit : « Nous irons allumer un cierge à Ste Thérèse dès demain matin. Restez un instant auprès d'elle, Marthe, moi je vais aller faire une prière ».

Roger avait choisi deux prénoms, Marc ou Julie. La naissance de Julie vient donc de sauver Jeanne de son cauchemar et, dès le lendemain matin, elle fait envoyer un télégramme à Madame Galdi ; immédiatement, la mère de Robert lui transmet en réponse son pardon. Jeanne, enfin totalement libérée, peut alors donner libre cours à sa joie, tandis que toute la famille pousse un immense soupir de soulagement. Le seul à s'exprimer dans un registre un peu différent, c'est le grand-père Rescot qui, espérant cette fois encore un héritier mâle, rend à l'atmosphère sa tonifiante gaieté en faisant mine d'exploser : « Comment ? Encore une pisseuse ! ». N'empêche ! S'il n'y avait eu cette intensité dramatique, donc le soulagement qui s'en est suivi, il n'aurait pu la cacher sa déception ! Mais si lui n'est que contrarié, il en est une dont le cœur est déchiré de fureur et de désespoir. Sylviane, lorsqu'on la ramène chez elle le lendemain, dans une maison pleine de femmes et d'agitation, et qu'elle découvre sa mère allongée avec cette espèce de chose rose et squelettique dans les bras, sa mère qui l'accueille avec un sourire qui – pour la première fois – lui semble révoltant, fait volte-face et se sauve chez tata Brazet.

- Je veux partir, je veux partir, je ne veux plus jamais rentrer dans cette maison ! Je t'en prie, ma tata ! Je t'en prie tonton, emmène-moi à Batna, emmène-moi chez tata Adrienne !

Pourquoi Batna ? Pourquoi tata Adrienne ? Personne ne le sait. Peut-être parce que c'est l'endroit le plus éloigné de chez elle, mais où elle se sent le plus en sécurité, qui lui vient alors à l'esprit ! Amélie qui, pour la première fois, voit Sylviane en sanglots et désespérée, en est totalement bouleversée ; elle lance à son mari :

- Je n'ai jamais vu pleurer cette petite et vraiment, Alphonse, je ne peux pas le supporter ! S'il te plaît, s'il te plaît, si elle ne retrouve pas son sourire, tu l'emmèneras chez Jean et Adrienne dès demain matin ! On ira bien la chercher lorsque son chagrin aura passé ! Viens, ma mie, viens, ce soir tu dormiras dans mon lit, et demain nous t'emmènerons à Batna, c'est promis !

Le lendemain matin, ni Roger, ni Pauline, ni Marthe, ne peuvent l'approcher pour la faire changer d'avis ; elle ne veut même pas les regarder, ils font partie des traîtres au sourire extasié qui étaient dans la chambre de sa mère lorsqu'elle y est entrée hier. Alphonse doit donc se résoudre à accompagner la fillette à Batna par le car de 11 heures, après être allé à la poste prévenir par téléphone Jean et Adrienne de son arrivée.

Malgré ce petit drame que personne ne pouvait prévoir, Jeanne très vite retrouve sa forme et son entrain ; sa brûlure à la nuque a disparu, qui ne reviendra la tourmenter que dans les moments douloureux de sa vie. Elle sera toujours pour elle comme une lampe-témoin, celle de la souffrance et des malheurs, l'inévitable compagne des jours néfastes.

## CHAPITRE 10

### Le nouveau

Ce n'est pas la guerre qui a enlevé un des siens au village, mais elle n'en continue pas moins et une semaine après Roger repart sur Sétif où il a été affecté au 27<sup>ème</sup> Train des équipages comme chauffeur d'un officier supérieur, le Colonel Chambon. Avant de partir, c'est lui qui reprend le car de Batna afin d'aller y récupérer sa fille. Les Chaneboux ont en effet envoyé un télégramme d'appel au secours. Ce couple sans enfant ne sait visiblement plus quoi faire de cette gamine qui s'ennuie à mourir loin de sa mère, des siens et de son village. Elle semble avoir oublié tout grief contre Jeanne, et sa maison à Lutaud représente sans conteste le seul univers qu'elle désire, quels qu'en soient les occupants.

Et quelques mois plus tard, Sahraoui retrouve sa maâlema riche d'un courage tout neuf, prête à ensemer les champs, et à vendre tous les moutons car, la récolte de 1941 s'étant avérée relativement médiocre, c'est vers la commercialisation du cheptel qu'ils ont décidé de tourner leurs efforts en attendant les prochaines moissons. On les voit tous les deux, à cheval ou en cabriolet – le nouveau, fait avec l'arrière d'une Torpédo -, à Boulhilet ou au Gontas, au marché de Chemora ou à celui du Khroub. Ils vont à celui de Chemora pour acheter des bêtes, et à celui du Khroub – plus éloigné mais beaucoup plus important – pour les revendre après les avoir fait pacager dans la plaine et suffisamment engraisser.

Au marché de Chemora, toutes les femmes du village se retrouvent, accompagnées de leur père, beau-père ou commis, car les maris ont évidemment tous rejoint leurs corps d'armée. Seul l'Adjoint spécial, d'une quarantaine d'années mais exempté pour raison de santé, semble être là pour chaperonner ce petit monde et superviser ce qui se passe sur son territoire, un shérif en somme ! Pour une raison dont plus personne ne se souvient, ce Corse représentant de l'administration

française, malgré son très digne maintien, a affectueusement été surnommé «Tata». Et «Tata» adore, après les poignées de mains, les salutations d'usage aux Indigènes venus de toute la région, les cérémonieusement souriantes allées et venues sous le soleil au milieu du marché, le moment où tout le monde, s'étant levé avec le soleil, se réunit vers dix heures/dix heures trente autour des kanouns, pour se régaler de brochettes et de galette, boire de la limonade ou du café, en bavardant beaucoup. Pauline et Amélie, lorsqu'elles y venaient, avaient toujours en mémoire les paroles de leurs maris au sujet de ces délicieuses brochettes de Chemora lors de leur premier passage le long de l'oued du même nom, alors qu'elles rejoignaient leur nouveau village après le départ de Foum-Toub. Aujourd'hui, elles n'y viennent plus que très rarement, remplacées par les jeunes femmes qui, comme elles, profitent du déplacement pour faire leurs emplettes et provision de ce que l'épicerie du village n'offre pas ; comme pour elles, le plus pur moment de régal est certainement celui de l'achat des tissus aux éventaires ensoleillés où le moindre coton brille comme une soie. Comme pour elles, Jeanne et Marthe qui ne fréquentent pas les magasins de mode de Constantine ou Batna, ces acquisitions ont une chatoyante magie qu'elles n'échangeraient pour rien au monde. La douceur d'un tissu, son éclat, sa couleur, la joie puérile de le draper sous leur menton et de l'imaginer déjà en robe ou chemisier dans les mains de fée de Pauline, la découverte d'un coupon pour leurs écolières ou pour leur belle-mère, engendrent des instants de lumineuse plénitude. Cela fait affectueusement sourire Nounette qui, elle, a d'autres moyens et d'autres bonheurs. Lors de ses fréquents déplacements à Constantine, elle peut se permettre, si elle le veut, d'être à la dernière mode de Paris ; depuis longtemps cliente assidue des Galeries de France et des boutiques du quartier chic de la ville, maintenant plus que jamais, comblée, épanouie, éclatante, elle donne libre cours à son goût du luxe et de l'élégance car elle le partage avec son amant. Roger, comme elle, adore ce qui est beau, et rien n'est plus agréable à Nounette que lorsqu'il l'enveloppe d'un regard plein de désir et d'admiration. Elle en a d'autant plus besoin qu'il affiche de plus en plus son attachement à sa famille ; elle a vu à quel point la naissance de Julie, l'adoration de Sylviane, ont resserré les liens qui l'unissent à Jeanne ; n'imaginant pas que l'on puisse faire l'amour sans amour de l'amour, elle pense que Jeanne sait aimer son mari, même si, lui, lui affirme le contraire, et elle souffre de plus en plus lorsqu'il vient à Lutaud ; ce qu'elle aime, c'est

le rencontrer à Constantine, car là il n'appartient qu'à elle. Au village, lorsqu'une réunion, un bal, un évènement quelconque les met en présence l'un de l'autre, elle ne peut s'empêcher de le guetter sans cesse, tentant d'évaluer la signification du moindre de ses gestes, du moindre de ses regards, et vérifier ainsi si elle a toujours le même ascendant sur lui ou si, au contraire, son cœur le ramène vers ce qui porte son nom, vers ce qui est SA famille. Elle, elle n'est pas madame Rescot, et elle en souffre, car elle voit très bien à quel point Roger accorde d'instinct une primordiale importance à ce qui est sien, aux êtres qui portent son nom et dépendent de lui. Paradoxalement, plus Nounette sent que son amant risque de lui échapper (ce qui lui donne envie d'anéantir tout ce qui la sépare de lui), plus elle éprouve le besoin d'être gentille avec Jeanne ! Etant amie avec elle depuis longtemps, faute de pouvoir afficher et vivre librement sa passion, elle compense en apportant à sa naïve rivale un peu de ses «luxes», pour se sentir moins coupable, plus proche d'eux aussi, plus proche de lui surtout ! Approvisionner Jeanne et Marthe en revues de mode, par exemple, fait partie des rites de leurs joies ; ou les informer des potins mondains de Constantine ou de Batna car Nounette a des entrées partout, qu'elle exploite avec beaucoup de discernement et d'intelligence, et dont elle fait profiter ses amies sans ostentation ni modestie, avec juste ce qu'il faut de charme et de séduction pour les garder attentives. Malgré sa passion pour Roger, une chose est certaine, c'est qu'elle intègre parfaitement et spontanément ses rapports avec Jeanne dans l'esprit et les règles implicites qui régissent la vie du village. Personne d'ailleurs n'y déroge, d'une façon presque instinctive et à aucun moment remise en cause. Le village est une famille dont les aînés sont respectés et protégés, et dont tous les membres sont solidaires en toutes occasions (élections mises à part, encore que cela aussi fasse partie des tacites règles du jeu). Les semailles, les moissons, et surtout les battages donnent lieu à un immense effort commun, immédiatement suivi par le délire de la fête où tout le monde se libère enfin et exulte ; l'affection, l'amitié, la fraternité, l'amour, s'en trouvent démesurément exaltés, semblant faire écho à l'immensité de la plaine et au ciel infini qui la regarde.

Quelle place pourrait avoir dans cette lumière et ces élans, le venin de la jalousie ou du ressentiment ? Oublié, méprisé, il ne peut que se diluer, incolore, dans l'espace. Nounette est trop amoureuse et trop sensible pour ne pas le ressentir. De plus, aussi terrible que soit parfois sa jalousie, elle ne l'éprouve jamais que face à Roger, jamais en

présence de Jeanne. Il est impossible, en effet, d'en vouloir à Jeanne, impossible d'être méchant avec elle, car elle est d'une telle généreuse candeur, d'une telle spontanéité, que les mauvais sentiments meurent avant d'être nés, et s'ils osaient sortir, il semble qu'ils ne pourraient que se retourner contre celui qui les a émis. Marthe et Nounette s'en sont rendu compte un jour, sur le marché de Chemora. Alors que tout leur groupe discutait pendant l'habituelle consommation de brochettes, Marthe déplora de ne pouvoir vendre ses brebis suitées.

- Ça veut dire quoi, suitées ? Qu'elles sont malades ? s'enquiert alors Jeanne le plus naturellement du monde.

Évidemment toute l'assemblée échange des regards ébahis et l'Adjoint spécial en profite pour prendre un air éminemment ironique et fanfaronner un peu à bon compte.

- Vous n'allez pas nous dire que vous ne savez pas ce que c'est une brebis suitée, Madame Roger !

- Non, vraiment, je ne sais pas, avoue naïvement Jeanne en rougissant soudain car elle pense sans doute que ce mot peut avoir un sens inconvenant.

Marthe, le comprenant instantanément, vient à son secours :

- Suitée veut tout simplement dire qu'elle a un petit qui tête toujours, donc qui la suit et ne peut être séparé d'elle.

- Ah bon ! eh bien, je ne savais pas du tout, rit Jeanne soulagée, j'ai encore appris quelque chose aujourd'hui. Si ma mère était là, elle dirait que c'est parce qu'il y a toujours quelque chose à découvrir que la vieille ne veut pas mourir !

- Elle est décidément impayable notre petite madame Roger ! se rattrape alors piteusement l'Adjoint spécial tandis que tout le monde sourit affectueusement à Jeanne. Eh bien, tenez, c'est moi qui vous offre le café et nous allons le boire à sa santé ! conclut-il tandis que Nounette et Marthe, ravies, entraînent leur protégée en la prenant chacune par un bras.

Malgré la guerre qui éloigne les hommes, malgré les convois américains qui parfois traversent le village, à la grande joie des enfants qui récoltent alors chocolat, chewing-gum et bonbons au goût sans pareil, et des adultes qui échangent volontiers du pain blanc et léger contre de

la galette ou du pain fait maison, des boîtes de saucisses à la chair extra-fine ou de corned-beef contre un bon repas familial généreusement servi et arrosé, malgré cette tempétueuse passion tombée sur les deux amants sans qu'à aucun moment leurs compagnons ne la soupçonnent, malgré la souffrance jalouse qui enflamme parfois le cœur de Nounette, malgré quelques dissensions entre clans ou individus dans le village, Lutaud baigne - depuis cette miraculeuse récolte de 1939 - dans un magique enchantement tissé dans le labeur de tous, l'entr'aide, et un goût effréné de la fête pour sublimer tous les efforts. Le village est une grande famille dont le rythme est réglé par les mêmes événements, minuscules ou majeurs. Depuis que l'on a une église, un prêtre vient pour les grands moments de leur vie chrétienne : le mois de Marie, la semaine sainte durant laquelle chacun participe au chemin de croix, la messe de minuit. Sylviane, comme les autres enfants du village, assiste aux cours de catéchisme, qu'elle aime moins que les heures d'éducation civique qui donne l'occasion à leur institutrice - mademoiselle Gonnet (une jeune fille de 25 ans que tous ses élèves adorent et qui, malgré sa jeunesse et son charme, est dotée d'une surprenante chevelure grise) de leur apprendre le respect, la politesse, la modestie, avec beaucoup d'imagination et d'humour à la grande satisfaction de ses jeunes auditeurs. C'est elle aussi qui joue de l'harmonium à l'église, et durant tout le mois de mai, elle se fait une joie de mêler leçons de choses et rites religieux en allant avec ses élèves ramasser de jolies fleurs et des graminées scintillantes pour orner l'autel que les femmes du village ont dressé sous la statue de la Vierge Marie.

D'autres joies, plus païennes, font également vibrer le village : les visites des boussadias, par exemple. Des terribles histoires de magie et de sang sont racontées à voix basse par les adultes à leur sujet. Ils viennent du Mali, et les enfants oscillent sans cesse entre frayeur et irrésistible attirance lorsque, dans le soleil d'une matinée d'été, apparaissent soudain ces danseurs noirs au chapeau garni de laines multicolores, bizarrement vêtus de peaux, aux chevilles encerclées d'un large bracelet garni de minuscules clochettes tintant à chaque pas et accompagnant le bruit de leurs karkabos<sup>1</sup> que leurs mains agitent dans l'air lorsqu'ils se mettent à danser. Les familles indigènes leur déposent à manger, les Européens leur donnent des pièces, les gosses lorsqu'ils l'osent leur

1. Karkabos : sorte de petites cymbales reliées par une tige centrale.

apportent à boire, et les chiens regardent tout cela de loin, visiblement peu confiants en ces humains gesticulants et bariolés. Josette est une timide un peu timorée qui n'apprécie guère de suivre sa très téméraire cousine qui fonce toujours vers tout ce qui est nouveau et extra-ordinaire, entraînant avec elle son ami René Maganni qui depuis longtemps a compris qu'en aucun cas il ne doit paraître réticent ou froussard !

C'est une liberté sauvage et magnifique que celle de ces enfants jaillis au milieu des plaines et de l'espace, guettant les boussadias ou, à la fin de l'été, les grandes caravanes des hommes bleus venus de leur mystérieuse et lointaine contrée, montagne au milieu du désert où - paraît-il ! - ce sont les femmes qui régissent la société. Ils installent dans la plaine leurs immenses guitounes faites de peaux de chèvre ou de mouton, de couvertures de laine multicolores ou brunes en poils de chameau, et glanent tous les épis de blé épargnés par les moissonneuses, tombés parmi les chaumes couleur vieil or, ou même - lorsque la terre a été particulièrement généreuse - laissés sur pied en des endroits précis de la plaine à leur seule intention. Si l'arrivée de la grande caravane a mis en effervescence les villageois, une fois les nomades installés dans la plaine, on les oublie un peu, jusqu'au moment où, très tôt dans un beau matin on entend de nouveau les chameaux, les chiens, les chameliers, les chèvres et les enfants s'agiter avec acharnement et frénésie tout autour de l'abreuvoir. Tout le monde sait alors que la grande caravane va repartir, traversant le village pour monter encore un peu, jusque dans la plaine de Sétif. Rares sont les Lutaudiens résistant à l'attrait de ce spectaculaire événement. Sur le dos des chameaux, les femmes sont cachées sous les baçours chatoyants qui se balancent tandis que les hauts hommes bleus, dont on ne voit que le regard car ils sont entièrement enveloppés par leurs burnous de coton et leurs visages dissimulés par les chèches indigo, encadrent les bêtes. Malgré la vigilance de leurs maîtres pourtant prompts à tenter de les empêcher de manger les feuilles au passage, les chameaux laissent les acacias de l'unique rue du village pratiquement nus. Mais cela semble finalement ne déranger aucun villageois ; c'est devenu une habitude, presque un rite convenu, de même que le fait de laisser libre, au moment de leur arrivée et de leur départ, le long abreuvoir pour que bêtes et gens de la caravane puissent, en paix, profiter de l'eau tout leur saoul et refaire leurs réserves.

Si ce moment de l'année est un intense évènement dans la vie des Lutaudiens et en particulier des enfants, une chose est certaine, c'est

que Sylviane est de loin la plus irrésistiblement attirée par ces nomades superbes et secrets. Ils semblent exercer sur elle une véritable fascination, sans doute de la même nature que celle que lui inspirent les familles indigènes vivant auprès d'elle. Il n'y a aucun petit Arabe à l'école de Lutaud mais Lutaud n'est pas un gros bourg, ce n'est qu'un minuscule village où les deux communautés vivent à côté l'une de l'autre sans que jamais aucun lien réel ne se tisse entre elles. Les enfants européens, comme les adultes, n'ont de rapport avec le monde indigène que par nécessité. Sylviane, au contraire, semble fascinée par lui et ne manque pas une occasion de se précipiter dans les gourbis ; si elle n'encourt aucune remontrance ni interdiction de la part des siens - même les plus rigides et les plus sévères - c'est que sa joie de vivre et son naturel émerveillé les neutralisent avant même qu'ils n'aient le temps de réagir. La force de son élan est telle qu'elle court-circuite les éventuelles interventions et met les autres en accord avec elle, souvent même malgré eux. Ils sont chaque fois pris au dépourvu et semblent se dire : « puisqu'elle est si heureuse, pourquoi y voir du mal et vouloir la contrarier ? ». Il est difficile en effet de se fâcher contre ce radieux petit cyclone : son regard s'illumine, elle vous éblouit d'un sourire, s'élance, et on la regarde partir, rassuré et heureux, en souriant aussi. Ou on la suit, comme René ! ou Josette et Simone, les deux cousines qui, conciliantes, ne peuvent que leur emboîter le pas !

D'ailleurs, comment pourrait-on être dur avec une enfant qui, comme sa mère ou son grand-père, est une naïve qu'un rien ravit et qui, du cours primaire au cours moyen 2<sup>ème</sup> année, aussi naturellement qu'elle est heureuse de vivre sera la première de sa classe. Dès le cours élémentaire 1<sup>ère</sup> année, plus personne d'ailleurs ne s'en étonne, pas plus que personne ne s'attriste que Josette la gourmande soit dernière ; adorée de ses parents-qui-s'adorent et choyée par « mémé Rescot » qui la chouchoute tout au long de l'année scolaire, elle aussi a fait admettre à toute la famille son attachante nature : son goût pour les plaisirs du palais par exemple et son très peu d'intérêt pour l'école ; il semble évident pour tous que Sylviane fera ce que son père et sa mère auraient voulu faire : des études secondaires et, pourquoi pas, supérieures ! et que Josette - comme son père et sa mère, si heureux dans leur ferme - s'occupera de sa maison et de ses bêtes en se régaland des mets qu'elle préfère tant qu'elle voudra ! Chacune d'elles a son charme et sa personnalité, et à aucun moment les deux fillettes ne se jalourent ; à aucun moment un quelconque parent ne privilégie l'une par rapport à l'autre.

Jeanne et Marthe, rendues encore plus proches par l'affection que se portent leurs filles, partagent une grande tendresse et une totale complicité ; elles sont comme deux soeurs de même que sont proches l'un de l'autre les deux frères, leurs maris ! Rien d'étonnant alors qu'il en soit de même pour leurs gamines. La seule fois où Sylviane se rebiffera, car une de ses outrances est d'être absolument incapable de supporter l'injustice, c'est lorsque - à l'occasion d'une compo d'histoire - elle se trouve ne pas être première mais deuxième, et Josette non plus dernière mais quatrième.

- Bravo, bravo, ma fille !, se sont mis à clamer tonton Léo et tata Marthe ;

- Bravo, petite, bravo !, ont entonné les grands-parents ;

- Bravo, Josette, c'est très bien !, se sont extasiés ses propres parents, alors que tous - se tournant vers elle - déploraient : «Belle, qu'est-ce qui t'est arrivé cette fois-ci ? Tu n'as pas bien révisé tes leçons ?».

- «Ça alors, c'était trop fort !». C'était dit avec beaucoup de gentillesse, bien sûr, et elle savait qu'ils voulaient tous montrer ainsi leur satisfaction à sa cousine pour l'encourager (elle-même en était d'ailleurs très contente aussi), mais tout de même, ils auraient au moins pu ne rien lui dire à elle ! Bien évidemment, cet incident est très vite oublié, d'autant plus vite que l'école de Lutaud, avec sa talentueuse mademoiselle Gonnet au milieu de ses cinq cours, est un univers où les enfants sont heureux, absolument heureux. La grande salle est lumineuse et chaude et il y règne toujours une sorte de plénitude. L'odeur des craies, de l'encre, des cahiers et des livres, flotte dans l'air tandis que les deux grands tableaux noirs, innocents et graves, se laissent remplir de mots de chiffres ou de croquis avec un évident plaisir sauf lorsqu'une craie malfaisante leur griffe tout à coup le dos sous les exclamations du jeune public ulcéré ; quant aux deux grandes cartes de France, celle des montagnes, des plaines, des côtes et des fleuves, et celle des communes, elles sont pour Sylviane un réel bonheur : celui des yeux avec leurs formes et leurs couleurs et celui de l'esprit car c'est une grande joie de voir à quel point sa mémoire en a bien enregistré les contours et les noms. A la sortie des salles de classe, la cour immense offre son espace avec ses trois mûriers dont les gosses se gavent des fruits lorsque, suspendus à leurs branches, ils leur offrent leurs attirants

cocons roses tendre ; tout au fond, il y a les cabinets dont on se «garde la porte» en chuchotant et surveillant de l'oeil les garçons chahuteurs ; et, entre les classes et la cour, un immense préau où ils jouent lorsque le ciel du bref automne éclate en pluie ou que l'hiver recouvre tout de neige. Les quatre petits compères (les deux cousines Rescot et les deux cousins Maganni) ont leurs jeux et leurs aventures qui varient selon les saisons. En hiver, par exemple, s'ils prennent plaisir à mettre des cachabias - comme les petits Arabes - afin de se protéger du froid, de la pluie ou de la neige, c'est aussi pour mieux pouvoir s'accroupir au beau milieu de la place et faire semblant de parler alors qu'ils sont en train de faire pipi ! Quel toupet, quel culot, n'est-ce pas ! Ce qu'ils aiment bien aussi, c'est se coucher dans la neige bras écartés pour imprimer leur silhouette sur son tapis immaculé. Mais il est très court l'hiver ! Dans l'été infini, qui débute gentiment en avril avec l'arrivée des hirondelles effervescentes et aiguës rejoignant leurs cachettes invisibles sous les rebords des tuiles, bientôt suivies par les cigognes royales et craquetantes s'installant sur leurs superbes nids aux extrêmes bords des toits, dans l'été infini qui les submerge crescendo jusqu'à la fin septembre, ils ont tout le temps d'inventer d'autres jeux allant de la haute originalité à l'inqualifiable audace, pensent-ils très fiers d'eux ! Faire pipi bleu par exemple, en absorbant certaines inoffensives petites pilules que les parents laissent innocemment traîner ; à partir de là, du pipi je veux dire, ils ont varié les concours : après celui qui fait pipi le plus bleu, celui qui fait pipi le plus fort. Cela se pratique naturellement sur un terrain au sol meuble où le jet doit faire un trou, dont - en connaisseurs - ils évaluent la profondeur ! Les filles peuvent aussi s'entraîner à faire pipi comme les garçons, ce qui demande beaucoup de détermination et d'énergie ; et tous peuvent essayer de faire pipi comme les chiens, en levant la patte contre un arbre ou un mur. Pas facile, mais tout à fait possible ! En tout cas, tous ces jeux sont pratiqués avec beaucoup de sérieux et de dignité, et aucun d'eux n'oserait regarder - de près - la partie savamment cachée d'où sort ce très attractif pipi. Il y aussi des concours qui ne les concernent pas, mais dont ils se sont faits les arbitres. Par exemple, perchés sur un tracteur ou un quelconque engin agricole garé dans la cour, ils comparent les performances de mâle des quatre ou cinq superbes coqs qui se pavent sous leurs yeux. Munis d'un carnet, ou d'une ardoise, ils notent scrupuleusement combien de fois le grand roux ou le beau noir, ou l'orgueilleux doré, montent sur les dames poules. Dans le même registre, accroupis

au bord des deux caniveaux longeant la rue et sans cesse alimentés par les fontaines utilisées par les villageois (car l'eau n'est pas courante au robinet dans ce bled encore perdu), ils tentent - en vain la plupart du temps, car ces étreintes n'en finissent décidément pas - de compter combien de temps deux crapauds restent accrochés l'un à l'autre, ou - au lieu de faire la sieste dans les heures brûlantes de la journée, ce que tous détestent généralement - d'arriver à suivre deux mouches dans la même situation. Lorsque l'on ajoute à cela le fait qu'ils surveillent la longueur du sexe des ânes stationnés dans la poussière de farine devant le moulin de Dappello, on pourrait penser que ces pauvres gosses sont lamentablement obsédés par le sexe, mais pas du tout ! Ils sont observateurs, simplement : à l'affût des ... mouvements de la vie. Ils éprouvent le même intérêt passionné à voir surgir le vert insolent du blé dans les sillons lorsque les tiges commencent à sortir, ou à courir comme des fous, après un violent orage, sur la route de Constantine, car à la sortie du village, dans une dénivellation sur la gauche, un lac apparaît engendré par les pluies diluviennes, qui s'efface ensuite peu à peu sous les ardents rayons du soleil. Et puis il y a les vacances, du 1er juillet au 1er octobre. Trois mois entiers durant lesquels ils vont participer directement ou à travers eux à tous les travaux agricoles des adultes, au rythme abrutissant et enchanteur de leurs corps à corps, dans les espaces et la chaleur, avec la terre et le blé, sous toutes ses formes. Les moissons, d'abord : au village et dans les fermes, dans ces plaines aux étendues somptueuses où l'or des épis s'étoile de bleuets, de marguerites et de coquelicots, où ils se perdent à suivre les hommes perchés sur les immenses moissonneuses, puis le retour juchés sur les chariots qui les ramènent vers les maisons, le bien-être, la fraîcheur, la douceur des gâteaux et des mères. Les battages ensuite, l'agitation tant sur les aires de battage que dans le village, la fureur d'en finir avec ce travail acharné dans la chaleur torride, la poussière : de la terre, de la paille, et du sable parfois, apporté par le vent brûlant du Sahara. C'est la couleur du ciel qui annonce l'arrivée des grands siroccos. On ne voit plus du soleil que son reflet orange doré d'un bout à l'autre de l'horizon, et une attente - tout à coup - semble figer l'ensemble du paysage. Alors les animaux se terrent ; ils disparaissent ; on ne les voit plus. Et les humains, ceux des gourbis et ceux des maisons, les imitent ; ils se précipitent derrière leurs murs de toubes ou de briques, et disparaissent à leur tour. Une fois portes et fenêtres fermées, chacun se précipite sur les chiffons de par terre et les autres, les mouillent et en calfeutrent

toutes les issues. Puis brusquement le vent arrive, impitoyable et sauvage, étouffant, aveuglant, vous cinglant de ses myriades d'aiguilles si par malheur vous n'avez pu lui échapper. Parfois il ne fait que passer ; parfois il s'attarde et saupoudre le décor tout entier de l'écume apaisée des dunes, rappelant aux terres du nord la toujours possible invasion du désert. Aussi soudainement qu'il a commencé, il s'arrête, ou va plus loin, libérant ses otages, les rendant à la vie. Une fois les battages finis, le blé engrangé ou ensaché, tandis que les grands goûtent enfin à l'inestimable luxe du repos dans la lumineuse transparence des nuits d'été, les gosses eux n'en ont pas encore fini de leur histoire avec le blé. Dans la beauté des matins ou la tiédeur des fins d'après-midi, ils s'adonnent au plaisir sans pareil du contact odorant et soyeux avec les attractives meules de paille. Seul souvenir des grands champs somptueux, elles font à partir de la mi-août un collier de boules dorées au village, sur lesquelles les enfants pratiquent avec frénésie l'escalade, puis la descente sur les fesses. Quelques fillettes ou garçonnets arabes osent parfois des incursions pour venir se mêler à leurs jeux. Entre autres un petit berger de leur âge, que Sylviane trouve très beau ; sa peau très brune, sa toison noire bouclée, ses yeux dorés et son sourire la charment infiniment ; à l'inverse des autres qui les rejoignent avec une espèce de défi rieur dans le regard, lui attend toujours que l'un d'entre eux - Sylviane la plupart du temps - lui fasse signe de s'approcher. Il s'appelle Mohamed. Sylviane ne saura jamais de qui il est le fils ni où vit sa famille. Ils ne se retrouvent que pour jouer dans les meules de paille ou monter à bourricot, toujours à la même période de l'année. Mais elle ne l'oubliera jamais. Un autre de leurs jeux au pied des petites collines de paille blonde et chaude, calés contre elles en petits groupes, est d'inventer inlassablement des histoires de grandes personnes tandis que de philosophes bourricots, enfin laissés tranquilles, se baladent et broutent un peu plus loin et que les altières cigognes, en équilibre sur une patte ou avançant à larges pas comptés, semblent parfois les surveiller et avoir depuis longtemps compris l'inoffensive agitation de leurs petits voisins humains.

Outre ces fabuleux plaisirs, pour Sylviane si sensible aux odeurs et aux couleurs du ciel, que dire de la captivante rentrée du troupeau de moutons dans les soirs mauves ! Malgré leur installation depuis la naissance de Julie dans la jolie maison des Delnotte, elle essaie de ne jamais manquer cet instant magique. Si la venue du soir lui donne parfois envie de pleurer parce que c'est la fin d'un jour, rien ne

l'enchante plus que d'entendre dans l'incomparable limpidité de l'air la litanie des chiffres arabes égrenée par Ahmed ou Sahraoui à l'entrée de la cour tandis qu'à l'extérieur Rebaïl pousse les bêtes vers le portail juste entr'ouvert pour ne les laisser passer qu'une par une.

Les unités :

- Ouahad, zoudj, tlata, rebaâ, ramsa, setta, sebaâ, tmenia, tsaâ,

puis la dizaine :

- achra, ahdech, tenach, tlatach, rebaâtach, ramstach, settach, sebaâtach, tmantach, tsaâtach,

puis la vingtaine :

- achrine, ouahad ou achrine, zoudj ou achrine, tlata ou achrine, rebaâ ou achrine, ramsa ou achrine, setta ou achrine ... jusqu'à tlatine (la trentaine)

- ouahad ou tlatine, zoudj ou tlatine, tlata ou tlatine, rebaa ou tlatine, ramsa ou tlatine ... jusqu'à rebaahine (la quarantaine)

- ouahad ou rebaahine, zoudj ou rebaahine, tlata ou rebaahine, rebaa ou rebaahine, ... jusqu'à ramsine (la cinquante), settine (la soixantaine), ... jusqu'à la centaine : mia, mia ou ouahad, mia ou zoudj, mia ou tlata ...

Chaque soir est bercé de cette envoûtante mélodie, paisible comme la nuit qui vient. Chaque soir, hommes et bêtes se retrouvent et les rites sont presque toujours les mêmes. Rebaïl a rentré le cabriolet sous le hangar, installé avec leur fourrage les chevaux dans l'écurie pour libérer la cour avant la rentrée du troupeau, toute la volaille, à l'exception des pintades qui sont d'incurables rebelles, est depuis longtemps enfermée dans son poulailler. Le vieux Yahia, vêtu de son immuable burnous, mains derrière le dos, fait son tour ou vient tenir compagnie à Michel tout en surveillant les activités du soir. Daouïa a lavé ses deux seaux pour collecter le lait que Adda et Aïcha auront traité à l'intérieur de leur guenouche. Pauline, mine de rien, surveillera de près que tout le lait lui sera bien donné, et les gosses s'amuseront dans cette ombre qui envahit leur univers familial, tandis que les odeurs de fumée, de galette, de couscous ou de viande grillée se mêleront à celle que la terre exhale maintenant que plus rien ne la piétine ou ne la fouille. A part des bruits familiers, tout se passe dans un calme relatif. En revanche, au

printemps, sitôt le portail entr'ouvert, tous les agneaux qui attendent leurs mères depuis le matin et que l'on a tenus enfermés jusqu'au dernier moment, se mettent à les appeler désespérément et elles à leur répondre, ce qui donne lieu à un incroyable désordre et une intense cacophonie, généralement enrichie par les invraisemblables criaillements des pintades qui font leur balade du soir sur le mur d'enceinte et visiblement raffolent de ce merveilleux tintamarre. Dans la cour, au beau milieu de la pagaille des brebis et des agneaux qui s'appellent et se précipitent pour se retrouver, les mauresques attachent prestement les brebis par le cou en deux longues files qui se croisent, et s'accroupissent aussitôt pour se mettre à les traire !

A la ferme de Tonton Léo et Tata Marthe, ces bonheurs deviennent encore plus savoureux et exaltants parce qu'ils sont amplifiés par le décor sauvage, la montagne toute proche, le fait que la ferme se trouve seule, avec quelques gourbis tout près d'elle, au pied de la petite chaîne montagneuse devant l'immensité des champs de blé. Là, le retour du troupeau prend encore une autre dimension. On ne compte pas les bêtes, comme à Lutaud. Par le portail grand ouvert, bétail, chiens et berger entrent dans la cour et, pour les deux petites filles qui les regardent, c'est un peu comme s'ils venaient trouver refuge ensemble à l'abri des murs, laissant à l'extérieur la montagne et ses chacals, la nuit et ses mystères, l'espace et ses dangers. Et elles aussi, après avoir assisté et même parfois participé à la traite des brebis et des chèvres, retrouveront la table mise sous la véranda, éclairée par les lampes à acétylène, les murs de la maison, leur chambre et leur lit, le bonheur d'être tous réunis dans un univers de sécurité et d'amour alors que les chacals s'égosillent dans le noir du djebel. Une totale plénitude à aucune autre comparable. Même la sieste, chez Tonton Léo et Tata Marthe, a une nuance toute particulière ; d'abord ici, pas question d'y échapper. A Lutaud, les parents se laissent parfois embobiner en faisant semblant de croire qu'elles vont chez Mémé Rescot ou Tata Denise. Ici, elles n'ont nulle part où aller ; la cueillette des câpres au flanc de la montagne - par exemple - qu'elles tentent parfois de suggérer, n'est jamais acceptée dans les heures les plus chaudes de la journée ; la sieste les enferme donc dans la grande chambre carrée où souvent elles jouent à la poupée, entourées de tous les chiffons et objets hétéroclites qu'elles ont pu ramasser, imitant les adultes et inventant des histoires ; ou les voit brusquement somnolentes se précipiter sur leurs matelas ; elles s'amuse tout d'abord à interpréter les ombres qui jouent sur le

plafond ou sur les murs, répercutant le moindre mouvement du dehors accablé de soleil, puis elles finissent par se taire et se laissent lentement aller sur l'aile des rideaux qu'un léger souffle parfois agite ; un doux voyage commence alors où mouches, ombres et rideaux sont autant d'ailes qui les emportent en un délicieux mouvement où elles perdent finalement conscience.

Depuis la naissance de Julie, le village a retrouvé ses rythmes et Jeanne sa quiétude et son équilibre. Si elle ne sait pas être une amante pour son mari mais seulement une excellente épouse, elle est en revanche une mère exceptionnelle : attentive, disponible, généreuse, tendre et gaie, forte et rassurante, et si jeune si jeune dans ses élans, son ardeur, sa joie d'être enfin délivrée ! Il est évident pour tous que ses deux gamines la comblent d'admiration et de fierté. Jeanne en a enveloppé le drame du funeste 14 juillet comme d'une lumineuse et cicatrisante écharpe, et M<sup>me</sup> Galdi paraît avoir totalement oublié son rancunier désespoir. L'anniversaire de Julie n'empêche personne d'avoir une pensée pour Robert, mais le jour de la fête nationale retrouve, grâce à lui, sa joie et son entrain. A côté de sa si blonde petite soeur, Sylviane avec sa peau très mate, ses yeux d'un brun lumineux et sa chatoyante chevelure châtain, a l'air d'une sauvageonne. Julie a une vraie carnation de blonde et les yeux vert-jaune de son père : des yeux de chat, mais en amande. Jean-Loup, le fils cadet d'Amélie, l'a surnommée «le criquet». Il est fou de cette petite fille menue et ravissante, aux incomparables cheveux d'un blanc doré et d'une nervosité inqualifiable (d'où le surnom !) ; il la trimballe partout car sa vivacité l'enchant. Elle ne tient pas en place, comprend tout, et dépense une incroyable énergie pour épater le cercle de gamins un peu plus âgés qui la poussent à faire d'in vraisemblables prouesses. Cracher le plus loin possible, par exemple, en se raclant la gorge d'une certaine façon qu'ils se font évidemment un plaisir de lui apprendre ! Contrairement à sa sœur toujours prête à rire, le «petit criquet», est plutôt sérieux, sérieux et colérique. Une véritable étincelle qui vous explose sous le nez sans que jamais on s'y attende. C'est ce qu'adore Jean-Loup, qui prend un malin plaisir à la faire naître cette étincelle, au grand dam de la gentille Amélie, sa mère. Comme Pauline et Marthe, elle pense que cette enfant garde des traces de la grossesse mouvementée de Jeanne ; cette vivacité, ce besoin irrefrangible d'être en mouvement, ont quelque chose d'un peu inquiétant ; on dirait que cette toute petite fille est toujours sur le qui-vive. Si quelqu'un la regarde avec trop d'insistance, avant même qu'il ne lui dise quelque

chose, elle est déjà prête à la riposte. Les deux incidents des serpents sont restés dans la mémoire de ceux qui sont proches de Jeanne ; ils savent à quel point elle en a été bouleversée, et il ne fait aucun doute pour eux que l'enfant qu'elle portait a ressenti sa terreur, a enregistré son angoisse. Personne n'en parle plus jamais ; toute la famille semble avoir oublié tous ces mois ; seule l'épidermique nervosité de la petite Julie vient ressusciter parfois ce sentiment de trouble profond. Mais Jean-Loup, évidemment, n'a que faire de tous ces événements passés ; lui, si vivant et amoureux de la vie malgré la légère claudication laissée en souvenir par sa polio, semble subjugué par la vivacité électrique de son petit criquet. Elle a, par exemple, la surprenante habitude, lorsque quelque chose la contrarie vivement et qu'elle veut avoir gain de cause, de s'asseoir par terre jambes écartées et de se taper la tête contre le sol quelle qu'en soit la nature. Lui, bien sûr, il rigole ! Mais les femmes, elles, ne trouvent pas cela drôle du tout. Un jour même Marthe a dû employer les grands moyens tant cette attitude leur a fait peur. Elle et Jeanne revenaient du marché, portant un énorme panier à elles deux, chacune tenant une anse. Julie, qui les regardait arriver de devant la maison, vient à leur rencontre et veut se saisir d'une anse. Bien évidemment sa mère le lui refuse en riant. Mais la petite ne l'entend pas ainsi, et commence à manifester sa colère en tapant des pieds et se déchaînant devant elle. Marthe prend alors cela de haut et menace de punir la fillette si elle ne se calme pas, lui expliquant qu'elle est beaucoup trop petite pour porter un panier qu'elles-mêmes ont du mal à soulever. Bien sûr, le criquet n'a rien à faire de ces explications et s'assoit juste devant elles au milieu de la route ; puis, selon son rite, se met à se cogner la tête par terre en poussant des hurlements. Jeanne en est bouleversée et ne sait plus que faire ; Marthe, un moment perplexe, se décide soudain ; elle saisit la petite furie gesticulante et noire, réellement noircie de colère, pour la maintenir sous son bras, et fonce directement vers l'abreuvoir tout proche où elle la plonge dans l'eau vive et fraîche. Cela se passe très vite et le résultat est excellent ; Julie se calme instantanément et manifeste un réel bonheur à se trouver dans cet élément liquide et bienfaisant. Mais les deux femmes en gardent tout de même un souvenir cuisant et effrayé : «Et si cela avait mal tourné ?!». Mais cela n'a pas mal tourné et elles venaient de trouver la solution au problème du criquet frappeur !

Si Jeanne et Sahraoui vont en cabriolet au marché de Chemora tous les vendredis régulièrement, lorsqu'ils se rendent à celui du Khroub - un peu avant Constantine - c'est une véritable expédition. Il faut donc avoir

un grand troupeau pour que le déplacement en vaille la peine. Or pour acheminer plus de deux cents moutons sur près de cent kilomètres, cela demande toute une organisation. Le marché, comme celui de Chemora, a lieu le vendredi. Le départ du troupeau sous la conduite de deux ou trois bergers selon son importance, se passe à l'aube du mardi. Il faudra bien trois jours par la piste qui traverse la plaine puis longe le pied du djebel Fortass pour arriver jusqu'à l'entrée du Khroub. Ils partent avec des musettes bien remplies accrochées aux bâtons posés sur leurs épaules et se nourrissent pendant que les bêtes s'arrêtent pour brouter. Lorsqu'ils arrivent près des villages, ils font des haltes pour se reposer un peu, faire boire les bêtes et prendre pour eux de l'eau fraîche. Sahraoui et Jeanne, eux, quittent Lutaud le jeudi par le car du matin, à 6 heures. Ils doivent être le vendredi très tôt sur l'aire du marché, après avoir passé la nuit au Khroub. A Aïn-Kercha, où le car ne s'arrête qu'un petit quart d'heure, pendant que Jeanne va boire une limonade à la terrasse du café le plus proche, Sahraoui rejoint d'autres bergers sur la place, devant les hanouts<sup>1</sup> ou dans les cafés maures environnants, pour prendre des nouvelles de son troupeau. Tous les bergers se connaissent et sont toujours parfaitement renseignés sur la position de ceux qui sont en route. Ils savent exactement, grâce aux va-et-vient permanents effectués par les uns ou les autres, dans quelles conditions s'effectue la marche du bétail. Se retrouver ainsi dans les haltes ou dans les villages est un rite important de leur vie. Ils se connaissent pour la plupart depuis l'enfance, non seulement entre eux mais entre familles souvent unies de plus ou moins loin. Le fait de s'informer sur son troupeau est aussi l'occasion de resserrer les liens de fraternité, de solidarité, d'avoir des nouvelles de tous, de faire le point, de savoir comment les uns et les autres vivent leurs conditions de travail, leurs relations avec les «patrons». Ce réseau d'entraide, de rendez-vous, de fraternelle et profonde complicité, semble naître spontanément dans ce monde chaoui. De même que les agneaux et les cabris se mettent presque instantanément sur leurs pattes pour marcher, de même dans cette communauté farouche et endurente, les êtres semblent savoir d'instinct tisser les liens indispensables à la survie de leur honneur, de leur fierté, de leur force, et de leur foi sans faille. Dans ces villages qui ponctuent l'itinéraire du car, Sahraoui a donc ses rites et ses repères. Après Aïn-Kercha,

1. Hanout : petite épicerie

c'est Aïn-M'lila. Là, l'arrêt est d'une bonne demi-heure. Un copain taxi est toujours là qui attend Sahraoui. Pendant que Jeanne va se rafraîchir ou faire quelques courses en l'attendant, il se fait d'abord conduire dans un hanout pour acheter limonade et provisions puis ils filent en dehors du village, à la lisière de la plaine, les apporter aux bergers qui se reposent à l'ombre maigre des arbustes pendant que les bêtes font aussi leur pause. Il s'enquiert une dernière fois de la marche et de la santé du bétail avant de repartir. Ils ne se retrouveront qu'à l'entrée du Khroub le vendredi à l'aube. Lorsque son chauffeur le dépose au retour, si Jeanne n'a pas encore mangé, ils vont se régaler de brochettes auxquelles elle ajoute, pour dessert, des zlabias qu'il lui choisit en connaisseur ; si elle ne l'a pas attendu, il se contente d'olives et de galette, et ils boivent ensemble un bon café. Vers six heures, six heures et demie du soir, le car arrive enfin au Khroub où Jeanne et Sahraoui se séparent. Jeanne va chez ses cousins pour dîner et passer la nuit. Sahraoui, lui, va retrouver d'autres meneurs de troupeaux, manger avec eux dans une gargote et attendre en discutant, jouant aux dominos ou aux cartes, l'arrivée des bêtes afin de les parquer dans l'enclos qui leur est réservé.

Les cousins du Khroub sont Paul Schendener et sa jeune femme. Paul est maintenant bien en place dans les Chemins de Fer ; il a été nommé au Khroub depuis quelques années et ses deux enfants y sont nés. Il s'est marié avec une jeune fille d'Aïn-M'lila dont le père est également un homme du rail. Espérance (c'est son prénom) va merveilleusement bien avec son Paul. Elle a des yeux vert clair pleins de lumière et ... d'espérance ; tous les deux sont l'image réconfortante de l'harmonie et de la gentillesse, et Jeanne a toujours un immense plaisir à partager une soirée avec eux.

De toutes les expéditions que Jeanne et Sahraoui feront au Khroub, la plus spectaculaire est celle d'octobre 42 où ils convoient un troupeau de trois cents moutons ; elle est spectaculaire par le nombre mais aussi parce-qu'elle comporte un bélier à quatre cornes, qu'ils ont l'intention de vendre comme mascotte à l'armée. Or il se trouve que l'officier chargé de l'achat est séduit par le bélier et l'idée d'en faire la mascotte de son régiment, mais aussi par la qualité du troupeau entier au point qu'il décide de l'acheter en totalité. S'ils l'avaient osé, Jeanne et Sahraoui se seraient presque embrassés tant ils sont fous de joie sur cette place de marché car, non seulement ils ont vendu tout leur bétail, mais ils l'ont fait à un prix qu'ils n'osaient même pas espérer. Il faut

bien dire que si l'officier et ses hommes ont été séduits par la qualité du bétail, ils l'ont certainement été aussi par le rayonnement de cette ravissante jeune femme, laquelle est vêtue ce jour-là d'un tailleur bleu horizon aux boutons dorés, très militaire lui aussi, et dont Espérance lui a dit le matin : «Oh Jeanne, il vous va à merveille ce tailleur, je ne vous ai jamais vue aussi belle.»

Sur le marché de Chemora et sur celui du Khroub, les Arabes ont d'ailleurs fait une légende à la lumineuse Jeanne. Ils disent que «bent Chamboux» (la fille Chaneboux) ou «Madame Roger», selon qu'il la connaissent depuis plus ou moins longtemps, a bonne main. Ceci est beaucoup plus qu'un compliment, et rien ne leur fait plus plaisir que lorsque Sahraoui vient les saluer en compagnie de la jeune femme à laquelle ils s'empressent de montrer leur troupeau afin qu'elle lui porte bonheur.

Roger, lui, depuis qu'il est devenu chauffeur du Colonel Chambon, exulte littéralement. Il nage dans l'euphorie, d'abord parce-qu'il est un passionné de voiture et de mécanique et qu'il adore conduire. Comme dit le père Rescot «au volant de sa 15 CV Citroën, le roi n'est pas son cousin !». Ça c'est sûr ! et d'autant plus vrai que son bonheur et sa fierté ne sont pas dus qu'à cela. Il a un tel charme, Roger, un tel magnétisme lorsqu'il est heureux, qu'il a fait la conquête de son supérieur et de ses adjoints, et qu'il jouit donc dans son nouvel univers d'une considération qui le ravit. Après avoir été stationné à Sétif, il est maintenant à Aumale où a été affecté le colonel Chambon. Bien que plus éloigné de Lutaud, il ne se passe pas un mois sans qu'il vienne y faire une petite visite aux siens, et souvent à bord de sa très chère et très astiquée 15 CV.

Ainsi Roger qui, malgré sa passion pour Nounette, adore ses filles et sa femme (il a, en effet, comme tous les Rescot et la plupart des Pieds-Noirs, un sens très aigu de la famille) peut, pour de courtes fins de semaine, oublier son agréable liberté et jouer avec enthousiasme et brio son rôle de père, de mari, de fils, et même de gendre. En fait, dans cette vie un peu en marge du normal, hors du train-train quotidien qu'il exècre, du travail harassant dans les champs de l'aube au coucher du soleil qu'il n'apprécie avec une profonde volupté que lorsqu'il l'accomplit sans le subir, Roger, maintenant toujours impeccable et sûr de lui, parfaitement bien dans sa peau entre son foyer, son village, son amoureuse maîtresse, sa liberté, sa belle voiture, et son colonel, est un homme comblé, un homme heureux.

## CHAPITRE 11

### La cassure

Hélas ! Un jour, alors qu'il est en permission de détente, le car transportant le courrier tombe en panne au Djendli et, au lieu d'arriver en début d'après-midi, n'entre au village qu'aux premières heures du jour le lendemain. Le facteur, bon bougre, pour ne pas faire attendre plus longtemps ses villageois, décide de faire sa tournée dès le petit matin. Roger est en permission ; comme il est un mari choyé, à cette heure-là il dort encore. C'est donc Jeanne qui reçoit des mains du facteur une lettre adressée à son mari. Et, oh surprise !, elle reconnaît l'écriture de son amie Nounette. Consternée, elle tourne et retourne l'enveloppe, lit et relit l'adresse d'Aumale rayée et remplacée par celle de Lutaud. Finalement, poussée par elle ne sait quelle impérieuse impulsion, elle part se cacher dans le fond de la pièce et, là, décachette l'enveloppe. Instantanément, la pointe de feu brûle à nouveau sa nuque. Cette lettre est une lettre d'amour, de passion, et le toit de la maison s'écroulant sur sa tête ne l'assommerait pas plus que ce qu'elle est en train de lire. La stupéfaction, la colère, l'indignation, la révolte, la rancune, la fureur, tour à tour l'envahissent et la submergent. Elle a envie de frapper, de hurler, de s'enfuir, de rugir, de disparaître ou d'exploser. Mais, accroupie par terre le visage serré contre ses genoux, finalement elle parvient à se dominer. Un calme dangereusement compact succède même à ce raz de marée. Telle une automate, s'étant munie d'une feuille de papier et d'un crayon, elle se met à recopier la lettre. Ceci terminé, elle s'en va - tranquillement - cacher l'original en le fixant par deux punaises sous un rayon de l'armoire dans le haut d'un tiroir. Puis, toujours aussi calmement, elle apporte la copie à Roger sur le plateau de son petit déjeuner. Reconnaisant l'écriture de Jeanne, il croit d'abord à une gentille plaisanterie. Mais il comprend très vite et c'est lui, maintenant, qui - sous le choc - semble frappé de stupeur. Jamais, jamais, il n'a imaginé possible de vivre un tel désarroi.

- Mais c'est toi que j'aime, tente-t-il de plaider lorsqu'il retrouve enfin sa voix, c'est toi et nos deux petites que j'aime. Tu le sais bien ! Je ne voulais pas te faire de mal. C'est un coup de tête, une folie, et je voudrais tellement que tu oublies cette lettre, que tu me pardonnes, nous partirons, je ne la reverrai plus jamais .... Essaie de comprendre, de me comprendre, je t'en prie ! Je suis un homme ... jeune, je voudrais tant que tu ..., j'ai tant besoin ... Il y a des choses, des choses ... et toi tu sembles accorder si peu d'importance à ces choses-là justement ! ...

Mais ses mots, sa détresse, se figent autour de lui, très loin de Jeanne, devenue soudain totalement inaccessible. Elle semble avoir perdu l'ouïe et la parole, presque la vue. Il s'en rend compte tout à coup. Son visage défait, son désarroi, elle ne les voit pas ; ses paroles, elle ne les entend pas ; il réalise qu'il peut bien expliquer faire ou dire tout ce qu'il veut maintenant, il ne l'atteindra plus. Elle est partie ailleurs ; le regardant sans le voir, elle aussi réalise qu'elle s'est irrémédiablement éloignée de lui, que la peine de ce mari perdu ne la concerne pas, ni ses demandes de pardon, ni ses explications ; le seul objectif qu'inconsciemment elle se fixe pour retrouver force et lucidité et ne pas sombrer ou se dissoudre, c'est de vite rassembler les morceaux d'elle-même partis dans tous les sens et de les cimenter. Elle a un absolu besoin d'être seule, de ne pas se fissurer davantage, et pour cela de ne rien répondre, de ne rien entendre, avant d'avoir fait le point avec elle-même, avant d'être revenue à la surface. Car, pour l'instant, elle a la déprimante impression de se mouvoir au fond d'un gouffre, d'un gouffre plein d'eau, trouble, annihilante, suffocante. Le coup a été si brutal et douloureux, la fureur si intense, et la déception si terrible, que ce mari choyé depuis treize ans, respecté et subi, vient d'irrémédiablement dégringoler de son piédestal et ses miettes se dissolvent sous des yeux que plus aucune prière ne semble désormais capable d'émouvoir.

La permission finie, Roger repart. Jeanne a retrouvé sa brûlure à la nuque et a perdu ses repères. Ne voulant rien dire encore, elle se sent en porte-à-faux avec l'ensemble du village : sa mère d'abord, et Amélie, et Marthe, qui sentent bien que quelque chose vient de changer, mais - bien évidemment - elles ne savent pas quoi. Jeanne est différente, comme si elle avait incompréhensiblement mué ! Un autre fait vient les perturber un peu plus : Nounette semble avoir disparu du village et, non seulement cela ne surprend pas Jeanne mais elle affiche

un mutisme et un désintérêt méprisants qui ne lui ressemblent pas du tout. Afin de ne pas trop subir ces interrogations muettes, ce malaise qu'elle ne sait comment ... soigner, afin surtout de ne pas dévier du chemin intérieur qu'elle est en train de se construire, Jeanne essaie d'éviter autant que possible ses visites aux siens, auvergnats ou Rescot, en prétextant un certain surmenage et le besoin de rester chez elle. Elle s'implique aussi totalement qu'elle le peut dans les tâches quotidiennes, les soins et l'attention réclamés par Julie, la vie d'écolière de Sylviane, et surtout, surtout, elle intensifie ses activités de «Maâlema». Continuer à faire tourner la propriété lui paraît être le meilleur des remèdes et aussi son meilleur moyen de «gagner SA partie». Elle ne sait pas exactement laquelle, car il ne lui vient pas encore à l'esprit de prendre totalement en charge sa vie de femme seule et d'être ainsi maîtresse de son destin. C'est presque instinctivement qu'il lui est indispensable de mieux sentir encore entre ses mains le sort de ses terres et de ses bêtes, bref de ses biens, afin de protéger sa famille en subvenant au mieux à ses besoins. Mais sa gaieté naturelle s'est momentanément éteinte ; elle se sent meurtrie et, pour faire face à ce nouvel avenir qui l'attend, il lui semble essentiel de ne plus faire trop confiance à tout le monde. Bref, elle est presque obligée de ne plus être elle-même.,

Sahraoui est trop attentif à Jeanne et à tout ce qui la concerne pour ne pas remarquer son changement. Un matin de vendredi, dans le cabriolet qui les conduit au marché de Chemora, pour la première fois il ose la questionner. Jeanne est si tendue, si meurtrie, en si grand besoin d'agressivité, qu'elle affronte Sahraoui avec passion et soulagement, comme un adversaire offert en compensation. Elle va pouvoir enfin parler, se libérer. Mais elle découvre vite, à sa gêne, que Sahraoui aussi était au courant. «Comme tout le monde», pense-t-elle amère et ulcérée. Tout le monde savait, tout le monde trichait et mentait, lui mentait. Du coup, bien qu'elle le voie bouleversé par sa colère, elle ne peut s'empêcher de lui dire sa rancoeur. C'est plus fort qu'elle ; Sahraoui, brusquement, représente toute la trahison de ce village qui l'a prise pour une imbécile. Il se défend, il la défend ; personne, jamais, ne s'est moqué d'elle ; personne ne savait vraiment, n'a osé percer un secret que la pudeur préservait ; il ne faut pas qu'elle pense des choses pareilles ; c'est trop injuste, cruel, et complètement faux. Elle sait bien que tout le monde l'aime, et que ce n'est ni de la pitié ni de l'hypocrisie ! «Maâlema, tu sais tout ça ! Il ne faut pas que toi aussi tu triches en inventant n'importe quoi !». Mais d'autres attelages, d'autres cavaliers

les dépassent, et brusquement ils se taisent tous les deux, ne voulant pas se donner en spectacle. Atterrée, elle s'excuse alors, réalisant qu'il a suffi de ce minuscule prétexte pour qu'explose hors d'elle le chaos de détresse et de fureur qu'elle tente depuis des jours de juguler. Il a compris. L'intensité, la gravité sereine de son regard le lui disent avant de se reporter sur le trot du cheval et le tracé de la route. Aussi subitement qu'elle s'est enflammée, elle se calme. Elle sait qu'il a raison. Elle admet que Sahraoui, comme certainement tous les autres, non seulement ne juge pas, ne se moque pas, mais qu'il ne fait preuve non plus d'aucune commisération blessante. Tout simplement, il la comprend et veut lui faire savoir qu'il est là. Tout dans son attitude veut transmettre ce message à Jeanne. Son regard fixé sur la route, la droiture de son dos, le calme résolu du profil de son visage. Il lui dit que dans les jours qui suivront, il sera toujours là, aussi solide immuable et discret que le grand et vigoureux mûrier de la cour. Elle n'en tire dans l'instant aucun réconfort particulier ; elle s'apaise et regarde elle aussi la route en attendant de savoir ce que les lendemains lui réservent.

Roger revient une semaine après passer le samedi et le dimanche, comme il le faisait parfois. Il est clair que s'il est revenu si vite, c'est pour rassurer sa femme, lui montrer qu'il y a plus personne d'autre dans sa vie, sans doute pour voir aussi où elle en est, et surtout essayer, si possible, de se faire pardonner, d'atténuer un peu les blessures de leurs cœurs. Mais Jeanne n'a plus rien à écouter ou entendre. Elle le lui fait immédiatement comprendre, avant même qu'il n'ait le temps de lui dire quoi que ce soit. Seules les fillettes les relient au cours des heures, au travers des pièces. Hormis leurs rires et leurs jeux, le malaise est si aigu qu'il dresse au hasard de leurs rencontres d'invisibles lames qu'en se croisant ils tâchent d'éviter. Cela devient si insupportable que l'un ou l'autre accueille la moindre sortie ou la plus banale des visites comme un salvateur miracle. Il était venu pour deux nuits, mais finalement il décide de repartir dès le dimanche après-midi. Cette unique nuit s'étant révélée plus éprouvante que le plus terrible des cauchemars. D'autorité, elle lui a laissé la chambre pour aller s'installer un petit matelas par terre dans un coin de la salle à manger, expliquant qu'il serait plus facile pour elle de tout remettre en ordre le lendemain matin très tôt. Ces heures dans leur maison, avec leurs enfants dans la pièce à côté, les bruits du dehors nocturne avec les aboiements des chiens dans les petites mechtas environnantes et cette solitude cristallisée et hermétique pour elle, désespérée et effroyable pour lui, sont plus

qu'ils ne peuvent en supporter. Mais durant ce court séjour, aucun parent, aucun ami, n'a le temps de percevoir un quelconque cataclysme. Pourtant lorsqu'il repart, déçu, humilié, et cette fois sans plus aucune illusion, il sait, lui, que le séisme a commencé, que leur monde va voler en éclats et s'abîmer dans le chaos. Dans la semaine qui vient de passer, il a tenu à prévenir Nounette de la découverte de Jeanne. Alors que son épouse a accusé ce choc avec un calme redoutable, entre les deux amants c'est la terre entière qui s'est mise à trembler et a brusquement tout jeté à bas. Hors de la coquille de leur secret, ils se sont brutalement trouvés dépossédés de tout et désemparés. Cette passion si belle et violente qui ne voulait blesser personne n'a pu survivre à la déchirure de ceux qui en étaient victimes. Elle n'avait pu avoir de vie qu'en parallèle de la charnelle plénitude de leur petit monde lutaudien. En raison de l'attitude de Jeanne, Roger maintenant n'a plus de foyer ; il n'a plus besoin ni envie de sa maîtresse ; il tremble à l'idée que les siens le renient eux aussi, que le village-même n'existe plus pour lui désormais. Nounette effondrée vient, elle, de perdre son amant bien-aimé, leur luxuriante folie, pour se retrouver perfide traîtresse d'un brave époux qui lui faisait totale confiance, et perfide amie d'une femme dont elle aimait sincèrement la candide nature. De la conscience de sa beauté et de son charme dont elle tirait une intarissable énergie, elle ne garde plus que le déplaisant sentiment d'avoir été dans leur beau village un intrigant parasite.

Pour Jeanne, au contraire, dès le départ de Roger, tout devient subitement très clair. Aussi nettement qu'elle a compris qu'il n'était plus question pour elle de subir son mari, aussi radicalement que Nounette n'a plus du tout existé pour elle, elle réalise qu'il n'y a qu'une solution pour se retrouver seule et en paix, dans son enveloppe et dans son propre univers : divorcer. Autant cela aurait pu paraître monumentalement inenvisageable à quelqu'un de moins entier, autant cela lui semble être d'une lumineuse logique. De même qu'elle a été soulagée, presque joyeuse, d'apprendre sa grossesse et la date possible de son accouchement après la mort de Robert, de même elle se sent revivre et de nouveau pleine d'énergie après avoir eu l'impression de se noyer et de perdre brusquement tous ses repères. Cela tout simplement parce qu'elle a enfin fait le point, et qu'elle sait maintenant que sa décision sera irrévocable. Bizarrement, elle ne supporte plus alors son isolement et éprouve l'impérieux besoin d'en parler à quelqu'un. La première personne à laquelle elle pense, c'est Marthe. Or Marthe est en ce

moment au village chez son autre belle-sœur, Denise. Sitôt pensé, sitôt fait, et Jeanne se précipite au café de Sylvain. Ce dernier regarde d'un oeil incrédule la petite Jeannette qui l'embrasse à la hâte et file dans la cuisine rejoindre les femmes ; il ne lui a jamais vu cet air déterminé, presque conquérant. N'ayant aucune réponse à sa mentale question, il avance le menton, hausse les épaules et continue le nettoyage derrière son comptoir, se disant qu'il saura bien le pourquoi du comment par sa bavarde moitié. Comme elle a salué Sylvain, Jeanne salue Denise et s'arrange pour entraîner Marthe dans la cour sans plus attendre. La «cabane» des «cabinets» est au fond de la cour ; il leur est arrivé quelquefois de s'y rendre ensemble pour ne pas interrompre leurs confidences, l'une «gardant la porte à l'autre» comme leurs gamines à l'école. Marthe se dit alors que Jeanne doit avoir une envie pressante et un petit secret à lui confier. Mais Jeanne n'entre pas dans la minuscule maison de bois, elle la contourne pour s'installer derrière avec sa belle-sœur à l'abri de tous les regards. Et là, elle lui apprend la nouvelle ; là, elle lui annonce qu'elle ne peut plus vivre sous le même toit que Roger et a décidé de divorcer. Marthe hoche la tête, abasourdie. Marthe regarde cette gentille petite belle-sœur s'enflammer sous ses yeux et n'en revient pas. Bien sûr elle est bouleversée de ce qui arrive, elle ne sait plus où elle en est ; mais, plus que tout, elle est médusée de cette nouvelle Jeanne qu'elle ne soupçonnait pas ; pas un mot de jalousie, pas de regrets, pas de retours en arrière, pas d'expression de peine ou de colère, pas une seule allusion à Nounette et à sa liaison avec Roger, sinon pour dire qu'elle - Jeanne - a donc décidé de demander le divorce. Marthe est sidérée car elle lui a annoncé cela comme si elle ne mesurait pas tout ce que cela implique, comme si tout allait se régler naturellement par le simple fait de ne plus vivre ensemble et d'en avoir pris la décision. Une chose est certaine et évidente, c'est la hâte qu'a Jeanne d'en finir au plus vite avec ce cauchemar. Marthe tente de plaider tout de même, pour les petites, et aussi pour leur couple qui vient de se briser, et qui peut-être pourrait ... ; mais devant la réaction d'impatience de Jeanne, la dureté soudaine de son regard, elle comprend l'inutilité de tous ses arguments et laisse brusquement libre cours à son chagrin. Instantanément Jeanne éclate aussi en sanglots et toutes les deux se mettent à pleurer dans les bras l'une de l'autre. Le drame vient de frapper leur famille. Rien ne sera plus jamais aussi jeune et léger et heureux. Aujourd'hui une page se tourne et elles ignorent ce que seront leurs lendemains. Jeanne, la première, sèche ses larmes et dans le même élan

essuie les joues et les yeux de sa belle-sœur. «Allez viens ! Maintenant il faut que j'aie le dire à Maman. Surtout n'en parle à personne tout de suite. Laisse-moi le temps d'en parler d'abord à ma mère et à Tata Brazet». Marthe promet et elles reviennent dans la maison où Denise et Sylvain essaient, au passage, de deviner ce qui se trame.

La foudre s'abattant sur leur toit n'aurait pas plus assommé Pauline et Amélie que cette nouvelle. Cette petite Jeanne décidément, sous ses dehors soumis, leur réserve de drôles de surprises ! Chacune, à sa manière, va tenter de la raisonner, de plaider pour la patience, la sagesse, avant de prendre une si énorme décision. Quel homme n'a pas, un jour, eu une aventure sans pour cela remettre en question son foyer et la tendresse qu'il porte aux siens, même à sa femme ! Pauline retrouve même sa chère vieille rengaine selon laquelle les hommes ne peuvent guère échapper à leurs bas instincts, «qu'il faut bien, pauv'p'tite, en prendre ton parti car tu n'en trouveras pas un qui soit différent des autres dans ce domaine !». Bien sûr, elle et Amélie sont un peu gênées par le fait que la trahison ait eu lieu avec la meilleure amie. Il y a cependant un refrain pour ce couplet aussi : «Rien de plus normal car pourquoi aller chercher ailleurs lorsqu'on a ce qu'il faut sous la main ...!». Mais là, brusquement, d'une manière assez inhabituelle, Jeanne clôt le chapitre. Elle ne veut pas en entendre plus, elle a horreur de tous ces mots, de toutes ces pensées, de tout ce charabia. Sa décision est irrévocablement prise. «Ne te fatigue pas, maman ! Ne t'inquiète pas, tata ! C'est moi que cela regarde et quoi que vous me disiez, vous ne me ferez pas changer d'avis. Tout ce que je vous demande c'est de m'aider à préserver les petites afin qu'elles ne souffrent pas, que vous soyez comme avant auprès d'elles lorsque j'aurai à m'absenter pour aller à Batna. Après nous verrons. Je ne sais pas encore comment s'organisera notre nouvelle vie, tout ce que je sais c'est que je veux vous sentir près de moi et ne pas avoir à me fâcher avec vous sur ce sujet».

Voilà, maintenant elle est tranquille : sa mère le sait, Tata Brazet le sait, tout le monde va le savoir parce qu'il le faudra bien ... Il ne lui reste plus qu'à se rendre à Batna pour voir un avocat et faire sa demande officielle. Tante Adrienne, dès qu'elle l'aperçoit, comprend qu'un important événement a eu lieu. Sa nièce a jailli dans la boutique «Mode de Paris», entre deux clientes essayant leurs chapeaux, comme après sa sortie de chez le gynécologue. Qu'a-t-elle bien à lui annoncer cette fois ? Madame la modiste, qui d'ordinaire prend tant de plaisir à

conseiller judicieusement ses clientes et se complaît à les scruter sous tous les angles pour le faire au mieux, a du mal aujourd'hui à réprimer son impatience lorsque Jeanne lui demande l'autorisation de monter dans l'appartement pendant que ces dames finissent leur essayage. Mais elle sourit de tendresse lorsque la jeune femme lui glisse à l'oreille en passant derrière elle : «J'ai trop envie de faire pipi !». Lorsque Jeanne redescend, il ne reste plus qu'une seule cliente devant le large comptoir du magasin ; souriante, satisfaite, cette dernière se prépare à payer tandis qu'Adrienne met un soin raffiné à envelopper de papier de soie le chapeau à plume avant de l'enfermer dans son élégant carton. Aussitôt arrêtée la musique des inégaux tubes de cuivre à la fermeture de la porte, elle se propulse vers Jeanne en disant :

- Je suis sûre qu'il se passe quelque chose ! Rien de grave, j'espère ?

Avec un air malicieux qu'elle n'a pas coutume de prendre, sa nièce lui répond :

- Tout dépend des opinions. Vous, tante, je ne sais pas du tout ce que vous allez en penser !

- Oh, avec toi, j'ai appris à me méfier ! Jamais je n'ai vu une eau qui dort se réveiller en vous surprenant autant. Allez, raconte vite !, abrège-t-elle en l'entraînant dans le coin le plus accueillant.

Alors Jeanne, avec une extrême minutie, se met à raconter la réception de la lettre de Nounette et tout ce qui s'en est suivi. Heureusement qu'elle est assise et bien calée Adrienne Chaneboux ! Elle avait bien raison de s'attendre à une surprise, mais là - vraiment - ça la laisse sans voix. Ce qui la stupéfie le plus, c'est que Jeanne ait eu la présence d'esprit de recopier la lettre avant de la cacher.

- Tu es sûre que personne ne risque de la trouver au moins ?, intervient-elle brusquement alarmée.

- Je ne suis pas folle, tante ; elle est là dans mon sac parce que je suis venue pour voir un avocat.

Et elle reprend ses explications là où elle les avait laissées. Adrienne croit rêver. Elle part, à bord du récit de cette incroyable nièce et ne cherche même plus à comprendre ; elle n'est plus dans sa boutique de modiste, elle est partout et tout le monde à la fois : Jeanne, Nounette, Roger, Pauline, la femme trompée, la maîtresse punie, le mari traître et

maintenant désespéré, la mère sous le choc et la belle-mère outragée. Son imagination s'envolant, elle est même les fillettes, hier choyées soudain déchirées, le village et ses habitants, l'avocat et l'horreur des procédures, l'avenir béant avec cette étonnante petite bonne femme au milieu, à la fois si naïve, si vulnérable, et cependant si forte et déterminée. Adrienne s'est trouvée absorbée par une tornade en spirale qui la laisse complètement anéantie.

- Tante, ça va ?!, entend-elle soudain.

- Bien sûr, bien sûr, ça va !, se reprend-elle aussitôt sur un ton désinvolte qui se veut tonique et rassurant . Ah ! tu en as de bonnes, toi ! Je me demande ce que va en penser ton oncle !

D'avoir soudain à envisager l'attitude de son Jean, lui fait instantanément retrouver sa bienfaitante logique.

- Tiens, donne un tour de clef et retourne la pancarte pour dire que je m'absente un instant. Nous allons monter nous faire un petit café et, exceptionnellement, je fumerai une cigarette. J'en ai bien besoin pour mettre un peu d'ordre dans tout ça.

Tonique, elle l'est Adrienne Papon-Chaneboux. Elle a, de plus, cette qualité rare des êtres qui savent aimer et se laisser aimer, le naturel et l'humilité de ceux qui vont à l'essentiel. Elle ne s'embarrasse ni du qu'en-dira-t-on ni de la bonne image à donner aux autres. Non seulement c'est le cadet de ses soucis, mais ce n'en est pas un du tout. En l'occurrence pendant que, dans sa mignonne cuisine super astiquée et rangée, elle prépare avec une maniaquerie attendrissante le café, des biscuits sur une jolie assiette, son long fume-cigarette son briquet et son cendrier, voici ce qui lui traverse l'esprit : «Enfin, ça y est, elle s'est libérée la petite Jeanne ! Mais, mon Dieu, que va-t-elle faire de cette liberté ? Pourvu que tout se passe bien pour elle ! Comment va-t-elle s'organiser avec ses filles, Michel et Pauline ? Et sur qui va-t-elle tomber après ? Quel dommage que Victor soit parti, qu'il soit déjà marié, ils auraient fait un si beau couple, ils allaient si bien ensemble ! Pourvu qu'elle ne s'amourache pas de Sahraoui !». Elle-même y a si souvent pensé que tout à coup - maintenant que sa nièce est disponible - elle a peur que son fantasme traverse l'esprit de Jeanne et l'influence. Son trouble est tout à coup si grand qu'inconsciemment, face à la jeune femme qui est en train de suivre tous ses mouvements, elle balaie de la main une mèche sur son front, comme si ce geste pouvait également

la débarrasser de ses dérangeantes pensées. Quelle idée d'aller imaginer des choses pareilles ! Du coup, elle revient instantanément à la réalité.

- Tu es bien sûre de ce que tu veux ? s'assure-t-elle d'abord

- Tante, je suis incapable d'agir autrement. Ça ne changera pas ma vie ; je serai toujours là pour mes filles, vous le savez bien, de même que pour mes parents, et je sais maintenant que je peux me débrouiller toute seule, ça ne me fait pas peur du tout. Par contre, il m'est impossible d'imaginer de redevenir la femme de Roger. C'est comme ça.

- Bon, alors nous allons prendre rendez-vous chez maître Corot et tu vas voir avec lui ce qu'il y a lieu de faire.

- Et mon oncle, comment croyez-vous qu'il va réagir ?

- Ne t'inquiète pas de ton oncle, j'en fais mon affaire. Tu as su imposer ton choix et ta volonté à ceux qui te sont les plus proches, les autres ne doivent pas te préoccuper ; lorsque tu seras face à eux, sachant le but que tu veux atteindre, tu sauras quoi leur dire. Ma très chère nièce, tu as tout en toi pour convaincre les autres : ta conscience, ta naïveté, et surtout ta détermination et ta certitude. Aujourd'hui je vais te faire un aveu : je t'ai cru une petite femme vulnérable et fragile, or plus ça va, plus je pense que tu es l'être le plus ..., le plus ... imperméable que j'ai jamais rencontré !

- Tante, est-ce un regret ou un compliment ?

- C'est un compliment. J'espère seulement que tu ne seras pas imperméable aussi à l'amour d'un homme, en croyant te préserver ... ; je ne voudrais pas que cette expérience malheureuse du mariage te rende méfiante ou t'assèche le cœur, parce que vois-tu, à mon avis, l'amour il faut savoir le souhaiter et l'accueillir, conclut-elle en venant avec une tendre malice lui soulever le menton. Rencontrant le regard légèrement interrogateur de sa nièce, elle ajoute : « Je crois vraiment qu'il faut te dire certaines choses, ma petite Jeanne, par exemple que l'amour profond d'un homme ne va jamais sans un assentiment physique, tu sais, une complicité, un lien charnel, tissé sans cesse entre le rêve fou et la réalité... Cela n'a rien d'avalissant ou de honteux, c'est tout le contraire, c'est ce qui donne à la vie toutes ses dimensions. Il ne faut pas en avoir peur, il ne faut pas le mépriser ; il faut admettre son importance et lui donner la place qui lui est due. Ce n'est pas trahir sa

bonne éducation que d'accepter l'amour d'un homme ; l'amour physique n'est pas le vice ; quand on aime vraiment, c'est la plus belle expression de notre «réalité». Mais tu ne pourras comprendre cela que lorsque tu aimeras vraiment, parce qu'alors tout se fait spontanément. Je crois que ta belle-soeur Marthe et son Léo ont cette chance, et que Roger et toi ne l'avez pas eue ; et c'est sans doute ce qu'il est allé chercher ailleurs. Avoir besoin d'aimer et d'être aimé, quoi de plus naturel ! Il ne faut pas lui en vouloir, ou le juger mal ; Pauline et toi êtes aussi fautives que lui sans doute. Tu me donneras raison, si tu y penses vraiment et en toute honnêteté. Encore que cela soit faux aussi ; si ton corps avait aimé le sien, Pauline ou pas Pauline vous auriez trouvé le moyen de vivre votre amour. Ça n'a pas été le cas, tout simplement. Ne baisse pas la tête, regarde-moi ! Nous sommes deux femmes en train de parler de ce qu'il y a de plus important dans la vie. Et je ne te parlerais pas ainsi si je n'avais pas une grande tendresse pour toi, et beaucoup de respect pour ce que tu es. Oui, oui, du respect. Un jour, je pense que tu le comprendras, je ne peux pas moi-même clairement l'expliquer pour l'instant ...

Ne voulant plus baisser les yeux mais ne pouvant soutenir sans cesse le regard de sa tante, Jeanne se laisse fasciner par ce visage au long nez, ce chignon brun aux mèches toujours un peu rebelles, les épaisses lunettes qui ne peuvent cependant atténuer l'acuité des prunelles, la belle main avec son long fume-cigarette, la bouche jamais sans rouge pas vraiment belle mais si expressive, et la fumée qui en sort avec grâce, comme à regret, et semble - elle aussi - attentive aux paroles.

- Pour en revenir à ta maman, je l'aime beaucoup, tu le sais bien, c'est une femme de grand cœur et de caractère. Mais elle t'a élevée en ayant si peur de la vie pour toi, qu'elle t'a faite, comme elle, prisonnière des idées les plus étriquées et les plus terribles parce que, vois-tu, le fait de dire aux filles que les hommes sont tous des porcs fausse tout, complètement. Au lieu de leur présenter l'amour dans ce qu'il a de plus beau, on le leur présente comme une vilaine chose, une chose presque honteuse, comment veux-tu savoir aimer après ça ? Bien sûr, il ne faut pas exagérer non plus ! Tout n'est pas toujours parfait et magnifique. Mais si, au départ, une fille est déjà braquée contre les hommes, leurs instincts, et je ne sais quoi encore que les bonnes femmes adorent trouver comme excuses, même si leur fiancé, leur amoureux, leur plaît, les attire, au moment de l'amour elles auront toujours un mouvement de

répulsion et de recul ; elles ne verront plus en celui qu'elles aiment, l'amant qui vient vers elles, mais le mâle dans ce qu'il a de plus bestial. Bestial ! Ça, c'est encore un mot que les femmes que la peur a rendues arides se plaisent à employer. Regarde-moi ! Crois-tu que je n'ai pas raison ?

Jeanne approuve de la tête et cherche le regard d'Adrienne pour le fixer gravement. Elle est heureuse d'être venue à elle ; elle se dit qu'elle a eu raison de le faire car elle était effectivement la mieux à même de l'aider, cette tante arrivée de Paris, adorée de son mari, si laide parfois et cependant si attirante, si vraie et directe dans tous ses gestes ses mots sa façon d'aborder les autres, à la fois si proche et si secrète aussi. Cependant, alors qu'elle lui parle, Jeanne s'étonne que cette femme-là lui accorde à elle autant d'importance. Quelle vie a-t-elle eue pour aborder avec autant de naturel et de simplicité, des sujets dont il ne serait jamais venu à l'esprit de Jeanne de parler à quelqu'un, ni même de les aborder en pensée d'ailleurs !

- Tu ne me juges pas mal au moins de te dire tout ça ? s'inquiète soudain Adrienne se méprenant sur son silence.

- Pas du tout, tante, pas du tout ! Bien au contraire, je vous en remercie.

- Tu sais, bien que j'aie l'air de te parler facilement, il faut des occasions comme celle-ci pour oser exprimer ces choses, pour les sortir de soi, tout naturellement. Sans doute parce qu'on devine à un certain moment que seule cette audace, qui touche à la relation humaine primordiale, peut sauver celui venu vous demander de l'aide. Et tu ne peux savoir à quel point je suis heureuse de pouvoir le faire aujourd'hui, pour toi. Bien sûr je suis triste de ce qui t'arrive, mais tu es si jeune encore, et surtout si ... neuve, que tous les espoirs te sont permis ! Maintenant que nous avons commencé sur ce sujet, allons jusqu'au bout, nous n'aurons peut-être plus jamais une occasion pareille pour en parler. Pour une femme adulte et dont l'avenir reste encore à construire, une chose est essentielle c'est de savoir apprivoiser l'idée de faire l'amour. Il faut accepter de lui donner sa juste importance. Cela n'est possible qu'en ayant un grand respect de soi-même afin de ne jamais risquer de se détruire, mais aussi une grande humilité afin de ne pas fausser les rapports établis avec les autres, ainsi les deux plateaux de la balance sont équilibrés : tu sais ce que tu es et ce que tu

as à donner, et tu sais regarder celui qui vient à toi et ce qu'il t'offre. Tu n'es pas un objet, mais celui qui te plaît n'en est pas un non plus. Il faut jouer ta partie avec passion et lucidité. C'est tout l'art de la vie, le vrai «savoir vivre», celui qui te donne un regard qui ne déforme pas les autres. Car ce qui est vrai pour les relations entre un homme et une femme, est vrai pour tout le reste. Lorsque tu sais aimer, tu sais aussi beaucoup mieux comprendre les autres, tous les autres. En fait, c'est un chemin à défricher, à explorer, parce que l'amour est une découverte, la seule vraie découverte car c'est celle capable de t'ouvrir au reste de l'univers. Et tu sais, vouloir faire l'amour, c'est s'embarquer pour aller au-delà des limites, les siennes et celles de l'autre, c'est exprimer ce qu'il y a en soi de plus secret et de plus authentique, et c'est vouloir accepter totalement ce que l'autre a à exprimer. Lorsqu'on a le bonheur de parvenir à cela, on a le cœur prêt pour la tolérance, prêt pour les épreuves, prêt pour être heureux. En te disant cela, je pense à une de mes cousines qui a voulu être nonne ; sur le moment, toute la famille a été stupéfaite, puis après ses très proches ont été fiers d'elle, mais moi je n'arrivais pas toujours à comprendre. Ce n'est que lorsque j'ai aimé mon Jean que j'ai compris qu'elle avait choisi l'amour de Dieu ; elle n'avait pas besoin d'aimer un homme ; sa façon à elle de faire l'amour c'était de prier et de pratiquer la charité. J'ai compris que chacun de nous a sa propre façon d'inventer l'amour et de le pratiquer. Jamais je n'ai autant parlé de toutes ces choses qu'aujourd'hui, je n'en reviens pas ; c'est sans doute parce que cette nouvelle m'a complètement bouleversée, au sens propre. J'espère seulement que tu ne me trouveras pas un peu folle et que tout ce que je t'ai dit t'aidera un peu, un jour ou l'autre ; en fait, l'essentiel est de ne pas avoir peur de sa vérité, de la rechercher même, si on peut. Mais il est vrai que ça ne marche pas toujours, ça ne marche pas souvent ; il faut le vouloir de toutes ses forces, de toutes ses fibres, et ce n'est pas donné à tout le monde. A bien y réfléchir, je crois de plus en plus que ça n'est jamais donné, ça se gagne. L'amour et le bonheur se méritent. Oui, ma petite Jeanne, ça s'invente, ça se cultive, ça demande une volonté et un optimisme à toute épreuve. Peut-être faut-il un certain égoïsme aussi, pour se préserver ... un peu ! Ouh, ma jolie, as-tu vu l'heure qu'il est ? Cela fait plus d'une heure que je fais mon professeur de philosophie. Eh bien, vois-tu, c'est vraiment la première fois de ma vie que je fais un tel laïus sur l'amour. Il faut croire que j'avais vraiment un très grand besoin d'en parler à quelqu'un. Ne pense plus à tout ça pour le moment, va prendre

ton rendez-vous chez maître Corot et retourne auprès des tiens. Je suis sûre que Dieu t'aidera, et ta tante Adrienne aussi bien sûr.

A son retour de Batna, Jeanne, en retrouvant le grand portail, le mûrier juste au coin du mur près de la forge, la cour et ses habitants, Michel lui souriant de loin dans l'ombre du petit jardin, Pauline avec Julie dans les bras et Sylviane courant devant elles pour venir à sa rencontre, se sent pour la première fois totalement investie de son pouvoir de «Maâlema». Pour la première fois, elle donne à ce mot le sens que Sahraoui voulait lui donner ; elle le comprend tel qu'il voulait sans doute qu'elle le comprenne car aujourd'hui elle a vraiment conscience de la responsabilité qui pèse sur ses épaules. Elle réalise à cet instant que tout ce qui vit dans cet espace, tous ceux qu'elle aime, dépendent d'elle et, très bientôt, ne dépendront plus que d'elle. Et, non seulement cela ne l'effraie pas, mais cela fait naître en elle un réchauffant orgueil, une sécurisante plénitude, qu'elle traduit instantanément en se mettant à courir afin de recevoir plus vite ses deux filles dans ses bras.

## CHAPITRE 12

### L'essor

Ainsi, cette étonnante petite chaouïa d'Auvergne va réellement et totalement prendre en charge terres et famille avec le plus réel et désinvolte courage. Elle va respirer sa liberté nouvelle, dépenser son énergie, exprimer toute sa joie de vivre dans les grands espaces de la plaine. Plus que jamais elle a besoin des sillons, des épis, des tracteurs, des charrues et des moissonneuses. Plus que jamais, elle aime ses chevaux et ses mouvants troupeaux. Et, sans s'en rendre compte, plus elle se plaît en la compagnie de celui qui aime tout ce qu'elle aime, Sahraoui. Sahraoui qu'elle apprend à connaître chaque jour un peu mieux, Sahraoui le pur, le noble, Sahraoui le philosophe qui sait donner au travail sa grandeur, aux soucis leur enseignement, à tout ce qui l'entoure sa juste place ou son envergure, et à Jeanne joie et confiance.

Dans le matin naissant, elle part un jour en cabriolet avec lui pour Boulhilet. Là, il n'y a personne. Sur le chemin quelques arbres stoïques et des ossements d'animaux desséchés par le soleil, derrière eux le village, devant eux l'immense plaine. C'est Sahraoui qui tient les guides tandis qu'elle se laisse envahir par un intense sentiment de bonheur scandé par le trot harmonieux de Câlina. Inconsciemment elle sourit. Elle sourit à l'incroyable noblesse de sa jument alezane, à ses deux oreilles en alerte, à sa crinière dansante et à sa queue majestueuse. Elle sourit à ce paysage tant aimé, que l'éclat du soleil commence à réveiller, et aux montagnes bleues loin au fond là-bas ... vers l'avenir, aux traces de la piste laissées dans la terre par leurs seuls voyages de pionniers courageux. Elle sourit et, pour la première fois, se sent belle. C'est comme si aujourd'hui tous les autres (si importants d'habitude à ses yeux) n'existaient pas. Même ses filles et sa mère, auxquelles elle est si absolument vouée, ont déserté ses pensées, la laissant seule dans les limites de son enveloppe ; elle s'y sent vraiment libre et indépendante pour la toute première fois, et se délecte à en prendre possession.

à le réaliser dans la plus infime de ses fibres. Oui, vraiment, aujourd'hui elle est merveilleusement seule, elle et sa force nouvelle, face à cette étendue qu'elle s'avoue aimer presque comme un être vivant.

Sahraoui, silencieux, la regarde parfois. Ses lèvres ont une ombre de sourire, comme un reflet de cette joie dont les ondes l'effleurent. C'est à peine s'il ose secouer les guides pour garder le contact avec Câline. Lui aussi se laisse prendre ce matin-là à l'ensorcelante magie de ces espaces s'offrant au soleil, et où leur minuscule attelage semble le seul témoin de l'existence humaine. Mais Câline se laisse lentement engourdir et il est obligé de secouer les guides pour la rappeler à l'ordre, revenant lui aussi à la réalité.

- C'est incroyable ce que je suis bien ce matin, lui sourit Jeanne. J'ai l'impression de me réveiller après cent ans de sommeil.

- Comme la belle au bois dormant ?

- Oui, c'est ça exactement, comme la belle au bois dormant.

- Je suis tellement content, maâlema, que tu ailles mieux, que tu sois heureuse. Alors ça y est, ça s'est arrangé avec Monsieur Roger ?

- Pas du tout, s'illumine-t-elle. Je suis même allée voir un avocat pour demander le divorce ...

- Et Monsieur Roger, qu'est-ce qu'il a dit ? Et ta mère ? Et tes petites filles, tu as pensé à tes petites filles ?

- Ne te tracasse pas, Sahraoui, tout sera mieux ainsi. Pour les petites, j'espère qu'elle n'en souffriront pas trop. De toute façon, rien maintenant ne me fera revenir sur cette décision.

- Y a que toi qui sais, personne ne peut penser à ta place. Mais, tu ne vas pas partir, dis maâlema ? s'inquiète tout à coup Sahraoui en arrêtant le cabriolet au beau milieu du chemin.

- Non, bien sûr que non je ne vais pas partir, rit Jeanne en sautant à terre. Nous allons travailler tous les deux, Sahraoui, comme nous l'avons fait depuis le début de la guerre. Tu as vu comme nous avons réussi ! Eh bien, ce sera de mieux en mieux, j'en suis sûre.

- Inch'Allah, maâlema, inch'Allah !

Ayant fait le tour du cabriolet, après une caresse sur le museau de Câline au passage, elle vient vers Sahraoui qui, finissant de nouer les

guides, lève la tête pour la regarder s'approcher. Il a un tel visage, de tels yeux, il y a en eux un si vibrant appel, une telle passion, dans sa haute silhouette un tel magnétisme, que Jeanne - telle un miroir - en devient le reflet. Sans un autre mot, dans un même élan, ils se jettent l'un vers l'autre, se serrent l'un contre l'autre, comme ils se suicideraient. Sahraoui vient de cesser d'être seulement l'idéal compagnon de la ferme, des chemins, des marchés et des champs, pour devenir aussi un amant merveilleux dans les bras duquel une femme vient d'éclore, dans les bras duquel Jeanne réalise qu'elle ne demandait qu'à se jeter. Pas un instant pourtant ne lui revient en mémoire ce que lui a dit tante Adrienne. Jeanne, en cela, n'est pas une intellectuelle du tout ; les remises en cause, les analyses, elle ne sait même pas que ça existe. Elle sombre dans cet amour avec le même total naturel qu'elle a vécu ses maternités. Spontanément, pleinement, sans faire référence à quoi que ce soit, sans se poser la moindre question. Une chose nouvelle est sûre, c'est que pour la toute première fois recevoir un baiser, répondre à une étreinte, gémir de douloureux plaisir en se sentant envahie, est un incomparable bonheur, une inestimable découverte.

Grâce à elle, tout change : les lumières et les ombres, les paysages et les volumes, les espaces, les arbres, la plaine, les chemins, les marchés, les maisons, le village et les gens. Comme dans un matin lumineux après la pluie. Comme dans un rêve miraculeux où tout devient possible. Comme dans ce rêve, si espéré, si rare, qu'elle fait quelquefois et où, aussi bien qu'un oiseau, elle se met à voler.

Les grands espaces deviennent la chambre la plus secrète. Les champs dorés et frémissants une vivante couche. Le jardin, un peu abandonné maintenant, un odorant boudoir où leur avidité impatiente vient réveiller le nostalgique parfum des roses. Et puis, il y a les nuits. Les nuits profondes où tous les êtres sont endormis, sauf eux. Ces hautes nuits, avec ou sans clair de lune, aux grandes ombres dans la cour silencieuse, ces exaltantes nuits où elle l'aperçoit, sortant comme un félin anxieux de la masse indistincte du gourbi, ombré parmi les ombres, roulé dans son burnous, puis collé au tronc complice du mûrier dans l'angle sombre du mur où il l'attend. Jeanne, la naïve, n'omet jamais chaque soir d'adjoindre à la tisane de Pauline un petit bout de cachet de gardénal afin d'être sûre que sa très anxieuse mère dormira profondément. Laissant ses murs au silence et leurs habitants plongés dans le sommeil, franchis les quelques mètres, elle se retrouve contre lui, contre

son corps ferme et ardent, dans la tiédeur du grand burnous, hors duquel plus rien n'existe alors ; serrés en lui, tous les deux ne faisant qu'un, ils se glissent dans la forge attentive où passionnément ils vont enfin se retrouver, se chercher et se découvrir, s'aimer, presque muets, à la fois tendres et douloureux, entourés du silence des outils, baignés dans leur intimité minérale et bienveillante. Jamais, jamais, elle n'a senti autant vivre son corps ; jamais, jamais, l'attente d'une étreinte ne lui a fait oublier à ce point tout le reste du monde ; et pourtant, jamais, jamais, cette attirance pour un homme ne suscite en elle la moindre interrogation, jamais elle ne pense à l'écueil de leurs différences, jamais elle n'envisage leur avenir, pas plus qu'elle ne se souvient de ce grand élan d'Adrienne en rapprochant ses paroles de ce qui lui arrive. Peut-être Jeanne la naïve n'attend-elle rien de personne, finalement ! A la fois totalement généreuse et totalement égoïste, elle vit au milieu des autres en leur donnant tout ce qu'elle peut mais en ne sachant pas recevoir. Avec cet amour, Jeanne vient de naître. Son corps vient de découvrir le plaisir. Le village n'existe plus. Les siens sont en elle et elle verra plus tard comment s'arranger avec eux. Sahraoui est son merveilleux amant mais il n'appartient à aucun monde non plus. Il n'est pas plus arabe qu'elle n'est française ou autre chose. L'avenir c'est aujourd'hui. Le passé, est passé. La seule hantise de cette femme nouvelle, qui n'a par ailleurs aucun état d'âme, est de pouvoir conserver cet amour secret et d'en finir au plus vite avec un divorce qui l'empêche d'être elle-même alors qu'elle vient seulement de découvrir qu'elle en est capable.

Mais la procédure en est longue, si lente à se mettre en place ! Roger revient encore à la maison. Chaque fois pour eux ces quelques jours sont un enfer. Son chagrin est si sincère, ses remords si évidents, et Jeanne si peu capable de le secourir. Honnête jusqu'au bout, elle n'ose même plus passer près de lui. Elle est loin, très loin de lui, dans un autre monde, dans une autre bulle, où un autre homme lui a offert l'amour, où elle s'épanouit. Elle ne peut plus supporter ces heures de déchirure, de désespoir ; elle ne peut plus supporter le regard de Roger quand, par exemple, il prend ses filles sur ses genoux. Elle déteste tricher, trahir, et en veut à tout le monde d'être obligée de le faire. Bref ! Elle a hâte que tout soit fini, elle a hâte d'être quelques mois plus vieille pour décider de sa vie et savoir comment elle va l'organiser.

Durant toute cette période où arrivent dans le village, pour le traverser, des camions américains, des camions-père-noël avec du

chewing-gum, des rouleaux de bonbons au goût de fruit incomparable, du pain blanc comme personne n'en a jamais vu, des boîtes de saucisses délicieusement fines, du chocolat délicieux, des cigarettes blondes, etc, etc), durant cette période donc, Jeanne passe du néant affolant où la jette la présence de Roger à l'enchantement le plus absolu car tous les travaux, toutes les allées et venues, tous les gestes les plus quotidiens, sont des actes d'amour auprès de Sahraoui. D'autres épreuves lui sont cependant réservées pendant ces mois : les visites de tous ceux qui voudraient que ce divorce n'ait pas lieu. Tous ceux qui aiment Jeanne et Roger et tentent de la faire revenir sur son ENORME décision. Mais, ni la famille, ni les amis, ni le Colonel Chambon venu exprès d'Alger plaider la cause de son chauffeur-ami, ni même Monseigneur Thiénard alors qu'il se trouve à Lutaud pour la confirmation des enfants, personne, personne ne pourra atteindre Jeanne sur ... sa montagne bleue. Tout comme les beaux serpents de la plaine, dont elle a si peur, elle aussi a mué. Elle se sent neuve, confiante, forte, et il est bien évident que pas un de ces personnages - aussi attachée qu'elle y soit - ne risque, un seul instant, de l'obliger à réintégrer la peau fragile et déjà oubliée qui a craqué dans un jeune matin sur le chemin de Boulhilet.

L'expression de Sahraoui pour traduire à sa manière la chance bienheureuse qu'ils ont de s'aimer ainsi, c'est «Y a pas de valeur». Il lui dit cela avec un intense sourire, ou une tendre ironie, ou un regard où la pudeur adoucit une ardente étincelle. «Y a pas de valeur», c'est leur incrédulité devant ce qui leur arrive et le peu d'importance de tout le reste en comparaison. «Y a pas de valeur», peut être est-ce aussi la crainte d'un cœur noble et modeste devant un bien si précieux et si difficile à défendre. «Y a pas de valeur», c'est tout l'étonnement de l'homme devant le miracle du bonheur lorsqu'il lui échoit et qu'il l'appréhende pour de bon.

C'est dans cette période d'éblouissement que Michel meurt. Il a, pauvre amoureux de la vie condamné à l'inaction, enfin quitté son fauteuil pour s'en aller dormir là-bas dans le cimetière sur la route de Constantine. Pauline et sa fille, si elles laissent éclater leur chagrin, acceptent ce départ comme une délivrance ; Michel, en effet, à part un sourire furtif à ceux qu'il aimait, sa joie de manger ses dattes «degleit nour» qu'il adorait, ne prenait visiblement plus aucun plaisir à vivre ; de plus, il était trop conscient parfois pour ne pas souffrir d'être devenu

aussi dépendant. Mais tous, autour de lui, de son frère Jean à ses beaux-frères Brazet et Galeix, en passant par tous les Rescot et Demahut, les Boulildi, tous les proches et les amis ne peuvent cacher leur peine ; dans leur souvenir, Michel des dernières années est remplacé, grâce à la mort, par l'incomparable brave homme aux yeux pétillants d'amour, au sourire éclatant et chaleureux, avec lequel ils ont vécu pendant des années. Les larmes glissent sur les joues rugueuses sans que personne ne s'en étonne. Il était tant aimé de tous, le père Chaneboux, qu'une vraie procession suit son cercueil. Arabes et Français, gens des maisons et des gourbis, des fermes et du village, des petites villes environnantes jusqu'à Batna ou Constantine, tous ceux qui l'ont aimé, tous ceux qu'il a attendris ou amusés, tous sont là venus lui dire adieu.

La mort de son père confirme Jeanne dans son rôle de «Maâlema» ; sa disparition, loin de l'affaiblir, l'a enrichie d'une force nouvelle, d'une plus grande conscience de sa liberté ; elle se sent donc d'autant plus responsable de son avenir et encore plus ferme face à Pauline.

Le divorce va être prononcé. Les blés lèvent dans les champs. Les marchés ont repris. A la fin du mois de mai, après avoir fait la rituelle révision du matériel agricole avant la saison des moissons et des battages (surtout la vérification du toilage de la moissonneuse-batteuse - la grande espicadora - et de tous les rivets qui le maintiennent), Jeanne et Sahraoui partent à Constantine chercher les pièces de rechange, la sacherie et les énormes pelotes de ficelle nécessaires à la fermeture des grands sacs de jute. C'est un voyage de travail et un voyage d'amants heureux. Pour la première fois, ils partent vivre cet amour loin des refuges créés pour lui dans leur habituel espace. Pour la première fois aussi, elle entre dans son monde, car aller parfois chez Daouïa chercher quelque chose, franchir la porte du gourbi pour une raison ou une autre, n'a rien de comparable ; inconsciemment peut-être y est-elle encore chez elle. En tout cas, «dans le gourbi», «chez les khamès», «chez les Boulildi», «chez les Arabes», pour une étrange raison qu'elle ne cherche d'ailleurs pas du tout à approfondir, ni même à connaître, ce n'est pas chez Sahraoui. Chez Sahraoui, c'est Sahraoui, c'est son burnous, ce sont ses bras. Sahraoui n'est le fils de personne, le frère de personne. Sahraoui, c'est le fils du soleil et des étendues de Bouhilet ; Sahraoui, c'est l'amant de Jeanne ; Sahraoui c'est son philosophe amour, celui par lequel elle a pris conscience d'elle-même, de toutes les façons. Mais aujourd'hui, dans cette ville qui n'est même plus

Constantine puisqu'elle en aborde des quartiers qu'elle ne soupçonnait même pas, pour la première fois elle a conscience d'entrer dans le monde arabe. Pour la dépayser un peu plus, afin de ne pas risquer d'être reconnue, Sahraoui lui a apporté un haïk<sup>1</sup> qu'il lui a demandé de revêtir et à l'abri duquel elle se retrouve en train de marcher près de lui. Ainsi vêtue, elle cesse d'être Bent Chamboux, Madame Roger, ou Jeannette ; elle n'appartient plus à aucun village, ni à aucune société. Elle est la femme amoureuse d'un homme, qui a envie de le suivre où qu'il décide d'aller. En l'occurrence, ils viennent de passer le pont d'El Kantara pour se rendre dans le quartier arabe de Constantine où Aïcha, la soeur de Sahraoui, les attend pour leur offrir un couscous et son hospitalité bienveillante. Jeanne la connaît déjà, Aïcha ; elle a habité le gourbi de la cour avec sa famille, les Boulildi ; lorsqu'elle venait traire les brebis avec Adda, elle s'arrangeait toujours pour venir le plus près possible de Jeanne et elles échangeaient des sourires. Sans doute se trouvaient-elles mutuellement jolies car «bent Chamboux», elle aussi, aimait bien regarder Aïcha ; la blonde petite maâlema et la longue brune «moukère» ne sont cependant jamais allées au-delà de ces sourires et d'une complicité ténue flottant entre elles dans l'air du soir. Après Aïcha s'est mariée, est partie vivre loin de Lutaud ; Jeanne n'avait même pas réalisé que c'était à Constantine, leurs deux mondes restant toujours invisiblement séparés par l'immense mur de leur ignorance et de leur mutuel désintéret.

Et voilà qu'aujourd'hui cette même Aïcha, dont Sahraoui lui a dit qu'elle avait perdu son mari, va la recevoir chez elle en compagnie de son propre frère, l'amant de Jeanne. Cela ne gêne aucunement cette dernière, mais cela ne la fait pas - non plus - se poser des questions, ou tenter d'approfondir ce qui, pour quelqu'un d'autre, pourrait être un problème. Jeanne el niya vit sa vie comme on lit un livre : en toute plénitude, en toute sérénité !

Lorsque Sahraoui frappe à la porte, Jeanne a déjà baissé le haïk sur ses épaules et, brusquement, c'est comme si elle était une très jeune épousée prête à rencontrer la plus proche parente de celui qui, la nuit dernière, a pris possession d'elle pour la première fois. Elle se sent rougir de plaisir et de confusion lorsqu'Aïcha se trouve devant eux.

1. Haïk : Grand voile, noir ou blanc porté par les femmes (noir, pour la région de Constantine)

Elle porte pour les recevoir une longue robe de satin rose dont le haut du corsage brodé de perles minuscules et harmonieusement décolleté met en valeur la peau brune et mate, le cou long et gracieux, l'éclat du sourire et des yeux noirs et rieurs. Comme son frère, elle est pleine de noblesse et d'élégance. Spontanément elle embrasse Jeanne et leur souhaite la bienvenue en français et en arabe ; puis la prenant par la main, elle les conduit dans un salon oriental où, tout autour d'un très grand et chaleureux tapis, sont installés d'étroits et épais matelas recouverts de couvertures et de coussins. Il y a des plantes, beaucoup d'objets en cuivre et Jeanne trouve tout cela très beau. Il est clair que le mari d'Aïcha n'était pas un pauvre et que sa femme a su installer leur intérieur. Jeanne et Sahraoui, intimidés et pudiques mais illuminés pourtant, se sont installés sur un matelas au milieu des coussins et de toute évidence la petite Auvergnate adore ça. La maîtresse de maison les abandonne pour aller chercher une meïda<sup>1</sup>, du thé à la menthe et deux assiettes de gâteaux que Jeanne dévore d'abord des yeux avant de s'en régaler. Très vite, ils se mettent à bavarder tous les trois et Jeanne oublie complètement que Lutaud existe avec, entre des gens vivant pourtant très proches les uns des autres, un certain invisible mur.

Tout en sentant près d'elle la présence de son rassurant Sahraoui, sirotant son thé et dégustant des gâteaux, elle regarde Aïcha et a l'impression de rêver cet instant. Elle est entre parenthèses, dans un endroit, une situation, qu'il y a quelques mois elle n'aurait pu envisager. Mais Jeanne n'approfondit jamais ; elle est bien dans cette pièce ; elle apprécie d'être assise au milieu des coussins, sans aucune tâche à faire, aucun souci de l'un ou de l'autre ; hier et demain sont hors de ces murs et Jeanne-de-Sahraoui n'a pas de réalité commune avec madame Roger Rescot qui demande le divorce, ni avec Jeannette de Lutaud qui a cessé d'exister un certain jour terrible où elle a appris que l'homme, dont elle était l'épouse et qu'elle respectait, et sa meilleure amie, qu'elle admirait tant, depuis des mois vivaient près d'elle en lui mentant. Mais Jeanne-de-Sahraoui ne rentre pas pour autant dans l'univers réel de son amour. Elle ne cherche pas à connaître mieux son hôtesse ; elle ne voit pas que c'est une jeune et belle veuve qui doit tenter beaucoup d'hommes, et elle a oublié que Sahraoui lui a dit que c'était une femme de caractère. Jeanne ne connaît d'ailleurs rien de ces Chaouïa qui peuplent les Aurès et les Hauts-Plateaux, de leurs coutumes et de leurs

1. Meïda : table très basse pour manger assis par terre

traditions. Contaminée par tous ceux qui l'entourent, à aucun moment elle n'a montré la moindre curiosité à leur égard. Elle ne sait pas que c'est un peuple farouche et rude mais cependant plein de joie ; que les femmes, qui ont en charge la maison, peuvent cependant choisir de vivre libres si leur mariage a échoué et, tout comme dans l'Europe évoluée, choisir leur partenaire comme bon leur semble. Jeanne, dans son petit monde villageois, ligotée par des règles morales socialo-religieuses, imbibée d'un racisme bonnasse dont personne n'est conscient tant il est hypocrite, ne sait pas aborder sur le rivage aventureux de la connaissance de l'autre et, si elle aime Sahraoui, ce n'est qu'un des hasards des attractions humaines entre deux individus propulsés l'un vers l'autre. Du moins pour le moment où Aïcha et Sahraoui n'ont d'importance que par rapport à elle. Elle pense que la jeune femme ressemble beaucoup à ce frère qu'elle, Jeanne, aime tant. Comme lui, et aussi le jeune Segni, elle est belle et fière et audacieuse. Rien à voir avec Ahmed le servile et Rebaïl le soumis. D'ailleurs depuis la mort de son mari, c'est Sahraoui qui a protégé la liberté d'Aïcha. Il l'a expliqué à Jeanne. Il l'a soustraite à l'autorité méchante et bornée d'Ahmed-l'aîné. Parce que, dans la famille Boulildi, si Ahmed est l'aîné par la naissance, Sahraoui est le seul reconnu comme chef. Il a su s'imposer chez les siens et dans la famille Chaneboux comme l'interlocuteur ; il a su se créer un nom dans le village par sa droiture, mais aussi son orgueil, son intelligence et sa lucidité. En fait, pas un homme du village ne traite Sahraoui comme un inférieur, comme les autres ouvriers, comme un autre Arabe. De plus, comme il est allé à l'école, sait donc lire et écrire, cela lui a permis de se défendre et de maîtriser beaucoup de situations. Sa «Maâlema», assise sur un matelas par terre, en train de boire maintenant un café en dégustant de délicieux maktrouts (gâteaux de semoule, fourrés, soit aux dattes, soit aux amandes) sait de quoi est capable cet homme qu'elle a décidé d'aimer sans cependant en mesurer la totale envergure ; Jeanne ne jugeant jamais personne ne se soucie pas non plus de mieux connaître ceux qui l'entourent ; en l'occurrence, elle se contente de les écouter tous les deux, de se sentir délicieusement bien, et d'être fascinée par la beauté de cette femme qu'elle ne parvient même plus, dans sa tête, à assimiler à une mauresque. Elle se dit qu'il ne doit pas faire bon affronter le défi de son incandescent regard. Mais, pour le moment, ses yeux noirs lui sourient et «la petite roumia»<sup>1</sup>, un peu intimidée, répond à ce sourire.

1. Roumia : française

Jeanne ayant prévenu Pauline qu'ils n'auraient peut-être pas le temps de tout faire en une après-midi, ils passent la nuit chez Aïcha. Ce soir-là, peut-être parce que Sahraoui a dit à sa soeur, mais en s'adressant à elle, «il sent bon ton couscous, hein Maâlema ?!» (il ne l'appelle qu'ainsi, donnant à ce nom toutes les nuances), et qu'elle a humblement avoué qu'elle n'avait pas d'odorat depuis une maladie infantile, dans la nuit alors qu'il s'est endormi contre elle, elle réalise que c'est vraiment un grand handicap que d'être privée du monde des odeurs et des parfums car certainement cela lui enlève une dimension qui bien souvent doit lui faire défaut. Lorsqu'elle sombre dans le sommeil, c'est à Prompsat et à Châtel qu'elle se retrouve, pour la première fois. Il y a là ses grands-parents, Mémé Annette, Marien Lapin, Mémé Marie et Michel Bottes ; ils racontent à une Jeanne invisible que lorsqu'elle avait trois ans, elle a eu la diphtérie ; qu'Alphonse était parti à pied jusqu'à Châtel chercher le docteur Colbet au 30 avenue Baraduc et que celui-ci l'avait sauvée, mais qu'elle avait pour toujours perdu l'odorat.

Quelque temps après leur voyage à Constantine, alors qu'ils prennent - après le marché - un café dans la salle du buffet de la gare du Khroub en attendant le train qui doit emmener Jeanne à Batna, ils suivent malgré eux une conversation que, ni l'un ni l'autre, n'oubliera plus. Il n'y a personne dans la salle et des phrases leur parviennent qu'ils écoutent malgré eux.

- Tant qu'il n'y aura pas de mariages entre les Européens et les Musulmans, dit le patron, tant que nous ne serons pas tous égaux dans ce pays, rien ne sera solide, rien ne se construira. Notre société ressemblera aux dunes du Sahara : on aura l'impression qu'elles sont en place et ne bougeront plus guère, mais un beau jour le vent se lèvera et hop ! le paysage aura complètement changé. Pareil pour nous, je te le dis, si on veut que ça tienne il faut planter, il faut que les racines s'enfoncent dans la terre pour que ça dure et vaille le coup. Pour cela, il faut se rapprocher, se marier, se mêler, sans tenir compte de ce qu'ils en penseront de l'autre côté de la Méditerranée, ou chez les richards de chez nous qui ont leur monde à eux, protégé par le béton de la fortune, le secret des comptes en banque en France ou en Suisse. Eux s'en fichent de nos problèmes avec les Indigènes ; grands seigneurs, ils les emploient ; nous, on sue avec eux au quotidien et aucun de nous ne sait de quoi seront faits nos lendemains. Tu n'es pas de mon avis, Fernand ?

- Tu sais bien que oui sinon tu ne me dirais pas ça. L'Algérie telle qu'on voudrait qu'elle soit, nous deux et quelques autres (trop rares, hélas !), ne peut se faire qu'avec l'élan des deux communautés, sans les manigances des politicards ou de la grande finance. Il faut arrêter de raconter des conneries aux pauvres bougres en leur faisant croire qu'ils ont les mêmes intérêts que ceux qui dirigent et font la pluie et le beau temps. Nous, en trimant, nous sommes plus proches de nos voisins indigènes que des grands propriétaires terriens. En essayant de nous faire croire le contraire, ils nous coupent des Arabes et nous mettent en porte-à-faux. Et, avec les années, ça ne fera qu'empirer parce que c'est con les peuples, ça marche au jour le jour ; ici, chez nous, même s'ils s'aiment, ces couillons, ils n'oseront jamais se l'avouer, se le dire ; il ne sont ni assez mûrs, ni assez lucides, ni assez convaincus, et j'ai bien peur que finalement on se fasse tous avoir ! Y a pas trente-six façons de cimenter un peuple, le seul moyen c'est le mariage, la mixité, le mélange, des deux races, des deux cultures, et que chacun choisisse sa façon de vivre et sa religion selon son cœur. Quand on est tous mélangés, dans le même bain, on cherche forcément à atteindre le même but, on apprend à défendre les mêmes intérêts, on ne perd plus de temps à se chercher querelle, on va à l'essentiel. Malheureusement, avec tous les tordus et les pourris qui dirigent le bateau sans demander l'avis de personne, et tous les pauvres bougres qui se font avoir à chaque fois parce qu'ils n'ont ni la capacité ni le temps d'analyser ce qui se passe, on est mal partis !

- Eh oui ! Hélas ! c'est ça exactement. Je suis d'accord avec toi. Moi aussi j'ai bien peur qu'avant que ces deux communautés n'aient pris conscience de l'attrait qu'elles ont l'une pour l'autre, de la force que ça pourrait leur donner de se battre ensemble, on les ait embobinées pour les persuader du contraire. Et, comme des beni-oui-ouis, nous finirons inévitablement par nous taper dessus, comme toujours. Qu'est-ce que tu veux, les hommes sont cons. Plus ils s'aiment, plus ils sont prêts à s'étripier SI, PAR MALHEUR, ils n'arrivent pas à se le dire ! Et ceux qui décident pour nous, savent très bien se servir de ça ; ils savent très bien que la passion, on peut lui faire dire n'importe quoi. Tu vas voir qu'avant de nous laisser le temps de nous dire qu'on s'aime, comme eux ça ne les arrange pas, ils vont s'arranger pour nous mettre dans la tête qu'on ne peut pas se voir, et les raisons pour nous le démontrer ne manqueront pas ... Tiens, sers-nous la rince, parce que je commence à en avoir marre de déblatérer comme ça ...

- T'y as bien raison, l'anisette au moins nous veut du bien tandis que l'avenir, on ne sait pas ce qu'il nous réserve ...

Baissant la voix :

- On devrait peut-être le demander à ces deux-là !
- Penses-tu. Ils ont peut-être l'amour, mais regarde-les, le reste leur fait trop peur. Ils n'iront pas loin.

Heureusement, ni Jeanne ni Sahraoui n'entendent la fin de cette conversation. Mais, s'ils sont restés silencieux et immobiles jusque-là, c'est tout de même pour essayer de ne perdre aucune de ces paroles. Des deux, pourtant, c'est certainement Sahraoui qui semble le plus en approfondir le contenu. Assis l'un en face de l'autre, avant de se lever pour sortir, ils échangent un regard intense et bref qui peut tout vouloir dire et qui, cependant, ne dit rien.

Un instant plus tard, Jeanne est derrière la vitre baissée du wagon. Ils n'ont eu l'un pour l'autre aucun signe de tendresse ; ils n'ont échangé aucun mot. Mais, maintenant que la distance les protège, leurs regards - messagers de leur peine et de leur amour - ne se quittent plus. Et, lorsque le train se met en marche, toujours sans le quitter des yeux et la gorge nouée, elle se dit «ils ont raison, et pour nous il sera trop tard». Peut-être pense-t-il comme elle. En tout cas, pas plus qu'elle, il ne le laisse paraître. Elle reste collée au bord de la fenêtre, accrochée à la barre. Lui est figé sur le quai, sans le moindre geste, tous deux comme empierrés là où ils se trouvent, pour le restant des siècles.

## CHAPITRE 13

### Le divorce

A Batna, Jeanne s'y précipite parce qu'elle a besoin de parler à Tante Adrienne, elle a besoin de confier son secret à quelqu'un, besoin de voir un peu clair dans ce qui lui arrive. Elle y vient aussi parce que toute la famille Galeix s'y trouve, dans sa villa du Stand - le nouveau quartier chic qui s'est construit à Batna -, et que les revoir sera un réconfort. Et puis aussi, elle y vient parce que ce divorce n'en finit plus de traîner et qu'elle voudrait bien en savoir la raison. Au fond, elle la connaît. Les Rescot, les Chaneboux, les Galeix, sont des familles connues dans la région. Tout se passe ici (à Batna, ses environs, le département) comme dans un village éclaté où tout le monde est au courant de tout, tout le monde donne son avis, tout le monde se mêle de vouloir arranger les choses, apporter son concours au règlement des problèmes. Bref, tout le monde se sent concerné par les joies comme par les peines. Et ce divorce de Jeanne et Roger est un évènement, un malheur que tout leur environnement tente encore de leur faire éviter. De plus, Jantine Galeix est devenu un personnage important. Il est le maire de Fourn-Toub, et conseiller général ; c'est un homme riche et actif qui dote son village de structures qu'aucun autre ne possède : hôpital, centres pour les fermiers, pour les enfants, etc ; ami des juges et des avocats (entre autres personnalités), il a sans doute aidé à freiner la marche des choses pour donner le temps à sa nièce de réfléchir et de se reprendre. Jeanne a même la surprise de trouver là, aussi, son oncle Alphonse venu de Lutaud pour faire chorus avec les autres en plaidant une dernière fois la cause de ce pauvre Roger ... qui paie bien cher une faute ... somme toute ... bien insignifiante ... puisque tout est complètement terminé entre lui et Nounette, et qu'il s'en est allé vivre - comme un gosse - chez sa tante à Constantine. Et il regrette tant ! Il est si malheureux !

Jeanne en reste abasourdie. Elle ne s'attendait certes pas à cette attaque en force. Seule Tante Adrienne ne plaide pas pour Roger.

Elle, elle pense vraiment que Jeanne sera plus heureuse en recouvrant sa liberté ; elle pense aussi que, se libérant de Roger, elle se libérera également de Pauline, naturellement, et que cela ne peut lui être que bénéfique. Mais Adrienne reste un instant muette lorsque Jeanne lui avoue son amour pour Sahraoui. «Ainsi donc elle avait raison. Cet homme est bien l'homme qu'elle pensait.» C'est une révélation qui, d'abord, la comble de satisfaction. Une femme amoureuse, une femme heureuse, a toujours pour une autre femme - qui lui veut du bien - quelque chose de miraculeux. Un être que l'amour a visité, comblé, même une seule fois, fait partie des élus. Et Adrienne, qui est un personnage conséquent, exprime à Jeanne ce qu'elle ressent. Mais ce moment d'émotion passé, les difficultés inhérentes à cette situation apparaissent comme d'autant plus considérables.

- Si au moins, dit Adrienne en hochant la tête avec une conviction navrée, si au moins ton Sahraoui était un Ferhat Abbas, un docteur Ben Djelloul, un avocat, je ne sais pas moi, un homme qui a fait des études, qui est déjà - lui - capable de s'imposer, de t'imposer, mais ma pauvre, qu'est-ce que vous allez faire tous les deux ? Où allez-vous vivre ? Qu'allez-vous devenir ?

- C'est pas tant pour moi, Tante, que pour les petites. Je ne sais pas, je ne vois pas comment ... Et pourtant, Sahraoui est un homme qui mérite ...

- Mais bien sûr que ton Sahraoui est un homme bien, je le sais. C'est pour ça que je trouve d'autant plus dommage que tu ne puisses pas faire ta vie avec lui. Enfin écoute, ne te tracasse pas trop tout de même, une solution se présentera peut-être. Il ne faut jamais jeter le manche après la cognée, tu sais bien. Laisse faire et le temps jouera peut-être pour toi. En attendant, prépare-toi à l'assaut de la famille. Le divorce est pratiquement fait mais ils tentent une dernière fois de te convaincre ...

- J'ai bien compris. Mais ne vous inquiétez pas, tante, pour cela je ne risque plus rien.

En effet, c'est bien mal connaître cette petite Auvergnate naïve, têtue, blessée, déterminée, que de croire pouvoir la faire changer d'avis. Face à tous, justement parce qu'elle les aime, déteste la discorde, ne veut pas leur faire de peine, et tient absolument à se préserver, Jeanne s'est faite monolithique.

Ce début d'été-là, tel un symbole de toute cette tourmente, une invasion de sauterelles s'abat sur le village et sur la plaine. Tel un cauchemar, leur nuage vibrant recouvre tout ; le bruit est hallucinant, l'obscurité angoissante, leur bruissant tapis présent partout, et, pour échapper à ce fléau inévitable et répulsif, tout le reste de la vie est, pendant un jour entier, obligé de s'arrêter.

Roger revient en permission pour les battages, bien maigres cette année-là. Jeanne ne peut plus le supporter du tout, sa seule vue la bouleverse. Et lui, malheureux jusque dans la plus fine de ses fibres, se voit contraint de venir visiter ses filles comme un étranger. Julie est trop petite pour en souffrir, mais Sylviane en est toute déchirée. Elle, si exubérante, si passionnée, et entière, ne parvient pas à surmonter son chagrin. Où sont les grands moments de bonheur, les bals - qu'elle adorait - où son père lui a appris à danser, si fier de ses dons ? les balades dans les champs, les rires, les chatouilles (car son père, sitôt qu'elle s'asseyait sur ses genoux, passait ses ongles sur ses bras), les repas où - admirative - elle prenait un profond plaisir à le regarder manger ? Qui maintenant faisait briller ses chaussures, ou les lui cirait, maintenant qu'il n'avait plus «son fils», car il l'appelait toujours «mon fils» ? Autant de questions qui lui laissent le cœur ouvert. Et Amélie qui chérit cette gamine, sa fougue, ses yeux émerveillés, trouve insupportable de les voir pleins de larmes. Heureusement Sylviane voue une adoration à sa mère et cela l'aide à avoir moins mal lorsqu'arrive le moment d'embrasser son père qui, venu les voir, s'apprête de nouveau à les quitter ! C'est chaque fois un déchirement. Souvent, avant de s'endormir, des souvenirs lumineux lui reviennent et, cachée sous son drap, elle se met à pleurer. Par exemple la visite à son père lorsqu'il était militaire à Sétif. Avant d'aller le voir, sa mère l'avait emmenée avec elle chez la coiffeuse à Batna pour lui faire faire une indéfrisable. Sylviane se souvenait de la peine qu'elle avait eue en voyant ses deux énormes nattes sacrifiées, et de sa frayeur à l'idée d'avoir à mettre sa tête sous le casque. «Ce n'est rien, avait dit sa mère, regarde, moi ça ne me fait pas mal, je supporte très bien ...» «Oui, mais toi tu es une mère, moi je suis une fille», lui avait-elle répondu, pas convaincue du tout, provoquant un joyeux fou-rire dans tout le salon. Et surtout elle se souvenait du regard atterré de son père lorsqu'il l'avait vue arriver à Sétif. Jamais elle n'a autant regretté ses beaux cheveux qu'à ce moment-là ! Pour oublier tout ce chagrin, heureusement il y a l'école, et Mademoiselle Gonnet, et le bonheur intense de se plonger dans les

livres et les cahiers ! Sylviane, hors le chagrin de ne plus voir son père, est toujours une enfant heureuse, de tout : son village, sa maison, les gourbis, tous les siens, les Boulildi, son école. Lutaud, pour Sylviane, est le paradis sur terre. Et puis elle adore étudier, et mademoiselle Gonnet qui le sait l'aide à trouver le réconfort dont elle a besoin dans sa classe. Elle y réussit fort bien et l'extraordinaire bonheur de vivre de la petite fille explose littéralement dans la grande cour de récréation. Sous les mûriers elle oublie que son père n'habite plus leur maison, et, comme tous les autres écoliers, cela l'amuse beaucoup, avant d'entrer en classe, de se mettre en rang et de faire le salut au drapeau en chantant «Maréchal, nous voilà !». Elle travaille si bien qu'en 1944 (elle a neuf ans), son institutrice demande pour elle une dispense afin de la présenter à l'examen de sixième à Constantine. Et puis, pour lui faire oublier sa peine, il y a aussi cette petite sœur, qu'elle a eu tant de mal à admettre mais qui est devenue maintenant une très très jolie poupée dont elle aime de plus en plus s'occuper. Elle le fait avec d'autant plus d'attention et de sérieux que sa mère, depuis qu'elle est fâchée avec son père, va à Batna beaucoup plus souvent qu'avant et confie chaque fois la petite fille à sa grande sœur, et à mémé Chaneboux aussi bien sûr ! Mais vraiment ce n'est pas toujours facile de s'occuper de Julie ! Il a raison leur cousin Loulou, c'est un vrai petit criquet, tout à vif, à la fois insupportable et attachant, qui ne sait jamais où il est bien, qui croit toujours qu'ailleurs c'est mieux, et qui est donc toujours insatisfait.

Et 1945 arrive. Une épidémie de typhus sévit et les mères passent des heures à épouiller leurs enfants, à les désinfecter tandis que les classes, pour être également désinfectées, sont vidées de leurs occupants. Sahraoui fait souvent des déplacements jusqu'à Souk Ahras mais ne veut pas en donner la raison à Jeanne pour le moment. Il n'est pas là le 8 mai lorsque les cloches sonnent pour annoncer l'armistice. Mais le village a la fièvre ; les hommes s'agitent, accumulent des sacs de sable, de ciment, de terre, dans l'église afin de pouvoir, si besoin est, la barricader. Il y aurait des émeutes à Sétif, Guelma et Kherrata et, ne sachant pas exactement ce qui se passe, ils ont peur de la réaction des Arabes et d'éventuelles représailles. Jeanne, pour la deuxième fois en peu de temps, entend de nouveau prononcer les noms de Ferhat Abbas et de Ben Djelloul, deux «meneurs intellectuels», l'un pharmacien à Sétif, l'autre médecin à Constantine.

«Voilà où ça mène de les instruire ! Sitôt qu'ils ont fait des études, il ne se sentent plus, ils vous marcheraient sur la tête, c'est leur façon de vous prouver leur reconnaissance ! C'est décidément une sale graine, dans tous les cas : ignorants ou instruits ; mais ignorants au moins on peut arriver à les mater, si on leur donne le droit à la parole, on est fichus !»

Mais Jeanne ne s'est jamais sentie concernée par les conflits des hommes ; elle entend, enregistre, passe au travers, et continue son chemin. Elle, sa guerre, ce sont ses filles, sa mère, ses terres. N'ayant pas de poste de radio, elle n'apprend pas que des massacres de Musulmans ont eu lieu dans ces villes, elle ne cherche même pas à s'en enquérir, n'a donc pas peur, ne se sent pas en danger. Pour elle, en effet, il est beaucoup plus important de débarrasser Sylviane de ses poux et d'éviter qu'elle n'ait le typhus ; son autre souci est de faire en sorte que les récoltes de cette année soient meilleures en les préparant et les préservant. Le reste n'est pas son problème, elle ne veut même pas en entendre parler. Cependant, lorsque la nuit tombe sur ce 8 mai, comme elle n'a pas voulu quitter sa maison pour aller se réfugier avec les autres dans l'église, le vieux Yahia vient les chercher : elle, sa mère et ses deux filles, pour les emmener chez lui, les cacher dans le gourbi, où elles passeront la nuit.

- Je ne veux pas qu'il vous arrive quelque chose, explique-t-il, monsieur Roger et Sahraoui ne me le pardonneraient pas ! On ne sait jamais, madame Chamboux, précise-t-il en s'adressant à Pauline, chez nous comme chez vous il y a des gens qui ne cherchent pas à comprendre et qui sont capables de faire n'importe quoi en croyant que c'est bien. Dans tous les peuples, il y a des fous qui croient faire la justice et oublient Dieu complètement.

Si Sahraoui en semble très affecté, elle, ne se souciera guère de ce qui s'est passé durant ce jour sanglant, des émeutes qui ont éclaté et ont été réprimées avec la plus terrible violence. Qu'y pourrait-elle de toute façon ? Aimer et protéger ses deux fillettes lui paraît autrement primordial que de chercher à comprendre ce qui se passe dans ce pays, et son souci actuel est de trouver des stratagèmes pour vivre son amour secret sans inquiéter Pauline.

Juin-juillet suivants. De nouveau les moissons et les battages. Malgré tous leurs efforts, le ciel ne les a pas aidés, il n'a pas plu au bon moment et la récolte, encore une fois, est médiocre. Jeanne est à bout ; dans l'euphorie de sa jeune liberté, elle avait dit à Sahraoui qu'elle ne

quitterait pas Lutaud, or maintenant elle ne pense plus qu'à cela. Dans ce village, elle ne peut plus supporter personne, ni les êtres, ni les choses. Tout a un air de trahison ou de commisération que lui est devenu intolérable ; et elle, si imperméable à la méchanceté des autres, la voit partout, se surprenant à haïr ceux que jusque-là elle avait aimés ! Cette découverte la terrifie et elle se dit qu'il lui faut mettre un terme à cette existence où elle ne peut plus être elle-même. Une idée s'impose à elle : entre elle et ce village, il lui faut mettre de la distance, beaucoup de distance. Oui ! Elle veut partir, elle doit partir, elle doit quitter tout ça. Et, comme toujours chez Jeanne, dès qu'elle en a totalement pris conscience, elle se concentre sur ce qui en elle va maintenant la guider : son envie de fuir. Il faut fuir, mais ne pas perdre Sahraoui. Elle ne le perdra pas ; il est là, ayant autant besoin d'elle qu'elle de lui ; il est là, fidèle, solide, confiant et fiable. «Ne t'inquiète pas, ma petite Maâlema, moi non plus je ne veux pas te perdre». Il lui avoue que lui aussi préfère partir sans cependant expliquer que sa situation dans la ferme et dans le village ne sont guère compatibles avec sa fierté et son goût de l'indépendance. Peut-être, aussi, y a-t-il d'autres raisons - plus politiques - mais cela reste son secret et Jeanne est trop en dehors de ces considérations pour seulement les soupçonner. Une chose est sûre, c'est qu'il a un sourire de vainqueur pour lui annoncer qu'il a trouvé - par un parent et quelqu'un d'autre bien placé - une place dans les Chemins de Fer à Souk-Ahras, ce qui explique ses fréquents déplacements dans cette ville. Jeanne raconte qu'elle, a écrit à sa cousine Lucienne, maintenant installée à Alger où, avec son mari, elle tient un très beau café, en face d'un jeu de boules. La malicieuse petite Jeanne a en effet eu l'idée que la meilleure façon pour elle de garder Sahraoui sans se faire remarquer, et de gagner sa vie sans formation particulière, était de trouver un joli hôtel-bureau, soit en gérance, soit à acheter. Lucienne lui a répondu que cela était tout à fait possible, qu'elle avait déjà vu deux affaires susceptibles de lui convenir, et qu'il lui fallait venir à Alger. Jeanne et Sahraoui, tout heureux d'être d'accord et de se sentir si proches d'une vie qui les réunira, décident alors de s'organiser pour vendre au plus vite, mais le mieux possible, matériel et bétail. A aucun moment, «bent Chamboux» ne pense à se séparer de ses terres, et Sahraoui l'approuve totalement ; elle les donnera en gérance à ceux dont elle se sent le plus proche et pour lesquels il sera plus aisé de les gérer, vu la proximité avec les leurs : les Brazet.

## CHAPITRE 14

### La déchirure

Et c'est la vente du cheptel, de tout le cheptel, même les chevaux, ces chevaux compagnons, ces chevaux amis, ces chevaux que Jeanne adore. Pour les moutons, les vaches et les taurillons, la vente se fait dans la cour même de la ferme. Mais les chevaux, les mulets, le baudet, il faut aller les vendre au marché du Khroub pour essayer d'en tirer le maximum. Et Jeanne et Sahraoui, muets de peine, reprennent le car tandis que Rebail, Segni et deux autres bergers, s'en vont comme d'habitude par la piste de la plaine. Segni monte Klikline, laquelle est suivie de Câlina reliée par une longe ; Rebail est sur Clairon. Les deux autres bergers montent et conduisent les trois mulets et le baudet. Quant à Zig-Zag encore vivant, Zig-Zag le vieux, Zig-Zag l'alter-ego de Michel, c'est Alphonse qui l'a gardé pour lui laisser finir ses jours dans cette ferme que son compagnon a déjà quittée.

Jeanne ne veut pas assister à la vente de ses chevaux ; après une dernière caresse sur leur museau, elle va se blottir dans un coin éloigné du marché tandis que Sahraoui et ses frères s'en occupent. Cependant, elle a beau être loin, c'est bouleversée qu'elle entend brusquement le hennissement de ses juments, de son cheval, alors que Sahraoui la rejoint. «Emmène-moi vite loin d'ici !», le supplie-t-elle la gorge nouée par les sanglots ; et elle quitte le marché, sans pouvoir retenir ses larmes, les mains collées à ses oreilles pour ne plus reconnaître, entre tous, les appels de ses chevaux ; elle est persuadée que c'est à elle qu'ils s'adressent, elle qui se sent coupable de les abandonner.

A la mi-août, le voyage de Jeanne à Alger est décidé. Sahraoui l'a devancée de deux jours pour l'attendre à Constantine et s'occuper de son dossier. Jeanne, un peu tendue mais pleine d'espoir, quitte sa mère et ses deux gamines un beau matin. En traversant , Aïn-Kercha, Aïn-M'Lila, le Khroub, elle a de la peine à lutter contre les sanglots qui montent de son cœur comme d'énormes bulles. Que de souvenirs ! Que d'années !

Que d'espoirs ! Que de tourments pour finalement en arriver à un divorce, un échec, à une fuite. Son père est mort, elle n'a plus de mari, elle vit un amour merveilleux mais impossible, elle va tout quitter pour aller vers quoi ?... Tant de questions, tant de questions, tant d'inconnu ! Le seul point qui la reconforte, la réjouit presque, ce qui lui semble le plus concret, le plus rassurant, le plus exaltant à vivre maintenant, ce sont ses filles. Ses filles, elle les trouve belles, intelligentes, elle est sûre que ses filles auront un avenir magnifique. Elle ne sait pas lequel, bien évidemment, mais un destin hors du commun. D'ailleurs Julie n'est-elle pas née coiffée ! «Comme Napoléon, a dit la sage-femme. C'est très très rare, vous savez Madame, et ces êtres-là ont généralement des destins exceptionnels». Quant à Sylviane, avec ses yeux émerveillés, son rayonnement, son étonnante joie de vivre, nul doute qu'elle fera quelque chose de sa vie. Oui, Jeanne dans son angoisse tire un immense réconfort de ce trésor que sont pour elle ses deux filles. Et, lorsque le car s'arrête au terminus à Constantine, elle a retrouvé et son élan et sa légèreté et son optimisme pour courir prendre le trolley qui l'emmènera à la gare où l'attend Sahraoui. Ils vont passer la soirée et la nuit chez Aïcha, le train d'Alger partant le lendemain matin. Pendant cette soirée, ils parlent pour la première fois de cette vie nouvelle qui va commencer pour eux et décident, en particulier, de se lancer dans le commerce des bêtes : moutons et taurillons. Cela leur permettra de gagner de l'argent ensemble, de se voir à Alger, et à Sahraoui de garder le contact avec les siens, au moins dans un premier temps. Après, ils verront.

Les retrouvailles avec sa cousine sous le ciel d'Alger, leurs fou-rires revenus et leur jeunesse avec eux, la ville, la mer, le luxe, car les Galeix se sont rapprochés de leur fille en achetant une villa sur les hauteurs d'Alger, dans le quartier du Golf, tout cela pour l'adolescente qu'est restée Jeanne, c'est l'émerveillement. Puis Lucienne la conduit chez Madame Rauchet, une amie des Galeix native de Saint-Arnaud, propriétaire d'un très bel hôtel, l'«Hôtel du cygne». C'est grâce à elle que Lucienne a trouvé les deux affaires susceptibles d'intéresser sa cousine, et c'est elle qui doit conseiller Jeanne pour son choix. Madame Rauchet les attend dans le grand hall. Italienne d'origine, c'est encore une très jolie femme. Lucienne, très fière de son nouveau vocabulaire américanisant avait dit à sa cousine - en lui donnant évidemment l'explication du mot - que Madame Rauchet avait encore beaucoup de sex-appeal. C'est vrai ! Moyenne, mince, avec un très joli corps, les cheveux cuivrés tout bouclés, les yeux pers ombrés de khôl, un nez fin, des taches de rousseur,

une démarche ... élastique, Eléonora Rauchet doit encore rendre fous pas mal d'hommes, car elle est fascinante. Son hôtel lui ressemble : il est beau. Clair, élégant, plein de charme avec juste ce qu'il faut de meubles, de couleurs, de bibelots, de fleurs et de plantes, pour vous donner envie de séjourner ici le temps de les découvrir et de les apprécier. Suivant l'attractive silhouette d'Eléonora, Jeanne et Lucienne pénètrent dans le jardin intérieur de l'hôtel où des tables sont installées sous les arbres. Madame Rauchet salue d'un sourire les clients atablés et installe ses visiteuses un peu à l'écart, près d'une fontaine qui fait s'extasier Jeanne et représente Léda et son amoureux cygne. Jeanne, n'ayant pas de complexes et toujours le désir vivace d'apprendre, se fait expliquer qui était cette Léda dont parle Madame Rauchet. Une fois cette mythologique aventure évoquée, on en vient à l'acquisition de l'hôtel. Etant donné l'inexpérience de Jeanne en matière d'hôtellerie, la conseillère n'a aucune hésitation : c'est le petit hôtel meublé de Maison-Carrée qui lui conviendra le mieux. Il a dix-huit chambres, est bien situé près d'un bois d'eucalyptus (il s'appelle d'ailleurs l'Hôtel des Eucalyptus), et son prix - affirme Madame Rauchet - lui paraît très intéressant. A Jeanne aussi qui, mentalement, se dit qu'elle va pouvoir l'acheter sans même avoir à emprunter, en vendant tout simplement le matériel agricole pour compléter la somme qu'elle possède déjà. Un seul point noir : il va falloir faire très vite car les vendeurs sont pressés. Elles décident donc d'un rendez-vous le lendemain matin et à bord de la voiture de Madame Rauchet (qui sait aussi conduire), elles se rendent à Maison-Carrée. Comme l'hôtel plaît à Jeanne autant qu'à Lucienne, pour ne pas perdre l'affaire, Jeanne verse un acompte et repart aussitôt pour Constantine. Elle y retrouve Sahraoui qui lui conseille de faire reprendre le matériel par la maison Mac Cormick afin de ne pas perdre de temps. L'expert de cette firme, en effet, connaît bien les engins à vendre, les ayant vus juste après les batailles. Et Sahraoui, pour être sûr que Jeanne ne «se fera pas rouler», fait lui-même une estimation de chaque machine. Après quoi, il lui propose de se rendre chez Mac Cormick dès le lendemain matin. Mais c'est mal connaître sa petite Maâlema que de croire qu'après une semaine d'absence (la première, car elle n'a jamais quitté ses filles plus d'une journée et d'une nuit), elle pourra encore patienter une nuit et un jour avant de retrouver sa maison et les trois attentes qu'elle abrite.

- Non, non Sahraoui, lui dit-elle, je vais prendre le car de ce soir pour Lutaud et je reviendrai après-demain ; tu n'auras qu'à prendre rendez-vous pour être sûr que je trouve quelqu'un.

- D'accord, Maâlema, d'accord. Pars tranquille, je vais m'en occuper.

Le surlendemain, à quatre heures de l'après-midi, Jeanne est dans un des bureaux de Mac Cormick, assise face à l'expert et à un directeur de la Société. Elle fixe son prix. Eux en fixent, naturellement, un autre, inférieur. Elle le remonte, elle discute, et finit par leur déclarer que sous aucun prétexte elle ne descendra au-dessous de cette somme. (Au-dessous de ce chiffre, en effet, elle devra emprunter pour acheter son hôtel et faire face aux premiers frais). Ils se consultent du regard, disent avoir à en discuter avec quelqu'un d'autre, quittent le bureau, et reviennent au bout d'un instant en déclarant qu'ils acceptent de payer ce qu'elle demande. Mais ce n'est pas tout. Les ayant remerciés, elle leur déclare avoir besoin de cet argent tout de suite.

- Tout de suite !!, s'exclame le directeur, mais ce n'est pas possible, Madame, vous le savez bien ! A la rigueur nous pouvons vous verser une partie de la somme et nous vous verserons le reste en venant prendre le matériel...

- Non, non Monsieur, coupe Jeanne, il n'en est pas question. Vous comprenez, cet argent il me le faut immédiatement, et en totalité. Si vous êtes d'accord, sitôt cette affaire conclue avec vous, je pars directement sur Alger verser cet argent pour l'achat d'un hôtel. Mais si je n'ai pas cet argent, non seulement je rate cet achat mais, en plus, je perds l'acompte que j'ai déjà versé. Et ça, je ne peux pas me le permettre. Vous comprenez, Monsieur, vous me comprenez, n'est-ce-pas ?

Assise tout au bord du fauteuil, les joues colorées, les yeux brillants, elle les fixe afin qu'ils saisissent bien l'importance de cet argent pour elle, qu'ils ne s'imaginent pas que c'est un artifice, une manœuvre, qu'ils peuvent déjouer en lui opposant un refus. Et ils comprennent. Après s'être de nouveau consultés, ils lui remettent son chèque et acceptent sa gratitude, son sourire et ses remerciements, avec un sourire d'impuissance et une évidente sympathie.

Le surlendemain matin, à Alger, l'affaire est conclue et Jeanne-des-champs-et-des-marchés-des-Hauts-Plateaux se retrouve propriétaire de l'Hôtel des Eucalyptus à Maison-Carrée. Madame Raucher la félicite et lui offre son aide tandis que Lucienne, ravie de retrouver sa bien-aimée cousine, lui promet de lui faire oublier son Lutaud en l'emmenant visiter Alger la Blanche, lorsque leurs commerces respectifs leur en laisseront le loisir. En attendant, elle l'accompagne dans un joli magasin car, pour se

lancer dans cette nouvelle vie, et fêter, et tester sa jeune indépendance de femme libre, Jeanne vient de décider de s'acheter une robe. Et c'est un évènement car jusque-là c'est toujours Pauline qui l'a habillée. Comble de bonheur, elle en trouve une de sa couleur préférée : le jaune. Lucienne, qui a toujours été d'une nature très réservée, a un immense sourire de tendresse devant cette jeune femme radieuse qui laisse éclater sa joie.

Avant de se quitter à Constantine, Sahraoui et Jeanne ne sachant pas précisément comment allait s'organiser leur avenir, étaient convenus de se retrouver à Souk-Ahras où elle le rejoindrait à son retour d'Alger. C'est un émouvant bouton d'or qu'il voit descendre du train. Là, ils sont loin de Lutaud et de Constantine. Là, ils ne connaissent personne. Un avenir commun les attend peut-être et il s'en vient vers elle en lui tendant les bras. Elle hésite un instant ; par réflexe, jette un coup d'œil autour d'elle ; puis, brusquement, abandonnant sa valise, se met à courir à sa rencontre. C'est en la faisant tourner après l'avoir reçue contre lui qu'il aperçoit chef de gare et collègues en train de les regarder. Ils ont un sourire attendri et lui, spontanément, en arrivant près d'eux la tenant par la main, dit d'une voix fière et sonore :

- Je vous présente ma femme.

Ils se sentent si heureux, si à l'aise, qu'il réitère sa présentation devant le couple de quinquagénaires sympathiques que sont ses logeurs :

- Monsieur Bonin, Madame Bonin, permettez-moi de vous présenter ma femme ! Pour dire ces mots, il a un tel sourire de bonheur et d'extase, que tous les deux secouent la main de Jeanne avec ardeur.

- Mes félicitations, Monsieur Boulildi, lui dit Madame Bonin, votre femme est ravissante.

- Ma foi, c'est vrai, renchérit Monsieur Bonin, et votre bonheur fait plaisir à voir.

- Merci, Monsieur. Merci infiniment de votre gentillesse, à tous les deux !, ne peut s'empêcher d'ajouter Sahraoui qui manifestement a fait leur conquête et apprécie à sa juste valeur cette chaleureuse tolérance.

Cette halte lumineuse, cette oasis d'harmonie et d'amour, ni l'un ni l'autre ne l'oubliera jamais. Mais il y a la vie ...

Jeanne fait enfin un troisième voyage pour, cette fois, aller chercher ses filles, sa mère et son déménagement. C'est finalement Rémi (l'aîné

d'Alphonse et d'Amélie, né à Foum-Toub) qui gèrera ses terres et lui versera chaque année un cinquième de la récolte. Loulou, lui, est devenu instituteur.

Quelques semaines plus tard, ce sont les adieux - éprouvants - à tous les êtres chers qu'il va falloir quitter ; après les avoir embrassées, Marthe et Josette se sauvent pour ne pas les voir partir et Amélie, comme les grands-parents le jour du départ d'Auvergne, a sorti un grand mouchoir à carreaux d'Alphonse pour mieux pouvoir pleurer dedans. Après des adieux qui n'arrivent pas à en finir, c'est le moment du départ. Vingt-trois ans d'une vie s'achèvent. Lorsque la camionnette passe devant la petite fenêtre de la demeure des Boulildi, Daouïa la mère de Sahraoui, Meryem, Adda (qu'elle sont allées embrasser la veille au soir) leur disent un dernier adieu du regard. Heureusement Brika n'est pas là. Les deux gamines se sont dit au revoir il y a une dizaine de jours lorsque Brika est partie chez sa tante Aïcha à Constantine. Et elles franchissent le grand portail une dernière fois. Et les visions s'étirent comme d'insurmontables envies de hurler. La maison si petite, le mûrier et la forge, les gourbis ; là-bas, loin à gauche dans la plaine, invisibles, Boulhilet et ses champs de blé, Boulhilet et son jardin abandonné, Boulhilet et son puits muré, sa baraque. Plus loin encore, la piste pour aller à la ferme de Marthe et de Léo, et celle des promenades en direction du Medracen, en direction d'Aïn-Yagout, la route de Batna qu'ils ont si souvent prise ! Mais, imprimées dans leur mémoire, il y a surtout les dernières images de cette grande cour et des écuries vides, et aussi Yahia qui ne retient même pas ses larmes et la supplie de prendre bien soin d'elle, de sa mère, de ses enfants. Rebaïl, Segni et les Brazet groupés là-bas derrière le petit jardin, immobiles, tous ces visages qu'elles reverront elles ne savent quand, toutes ces années ... Julie est encore petite, peu lui importe de partir du moment que ça bouge et qu'elle est au milieu de celles qui l'aiment et la protègent. Mais pour Pauline, qui quitte sa maison et le cimetière, si elle retient ses sanglots, c'est uniquement pour que Jeanne et Sylviane, dont les larmes coulent silencieusement, gardent un peu de courage. La retenue et la pudeur sont quelquefois d'incomparables armes contre le désespoir.

Et les ultimes images qu'elle emporteront de ce Lutaud, de ce Chemora tant chéri, c'est d'abord celle de Yahia refermant le grand portail, et, d'un peu plus loin, l'attendrissant clocher d'une certaine petite église où Jeanne ne viendra plus prier.

## CHAPITRE 15

### Alger - Maison-Carrée

Au bout d'un long voyage, dont cependant aucune ne se souviendra, c'est l'arrivée dans l'appartement vide au premier étage de l'Hôtel des Eucalyptus. Il y fait si désespérément inconnu que leur désarroi semble résonner en se heurtant contre les murs. Et Sylviane, comme Jeanne à son arrivée à Chemora, traduisant brusquement tout haut ce que leurs quatre cœurs cognent douloureusement en silence, se jette dans les bras de sa mère et éclate sans plus se retenir en déchirants sanglots. Julie fait évidemment chœur en allant se blottir contre elles. Et c'est le grand déluge parce que les deux aînées, ayant trop longtemps résisté à leur peine, la laissent elles aussi se fondre en larmes. Mais, très vite, Pauline se reprend et décide que ça suffit comme ça ! Elle enchaîne avec conviction que c'est une grande chance de pouvoir vivre à Alger, qu'elles vont voir comme c'est beau, toutes ces rues, ces magasins, la mer ... Jeanne, comprenant que sa mère a raison, leur éponge aussitôt les yeux, les embrasse et, ayant recouvré son optimisme, leur promet :

- C'est vrai, mes chéries, vous allez voir, nous allons faire plein de choses ! Nous irons à la mer, vous ne pouvez pas vous imaginer comme elle est belle, la mer ! et puis, je vous emmènerai au cinéma ...

Elle n'a même pas le temps de poursuivre que déjà les questions fusent :

- Quand on ira à la mer, maman ? Elle est loin, la mer ? Comment c'est, le cinéma, maman ? On pourra y aller souvent ?

Quand la curiosité et sa fringale montrent leur nez, c'est qu'on a repris pied dans le réel et le positif, et Jeanne en profite pour vite s'y raccrocher ; ce n'est vraiment pas le moment de se laisser aller. L'essentiel est de se réconcilier avec cette nouvelle vie, de l'approprier.

- Mémé a raison, vous allez voir comme nous allons être heureuses toutes les quatre ici ! Allez, mes chéries, au travail, on déballe nos valises ...

Le besoin de se sentir sécurisé et de délimiter son territoire est aussi profond chez l'homme que chez la bête, il est si vif que chacune d'elles semble oublier les angles vifs de ces pièces inconnues, choisit son espace et s'emploie immédiatement à l'occuper autant qu'elle peut.

Et, comme d'habitude - dans les habitudes de la vie - la vie reprend son cours, et ses exigences les entraînent dans de rassérénantes préoccupations journalières. Pauline, comme chaque année depuis que Sylviane est écolière, se lance - en bonne grand-mère couturière, et paysanne de surcroît - dans la confection des tabliers et la révision du linge, tandis que Jeanne s'occupe d'acheter cartables et fournitures scolaires. Sylviane a été inscrite en 6<sup>ème</sup> par Lucienne au Lycée Fromentin. Il est très loin de Maison-Carrée, dans le quartier du Golf où les Blazeix ont leur villa ; mais Lucienne l'a choisi parce qu'il est le meilleur lycée d'Alger, et il y a des trams, des bus et des trolleys pour s'y rendre ; quant à Julie, elle doit aller à l'école maternelle juste derrière l'hôtel, dans le superbe bois d'eucalyptus.

Sur les dix-huit chambres de l'hôtel, quinze sont louées au mois et trois restent pour d'éventuels clients de passage. Parmi les «mensuels», le couple des anciens propriétaires, les Frado, plus du tout pressés de partir et disposés à aider Jeanne à démarrer. Elle les accepte, mais ne les apprécie guère. Elle les «craint», ce verbe signifiant dans leur langage villageois non pas qu'elle en a peur mais qu'elle y est allergique ; cette allergie, partagée par Pauline, est proche de l'antipathie profonde, et peut sans aucun doute aller jusqu'à la vraie crainte. Mais Jeanne déteste trop faire de la peine pour le laisser paraître et tâche d'accepter leurs conseils en réprimant ce sentiment, en revanche, Pauline, a beaucoup plus de mal à le cacher. Une des raisons pour lesquelles les deux femmes n'aiment pas ce déplaisant couple sans-gêne et arrogant, c'est qu'ils boivent et deviennent vite très vulgaires, ce dont elles ont d'autant plus horreur toutes les deux que cela leur laisse toujours appréhender le pire, à savoir l'affrontement et la violence.

Mais en fait, ils se tiennent tranquilles dans leur coin car il y a aussi les autres pensionnaires, tous - très vite - proches de ces quatres attachantes créatures arrivées de leur bled perdu des Hauts-Plateaux :

- La plus ancienne dans la maison, M<sup>me</sup> Georget, jeune sexagenaire d'origine égyptienne, petite, mince, vive, au chignon très noir coiffé serré et à l'accent délicieux. Mme Georget est une charmante femme qui porte des lunettes et a une particularité absolument originale : ayant été piquée par la mouche tsé-tsé, mais n'ayant pas succombé, il lui arrive cependant encore de s'endormir de façon instantanée dans quelque position qu'elle se trouve, à n'importe quel endroit, ce qui ne va évidemment pas sans quelque danger. Pour réagir contre ces ... crises, lorsqu'elles lui en laissent le temps, Mme Georget, ne tenant aucun compte de son environnement, se lève, bondit, gesticule, s'agite autant qu'elle peut, et réexplique chaque fois (même à ceux qui connaissent le refrain par cœur) de façon presque automatique, qu'il lui faut absolument agir ainsi pour parvenir à rester éveillée. Outre la lutte contre ces geysers de sommeil, elle a d'autres spécialités : elle fait de délicieux gâteaux égyptiens, joue de l'accordéon et brode sur tambourin à merveille. Lorsqu'elle sera devenue l'amie de Madame Chaneboux (insister très fort sur le «e»), elle leur offrira souvent gâteaux et concert, et enseignera la broderie à Sylviane.

- Une jeune femme que tout le monde dans la maison appelle «la petite Huguette». En fait, elle n'a rien de petit. Au contraire, c'est une très belle fille blonde et élancée. Secrétaire, elle a découvert l'Amérique à Alger : plus précisément, les Etats-Unis, en la personne d'un superbe officier américain. Elle travaille avec lui dans une base militaire, également américaine bien entendu, et ils affichent leur liaison avec une puérilité tapageuse tout à fait sympathique. Il leur arrive, par exemple, de façon cyclique de vouloir se séparer. Cela se passe chaque fois avec de telles clameurs que tous les pensionnaires en sont immédiatement informés. Chacun prête un peu l'oreille (il n'est nul besoin de faire trop d'effort, le scénario se renouvelant avec fidélité et très peu de détails nouveaux), et suit sans les voir tous les mouvements des deux acteurs :

Un/ La voix de la petite Huguette en a fini avec les «sweet darling» et grimpe à une allure vertigineuse quelques octaves durant lesquelles le bel Andy est devenu un incomparable salaud. Pour cette raison, il est prié de «foutre le camp et de déménager d'ici vitesse grand V». Aussitôt dit, aussitôt fait, la valise - sans doute déjà prête - voltige contre la porte.

Deux/ La porte s'ouvre et Andy la franchit. Là, deux possibilités : ou il se saisit de sa valise et entame la descente (ce doit être lorsqu'il

n'est pas salaud au dernier degré) ou, n'ayant pas la patience de supporter plus longtemps la valise et son propriétaire, la petite Huguette jaillit en personne, cheveux en bataille, yeux revolver, seins - magnifiques - à peine dissimulés par une combinaison de soie, se saisit de cette stupide valise et la balance dans les escaliers au risque de commettre un homicide involontaire. A l'évidence, elle balancerait bien également son propriétaire devenu tout à coup aussi stupide que sa valise, mais renonce, l'insulte une ultime fois, et rentre en faisant claquer si fort la porte que souvent elle se rouvre et que toute la maison en a une fraction de seconde la tremblote. Mme Georget affirme d'ailleurs avec beaucoup d'humour qu'il n'y a pas comme «Madame la petite Huguette» pour la réveiller. Mais ce n'est pas fini.

Trois/ Là aussi de nouveau deux possibilités (sans doute selon l'intensité du désir ou du remords) : soit, ayant à la hâte enfilé un vapoureux déshabillé, elle se précipite derrière lui dans les escaliers et l'appelle en le suppliant de revenir ; soit, ayant attendu plus longtemps, elle l'interpelle du balcon et lui intime de remonter.

Quatre/ Andy, qui n'attendait apparemment que ça, rejoint à toute allure sa belle ... dans les escaliers ... ou dans la chambre, s'excusant d'un sourire s'il croise quelqu'un de la maison, ou de quelques phrases maladroitement attendrissantes si le hasard met Jeanne ou Pauline sur son chemin. Quel que soit l'endroit des retrouvailles, chacun se réjouit dans son coin à l'idée de ces deux amoureux à nouveau réunis. Il est si évident qu'ils sont encore affamés l'un de l'autre, et ils sont si beaux à regarder lorsqu'on les croise bras dessus-bras dessous !

- Un couple, les Berti. Très ostensiblement bien habillés tous les deux, ils ne passent pas inaperçus. Lui, très «pied-noir» avec un accent-à-couper-au-couteau, la plupart du temps vêtu de costumes clairs, portant chapeau, chaussé voyant et bicolore. Sympa. Elle, à peine un peu plus petite que lui (il est moyen), maquillée provocant mais avec soin et coiffée de même, toujours sur talons-aiguille, jambes galbées et robes souvent moulantes. Souriante, polie, mais ... «sans-âme» (pense Jeanne qui n'est cependant pas portée sur la critique). Pauline les trouve vraiment bizarres, mais ils sont des pensionnaires très corrects et monsieur Berti paie toujours d'avance sans jamais oublier le pourboire pour le service et la gentillesse, qui ont l'air de beaucoup le satisfaire.

Et puis, un beau jour, arrivent les Viella. Lui grand, brun, extrêmement «smart», tout à fait style militaire de carrière (en civil). En fait, il est commissaire de police et vient d'être nommé à Maison-Carrée. En attendant son logement, ou sa villa, il vient voir s'il y aurait une chambre à louer au mois à l'Hôtel des Eucalyptus. Il y en a une. Très cérémonieusement, il la retient et la paie d'avance. Heureusement son côté «morale en uniforme» est contrebalancé par une extrême gentillesse ; il s'appelle Pierre ; une imperceptible claudication le fait paraître vulnérable, atténuant un peu son attitude assez sévère. Tout à l'inverse, Héléne, sa pétillante épouse, assistante sociale de son métier, est une ravissante petite bonne femme aux courtes boucles d'or, aux yeux d'un bleu insolent, au nez retroussé, à l'accent du midi, qui a la surprenante manie de frictionner du creux de ses paumes - avec une douce obstination - ses deux seins, par ailleurs très discrets, sitôt qu'elle se concentre sur un problème ou s'enflamme dans une explication ; Pierre et Héléne Viella deviennent très vite pour Jeanne de précieux conseillers et amis.

Par eux enfin, vient se joindre aux habitués de l'Hôtel des Eucalyptus le juge Fergaldi. Indéniablement Corse par l'accent, le verbe, la chevelure, les yeux noirs et le caractère sauvage. Lui aussi porte des costumes toujours impeccables, mais d'une discrétion aussi remarquable que ses réparties résolument impitoyables.

Il y a évidemment d'autres locataires au mois lorsque Jeanne prend possession de son hôtel, mais ceux-ci sont les plus remarquables, ceux qui prendront pension à sa table et tiendront une place dans la vie de l'hôtel autour d'elle. Les grandes chambres meublées sont entretenues par leurs occupants, mais pour l'entretien de l'hôtel Jeanne a embauché, sur les conseils de Lucienne, une femme de ménage, une «Fatma» comme disent les gens ici. Les «Fatma» sont, en général, reconnaissables par leur façon de se vêtir : comme toutes les femmes arabes elles portent évidemment, pour sortir, une «voilette» sous les yeux devant le visage et un haïk blanc ; mais elles ont toutes la même tenue en dessous : un chandail ou une blouse en haut, et un sérrouel : sorte de pantalon en tissu léger d'un seul tenant, descendant jusqu'aux chevilles pour remonter jusqu'à la taille où il est froncé, et ouvert sur le côté jusqu'au dessous du genou ; et toutes ont un cabas qu'elles tiennent sur le bras replié en même temps que leur haïk. Bien que Jeanne ne soit pas très observatrice, elle remarque cependant que ces femmes indigènes

d'Alger ne sont pas aussi belles et altières que les Aurésiennes ; les «moukères» de la capitale n'ont pas cette fière allure, cette longue démarche, la peau cuivrée et la fine silhouette des femmes des montagnes des Aurès ou des Hauts-Plateaux, du moins celles qu'elle croise dans les rues ou celles qui viennent se présenter pour faire le ménage. Celle que Lucienne lui a envoyée par l'entremise d'une de ses femmes de ménage à elle s'appelle Baya ; elle habite aux «Cinq-maisons», tout près de Maison-Carrée, et est réputée pour sa propreté et son honnêteté. Car, aux dires des gens bien informés, dans la capitale il faut être très prudent : les femmes sont malignes et prestes à vous «rouler». Autre avantage de Baya, elle a une fille de quinze ans, saine et dégourdie, Yamina, qui peut venir avec elle les jours de grand nettoyage ou si des locataires veulent un petit coup de main.

Peu de temps après son installation à l'hôtel, Hélène Viella - qui déteste faire la cuisine - suggère à Madame Chaneboux (insister sur le «e», comme Madame Georget) d'améliorer son budget en ouvrant table d'hôte puisqu'elle dispose d'une grande cuisine et d'une belle salle à manger. «Je me suis renseignée, Madame Chaneboux, beaucoup de vos pensionnaires sont intéressés, vous savez !», insiste la volcanique petite assistante absolument décidée à convaincre son adorable hôtesse. Et Jeanne accepte sans se douter que ses dons de cuisinière commencent là l'apprentissage de la restauration.

Deux mois plus tard, Sahraoui, qui lui téléphone souvent de Constantine, lui annonce enfin son arrivée. Il convoie deux wagons de bétail - l'un de moutons, l'autre de taurillons - inaugurant ainsi la réalisation de leur projet de Constantine. Cette fois Jeanne, qui jusque-là ne donnait à Pauline comme explication de ces coups de téléphone qu'un éventuel commerce de bestiaux, se voit obligée de parler plus sérieusement de Sahraoui. Comme tous les êtres extrêmement soucieux des autres, lorsqu'ils décident de se donner la priorité - de peur de la perdre à jamais - elle «attaque» Pauline sitôt les petites endormies.

- Tu sais, Maman, tu t'étonnes depuis que nous sommes ici que j'ai installé et gardé vide la chambre qui donne sur le petit jardin de l'autre côté de la cour. Eh bien aujourd'hui, je peux t'expliquer pourquoi. Je l'ai gardée pour Sahraoui. Il y logera chaque fois qu'il viendra à Alger pour amener des bêtes et quand il sera là, j'y serai avec lui. Tu ne t'en es peut-être pas aperçue parce que je ne voulais pas te faire faire de mauvais sang et te l'ai donc toujours caché, mais je l'aime. Je l'aime

vraiment et depuis que j'ai demandé le divorce, nous nous sommes retrouvés chaque fois que nous avons pu ...

Pauline, d'abord médusée, s'est assise et, à ce moment de l'aveu de Jeanne, dit comme s'adressant à elle-même :

- Ah, c'est donc pour ça que je te trouvais tellement changée ! Je comprends maintenant ! C'était donc ça ! Tu n'auras décidément jamais de chance avec les hommes ...

- Ah Maman, je t'en prie, tu ne vas pas recommencer comme avec Roger, garde ce genre de commentaire et laisse-moi vivre comme je l'entends !...

Elle est vexée, Pauline, touchée au vif.

- Ouh, pauv'p'tite, fais donc à ton aise, je ne veux plus me mêler de rien. Mais as-tu pensé à tes filles dans tout ça ?

- Si je n'y avais pas pensé, ainsi qu'à toi, vous sauriez depuis longtemps que j'aime cet homme et il y a longtemps aussi qu'il serait venu vivre près de nous. Mais je ne suis pas inconsciente, je me rends bien compte de tous les problèmes qui risquent de se poser. Aussi, Maman, je t'en prie, comprends moi, car je te demande de rester un soutien pour moi. Sois gentille avec lui, même si ça te coûte, et aide-moi à le garder près de moi sans que les petites s'en aperçoivent. C'est tout ce que je te demande, après nous verrons bien. Il faut me laisser le temps de voir venir, de savoir comment nous allons pouvoir faire tous les deux ici. Pour le moment, je n'en sais rien moi-même, je ne sais qu'une chose, c'est que je suis heureuse qu'il arrive et heureuse que nous puissions nous retrouver et de nouveau travailler ensemble.

- Alors que Dieu te protège, ma fille !, conclut Pauline qui se rappelle avec amertume ses pauvres interventions avant que le divorce ne soit définitivement prononcé et que sa fille, soudain inconnue, avait stoppées net avec une conviction et une hargne qui l'avaient laissée muette. Non, vraiment, elle n'a pas envie de se heurter de nouveau à sa fille de cette façon-là. Elle se sent vieillie, Pauline. La mort de son turbulent Michel (la paralysie est un accident oublié), le divorce de sa fille, le départ de Lutaud, maintenant Sahraoui ... Elle se sent dépassée, restée en plan sur le bord d'une route, elle ne sait même plus laquelle.

Jeanne, elle, en revanche, maintenant que sa mère est au courant, au-delà de la joie de retrouver Sahraoui, est si exaltée à l'idée de revoir un troupeau, de reprendre - par lui - contact avec ses terres lointaines, qu'elle veut faire partager à ses filles cet irremplaçable bonheur. (Il en sera toujours ainsi d'ailleurs, car Jeanne n'apprécie totalement une joie que si elle la fait partager à ceux qu'elle aime, ses filles occupant naturellement de très loin la première place). Le jour de l'arrivée donc, Pauline est de garde à l'hôtel lorsqu'à sept heures du soir, Jeanne et ses filles s'en vont à la gare à bestiaux accueillir Sahraoui et ses copains à quatre pattes, messagers des Hauts-Plateaux. Elle s'illumine en voyant apparaître la haute silhouette. Comment est-il habillé ? Elle s'en fiche. Elle ne le voit pas. Elle sait seulement qu'elle doit faire un effort considérable pour ne pas s'élancer à sa rencontre. Ce sont les deux gamines qui, l'apercevant, courent spontanément vers lui, qui se met aussitôt à genoux pour les recevoir dans ses bras. Les yeux fixés sur Jeanne, à laquelle il a serré la main avec une tendresse significative, il leur explique : «J'ai laissé quelqu'un pour s'occuper des taurillons, parce que je sais que c'est les moutons que vous voulez voir. Venez, on va aller les faire sortir !». En les voyant descendre du wagon, se bousculant, bêlant, Julie tape dans ses mains en criant de joie et Sylviane, que Sahraoui tient par la main, lui secoue le bras ou se colle contre lui en lui lançant des regards illuminés et reconnaissants. Une fois le troupeau récupéré que deux bergers encadrent, tous les quatre se mettent à le suivre à pied dans des rues inconnues de Maison-Carrée jusqu'à l'aire du marché qui leur a été réservée. Sahraoui et Jeanne ont du mal à parler tant ils s'attendent avec impatience, mais la joie des petites filles à toucher les moutons est telle que tous les deux y participent, elle penchée sur Julie, lui tenant toujours la main de Sylviane, «sa petite sauvage» comme il l'appelle. Jeanne, qui les regarde l'un près de l'autre est frappée de leur similitude ; la fillette, comme lui, est longue et mince, sa peau est hâlée, son visage a le même ovale, la même intensité que celui de l'homme des Hauts-Plateaux ; elle pourrait facilement passer pour sa fille. Cette fugitive pensée à la fois la ravit et la culpabilise ; pauvre Roger ! elle ne va tout de même pas lui voler mentalement sa fille !

Sahraoui fait ainsi son entrée dans le nouveau monde de Jeanne. Pas de problème avec les petites qui l'ont totalement adopté. La pudeur de Jeanne fait qu'elles ne s'aperçoivent absolument de rien et ne peuvent donc en prendre ombrage. De plus, pour elles, à travers lui c'est un peu le village retrouvé ; pour Sylviane, surtout, qui aborde la petite

adolescence en ayant l'impression d'avoir été brusquement privée de l'enchantement de l'enfance et de ses irremplaçables trésors. Il a très bien compris cela, l'homme sage des Hauts-Plateaux et il essaie, de tout son cœur, de lui rendre un peu de cette magie dont il est un des reflets ; Julie, elle aussi, trouve un réconfort dans le fait qu'il soit là ; ses cinq ans ont un évident besoin de la présence d'un homme, qui manque dans la maison, et aussi proche que possible du souvenir qu'elle a de celle de son père ; mais à aucun moment, il ne se laisse aller à exploiter cette situation ; l'amour de Jeanne est une chose, l'affection des fillettes en est une autre, les deux ne pouvant être entremêlées que si Jeanne en manifeste le désir et le besoin. En attendant, il joue son rôle de messenger des hautes plaines venu réconforter ses petites citadines ; il sait si bien leur raconter des histoires et les faire rire. Chaque fois qu'il les retrouve, il a sa façon à lui de leur demander si elles ont à travailler ou si elles peuvent jouer et passer un moment avec lui ; il leur dit : «Alors, les petites, aujourd'hui c'est «badine de trabanal ou badine de jocaille ?». Pour Julie, c'est évidemment toujours «badine de jocaille» ; pour Sylviane, c'est assez souvent «badine de trabanal» et Sahraoui s'enquiert alors de la nature de ce trabanal-là. Et la petite lycéenne, toute fière, lui montre ses devoirs de latin ou de grec, de français, d'anglais ou de maths, lui prête son livre de géographie avant qu'il ne le lui demande, car Sahraoui adore ce livre-là ; chaque fois, elle lui promet de bien étudier lorsqu'il lui dit :

- Tu ne peux pas savoir la chance que tu as de pouvoir aller au lycée, tu sais Kenzi (il l'appelle «Kenzi» parce que ça veut dire «mon trésor»), et il faut faire tout, tout ce que tu peux, pour réussir dans tes études . Ah ! si je pouvais te faire comprendre ça !

Il dit souvent cela, Sahraoui ! Un jour, alors qu'ils sont dans le petit jardin derrière, étoilé de ses merveilleux liserons violets, il l'interrompt dans une récitation en même temps qu'il ramasse au vol le petit criquet blond qui passait près de lui, et leur répète :

- Ah ! vous ne pouvez pas savoir, mes jolies fleurs, comme c'est important d'étudier, d'être instruit ! Tu t'en fiches, toi, petite puce, tu n'as pas encore commencé ta vie de travail ! Mais toi, Kenzi, qui comprends et aimes tant apprendre, je voudrais que tu te souviennes de ce que je te dis ! Avec la santé, le savoir est la chose la plus importante, ce sont les deux plus grandes richesses. Tu crois que tu te rappelleras de ce que je te dis aujourd'hui ?

Sylviane hoche gravement la tête tandis qu'il l'attire à lui, et l'assoit sur son autre genou face à Julie.

- Alors, ma Kenzi, trabanalle bien et que Dieu t'aide ! Dieu aide toujours ceux qui font des efforts et ont confiance en Lui ! Et l'avenir nous dira le reste.

C'est comme s'il s'était parlé à lui-même, mais c'est elle qu'il regarde en lui souriant et Sylviane a alors l'impression qu'elle est une vraie grande personne. Alors, très fièrement, elle lui sourit aussi.

Quant à Pauline, face à cet homme qu'elle ne peut s'empêcher de respecter en raison de sa gentillesse et de son extrême discrétion, c'est un peu en dents de scie, selon que sa foncière honnêteté ou une certaine nostalgie lui donnent des yeux indulgents, ou que le souvenir de tous les propos racistes et malveillants ne le relègue dans sa tête à sa ... vraie place, peut-être afin d'essayer de préserver, un peu, l'avenir de sa fille !

Pour tous les autres, les pensionnaires, comme il est visiblement le protégé de Madame Chaneboux, aimée de tous et respectée, qu'elle le leur a présenté comme son associé, on s'arrange pour faire avec, sans chaleur mais aussi sans animosité. Jeanne est une femme si pudique, si convenable et gracieuse, que personne ne peut mal la juger, personne ne cherche à aller plus loin que l'image qu'elle et Sahraoui affichent de leurs relations ; de plus, l'attitude de Pauline et des fillettes les confirment tous dans la bonne opinion à avoir de cet homme, fût-il un chaoui des Hauts-Plateaux ! Par ailleurs sa noblesse naturelle coupe court à tout mauvais esprit. Les seuls à y être totalement réfractaires sont les Frado, madame surtout. Primo parce qu'elle déteste les Arabes, deuxio parce que cette entêtée petite Chaneboux n'a pas accepté qu'elle s'associe à eux pour le commerce des bêtes. Cette façon détachée et définitive qu'elle a eue de repousser son offre a été perçue par cette drôle de mégère comme une véritable insulte. Au point que, peu de temps après, ils décident de quitter l'hôtel, au grand soulagement de Jeanne et de Pauline, mais non sans avoir craché un peu de leur venin avant de partir, laissant entendre qu'ils ne pouvaient supporter plus longtemps de vivre sous le même toit qu'une famille accueillant dans des conditions on ne peut plus douteuses un bicot débarqué tout droit de son bled... Les hôtes de sa table acceptent avec plus ou moins d'aisance la présence de Sahraoui lorsqu'il vient ; du côté féminin, madame Berti

- comme à l'accoutumée - est une simple figurante absorbant son repas au côté de son «maître», alors qu'Hélène Viella, affichant résolument son aversion pour tous les préjugés, est la seule avec son époux à appeler Sahraoui par son nom de famille, les autres le nommant «monsieur Saraoui» ; elle le provoque volontiers pour le faire entrer dans une discussion mais se montre prudente car elle le sent tendu et assez mal à l'aise ; madame Georget vient très peu souvent, préférant se faire elle-même ses repas, et reste toujours dans une neutralité rafraîchissante ; à part elles, les autres sont des hommes : Pierre Viella est trop bien éduqué pour risquer de froisser par une réflexion cette adorable Madame Chaneboux ; Fergaldi est trop malin pour compromettre par une sentence catégorique ses chances de conquérir cet incurable phénomène de naïveté qu'est cette très attirante jeune femme ; et Berti, déjà extrêmement mal à l'aise entre ce sérieux commissaire et ce juge arrogant, et visiblement en butte à d'inavouables problèmes, il s'arrange - ainsi que sa très obéissante et prétentieuse compagne - pour ne pas être là les jours où ce bougnoul mange à la table de l'Hôtel des Eucalyptus.

Ainsi, ce grand cavalier des plaines, cet homme fier créé pour l'espace et le vent, ce naturel philosophe, cet Arabe enfin, va devoir faire sa place dans cette société pour conserver son amour. Lorsqu'il reprend le chemin de Constantine dans son wagon de troisième classe, le souvenir de cette salle à manger et de ses occupants lui donne presque le vertige. Faut-il qu'il y tienne à sa petite roumia, faut-il qu'il se sente son véritable soutien à sa bien-aimée niya, pour parvenir à supporter ce monde qui lui paraît infiniment superficiel. Non qu'il n'ait pas envie du confort, de la culture de ces gens, mais leur façon de le vivre ne lui convient pas du tout. Ce qui le gêne le plus dans cette société européenne, c'est qu'il a l'impression qu'elle a complètement oublié Dieu. Or, Il est si présent pour lui, pour les siens ! Non, pas seulement présent, bien plus : leur notion de LUI coule dans leurs veines. Rien ne se conçoit, ne se pense, ne se fait, ne s'explique, en dehors de LUI. Et cette totale soumission, plus que consentie, inhérente à eux, leur donne une tout autre conception de la vie elle-même, et - partant de là - du comportement des éléments de leur société. Un lien puissant lie les musulmans entre eux, qui se traduit dans leurs manières de s'adresser les uns aux autres comme s'ils étaient tous d'une unique famille. Jamais il n'a pas pris autant conscience de cela que depuis qu'il est confronté de très près, à travers son amour pour Jeanne, à la société citadine. Dans leur univers lutaudien, à des degrés bien évidemment

différents, ils étaient tous des paysans, et les règles de politesse européennes, les madame et les monsieur ne lui avaient pas du tout paru à ce point hypocrites, juste une façon de s'exprimer. Dans son peuple, ces appellations n'existent pas ; se considérant comme tous égaux devant Dieu, tous liés par leur religion comme par un lien de sang, il n'y a que des vieilles, vieux, adultes, jeunes, donc des grand-mère, grand-père, mère, père, ou sœur, ou frère, ou tante ou oncle, en se basant tout simplement pour s'adresser à eux sur son âge propre. Les parents devant être considérés avec le respect le plus absolu, ils le sont tous quels que soient leur statut ou leur réel lien de parenté avec ceux qui les abordent. Bien sûr cela n'exclut ni les jalousies, ni les haines, mais le mode de fonctionnement des individus entre eux n'a rien à voir avec celui du monde européen. Et s'il a parfois le vertige en les quittant, c'est que - sitôt séparé de sa petite maâlema - il se demande de quelle façon tous les deux vont pouvoir parvenir à vivre ensemble sans, l'un ou l'autre, se dénaturer. Il faut un tel amour, une telle puissance d'amour pour réussir un pareil prodige ! Devant l'immensité du vide qui s'ouvre soudain devant lui lorsqu'il y pense, il ne lui reste plus rien à faire que s'en remettre à Celui qui les gouverne tous : Dieu. Avec le peu de moyens dont il dispose, qu'aura-t-il à lui offrir à Jeanne Chaneboux, à part un petit salaire de cheminot, un nom arabe, sa force et son courage ? Plus il vient à Maison-Carrée et plus il lui semble s'éloigner du but qui semblait relativement facile à atteindre, vu de Boulhilet et Lutaud : leur vie de couple. Unis par la terre, les bêtes, le travail commun, ils allaient dans le même sens côte à côte sous le même joug. A Souk-Ahras, il avait vraiment cru possible leur union, réalisant que, seuls les difficultés pleinement assumées, l'amour et le bonheur affichés et évidents, peuvent faire des miracles ! Cachés, vécus sans courageuse détermination, ils risquent la mort par étouffement. Cela le terrifie car maintenant, à Alger, il se rend compte que non seulement la ville les sépare, mais qu'elle accentue chaque jour un peu plus leurs différences. Du coup, lui-même ne sait plus vraiment comment agir, comment réagir, et il en est de plus en plus désemparé. Lui, depuis qu'il l'aime, mise à part sa foi absolue en Dieu, a un mal fou à garder espoir et courage, alors qu'elle ne semble avoir conscience de rien. Que leurs deux mondes soient pratiquement imperméables l'un à l'autre, comment le vit-elle ? Les événements terribles de Sétif, Guelma et Kherrata, qu'en a-t-elle retenu ? A-t-elle seulement réalisé ce qui s'y était passé ? Il ne le pense pas. Elle si merveilleusement sienne dans

l'amour, qui est-elle au fond, pour ne jamais jamais jamais chercher à approfondir les problèmes qui, lui, le tourmentent tellement ? ! Durant chaque voyage de retour dans ce train de Constantine, il ne cesse de s'interroger : «Qui est-elle vraiment ? Que veut-elle vraiment ?».

C'est vrai, Jeanne, elle, ne se pose pas de questions. A son habitude, elle ne se projette pas dans l'avenir, se contentant de se battre pour le quotidien, en l'occurrence l'organisation de cette nouvelle vie. Les problèmes des deux communautés sont le dernier dernier dernier de ses soucis ; elle se doute à peine qu'ils existent et ne SAIT pas en entendre parler. En fait, les règles des sociétés lui échappent totalement, elle ne réagit qu'en face des individus en particulier. Elle les aime ou ne les aime pas, donnant toute sa confiance aux premiers, finissant par ignorer totalement l'existence des seconds. Pour ceux de la deuxième catégorie qu'elle ne peut éviter, c'est toujours sur sa gentillesse naturelle qu'elle s'appuie, même si c'est bien difficile parfois ! Elle éprouve, par exemple, une véritable aversion pour Vincent, le mari de sa gentille cousine. Cela lui gâche tout son plaisir de la rencontrer, du moins dans le «Café des boules». Les rares fois où elle s'y est rendue, elle a dû faire des efforts pour résister à la tentation de le remettre à sa place, ou de repartir aussitôt arrivée. Cet effort, elle ne s'y oblige que pour cette adorable Lucienne qui fait tout ce qu'elle peut pour l'éloigner de Vincent, personnage vulgaire et arrogant qui ne peut s'empêcher de se donner en spectacle dès qu'il en a l'occasion. Il a la même méprisante attitude avec les femmes et avec les «bicots» (car lui ne les appelle qu'ainsi, même s'il y a pour lui les gentils bicots : ceux qui sont à son service et bénéficient donc de sa grâce, et tous les autres qui sont tous des pouilleux ou des fanatiques dangereux.) Cette façon qu'il a, devant Lucienne qui fait semblant d'en rire, de lui frapper gentiment les fesses en disant : «alors, la petite pouliche des Hauts-Plateaux, on s'y fait à la capitale ?» a le don de mettre Jeanne hors d'elle, surtout qu'avec le jeu de boules juste de l'autre côté de la rue, il y a toujours quelques clients dans la salle que Vincent prend évidemment à témoin de son humour, irrésistiblement particulier ! Très vite, les deux cousines en arrivent donc à ne pratiquement plus se rencontrer au «Café des boules», se donnant rendez-vous soit chez Jeanne, soit en ville lorsque c'est possible car cela est un de leurs plus grands plaisirs. Ensemble dans les rues d'Alger, tout en parlant, riant, pleurant de rire parfois car leurs fous-rires sont toujours aussi contagieux et bienfaisants, elles redécouvrent leur jeunesse, leur insouciance, un pur bonheur inondé de soleil,

de vie et de parfums (même si Jeanne ne les sent qu'à travers Lucienne !). Elles sont si heureuses de s'être enfin retrouvées dans la même ville que toutes les deux oublient leurs soucis : Lucienne son dérangeant époux, Jeanne son maquignon des Hauts-Plateaux, ... par exemple ! Rien ne les dérange dans leur complicité, pas même l'intérêt flatteur que leur portent les passants algérois dans les rues animées. Si elles aiment flâner parfois rue Michelet pour son élégance, rue d'Isly pour tous ses magasins attrayants, leur quartier préféré reste Bab-el-Oued et la Casbah, la rue Bab-Azzoun et le marché de Chartres. Là, elles se régalaient vraiment, sans doute parce qu'elles retrouvent dans ces rues « arabes » un peu de leur enfance, de leur adolescence dans leur village au milieu des indigènes. Les grandes épiceries avec leurs sacs de semoule - grosse, moyenne, et fine-, de fèves sèches, de pois chiches, leurs épices de toutes sortes, les piments en gros chapelets rouges, le marché aux tissus multicolores et chatoyants où l'œil et la main ne se lassent pas, leur rappellent les petits hanouts et les marchés bruyants où leur jeunesse a éclos. Ces promenades et les séances de cinéma sont leurs meilleurs moments.

Pour les vacances de Noël, Roger vient rendre visite à ses filles. Ses yeux se remplissent de larmes malgré lui lorsqu'il voit arriver ses deux gamines toutes prêtes pour sortir en sa compagnie, et qui hésitent entre la joie et le chagrin. Sylviane lui saute finalement au cou, et Julie - après un regard perçant du côté de sa mère - fait de même. Jeanne, qui le reçoit dans la salle à manger, lui offre de s'asseoir un instant et de prendre un café, mais il est si mal à l'aise en face de cette jeune femme à la fois si semblable et si différente de la Jeanne de Lutaud, qu'il prétexte l'envie d'aller se promener avec ses filles pour s'éloigner au plus vite. Quant à Pauline, elle est restée cachée dans une chambre car c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter que de le revoir dans des conditions aussi, aussi .... Elle ne trouva aucun mot pour les qualifier, ces conditions ! Et bien que Jeanne soit très émue aussi, elle ne put s'empêcher d'en sourire, ce qui confirma Pauline dans l'incroyable changement survenu chez sa fille.

Sitôt sorti de l'hôtel, Roger tenant par une main chacune de ses filles, retrouve un optimiste bonheur : « Alors, mes petites algéroises, où allez-vous m'emmener aujourd'hui ? ». Julie, avec beaucoup d'à-propos puisque c'est le lieu le plus proche, propose de lui faire voir son école ; après ils décident de prendre le tram jusqu'à Alger afin d'aller

voir le lycée de Sylviane, ce qui est en soi une belle promenade. Le tramway, après Maison-Carrée, Cinq-Maisons, longe la mer jusqu'au bel hippodrome du Caroubier, puis le quartier peuplé de Belcourt, le Champ-de-manceuvres, pour les arrêter au pied de la Grande Poste où ils vont prendre un trolley jusqu'au Golf ; sur la plate-forme arrière ils parlent et rient tous les trois tout en découvrant avec de nouveaux yeux le beau et calme boulevard Saint-Saëns, le boulevard du Télémy, le Palais d'été et la montée vers les quartiers du Golf et d'Hydra. Dans le cœur de Roger, au cours de ce petit voyage dans Alger-la-blanche, cette belle capitale calée entre ses collines verdoyantes et la mer, a lieu une bizarre tempête que Julie et Sylviane sont loin de soupçonner. Douloureusement mêlées aux images qu'il veut imprimer en lui du visage de ses filles, leurs expressions, leurs rires, leurs mots, viennent fondre celles de sa solitude dans cette superbe mais si sauvage Constantine : sa chambre de l'Hôtel Grammont où il loge dans l'avenue de Sétif, le plateau du Coudiat, la Place de la Brèche et la rue Caraman, l'impressionnant Pont suspendu au-dessus des Gorges du Rhummel, tous ces lieux où il erre, seul ou avec ses deux plus proches cousins, depuis que Jeanne l'a chassé de sa vie et de Lutaud. Reviennent dans sa mémoire, malgré lui, tous les souvenirs de ces mois où il lui a fallu se battre contre le désespoir devant leur avenir subitement pulvérisé. Nounette, dont il a appris le divorce, a elle aussi disparu car sitôt sa Jeanne perdue, et son foyer, cette flamme s'est éteinte, brusquement soufflée par la tornade du désastre. Dans ces rues d'Alger, ces boulevards, ces places, qu'il traverse, il a déjà son départ en lui, comme on a en soi sa mort, inconsciente mais inévitable. Et il se bat contre la terreur de la prochaine séparation, de tous ces nouveaux mois à affronter, en conduisant car ou camions car c'est tout ce qu'il aime et ce qui lui apporte le plus grand secours, parce qu'il bouge, aide et voit des gens, apprivoise les paysages et les routes de cette région qui l'a vu naître et qu'il aime profondément. Proche des Musulmans, dont il parle tous les dialectes et admire la sagesse, il se dit parfois - comme maintenant avec ses deux gamines, pour conserver intact leur joie et adhérer un instant à son propre bonheur - il se dit « Mektoub ! ». Quelque part son destin est écrit mais il doit faire l'effort de l'aider à s'éclairer de nouveau. Après la visite au très grand lycée Fromentin caché dans ses superbes jardins aux bambous géants et dominant la baie, ils redescendent à pied, se reposant à mi-parcours dans le Parc de Galland sur le Télémy où Julie, qui adore les animaux, est entrée en

grande conversation avec un époustouflant perroquet visiblement ravi et tout excité de se trouver face à face avec un si gesticulant interlocuteur. Du Télémy, ils prennent un bus pour aller jusqu'à la Place du Gouvernement au pied de la Casbah parce que Roger a décidé d'emmener ses filles manger du poisson dans un des très renommés restaurants de la pêcherie. Après d'être bien régalez de crevettes sautées et de délicieuses petites fritures, agrémentées de deux superbes coupes de crème glacée pour les petites, c'est à pied qu'ils repartent en longeant la mer jusqu'au Square Bresson par le boulevard du front de mer où les fillettes sont fascinées par le grand ascenseur qui emmène les passants vers le port et la gare juste au-dessous. Roger, en voyant la gare où il va revenir le lendemain matin, a le cœur serré mais, bizarrement, ce sentiment s'estompe sous la poussée de l'aversion que lui inspirent les soldats américains, omniprésents dans ce quartier de la capitale. Il ne sait pas d'où lui vient cette allergie mais elle est bien réelle : leur langue, leur aplomb, leur puérilité mitigée de superbe, tout en eux a le don de l'exaspérer. La guerre ici ne lui a pas donné l'occasion de se battre - physiquement - contre les Allemands et pour il ne sait quelle obscure raison ce sont les Américains qu'il ressent comme des envahisseurs de ce sol. Leur façon de jouer les sauveurs, de se comporter comme des héros, leur orgueil d'enfants mal élevés, il ne peut décidément pas les supporter. Roger n'a ni la faculté, ni le temps, ni la formation, pour pousser plus loin l'étude de ce ressentiment, mais si ces hommes lui sont tellement antipathiques c'est peut-être tout simplement parce qu'il leur ressemble ; Roger Rescot et sa communauté sont relégués, sous le regard de ces Yankees riches et vainqueurs, au rang qu'occupe à leurs propres yeux la majorité des Arabes vivant ici. Il passe de l'état de dominant à celui de dominé, lui qui - comme eux - est capable de joie de vivre, de fanfaronnade, de gentille superbe, et se sent frustré, dans son actuel malaise, de ne pouvoir les exprimer ! En tout cas, il ne se sent pas du tout capable de fraterniser avec ces grands mastiqueurs de chewing-gum envers lesquels il ne veut surtout pas se sentir redevable. Entre les Américains qui ont envahi sa tête et ses filles qui le tiennent par les mains, il arrive jusqu'à la Place du Champ-de-manceuvres où il est mis dans l'obligation de monter avec ses téméraires petites demoiselles dans la magnifique «chenille» qui les embarque tous les trois. Et puis, finalement, il faut bien se résoudre à regagner Maison-Carrée où, sur le seuil de l'appartement, père et filles - comme le matin à son arrivée - hésitent entre tristesse de se quitter et

joie d'avoir été ensemble. Il fait pratiquement nuit lorsqu'il se retrouve sur la place de la mairie pour prendre un taxi et rejoindre le centre d'Alger. Demain il repartira sur Constantine, à la fois riche et démuné, partagé entre l'espoir d'un nouveau bonheur et la solitude du présent.

Jeanne, après la visite de Roger, a l'impression d'être brusquement délivrée d'un poids énorme. Elle appréhendait beaucoup de le revoir dans son nouvel univers ; elle redoutait sa réaction et celle des petites après ces mois de séparation totale, après ce que tous n'avaient pu ressentir que comme un drame. Le fait que cette journée se soit bien passée, que la joie l'emporte sur le chagrin, qu'ils puissent se quitter et se dire «à bientôt», le cœur serré bien sûr et la larme à l'œil mais visiblement sans en avoir le cœur déchiré, est pour elle comme une réelle renaissance. Depuis leur installation à Maison-Carrée, bien qu'elle se soit sentie heureuse dans son nouveau monde, il restait en elle un «point noir», quelque chose qui l'empêchait de se libérer totalement. Maintenant le point noir vient de disparaître. Comme dans le cabriolet en allant à Boulhilet où, pour la première fois elle s'était permis de ne penser qu'à elle-même, elle se met à accorder quelque importance à cette jeune femme qui a tant envie d'apprécier sa liberté et son indépendance. Première traduction de cet état d'esprit, elle décide que Pauline ne lui confectionnera plus soutiens-gorge, culottes et combinaisons (car elle en est encore là !), et convoque Marcelle pour aller s'en acheter en indémaillable. Cette dernière est ravie de voir évoluer cette étonnante cousinette. Bien qu'elle soit la plus jeune, devant cette naïve et adorable jeune femme tout en finesse et en émerveillement, elle se sent beaucoup plus âgée et mûre. Il faut dire qu'elle dépasse Jeanne d'une bonne tête, est autrement charpentée, et que son style «très chic sérieux» en font une dame-à-considérer alors que Jeanne, même élégante, garde une spontanéité naturelle qui laisse éclater une étonnante jeunesse. Sécurisée par la présence de Pauline, rajeunie par celle de Marcelle, enrichie par l'amour de Sahraoui, dans le printemps qui suit elle se permet, pour la toute première fois, quelques petites folies dans le choix de ses toilettes ; c'est un événement exceptionnel pour Jeanne, qui n'a jamais su dépenser pour elle-même mais uniquement pour faire plaisir aux autres, ses filles en particulier, et ceux qu'elle aime ou veut aider ; ayant toujours eu le souci de faire attention à l'argent, elle a mauvaise conscience les rares fois où il lui arrive de le dépenser pour son seul agrément. Mais là, c'est différent. Son petit hôtel marche bien, et au milieu de ses clients et de ses nouveaux amis,

elle a besoin et envie de se sentir à son avantage. Cette coquetterie ne concerne pas du tout Sahraoui qui, elle le sait, l'aime pour elle-même et se soucie très peu de toilettes ou autres artifices ; bien sûr, il ne manque jamais de lui dire lorsqu'il la trouve belle (comme dans la robe jaune de Souk-Ahras) mais elle sent bien que ses toilettes lui importent très peu. En fait, c'est pour elle-même surtout qu'elle découvre le plaisir de se faire belle et se remémore ainsi ce que tante Adrienne a tant de fois tenté de lui faire comprendre. Il lui a fallu ces années douloureuses et la révélation de l'amour pour qu'elle y parvienne. Maintenant elle se sent exister. Alors, excellente cuisinière, hôtesse souriante et généreuse, femme heureuse, elle donne à la vie de son petit hôtel un rythme à la fois euphorique et familial qui enchante tout le monde.

Parmi les nouvelles personnes de son entourage, Jeanne compte également monsieur et madame Miguet. C'est madame Rauchet qui lui a présenté Eugène Miguet en qualité de comptable. La jeune madame Chaneboux, en effet, ne connaît rien à la comptabilité, déteste les imprimés et les chiffres, et ne risquait donc pas, seule, de gérer convenablement son affaire. Les Miguet habitent rue Colonna d'Ornano à Alger, sous des arcades entre le square Bresson et le bel hôtel Aletti. La première impression de Jeanne lorsqu'elle les a rencontrés n'a pas été très bonne. Ce petit homme aux yeux cachés derrière des verres épais avec sa petite femme elle aussi toute sombre dans cet appartement sombre représentait une catégorie sociale que Jeanne n'avait pas encore eue l'occasion de rencontrer dans sa vie des champs, et les caisses agricoles : celle des petits bureaucrates honnêtes et besogneux, attentifs à leur tenue et à leurs livres de comptes et apparemment ignorants de la vie au soleil et dans la musique des arbres. Eh bien ce n'était pas tout à fait vrai, pas tout à fait faux non plus ! En apprenant à les connaître, Jeanne découvrit qu'Edmond et Louise avaient deux magnifiques enfants : Ghislaine, l'aînée âgée de 20 ans, grande fille éclatante et sportive, et un garçon de 17 ans, Gérard, également bien bâti et très sympathique. Très vite ils devinrent des amis. Edmond et Louise étaient tombés sous le charme de cette petite patronne d'hôtel, prudente et naïve, et toujours d'une extrême affabilité. Pour la remercier de les convier volontiers à sa table, toujours délicieusement accueillante, l'été venant ils l'invitèrent, elle et les siens, à venir profiter du grand cabanon qu'ils possédaient aux Pins maritimes, plage assez proche de Maison-Carrée, en allant vers Fort-de-l'eau. C'est donc avec eux, chez eux que Pauline, Jeanne et les fillettes firent la connaissance de la mer,

révélation à nulle autre pareille. Sylviane, née sous le signe des poissons, oubliera presque Lutaud en se plongeant dans les vagues de cette merveilleuse Méditerranée.

Au mois d'août, Amélie et ses deux fils débarquent à Alger. Sur le quai de la gare, le moment des retrouvailles est un bonheur si intense qu'ils se précipitent tous les uns vers les autres en pleurant autant qu'ils rient. Monsieur Miguet qui a proposé sa voiture pour ne pas avoir à prendre deux taxis en a les lunettes embuées à voir ces gens si émus. Les deux voitures se suivant regagnent, par la route moutonnaire, Maison-carrée ; en traversant l'oued puant d'El-harrach, Amélie toujours aussi riieuse, se pince les narines en disant à Jeanne : «chaque fois que je sens une mauvaise odeur, je pense toujours à ton pauvre père qui regrettait tant que tu n'aies pas d'odorat et à ta mère qui lui disait que ça t'évitait, aussi, bien des désagréments, comme celui-là, par exemple ! Mon Dieu, que ça sent mauvais ! Ils ne peuvent donc rien faire pour arranger ça ?». Mais elle écoute à peine la réponse de Jeanne car, s'étant retournée pour voir le taxi qui est derrière, elle rit en regardant Rémi placé à côté du chauffeur et qui, lui aussi, rit en se bouchant le nez. Puis elle oublie l'oued Harrach en voyant le pont blanc à deux arceaux vers lequel ils se dirigent pour aborder l'entrée de la ville. «Il ressemble à celui de Chemora ! hein, vous avez remarqué ?». Adorable Amélie ! Jeanne et Pauline - qui ont, pour la première fois, laissé sans gardien leur cher petit hôtel - en ont le cœur gonflé de tendresse. Elles ont gardé deux chambres libres, l'une pour Amélie, l'autre pour ses deux garçons. Ils sont très beaux ses enfants : Rémi est grand et mince, avec un visage fin et viril, un mélange de flegme et de bonté très attachant ; Jean-Loup, qui se prépare à être instituteur, s'il a toujours sa légère claudication, n'en a pas moins un charme fou ; moins grand que son frère, qui tient de leur père sa longiline silhouette, il a d'Amélie la pétillance, la malice, le goût de la vie et du rire, même si parfois son regard marron brusquement assombri laisse déceler d'étranges zones de turbulence. Ils sont tous les deux hâlés par le soleil des Hauts-Plateaux et prêts à attaquer les rues d'Alger avec beaucoup d'entrain. Monsieur Miguet, contaminé par l'ardeur de cette effervescente famille, propose aussitôt les dimanches au cabanon si le cœur leur en dit ; sur sa lancée, il propose aussi, si mesdames Chaneboux n'ont pas le loisir de les piloter tout leur saoul dans la capitale, de les présenter à ses enfants qui leur serviront de guide tant qu'ils voudront. Il n'a absolument pas besoin d'insister, le brave monsieur Miguet, les frères

Brazet acceptent avec beaucoup de joie et de reconnaissance cet élan de solidarité. Il va s'ensuivre un plein mois et demi d'euphorie, d'autant plus facile à organiser pour Jeanne que ses clients-pensionnaires ne sont pas là durant ce mois. Tantôt tous ensemble, tantôt en groupes différents, ils vont sillonner la capitale de la rue Michelet à la Casbah en passant par l'inévitable rue d'Isly, ou le boulevard Front-de-mer, Bab-el-oued, l'opéra et le square Bresson dont les arbres sont toujours bruyants de milliers d'oiseaux aussi frénétiques qu'invisibles ; les jeunes prendront glace ou bière à la brasserie de l'Europe, en face de chez les Miguet, tandis que ces dames iront s'attabler sur la terrasse du Tantonville au grand ravissement de la riante Amélie ; une seule visite au superbe «Jardin d'essai» leur suffira car si le lieu les enchante, tous ces animaux en cage leur sont insupportables ; ils ont cependant la chance d'assister à un petit incident qui leur fait oublier la tristesse des bêtes encagées : alors qu'ils sont en train de regarder les singes, Sylviane et Julie - passionnées par leurs acrobaties et leurs mimiques - ont repéré un bébé qui lui aussi ne les quitte pas des yeux ; comme tous les visiteurs, ils ont acheté des cornets de cacahuètes et de petites fèves jaunes, pour les offrir aux animaux. Les singes adultes n'ont qu'à tendre le bras pour qu'on les serve et le petit suit ce manège des yeux avec beaucoup d'intérêt, mais sa mère le tient bon et il ne bouge pas ; puis, soudain, lui échappant, il passe entre les barreaux et se précipite vers les fillettes pour recevoir sa part et la glisser dans sa bouche ; bien que sa fuite n'ait duré que quelques secondes, tous les singes adultes, en même temps que la mère, se sont mis à secouer violemment les cages, trahissant ainsi leur angoisse mais voulant aussi impressionner les humains face à eux. Leur peur a été si grande que, sitôt le bébé récupéré par sa mère, celle-ci après lui avoir prestement enlevé les fèves de la bouche avec son doigt lui administre une fessée au grand ébahissement du public qui se met spontanément à applaudir... comme pour lui donner raison. Si le «Jardin d'essai» ne les revoit plus, en revanche, tout le monde adorant le cinéma, les salles obscures de Maison-Carrée à Alger, en passant par Hussein-Dey et Belcourt ont souvent leur visite ; insatiables, ils regroupent les séances et, laissant Pauline - dans cette période d'une inaltérable gentillesse - de garde à l'hôtel, partent se gaver de films tout un après-midi. «Le Voleur de Bagdad» les enchante. Au cinéma «Le Musset» de Belcourt, ils voient, l'un après l'autre, «La Belle et la bête» et «Arènes sanglantes» ; ils ressortent complètement abasourdis, mélangeant poésie et merveilleux,

passion et drame ; une autre fois, ils enchaînent un film égyptien et un film comique dont ils ne retiendront pas les titres. Pour le premier, seule la dernière image avec son héros chantant «Ya tomobile» leur restera ! Quant au film comique, entraînés par le fou-rire jaillissant et communicatif d'Amélie, les gens dans la salle rient tellement qu'ils sortent tous de la salle en s'essuyant les yeux à la grande surprise de ceux qui attendent la prochaine séance, lesquels se mettent à espérer avec une bonne humeur impatiente un film aussi réjouissant. Quant aux dimanches, ils commencent très tôt le matin car il faut bien évidemment profiter de la mer au maximum. A bord de sa vieille Talbot, Monsieur Miguet emmène les femmes, à savoir son épouse, Pauline, Amélie, Jeanne et Julie. Tous les jeunes sont souvent partis plus tôt encore par le bus, finissant le trajet à pied jusqu'au cabanon par un beau chemin au milieu des roseaux. A part Ghislaine et Gérard, personne ne sait nager, mais tout le monde fait des tentatives plus ou moins hardies ou hasardeuses, et s'en donne de toute façon à cœur joie, dans l'eau, sur le sable, à l'ombre du figuier de la courette, ou autour de la table, jouant à n'importe quoi, au ballon ou aux cartes, car tout est prétexte à se sentir heureux. En général, ils rentrent tard sur Alger, s'arrêtant souvent à Fort-de-l'eau pour s'asseoir à une terrasse et déguster dans la douceur du soir des brochettes et de la petite friture, que monsieur Miguet arrose d'une «pelure d'oignon», vin rosé réputé qui doit se boire bien frais. Les gourmands, eux, s'offrent des glaces en dessert car les crèmes glacées, comme les brochettes, sont fameuses à Fort-de-l'eau.

Un peu avant le départ des vacanciers, une grande surprise les attend ainsi que leurs hôtes : goûtant la mer ensemble, allant au cinéma ensemble, se baladant ensemble, enfin bref ne se quittant plus durant toutes ces semaines, Ghislaine et Rémi terminent cet étourdissant séjour en annonçant qu'ils veulent se marier à Noël, et aimeraient bien se fiancer avant de se quitter. La surprise passée, personne ne s'étonne finalement de cette énergique et lumineuse décision ; elle n'est en fait que le dénouement le plus logique et le plus beau de ces extraordinaires vacances. Ils ont été discrets, les petits, mais c'est vrai qu'à bien y réfléchir chaque image revue en mémoire les restitue éclatants du bonheur d'être ensemble. Et ils forment un si beau couple, Louise et Amélie en ont les larmes aux yeux de fierté. Alors, avec le même entrain que lorsqu'on prépare les paniers pour la plage, on s'attelle à organiser une bonne et belle fête de fiançailles, dans la plus stricte intimité ! Ils n'ont, les uns et les autres, ni temps ni argent à gaspiller.

Seuls Alphonse et Auguste les rejoindront, les Miguet n'ayant aucune proche famille à alerter. La belle madame Rauchet, également invitée à cette fête, puisqu'à l'origine de la rencontre des deux familles, met à leur disposition une des salles de son hôtel ; c'est donc en dansant qu'ils mettent le point final à cette première, décisive et inoubliable visite de la capitale. Les fiancés ont évidemment le cœur lourd de se quitter mais Noël sera vite là et ils savent déjà que c'est en l'église Saint Augustin qu'aura lieu la cérémonie de leur mariage. Il ne leur reste plus qu'à avoir un peu de patience pour leurs deux immenses petits mois de séparation !

Jeanne, elle, en a presque oublié son amour des Hauts-Plateaux. Elle l'a averti du séjour de sa famille et elle sait qu'il patiente en attendant de la retrouver. Si elle ne remet jamais en question l'amour qu'elle lui porte, pas un instant pourtant elle n'a regretté, durant ces semaines, de ne pas l'avoir auprès d'elle pour lui faire partager les plaisirs de sa nouvelle existence. Cette idée ne l'a même pas encore effleurée ; là, en plus, sa famille de Lutaud a transporté le mur invisible avec elle et, inconsciemment, irréversiblement, elle étant du côté de sa famille, lui s'est trouvé bloqué de l'autre côté. Pas un instant, elle ne l'a imaginé parmi eux ; pas un instant, son cœur ne s'est serré à l'idée d'être obligée de vivre en dehors de lui et d'avoir sans doute un jour à choisir ou à décider. Sahraoui est dans son monde, elle dans le sien ; c'est comme ça, il n'y a rien à changer pour l'instant. Elle ne sait qu'une chose c'est que lorsqu'ils se retrouvent, c'est toujours le même oubli de tout et, pour l'instant, cela seul compte.

La seule à se soucier de l'avenir de ce couple - en grand silence, à l'intérieur d'elle-même - est Hélène Viella. Cet intérêt est dû au fait qu'à travers eux, elle vit une histoire d'amour qui a été pour elle impossible. Elle aussi est amoureuse d'un Arabe. A la différence de Sahraoui, lui est un intellectuel, issu d'une grande famille bourgeoise, un homme politique aussi, celui que l'on appelle «le pharmacien de Sétif», Ferhat Abbas. C'est alors qu'elle était de séjour dans cette ville qu'elle l'a entendu parler pour la première fois, et un souffle d'admiration passionnée l'a immédiatement soulevée ; à l'entendre, elle n'a plus seulement éprouvé à l'égard de l'Algérie un sentiment d'émerveillement et de fascination mais elle s'est soudain sentie concernée par la réalité profonde de son peuple. Car ce n'est pas un hasard si Hélène Viella née Boniet a choisi d'être assistante sociale ; c'est pour elle beaucoup plus

qu'un métier, c'est l'expression de son besoin d'aller vers les autres et de chercher à comprendre ce qui les empêche d'être heureux, ce qui peut leur éviter d'être trop malheureux du moins, et de les y aider ! En entendant la fougue du discours de Ferhat Abbas, et au-delà des mots lancés avec flamme et conviction, elle a appréhendé le besoin de ce peuple d'être lui-même totalement et pleinement, elle a vu avec d'autres yeux ce qui lui semblait, jusque-là normal et conforme au bien-être... de tous. Elle a instantanément adhéré à ce vibrant appel ; elle a compris que cet homme avait raison et qu'il était incroyable que tout le monde ne le comprenne pas, comme elle ! Et elle est allée le lui dire, sa fougue rejoignant celle de l'orateur maintenant face à elle ; et il a serré sa main avec une telle émotion, l'a remerciée d'un tel regard, qu'elle a éprouvé le besoin de le revoir, de l'entendre approfondir ses points de vue, de connaître plus précisément ses objectifs et les moyens qu'il préconisait pour les atteindre, et lui s'est volontiers prêté à cet intérêt passionné et aux questions qu'il inspirait. Ce qui a subjugué Hélène en cet homme c'est qu'il est à la fois profondément imprégné de ses origines, attaché à sa terre, sa religion et sa langue, et cependant ostensiblement amoureux de la culture française. Il rêve que ces deux peuples, l'algérien et le français, au lieu d'avoir des rapports de dominé à dominant, tissent des liens profonds et indéfectibles que pourraient leur permettre leurs similitudes, leur attirent l'un pour l'autre, et une évidente complicité pratiquement spontanée lorsqu'elle n'est pas dénaturée par le vice des calculs politico-financiers. Elle a été fascinée par le souffle de son espoir, par l'envergure de ses ambitions pour son peuple et ce pays. D'admiration en compréhension, Hélène en est arrivée à être éperdument amoureuse de cet homme qui est tout à la fois : un humaniste, un poète, un charmeur et un ardent patriote ; un de ces hommes en avance sur leur temps, sincères et courageux, si habité par leur foi et porté par leur conviction qu'ils s'imaginent pouvoir les transmettre à tous les leurs. Mais, par la suite, elle s'est aperçue très vite qu'il est très difficile de faire passer un tel message, hormis à ceux qui en devinent l'ampleur et l'importance ; par tous les autres, il est considéré soit comme extrêmement dangereux par crainte d'être contestés voire dépossédés, soit trop timoré par incompréhension ou mesquinerie politique. Elle s'est aperçue aussi qu'en ce qui la concernait, elle ne pourrait jamais donner vie à son amour ; Ferhat Abbas séduit par sa verve et la puissance de sa passion mais son cœur est pris et sa vie totalement pleine ; elle devrait donc se contenter d'observer de loin

l'évolution de son brillant orateur dont le chemin serait certainement semé de multiples embûches. Mais le sentiment qu'il lui a inspiré l'a définitivement changée ; elle a découvert, à l'entendre, tout ce qui en elle attendait d'éclorre et ne s'était manifesté jusque-là que par le besoin d'aider les autres, et en tout premier lieu son époux. Après s'être ainsi enflammée, elle a ensuite réalisé, hélas, à quel point elle est en fait aux antipodes de Pierre Viella qu'elle avait cependant cru épouser par amour ! A quel point, par exemple, cet être hypersensible et complexe, qui accepte mal son infirmité - pourtant peu visible et handicapante - lui semble maintenant égoïste et rigide. A quel point son honnêteté et sa compétence lui paraissent des qualités de militaire, ce qu'elle déteste par-dessus tout ! Bref, après avoir un instant senti le souffle de l'Histoire et l'âme d'un pays, son univers lui paraît soudain terriblement étriqué ! C'est pour cette raison, qu'elle a tout de suite décelé l'amour de Jeanne et Sahraoui. L'arrivée de cet étonnant maquignon des Hauts-Plateaux, région de l'Est comme celle de Taher, village natal de Ferhat Abbas, l'a immédiatement alertée. La prestance de cet homme pourtant très modeste, son charisme inconscient, l'ont immédiatement séduite et intéressée, enrichis qu'ils étaient par la place que donnait Jeanne Chaneboux à ce nouveau venu. A chacun des passages de Sahraoui, elle est donc attentive au comportement de cette dernière et de son associé. Elle se laisse fasciner par eux car elle les envie, et ne cesse d'étudier l'évolution de leur couple. Elle voudrait tant les voir afficher leur amour, sortir vainqueurs d'un combat qu'elle n'a pas pu mener ! Sahraoui et Jeanne sont libres de toute entrave conjugale, ils ne sont prisonniers que de leur manque de conviction face aux autres, de leur manque de maturité intellectuelle face à des règles qui n'en sont pas vraiment mais dont ils tiennent compte malgré eux ; elle les sent à la fois très forts, par leur pureté, leur authenticité, et totalement vulnérables par leur absence totale de conscience de leurs droits. Elle se demande quel conseil donnerait son Ferhat Abbas à ces deux amants, aussi démunis l'un que l'autre dans cette société à la fois rustre et flamboyante. De se marier sans doute, puisque c'est la plus évidente façon de faire front et de justifier son choix conformément aux règles établies. Mais tout le monde n'a pas la capacité de révolte, la lucidité, et le courage provocant, nécessaires pour s'imposer aux autres ; ils ne manquent certes ni l'un ni l'autre de courage, mais dans ce contexte il ne sera assurément pas suffisant, et Hélène - désolée - doute fort que madame Chaneboux devienne un jour madame Boulildi. Elle voudrait

bien lui venir en aide en la confortant dans son choix, en la libérant des multiples préjugés dont elle la sent prisonnière mais, bien qu'elle et Jeanne aient un très grand plaisir à se fréquenter et à bavarder ensemble, elle ne parvient pas à aborder ce sujet. Jeanne, en effet, est sans cesse comme une source en train de jaillir, fraîche, pure, réjouissante ; il paraît donc absolument impensable de la polluer de quelque façon que ce soit, de questions indiscrettes par exemple. Souvent, sur le point de lui parler de Sahraoui, Hélène brusquement y renonce, consciente de risquer d'être inutilement l'instigatrice d'un malentendu, voire d'un malaise. Or elle le veut d'autant moins qu'elle tient à conserver intacte sa joie d'accompagner presque partout celle qu'elle n'appelle que «madame ChanEboux». Avec Pierre, ou Lucienne la cousine de Jeanne, ou madame Georget, ou le juge Fergaldi, leurs sorties au cinéma ou au théâtre, sont devenues une sorte de rituel. Madame Rauchet se joint parfois à eux, pour se rendre à l'opéra surtout, et leur groupe clôt alors sa soirée en allant prendre une glace ou un digestif à la terrasse du luxueux Tantonville.

En fait, faute d'assister au couronnement d'une passion, elle se régale littéralement à suivre l'éclosion d'une jeune femme, remarquable en bien des points, remarquable au sens propre et au sens figuré. Par exemple, l'accompagnant un dimanche sur le champ de courses du Caroubier, elle découvre une nouvelle facette de cette attendrissante agricultrice échouée depuis peu dans la vie citadine. Elles sont accompagnées du juge Fergaldi, très empressé auprès de la jeune hôtelière, et d'un certain monsieur Holonna que Jeanne et Sahraoui sont allés rencontrer dans son domaine de Marengo, dans la plaine de la Mitidja, afin de lui vendre des bêtes. Hélène s'amuse beaucoup car lui aussi est visiblement tombé sous le charme de Jeanne, ce qui a le don évident d'exaspérer le petit juge dominé par ce propriétaire terrien de quelque quinze bons centimètres. Son exaspération est d'autant plus violente que Jeanne, adorant les chevaux, manifeste une joie puérile en les retrouvant lorsque monsieur Holonna les entraîne avec lui jusque vers les boxes, car il est également propriétaire de chevaux de courses, ce grand seigneur que Fergaldi, en aparté, qualifie volontiers de «grand abruti» ! «Comment ne pas s'émouvoir devant cette très jolie femme, totalement dénuée de coquetterie, et si heureuse de caresser le museau des chevaux et de leur parler avec plus de tendresse qu'elle ne le fait avec aucun d'entre eux», se dit Hélène en la regardant. Un peu plus tard, devant les guichets pour jouer les mises puis sur la pelouse près

des pistes, quelle chose étonnante que de découvrir cette petite femme d'ordinaire si sage, pariant et s'enflammant de façon absolument incroyable et spectaculaire ! Du coup, Hélène Viella, qui a misé un peu avec madame ChanEbox, se met elle aussi à battre frénétiquement des mains en réalisant que leur cheval mène la course. Et ce jour-là d'ailleurs, elles gagnent.

Quoi d'autre encore ? Ah oui ! L'aventure qui leur est arrivée lorsqu'avec madame Georget et les deux fillettes, elles sont allées un après-midi se balader dans Alger. Madame Georget, qu'aucune originalité ne dérange, malgré la présence des deux gamines, décide - alors qu'elles se trouvent rue de Tanger - de les emmener découvrir une boîte de nuit, «Le Bosphore», située dans une rue perpendiculaire la reliant à la rue d'Isly. Jeanne acquiesce avec tant d'enthousiasme et madame Georget affiche une telle fierté de sa trouvaille, qu'Hélène Viella n'ose rien dire et se laisse guider avec les autres jusque devant une porte surmontée du nom de l'établissement et donnant sur une mystérieuse entrée éclairée de rouge. L'ayant franchie, elles entrent dans une petite salle très calfeutrée avec un beau comptoir et quelques tables aux lumières tamisées. Il n'y a qu'un homme derrière le comptoir et d'autres personnes qui s'éclipsent sans trop faire attention au groupe qui vient d'entrer. Au bruit qu'elles font en s'asseyant à une table, le garçon derrière le comptoir réagit et vient à elles en les regardant éberlué, à la grande confusion d'Hélène Viella qui est apparemment la seule à avoir conscience de l'incongruité de la situation.

- Garçon !, le hèle aussitôt madame Georget avec une autorité qui se veut pleine de noblesse et de désinvolture, veuillez nous servir, je vous prie ! Mesdames, que voulez-vous prendre ? Et vous, les enfants ? Que diriez-vous d'une bonne glace ?

Le serveur, n'en croyant pas ses yeux, en cherche d'autres alentour pour se persuader qu'il ne rêve pas.

- Oh, oui ! des glaces ! des glaces !, s'enchantent les fillettes tandis qu'Hélène croise avec désespoir le regard du serveur.

- Quelle excellente idée ! Garçon, avez-vous des glaces ?, s'entête madame Georget.

Alors le malheureux, soutenu par les yeux intenses et bleus braqués sur lui, tente d'expliquer aussi gentiment, aussi fermement, aussi ... définitivement qu'il le peut, qu'elles ne sont pas dans un salon de thé,

que cet endroit est une boîte de nuit, que les enfants n'y sont pas admis et qu'on n'y sert pas de glaces.

- Comprenez-vous, Madame ! Vous ne pouvez rester ici plus longtemps, veuillez nous excuser, mais vraiment ... vous devriez savoir ... Je vous en prie, excusez-nous !

Hélène et Jeanne sont les premières à se lever, la première remerciant d'un sourire la gentillesse du jeune homme encore interloqué, et elles sortent pour aller déguster ailleurs les glaces promises.

La deuxième expérience de boîte de nuit a lieu sur une invitation de monsieur Holonna en l'absence de Sahraoui bien sûr, et adressée à Jeanne et monsieur et madame Viella. Mais la soirée n'est pas une réussite pour le grand propriétaire ; Pierre et elle sont très sobres, Jeanne Chaneboux n'aime ni boire, ni fumer, ni aguicher les hommes, la soirée tourne donc court et le riche et charmant Hononna se dit, visiblement et avec bonne humeur, qu'il a affaire là à une variété inconnue de donzelle. Il a d'ailleurs l'air de trouver cela tout à fait intéressant, et vraiment pas banal. Et il semble qu'il n'en soit pas du tout découragé.

Pendant ce temps, Sahraoui fait le va-et-vient avec ses troupes entre Constantine et Alger. Rien n'a changé depuis un an. Pas même le bonheur fulgurant de se retrouver en secret dans la chambre du jardin. Pas même le malaise de se retrouver à table au milieu de ces gens, qui l'acceptent parce qu'il ne peuvent faire autrement, à part peut-être Hélène Viella dont il sent la compréhension à chacun des regards. Pas même cette vie commune limitée pour eux maintenant à l'espace d'un lit, d'une gare, et, quand elle le peut, d'un marché ou d'une visite chez Dominique Holonna. Où est leur vrai ciel dans tout ça ? Où est la liberté ? Où est l'avenir ? Il ne lui reste plus que le bonheur douloureux de faire l'amour avec elle. Il sait qu'un moment viendra où ni elle, ni lui, ne pourra plus s'en satisfaire, si un vent violent et neuf ne se met pas à souffler, leur apportant d'autres projets, d'autres ambitions, d'autres rêves à réaliser. Ce qui le sauve, ce qui lui permet de savoir attendre, de pouvoir faire l'effort de la comprendre, c'est qu'il vit avec les siens, c'est qu'il entretient leurs espoirs, c'est qu'il se fortifie de leurs souffrances en apprenant - chaque jour un peu mieux - à s'en servir comme d'un ferment salvateur. Il est certain qu'un jour viendra, lointain peut-être !, où les choses pour son peuple changeront ; il ne sait pas comment, mais il le sent, il y croit, il le souhaite de toute son

âme ... ; tout sera possible alors ! En attendant, quelle patience il lui faut ! Quelle imagination il doit avoir ! Ce vent qu'il espère pour dégager leur ciel et élargir leur horizon, en attendant qu'il arrive, il doit le faire souffler dans sa tête et ne pas douter de son pouvoir, afin de parvenir à supporter la succession des jours. Heureusement, grâce au Coran, il sait échapper à ce poids, il sait ne pas le subir et, grâce au vent qui l'habite, se fortifier dans l'absolu de l'univers. Tout comme les oliviers de son pays, il est tenace, résistant ; si son tronc noueux semble torturé, son feuillage acharné vibre, lui, d'espérance et de lumière. Tant pis si dans la suite frustrante des jours pour Jeanne et lui rien n'évolue. La patience est un don magique, et il en est pétri.

En revanche, Sylviane, en cette nouvelle année, voit sa vie changer : sa mère l'a inscrite dans une association - la JOC : jeunesse ouvrière chrétienne - (car Jeanne est toujours très croyante et, si elle ne fréquente pas l'église assidument, du moins elle tâche de suivre sa religion, dans ses choix et ses actes !). La JOC a une section filles : «Les âmes vaillantes», une garçons «Les cœurs vaillants», et l'a inscrite pour prendre des cours de piano chez une professeur de musique. Jeanne a choisi cette dernière car on lui a dit d'elle le plus grand bien et aussi parce qu'elle n'habite pas très loin de l'hôtel, dans Maison-Carrée. Hélas ! hélas ! car, si Jeanne n'a «pas de nez», sa fille en a un excellent et très sensible, et au bout de six leçons auxquelles elle a vaillamment survécu, elle a péremptoirement déclaré qu'elle n'irait plus jamais prendre des cours de piano pour avoir à supporter à côté d'elle une femme qui sent aussi mauvais. Mais le plus grand changement vient du fait qu'elle ne va plus au lycée Fromentin, vraiment trop éloigné et qui l'obligeait à prendre tramway et trolley, souvent surchargés et très fatigants. Cependant, comme elle y a bien travaillé, elle passe en cinquième. Jeanne l'a inscrite au collège de Maison-Carrée et elle pourra ainsi emmener tous les matins sa petite sœur à l'école. Julie a terminé en beauté sa première année de vie en communauté. L'école a, en effet, organisé une fête, où les parents sont venus applaudir leur progéniture dans un spectacle on ne peut plus ravissant. Tous les enfants, devenus fleurs, champignons, oiseaux ou papillons, exécutent un ballet sous les yeux brillants d'admiration des leurs, et Julie, en adorable petit champignon, après cette première année d'école, a un sourire vainqueur et satisfait qui enorgueillit mère, grand'mère et sœur, surtout que la fillette semble enfin complètement délivrée de ses déconcertantes crises de nerfs.

Jeanne est donc heureuse. Elle l'est d'autant plus qu'elle est dotée d'une certaine inconscience grâce à laquelle elle vit les situations sans jamais chercher à les analyser ou les approfondir. Elle emplit les jours de tant d'élans, de chaleur et de générosité que cela, tout naturellement, lui est suffisant. Autour d'elle, tous sont unanimes à reconnaître qu'elle est la plus adorable des femmes, et elle l'est d'une manière si spontanée et désintéressée, qu'il ne viendrait à l'idée de personne de penser que cet incroyable altruisme rejoint finalement et de façon indécidable le plus pur égoïsme. Et, sans qu'elle s'en rende compte le moins du monde, la victime en est Sahraoui.

Elle ne voit pas sa souffrance, elle ne perçoit pas son attente ; à aucun moment elle ne cherche à faire évoluer les choses ; elle vit, elle l'aime, elle l'attend, elle fait semblant de croire (ou peut-être le croit-elle réellement) qu'il est lui aussi heureux !

Une chose est sûre, c'est qu'elle a un besoin profond de se sentir aimée, et qu'elle sait se faire aimer sans doute parce qu'elle va toujours au-devant des désirs des autres, mais cela reste purement superficiel, du domaine de l'immédiat. Elle prend, par exemple, un immense plaisir à régaler son monde, et il n'en est pas un qui n'apprécie comme il se doit les repas de madame Chaneboux : les hommes, les plats ; les femmes, les desserts. Pierre Viella, lui, se délecte de tout ; alors qu'il en était malheureux avant, il se réjouit presque de l'incompétence culinaire de son effervescente moitié. La table de l'Hôtel des Eucalyptus, outre les délices du palais, lui donne également l'occasion de se régaler, dans toutes les circonstances, de l'inaltérable crédulité de leur hôtesse. C'est pour lui un réel sujet d'intérêt et de découverte. Il ne s'en lasse pas. Le juge, lui, fait sa cour avec un doigté et une finesse dignes de la farouche et insaisissable petite bonne femme qu'il croit à sa portée. Les femmes, de leur côté, s'entendent parfaitement avec Jeanne. Hélène Viella, comme son époux, parce que ces repas sont pour elle une vraie joie ; mais ces déjeuners la séduisent aussi parce qu'elle veut voir l'évolution de la vie de leur hôtesse et qu'elle adore venir en aide, conseiller ; tout simplement, elle adore être sans cesse l'assistante psychologique ou sociale de quelqu'un ; et Jeanne est une assistée sur mesure. Naïve, curieuse, ignorante de beaucoup de règles régissant la vie citadine, elle a trouvé en Hélène Viella la parfaite conseillère et le meilleur soutien. La «petite Huguette» ne fait que quelques apparitions mais elle apprécie beaucoup madame Chaneboux parce qu'elle est à la fois compréhensive, discrète, admirative, et

serviable. Madame Georget apparaît parfois au moment du dessert, car elle mange léger toute seule dans sa chambre ; mais lorsqu'elle vient déguster une île flottante ou une mousse au chocolat, elle manifeste son plaisir avec une volubile exubérance ; sa gourmande reconnaissance est une autre façon de remercier cette incomparable hôtesse auprès de laquelle elle trouve toujours un écho amical et joyeux à ses manifestations artistiques, à tous ses bavardages, et une affectueuse sollicitude pour prévenir tout danger conséquent à ses crises de sommeil. Seuls les Berti restent en retrait de ces ondes d'harmonie. Elle, parce qu'elle semble n'exister qu'ailleurs, sa présence ne dispensant aucun fluide de quelque nature que ce soit. Lui, parce qu'il est de plus en plus mal à l'aise, empêtré dans on ne sait quel mystérieux et complexe ... univers.

Un jeudi, dans le début de l'après-midi, alors que Pauline est partie faire des courses avec les petites jusqu'à Belfort, quartier situé à l'autre bout du grand bois d'eucalyptus mitoyen de l'hôtel, et que Jeanne range la vaisselle dans sa salle à manger, Berti (fait absolument exceptionnel) vient lui rendre visite.

- Vous êtes seule, Madame Chaneboux ? Je ne vous dérange pas ? Je voudrais vous parler.

- Non, vous ne me dérangez pas du tout, monsieur Berti. Asseyez-vous. Voulez-vous un petit café ?

- Avec plaisir ...

- Et Madame Berti ? ...

Surpris, Berti marque un temps avant de répondre.

- Mais ... elle travaille ...

- Ah bon ! je ne savais pas qu'elle travaillait. Et, sans indiscretion, que fait-elle ?

- Comment, qu'est-ce qu'elle fait ? lâche Berti consterné.

- Oui, je ne savais pas qu'elle travaillait, insiste Jeanne. Mais si je suis indiscrete, excusez-moi, je ne croyais pas ...

Berti, de plus en plus décontenancé, en tournant la cuillère dans sa tasse :

- Vraiment, Madame Chaneboux, ne me dites pas que vous n'avez pas compris ?

- Compris quoi ? dit Jeanne sereine en venant s'asseoir face à lui avec sa tasse de café.

- Ah ça par exemple ! ! ne peut-il s'empêcher de s'exclamer. Enfin, ... enfin, Madame Chaneboux, vous n'êtes tout de même pas naïve à ce point-là tout de même !

Mais Jeanne le regarde, dubitative, amicale, et semblant attendre qu'il veuille bien lui expliquer.

- Ah, je comprends maintenant ! Vous êtes vraiment d'une naïveté incroyable ... Mais dans quel coin il est perdu votre bled ? Oh, excusez-moi ! J'ai beaucoup de respect pour vous et je ne voudrais pas vous avoir blessée ... Mais vraiment, ça m'en bouche un sacré coin, vous savez ? Si on me l'avait raconté, je n'aurais pas voulu le croire ... Enfin ! ... Ecoutez, Madame Chaneboux, excusez-moi si je dis des choses qui vous choquent, mais il faut tout de même bien vous expliquer sinon vous ne pourrez pas me comprendre. Madame Chaneboux, est-ce que jamais personne ne vous a dit ce que c'était un proxénète ? ... un mac ? ... un souteneur ?

- Un mac ? répète Jeanne en ayant l'air de dire «mais qu'est-ce qu'il me raconte ?» Cette fois Berti, qui avait pris sa tasse en main pour se donner une contenance, la repose en vitesse parce que son étonnement a failli la lui faire lâcher.

- Alors, vous ne savez pas ce que ces mots veulent dire ? parvient-il à articuler en se demandant déjà comment il va devoir faire pour se sortir de ce guépier ...

Et elle lui répond «non» avec une sincérité désarmante et un regard qui lui dit clairement qu'elle attend de lui qu'il lui explique. Alors, brusquement, il se jette à l'eau en ne cherchant plus à comprendre devant quelle tarée ou quelle plouc ou quel spécimen d'une race en voie de disparition il se trouve.

- Eh bien, Madame Chaneboux, un proxénète, un souteneur, un mac, c'est quelqu'un qui fait ... travailler une femme, ou des femmes, pour lui ... Enfin, bon, comment expliquer ? ... Ces femmes-là couchent avec des hommes pour de l'argent, vous comprenez maintenant ? Ce sont des prostituées, ou des ... putains, si vous préférez. Enfin, tout de même, vous savez ce que c'est qu'une putain ? Vous en avez entendu parler, non ? Alors voilà, madame Berti, comme vous l'appellez, c'est

ma régulière (c'est le mot qui convient le mieux...), elle va coucher avec des hommes et me donne l'argent. Ça y est, vous avez compris maintenant ?!

Berti s'arrête, visiblement étonné lui-même d'en avoir tant dit. C'est bien la première fois que ça lui arrive de donner autant d'explications sur sa «profession». «Bon sang de bon sang !» semble-t-il se dire en hochant imperceptiblement la tête, «mais qu'est-ce qui m'a pris d'aller parler comme ça avec cette bonne femme !»

La bonne femme en question, abasourdie par ces révélations, hoche également la tête en répétant «Mais ce n'est pas possible, ce n'est pas possible !»

Berti, que cette situation commence à agacer considérablement, se lève et déclare avec un geste d'impuissance et une fermeté de voix soudainement retrouvée : «Eh oui !»

Mais Jeanne continue, autant pour elle-même que pour lui, presque en sourdine

- Ça alors ! Bien sûr, je savais que des hommes et des femmes se retrouvent dans des hôtels pour ..., pour ... Mais coucher, comme ça, pour de l'argent, avec le consentement de son mari, pour donner l'argent à son mari ...

- Mais je vous ai déjà dit que je ne suis pas son mari, corrige Berti ...

- Oui, oui, je sais, excusez-moi, c'est l'habitude ; pour moi, vous étiez mari et femme ...

- Ecoutez, Madame Chaneboux, c'est très pénible pour moi d'avoir à parler de ces choses. Si on m'avait dit ... Jamais je n'aurais pensé que j'aurais à expliquer à quelqu'un de quoi je vis. Vous savez, vous êtes une drôle de femme. Remarquez, ça m'a permis de comprendre pourquoi vous êtes toujours si naturelle, pourquoi aucune situation ne vous choque, pourquoi vous ne vous apercevez même pas que c'est tout de même fortiche de réunir autour de sa table un commissaire de police, un juge, un proxénète, et - excusez-moi, mais je ne peux pas m'empêcher - un maquignon chaoui. Oui, vraiment, il faut être aussi naïf que vous, aussi nature, pour avoir un tel culot, ou une telle inconscience. En tout cas, c'était pour ça que j'étais venu vous voir : pour vous dire que

nous sommes obligés de vous quitter. Je ne veux pas vous enlever vos amis, madame Chaneboux, vous ne méritez pas ça, alors il vaut mieux que ce soit moi qui dégage. Moi, je ne peux que vous attirer des ennuis, alors qu'avec un juge et un commissaire vous êtes à l'abri. Partie comme vous l'êtes, vous risquez d'en avoir besoin. Méfiez-vous, Madame Chaneboux ; votre naïveté peut vous mener loin. Et si vous permettez que je vous donne un petit conseil, comme un ami, ne vous embarquez pas avec n'importe qui, vous méritez mieux que ça, essayez d'y réfléchir. Je regrette vraiment de devoir partir parce que je me trouvais très bien chez vous ; oui, je m'y plaisais bien ... Allez, Madame Chaneboux, soyez gentille et préparez-moi ma note s'il vous plaît !

- C'est dommage. Oui, c'est dommage, dit Jeanne en allant chercher son bloc et son stylo, et Berti se demande si ces mots concernent son départ ou sa situation.

Ayant pris connaissance du montant de sa note, il paie très largement et Jeanne, lui tendant le surplus :

- Vous me donnez trop, Monsieur Berti, regardez.

- Je sais, je sais, j'ai vu, mais faites-moi plaisir, Madame Chaneboux, ne me le rendez pas, ce sera pour faire un cadeau à vos filles.

Et, repoussant sa main et les billets :

- S'il vous plaît ! Pour vous faire un aveu, je crois que c'est la première fois que je me suis senti aussi bien quelque part depuis mon enfance. A votre table, c'est un peu comme si j'étais redevenu un môme ... Allez, adieu Madame Chaneboux, ne changez pas trop, mais faites un peu moins confiance aux gens ...

Et, après une très chaleureuse poignée de mains, il tourne brusquement les talons et quitte la pièce.

## CHAPITRE 16

### La fuite

Cependant, sous le toit de Jeanne, il y a beaucoup plus grave que le départ des Berti et qui, au fil des mois, va s'aggravant. Si les repas se passent dans la plus légère gaieté lorsque Sahraoui n'est pas là, tout change sitôt qu'il reparait. La gêne s'installe et c'est comme si tout à coup l'espace rétrécissait autour de la table, privant les convives d'air et de mots malgré leurs louables efforts pour échanger des plaisanteries et des banalités qui ne font qu'accroître le malaise. Tant que les Berti avaient été présents, leur présence pouvait sembler être la cause de cette gêne, mais maintenant ...

L'homme des Hauts-Plateaux se sent de moins en moins à sa place dans ce monde, et s'asseoir au milieu de ces gens lui devient un vrai supplice. La chaise, la fourchette, le couteau, leurs voix, leurs plaisanteries qui ne le font presque jamais rire, leur vin qui - par pure réaction - lui inspire du dégoût, tout - chaque fois un peu plus - lui fait encore plus aimer le couscous consommé à même la grande guessaa, assis autour de la meïda, le petit lait, la pudeur des propos, la pureté ascétique de son monde à lui. Autant avant, avant l'installation de Jeanne dans cet hôtel, au moment de sa visite à Souk-Ahras surtout, il a eu envie d'apprendre avec elle les «manières» françaises, de se vêtir de mieux en mieux à l'européenne, de s'habituer à manger à une table, et de la familiariser - elle - avec leurs traditions, autant maintenant cette envie s'éloigne de plus en plus car il réalise que dans ce contexte rien de tel ne leur sera possible. A chacun de ses passages, il a parfois l'impression de VOIR le fossé s'élargir entre eux, alors qu'au départ de Lutaud ils étaient si proches ! Lorsqu'elle était venue chez Aïcha à Constantine, il avait cru que Jeanne était heureuse de pénétrer vraiment dans son monde ; en fait, il ne faisait pas trop attention sur le moment, attendant ... la suite. Aujourd'hui, dans ce Maison-Carrée de malheur, dans cet hôtel, en la voyant se comporter avec les autres et avec lui, il

est bien obligé de constater que sa bien-aimée petite Maâlema ne se soucie guère de le voir évoluer vraiment, de même qu'elle n'a jamais cherché à se rapprocher de lui en essayant de mieux connaître les siens, leurs aspirations, leur mode de vie et leurs coutumes ; elle n'a fait qu'effleurer son monde sans exprimer le désir d'y pénétrer réellement. Il se dit aujourd'hui que c'est peut-être parce que, en plus d'être Arabe, il était son commis, et que des habitudes, des attitudes, ont été prises que leur amour n'est pas parvenu à effacer, ni même à modifier. Jeanne, bien que n'étant pas née en Algérie, a été imprégnée de la façon de penser de ses coreligionnaires. Or pour eux, seule leur façon de voir les choses et de les vivre est « normale », est la bonne ; les Arabes ne sont pas comme eux, bien sûr ! Et, s'il y a un effort à faire, il est bien évident que c'est aux Indigènes de le faire puisque, colonisés donc inférieurs, ils ont tout à apprendre des Européens ! Lui-même, Sahraoui, était si imbibé de cet état d'esprit qu'il en arrivait presque à penser la même chose, et s'il s'est acharné à savoir lire et écrire c'est pour tenter de se rapprocher d'eux en s'instruisant ; puis, très vite, s'il s'est aussi acharné afin d'être mieux armé pour les comprendre et se défendre ; il y avait une autre grande raison à son acharnement : ayant une foi profonde et pure, il répondait ainsi aux versets du Coran disant que le savoir est un devoir autant que la prière ; il ressentait d'ailleurs avec la même intensité de foi et d'euphorie le fait de s'instruire et le fait de prier. Mais cela n'a d'abord été qu'une aspiration individuelle, qui a pris un autre sens après les répressions terribles du 8 mai 45. Tous les hommes de sa race ont alors encaissé un coup si douloureux, ressenti une si terrible et cruelle humiliation, qu'à partir de là Sahraoui Boulildi a été beaucoup plus attentif aux discours, aux attitudes, des Français mais surtout des siens. Amoureux de sa Maâlema, femme modeste spontanée et naïve, difficilement assimilable aux arrogants détenteurs du pouvoir et des richesses, il n'avait jamais trop cherché auparavant à analyser les mécanismes politiques en cours dans son pays ; il se croyait largement dépassé, dominé, totalement prisonnier d'eux, et impuissant. Mais, à partir de ce 8 mai, de ce qu'il entend autour de lui, des protestations et des revendications exprimées par des hommes de son peuple, eux instruits et capables de parler en leur nom, Ferhat Abbas en particulier et son ami le Docteur Ben Djelloul de la même région que lui donc très proches, quelque chose en lui s'est éveillé ; il a subitement réalisé que son intelligence, sa foi, sa force, sa confiance en lui-même et en les siens, pouvaient faire changer les choses ; que s'il

le voulait vraiment, il pouvait déjà - dans un premier temps - vaincre en lui ce sentiment d'impuissance qui le livrait sans combat aucun à la fatalité, donc à la défaite. Et, dans sa tête, dans son cœur, il a commencé la construction d'un nouvel homme, un homme qui ne laisse plus couler les jours sans chercher à comprendre mais qui, au contraire, essaie de se faire une idée plus précise des intellectuels et politiques arabes qui se manifestent pour faire évoluer les choses. Chez les Chaouis, beaucoup jugent Ferhat Abbas trop pro-français, trop tiède, lui non. Peut-être parce que, aimant Jeanne, ayant l'envie d'entrer dans son monde et de bien en pratiquer la langue, il trouve un écho dans ce que ce leader politique souhaite. Comme lui, il pense que ces deux peuples pourraient, en échangeant leurs savoirs et leurs traditions, parvenir à un fructueux mélange de leurs différentes richesses et faire de ce grand pays un exemple d'entente, de complémentarité, de réussite. Lorsqu'il attend Jeanne dans leur chambre du jardin, il se remémore avec tendresse et une poignante nostalgie à quel point il a d'abord espéré, depuis l'instant où ils ont commencé à s'aimer, une vie commune, une vie où ils auraient construit ensemble, en s'appuyant l'un sur l'autre, se complétant, se solidifiant, malgré les autres mais face à eux, un couple heureux, un de ces couples auquel d'autres ont envie de ressembler. Lui, l'avenir, il aurait tant voulu qu'il ait cet horizon. Il se savait capable alors de faire tous les efforts, tous les prodiges, il se sentait capable de tout apprendre et de tout expliquer. Mais dans ce monde citadin et médiocre, dans cette atmosphère annihilante, lui-même privé de son espace, de sa grandeur naturelle et de sa vision, mal à l'aise, réduit à se conformer à des règles qui ne sont pas les siennes et qu'il ne parvient d'ailleurs pas à admettre, il perd toute son assurance et son rayonnement.

Jeanne, décidément immature, semble ne pas s'en rendre vraiment compte. Elle voit bien que, de plus en plus souvent, il trouve prétexte de problèmes à régler pour ne pas être là à l'heure des repas ; elle en souffre mais reste inconsciente des causes réelles de ce qui - de plus en plus - devient leur désespoir. Elle voudrait qu'il change mais ne sait pas ce que pourrait être ce changement ? Est-ce seulement une question de tenue vestimentaire ? Le pensant, elle le décide à aller s'acheter avec elle de nouveaux vêtements ; mais, comme s'il sentait la signification profonde de ce désir, il s'y prête avec beaucoup de réticence et ne choisit finalement, sans en manifester le moindre plaisir et sans s'y attarder, qu'un pantalon, une veste et une chemise. Et elle, qui le trouvait si

beau, si noble, là-bas chez eux, même dans son pantalon le plus défraîchi, s'étonne de le découvrir si banal, de voir encore plus apparaître, ainsi vêtu, son aspect farouche, son refus évident de se laisser citadiniser, du moins de cette façon. Il est certain que sur un Sahraoui éclatant de bonheur et sûr de la complicité de sa Maâlema, ces vêtements auraient rappelé à Jeanne un certain cavalier en burnous d'apparat. Mais la ville les a stérilisés au point qu'avant même d'avoir appris à complètement communiquer, ils ont perdu la faculté d'échanger leurs sentiments, si ce n'est par le contact de leurs peaux, et chacun garde en lui son incompréhension ou sa révolte. Que faut-il faire ? Les semaines passant, comme ils ne parviennent pas à plonger ensemble jusqu'au cœur réel du mal qui dénature leur amour, elle en arrive à se sentir complètement dépassée, impuissante, vaincue. Devant le silence de Sahraoui et sa rage dans l'amour, ne comprenant pas que seuls sa pudeur et son orgueil lui font adopter cette attitude de défense, elle-même fragilisée par la crainte et le manque de courage, insensiblement, inconsciemment, elle se met à le voir malgré elle avec d'autres yeux, avec les yeux des autres, ne sachant plus parfois où elle en est et ce qu'il faut faire. Encore une fois, il ne lui vient pas à l'idée que c'est à elle de faire l'effort de gommer la distance qui les sépare de plus en plus, d'établir une totale complicité entre eux pour tenter de trouver une solution. Lorsqu'ils parlent, ce n'est que de commerce, moutons, nouvelles du village et des terres ; elle ne prend jamais le temps de parler d'autre chose, d'aborder leur vrai problème, comme s'il lui paraissait tellement énorme que le seul fait de commencer à l'appréhender risquait d'ouvrir une brèche par laquelle la montagne qu'il représentait allait les écraser sous elle. S'il est vrai que son hôtel lui donne beaucoup de travail car, à part le ménage fait par Baya et le linge entretenu par Pauline, tout le reste lui incombe : les enfants, les courses, la confection des repas, et la gestion, c'est volontairement qu'elle se noie dans ses activités multiples car elle ne parvient pas à faire face au trouble douloureux qui, de plus en plus, l'envahit. Ce trouble, elle ne veut pas s'y arrêter, elle ne veut pas lui accorder de l'importance de peur de s'y enliser, et pourtant il lui est inimaginable de le partager avec lui. Bien au contraire, lorsqu'elle retrouve Sahraoui, elle l'oublie, il disparaît totalement ; sitôt la porte de la chambre du jardin fermée, et lui face à elle, seul le bonheur de le toucher et le sentir lui importe ; c'est le moment privilégié, le seul, où l'homme qu'elle aime lui est totalement restitué dans sa réelle et pure authenticité. Sa peau brune et

soyeuse est le plus luxueux des vêtements ; son corps d'animal libre et sain, long et harmonieux, compact et viril, semble refléter à la fois la beauté de son âme et la violence de ses pulsions. Il est beau, érotiquement beau, d'autant plus beau qu'il reste totalement étranger à son apparence et maître absolu de sa passion. Il est le maître de lui-même et celui de la femme qu'il sait aimer comme elle a envie qu'il l'aime. Peut-être est-ce pour cette raison que Jeanne lorsqu'elle le retrouve oublie le reste, tout le reste. C'est un bienfait inouï que cette chute dans un plaisir précieux comme la plus naturelle des sources, que ce bain magique qui leur permet de supporter les inévitables éclaboussures et entailles de la vie quotidienne dans cette société où ils n'osent s'afficher.

Et pourtant cet amour, qui serait peut-être son plus sûr salut et sa plus éclatante victoire, Jeanne ne sait pas l'assumer ; elle n'est visiblement pas de taille à imposer cet homme, dont la noblesse et les qualités humaines l'ont pourtant conquise et qui, hors de la déformation du regard des autres, restent son enchantement. Partant de là, le bonheur qu'elle en éprouvait se transforme en tourment, le tourment en maladresse, et la maladresse en distance. Et lui, de plus en plus, souffre comme un gamin de ce déchirant constat. «Ah, maudite ville !» se dit-il chaque fois. Sans doute aussi, et malgré lui : «Maudits les gens qui la séparent de lui». Finalement, à sa façon à lui, faite de pudeur et de violence contenue, un jour qu'elle l'accompagne sur le quai de la gare, juste avant de sauter dans le wagon, il lui dit : «Tu sais, ma petite Maâlema, il y a un dicton chez nous les Chaouis qui dit que lorsqu'on a une couverture que l'on aime beaucoup, dans laquelle on est bien, dont on n'a pas envie de se séparer parce qu'on y tient, même si elle n'est pas belle, si elle ne plaît pas aux autres qui vont jusqu'à s'en moquer, si on l'aime vraiment, on refuse de s'en défaire ; mieux que ça ! si on est sûr de ne pas pouvoir se passer d'elle, on trouve le moyen de le faire comprendre aux autres et de leur imposer son choix ; c'est eux alors qui finissent par t'admirer d'avoir su la garder et les convaincre. Ce jour-là, tu as gagné, ta couverture est sauvée, et toi tu es heureux d'avoir su la défendre ; mieux encore, le souvenir de ta victoire en aidera peut-être une ou un le jour où il manquera de courage, de conviction et de foi au moment d'une décision difficile».

Et Jeanne, encore une fois, le regarde partir complètement désespérée. Il lui faut quelques jours pour reprendre pied dans le rythme de sa

vie sans lui, dans sa vie de femme indépendante qui, finalement, lui convient et dans laquelle, une fois la «montagne» de son tourment enfouie en elle, elle prend plaisir à s'épanouir. Et Pauline, toujours aux aguets, toujours en état d'alerte lorsqu'il s'agit de sa fille, a très bien perçu tout cela. Loin de lui venir en aide en essayant de lui parler franchement, toujours meurtrie par l'attitude de Jeanne à son égard, elle fait tout au contraire pour accroître l'intensité de son malaise dès qu'il affleure. Elle qui, pendant une période, était devenue plus charitable sans doute parce qu'elle avait compris que c'était la meilleure des politiques mais aussi parce que des problèmes de retour d'âge et de santé diminuaient son agressivité, revient maintenant à la charge car il est évident pour elle que c'est peut-être le moment de faire changer les choses ; faisant mine de ne pas percevoir le désarroi de Jeanne, elle se met donc à geindre et à rabâcher sans cesse : son fibrome la gêne, lui fait faire beaucoup de mauvais sang, elle n'en souffre pas vraiment mais se sent si mal, si mal ... ! Ils sont sans doute très bien ces médecins du grand hôpital Mustapha mais oh combien elle préférerait se faire soigner en France ! ... Elle aimerait tellement finir ses jours chez elle !

- Mais, maman, intervient un jour Jeanne impatientée, ta vie n'est pas encore finie, qu'est-ce qui te prend ? Je n'ai pas besoin de ça, tu sais !

- Il y a des choses que l'on sent, ma fille, je ne dis certes pas ça pour te donner plus de souci, mais la vieillesse est là pour moi et j'ai de moins en moins envie de mourir dans ce pays. Si encore nous étions à Lutaud, tu aurais pu m'enterrer près de ton pauvre père ...

- Oh maman, arrête, je t'en prie ! Vraiment, je ne sais pas ce qui t'arrive ! Bon, tu as des problèmes de ménopause, mais tu n'es pas à l'article de la mort ; ce n'est qu'un mauvais moment, ça ira mieux dans quelques mois. Allez, je t'en prie, j'ai assez de soucis comme ça, tu es toujours si courageuse, fais un petit effort ...

Elle le fait l'effort, Pauline, mais elle sait maintenant qu'elle ne s'est pas trompée, il y a un fléchissement dans l'amour que porte sa fille à son Chaoui ; elle sent que le doute s'installe en Jeanne et que la jeune femme ne sait plus trop où elle en est ; or, tout calcul mis à part, d'une certaine façon cela la terrifie car elle se sent réellement vieillissante, elle a réellement peur de mourir ici et, pour une raison ignorée d'elle-même, elle ressent un besoin presque viscéral de retrouver sa terre

natale ses racines et, en elles, une certaine sérénité. Dans ce pays arabe, maintenant qu'elles ne sont plus que toutes les quatre perdues dans une grande ville, l'angoisse la ronge de nouveau et elle voudrait tellement sauver sa fille d'un avenir qu'elle imagine déplorable ! Tout cela fait qu'elle est de plus en plus décidée au fond d'elle-même à arracher Jeanne à cet homme et à ce pays où elle ne présage vraiment rien de bon pour elles toutes. Pauline sait que, d'une façon ou d'une autre, il lui faut intervenir car Jeanne ne trahira pas Sahraoui, d'abord parce qu'elle l'aime sans doute encore mais surtout parce qu'elle est trop naïve et trop honnête. Visiblement elle ne peut pas plus le quitter qu'elle ne peut essayer de séduire un autre homme, pour en faire son amant ou même son mari. Cette idée ne lui vient même pas à l'esprit. Il est pourtant clair que le juge Fergaldi, célibataire, fait tout pour qu'elle s'intéresse à lui et qu'il se laisserait volontiers mettre la corde au cou par cette jolie femme, si excellente femme d'intérieur de surcroît ; il est tout aussi évident que le riche Holonna, divorcé, n'attend qu'un signe d'elle pour la faire entrer dans la belle demeure de son domaine de Marengo (il les y a invitées toutes les quatre un dimanche, et Pauline en a presque eu les larmes aux yeux de joie en retrouvant les animaux de ferme, celle-ci ayant - en plus de la leur - l'immensité, le luxe et un fabuleux verger) ; l'écurie, dix fois plus grande et plus belle que celle de Lutaud, enchantait manifestement Jeanne autant que Dominique Holonna, tous les deux adorant les chevaux. «Mais hélas, avait pensé Pauline, il y a Sahraoui !».

C'est vrai, il y a Sahraoui, mais les mois passent sans que rien ne change comme il continuait de l'espérer. Dans cet espace rétréci, dans cette vie sans envergure pour lui, il se sent de plus en plus impuissant à influencer sur le cours de leur destin. Il sait qu'il lui faut réagir sinon il ne parviendra plus à modifier ce qui n'est peut-être pas totalement perdu encore. Il sait aussi qu'il lui faut faire vite car la déception et la peine le rendent agressif, méchant, et il ne veut surtout pas perdre son sang-froid, se laisser aller à la colère. En fait, il a peur de lui-même. Mais il arrive un moment où il ne peut plus supporter cette attente, cette angoisse, et début août, alors qu'il passe la nuit chez Aïcha à Constantine, il décide brusquement de partir à Alger et de prendre le premier train, cette fois sans troupeau. Sans, non plus, en avertir Jeanne contrairement à leurs habitudes. Sahraoui le pur, Sahraoui le fier, va partir comme un clandestin ; il veut en avoir le cœur net et tenter une dernière chance pour sauver ce en quoi il a cru avec tant de passion,

pour tenter de faire vivre au grand jour cet amour qui pourrait devenir si beau et qui mourra si elle et lui ne le sauvent pas, maintenant.

C'est un samedi. Jeanne lui ayant dit qu'il lui arrivait d'aller au cinéma avec les Viella ce soir-là et le train arrivant à Maison-Carrée à 23 heures, après avoir rapidement pris un café, il se dirige vers la place où, si elle est sortie, elle ne peut pas ne pas passer. Effectivement, vers 23 heures 30, le hasard veut qu'il l'aperçoive dans un des groupes jaillis de l'obscurité. Elle est avec les Viella, M<sup>me</sup> Georget et Fergaldi ; elle rit, elle parle, et ils leur trouve -à tous- un air si heureux ! Où sont la plaine, le cabriolet, les chevaux ??! Il réalise alors à quel point lorsqu'il lui avait dit «Y a pas de valeur !», l'explosion de leur amour avait été quelque chose d'une inestimable beauté, d'une incroyable et merveilleuse puissance. Mais cela est désormais très loin ; il en est le témoin ce soir. Certes elle l'aime encore, très fort et sincèrement, il le sait, mais en cachette en ayant honte de cet attachement. Avec les autres, elle est une autre femme, libre, indépendante et délivrée. Il sent à la découvrir ainsi, à son insu, à quel point elle semble libérée de lui ; c'est tangible, concret, et il se dit que tout simplement elle n'ose ni le lui dire ni se l'avouer à elle-même. Telle qu'il la voit ce soir, elle n'est plus sa petite maâlema, celle dont il retrouve la juvénile passion dans la chambre du jardin, qui s'abandonne et semble lui faire toute confiance ; là, c'est une élégante jeune femme de la ville qui ne lui appartient plus, et qui n'a envie de le mêler ni à ses amis, ni à ses loisirs. Ce qui le bouleverse le plus, c'est qu'elle soit si rayonnante, qu'elle ait l'air si heureuse ! Cette ombre dans laquelle il se cache, il a l'impression d'y être rejeté par elle et, pour une de ces mystérieuses raisons de la juxtaposition des images dans l'esprit humain, tapi dans cette toute petite rue sombre de Maison-Carrée, il est la «Fausse rivière», là-bas chez eux, ce lit abandonné à la boue sèche et aux tamarins, déserté par l'oued parti vivre sa propre vie un ou deux kilomètres plus loin dans un site plus propice.

Bizarrement, tout à fait malgré lui, après un fulgurant éclair de nostalgique souffrance, c'est la colère qu'il sent se lever en lui, et l'envahir. Pourquoi ne lui dit-elle rien ? Pourquoi n'aborde-t-elle jamais ce sujet avec lui ? S'il est si encombrant dans son existence, pourquoi continue-t-elle à le supporter ? Il en arrive à se demander si, en fait, elle ne doute pas de sa capacité à comprendre les choses. Ils sont si primaires ces Arabes ! Et, sous l'empire de la colère, lui se dit alors qu'elle est si peu apte à les appréhender !

Cessant de les suivre des yeux, blessé, furieux, c'est en proie à une profonde révolte qu'il arrive près du hammam où il a décidé d'aller dormir. Il n'a pas envie d'aller à l'hôtel, c'est bon pour ces vaniteux Européens ; ce soir, musulman et amant humilié, il veut aller là où vont les pauvres, les pauvres sans famille, car même le plus pauvre des pauvres dans son pays, chez son peuple, trouve toujours quelqu'un pour l'aider ; il a toujours un toit, un matelas par terre ou une natte, une assiette de couscous ou de chorba ou un morceau de galette pour oublier sa misère et assouvir sa faim. Saïd, le gardien bigleux du hammam le connaît bien car Sahraoui y vient à chacune de ses visites s'y débarrasser et de la saleté et de la fatigue et de tout le poids d'une vie acharnée à vous polluer ; s'il apprécie la douche bienfaisante de la chambre du jardin, de même que sa vie actuelle avec sa «roumia», elle est insuffisante à le satisfaire, à le délivrer de toutes ces peaux mortes qui, finalement, vous empêchent de respirer. Saïd le bigle reçoit toujours l'homme des Hauts-Plateaux avec beaucoup de sincère empressement, parce que ce grand Chaoui le traite avec respect et gentillesse, qu'il est sage et généreux, et parce que - chaque fois qu'il le voit - il se sent fier d'être son frère de race. C'est comme ça ! Ce soir-là, il ne cherche pas à comprendre pourquoi ce frère tient à dormir dans son hammam ; ce n'est pas son problème, et il le conduit dans la grande salle où dorment ou discutent en fumant une dizaine d'hommes ; au fond de la pièce, une grande fenêtre est ouverte sur la fraîcheur de la nuit et Sahraoui remarque qu'elle ne possède ni rambarde ni balcon. Ayant suivi son regard, Saïd lui dit :

- Bientôt, ils vont venir réparer ça, mais fais attention si tu te lèves la nuit de ne pas l'oublier et de passer par la fenêtre comme ça m'est arrivé à moi ...

- Saheth', Saïd ! mais ne t'inquiète pas, moi, je ne suis pas bigleux, conclut Sahraoui en riant et lui pressant amicalement l'épaule.

Debout dès cinq heures du matin, après un bain, puis un café que lui a obligeamment offert Saïd, il sort du hammam. Dans un recoin tranquille à l'abri des regards, il sort de son sac un grand chèche blanc qu'il

1. Saheth : merci

enroule à la façon des Touareg autour de sa tête et de son visage afin de ne pas être reconnu. A sept heures, il est dans le quartier de l'Hôtel des Eucalyptus. C'est dimanche et il y a peu de monde dans la rue. Il fait déjà chaud en ce début de juillet 1947. Ne sachant pas si Pauline va partir pour l'église comme elle le fait souvent, ni à quelle heure exactement, mais décidé à voir Jeanne ce matin-là, plutôt que de marcher dans la rue, il s'assoit sur une grosse pierre au pied d'un petit monticule, début d'un terrain vague entre la rue Arago et une autre parallèle. D'où il est, il voit la façade de l'hôtel et ne peut donc manquer aucune allée et venue dans ce secteur. Ni il n'est inquiet, ni il ne souffre, ni n'espère ni ne désespère de ce jour qu'il a décidé déterminant. Toute la philosophie sagesse de ses aïeux est concentrée en lui, et il remet sa vie entre les mains de Dieu. Lui seul lui donnera la force d'affronter la joie ou le chagrin que sa petite Maâlema lui donnera. Une chose est sûre, c'est que d'une certaine façon il éprouve dans ce matin d'été un immense soulagement car enfin, enfin, il va savoir où il en est. Il a un besoin absolu de s'expliquer une fois pour toutes avec elle. Il cesse brusquement de subir le poids de sa condition face à elle dans sa société ; il se retrouve homme libre de toute entrave face à la femme qu'il aime, entendant bien l'obliger elle aussi à être celle qui l'aime, âme et cœur nus loin du regard et de l'opinion des autres. Il avait d'abord craint d'être honteux de se trouver ainsi en position d'observateur camouflé, mais finalement il n'en est rien. Comme hier soir lorsqu'il a décidé d'aller dormir au hammam pour mieux se rapprocher des siens et de leur condition, immobilisé là à guetter, il en profite pour se retrouver tel qu'il est profondément, pour faire le vide en lui, s'obliger à un retour en arrière sans se sentir écorché, pour retrouver une lucidité bienfaisante et - grâce à elle - le vrai sens des valeurs. Bref, assis comme un vieux sage tout contre la terre, le visage apaisé par le fin tissu blanc, il essaie d'en revenir à l'essentiel : l'accord avec soi-même, l'indispensable harmonie.

Vers 8 heures et demie, il voit la voiture des Miguet s'arrêter sous la fenêtre de la chambre des petites. Un, deux coups de klaxon, et Sylviane, Julie puis Jeanne apparaissent sur le balcon. Sa surprise, sa contrariété sont si grandes qu'il s'en est soulevé. Il n'avait pas pensé à cette éventualité, et il ne veut pas qu'elle parte. Il veut lui parler aujourd'hui. Il le faut, il le faut, il le faut. Un instant plus tard, Pauline et les deux gamines apparaissent sur le seuil avec sac de plage et panier et tandis qu'elles saluent madame Miguet installée devant, monsieur Miguet descend pour mettre les bagages dans le coffre et les faire

installer derrière. Jeanne est revenue sur le balcon et suit les opérations. Il adresse une prière à Dieu pour Le remercier d'avoir été entendu. Il est si heureux, si soulagé, qu'il sourit sous son chèche. Comme si cette joie s'était manifestée, Jeanne tourne la tête dans sa direction. Lui baisse la sienne et tente de se faire aussi anonyme, aussi insignifiant que possible. Il... sent qu'elle a du mal à détourner les yeux de sa silhouette, et lui essaie de s'abstraire en s'imaginant être dans le Hoggar en train de se reposer assis à l'ombre de son chameau avant de reprendre la route. Maison-Carrée, Alger, il ne connaît pas. Encore moins ces gens en train de s'agiter devant cette maison là-bas, en face.

La voiture, après un dernier coup de klaxon, démarre. Jeanne, leur ayant fait un signe de la main, les suit des yeux et rentre, non sans avoir - avant - jeté une nouvelle fois un très furtif coup d'œil à l'homme assis là-bas sur une pierre en retrait du trottoir.

Dès qu'il est certain qu'elle ne va pas revenir, il traverse la rue comme un chat poursuivi, franchit les quelques mètres qui le séparent de l'hôtel et s'engouffre dans le hall. Là, avec une célérité surprenante, il enlève le chèche qu'il remet dans son sac et se précipite dans l'escalier. Il ne se laisse pas le temps de réfléchir et frappe aussitôt à la porte. Elle répond «Oui !» et ouvre. Alors qu'il est déjà à l'intérieur, contre la porte refermée, elle lui dit bouleversée : «C'est toi qui étais assis là-bas en bas ?». Il dit «Oui, maâlema» et soudain l'écrase dans ses bras. Et ils s'embrassent, avec rage, avec fureur, avec enchantement. Pendant des semaines, ils ont été des amants en proie à la famine... Comme la chambre du jardin est trop loin, sans se soucier de morale (avec Jeanne, ce n'est pas toujours évident), après avoir donné un tour de clef à la porte au passage, il sombre avec elle sur le premier lit où un tranquille livre ouvert occupe l'oreiller et qui, d'un geste vif, est envoyé voir ailleurs quel temps il fait. Ce plaisir intense et absolu, ni l'un ni l'autre ne s'en lasse jamais. Chaque fois qu'ils font l'amour, le créent, lui donnent vie, en émergent palpitants et comblés, tout semble pouvoir devenir simple, évident, naturellement inaltérable.

Assouvies leur soif et leur faim, déverrouillée la porte, ils sont venus dans la cuisine et alors qu'assis il la regarde, elle prépare un café.

- Sahraoui, je ne t'attendais pas. Madame Rauchet et Lucienne vont passer me prendre à onze heures et demie pour rejoindre les autres à la plage ...

- Tu ne pourras pas y aller, lui sourit-il avec malice. Non, non, je te taquine. Je ne resterai pas longtemps, je voulais seulement te parler, ma petite Maâlema. Tu sais, je crois que tu es la seule à ne pas t'apercevoir à quel point ma présence est devenue gênante à votre table. Moi, en tout cas, je ne peux plus le supporter. Après tout, tu n'es pas obligée de faire à manger pour tout ce monde, c'est un hôtel meublé, pas une pension de famille. En plus, je suis sûr que ça ne te rapporte pas grand chose ; tu te donnes beaucoup de mal pour bien peu de bénéfice. Notre commerce ne marche pas trop mal, non ? Tu devrais arrêter, nous aurions plus de temps pour nous, nous pourrions essayer de mieux nous organiser pour être plus souvent ensemble ...

- Mais, Sahraoui, je ne peux pas faire autrement maintenant ! Qu'est-ce qu'ils vont dire ? Ils ont tellement pris l'habitude de manger chez moi !

Elle est convaincue, véhémement. Alors, il s'énerve :

- On peut toujours faire autrement, tu sais, il suffit de le vouloir. Et puis arrête de ne penser qu'aux autres, à ce qui les arrange. Pense un peu plus à toi, à moi aussi, un peu. Ça ne m'arrange pas, moi, pas du tout. Ça ne te fait rien ça ? Qu'est-ce que qui est le plus important pour toi, eux ou moi ?

- Tu ne dois pas me poser le problème comme ça ! Bien sûr que tu es important pour moi, tu le sais bien, mais eux j'en ai besoin aussi. Je ne sais pas, moi, je ..., je ne sais pas ... comment te l'expliquer ...

- Ne cherche pas, Maâlema, je crois que je comprends ...

- Non, tu ne comprends rien du tout, s'enflamme-t-elle brusquement. Je ne peux pas penser qu'à ce qui me fait plaisir à moi, je ne peux pas tout agencer en fonction des moments où nous pouvons nous retrouver ... Il y a autre chose, que tu sembles oublier, quelque chose de beaucoup plus important, c'est l'avenir de mes filles ...

Elle le regarde, les yeux brillants et les joues rosies d'avoir été pour la toute première fois aussi agressive.

- C'est sûr, Maâlema, c'est sûr, dit-il sans la regarder en se levant lentement.

Sahraoui vient de comprendre. Il n'y a plus aucune tendresse dans sa voix, elle est même d'une gravité inquiétante. Jeanne, muette, ne fait

plus un geste. Elle aussi vient de comprendre. Elle comprend qu'il se passe quelque chose sur quoi elle n'a plus aucune prise. Debout, étranger à elle, il poursuit :

- Tu as raison, Maâlema, c'est vrai : l'avenir de tes filles est plus important que tout. Nos ... moments ... n'ont rien à espérer. Dans le présent, ils se cachent pour exister et, pour eux, avec toi et tes filles le futur n'existe pas. C'est bien ça que tu veux dire, n'est-ce pas Maâlema ? Il fallait avoir le courage de me l'avouer ...

Il a un visage fermé, hostile, et elle le regarde s'éloigner d'elle à reculons, très lentement. A la limite d'un geste démesuré, il s'efforce visiblement au calme, et calcule chacun de ses mouvements avec application. Plus il recule, plus il a les mâchoires contractées. Et elle, ne pouvant plus ni répondre ni continuer à penser, le regarde, atterrée. Avant d'arriver à la porte, il parvient à articuler :

- Je pars, Maâlema. Moi, je ne peux rien décider, je n'ai rien dans les mains, rien à t'offrir que moi-même, mon nom, ma force et mon courage ; je ne suis pas chez les miens, je ne suis pas dans mon monde, tu comprends ? A moins que tu ne veuilles me suivre, car je suis prêt à t'accueillir, à toutes vous accueillir. Mais si c'est moi qui viens vers toi, il faut m'aider, sinon c'est perdu d'avance. C'est déjà presque perdu. Réfléchis, Maâlema, réfléchis. Mais je n'ai plus rien à faire ici dans ces conditions. On ne peut pas vivre en équilibre entre deux mondes, il faut les séparer carrément, ou les fondre ensemble. Tu te rappelles du Khroub ? Eh bien, il avait raison le patron du buffet. Pour certaines choses, maâlema, y a pas de valeur, et si je pars c'est parce que toi tu l'as oublié.

La porte vient de claquer. Elle ne sait même pas si elle l'a vu sortir. Elle reste là, anéantie par la soudaineté de cet affrontement. Elle a le cœur qui cogne si fort qu'elle en a mal et, comme après avoir échappé à un très grave accident, ses jambes tout d'un coup se mettent à trembler, l'obligeant à s'asseoir. Tout est allé si vite ! Elle le revoit assis dans la rue, mystérieux homme en chèche blanc ; elle le revoit entrant comme un forcené ; elle le sent à nouveau, contre elle, en elle ... ! Et, effondrée sur la table, la tête enfouie dans ses deux bras repliés, elle éclate brusquement en sanglots.

Juillet se termine, août est là. Mais plus aucune nouvelle de Sahraoui. Il ne cesse cependant de la hanter. Elle le voit partout, il ne

la quitte pas. Très bizarrement, l'image du grand homme en burnous blanc qui l'a tant impressionnée à son arrivée à Philippeville se confond parfois en elle avec celle de son amour des Hauts-Plateaux. Chaque fois qu'elle sort, elle croit l'apercevoir : en burnous ou en costume, cheveux noirs ou chèche blanc. Son regard et ses mains, sa silhouette ou son corps, l'obsèdent jour et nuit. Il lui manque comme jamais il ne lui a manqué peut-être parce qu'aujourd'hui elle sent qu'elle l'a perdu. Elle a l'impression de vivre comme une somnambule, et au fond d'elle une panique irraisonnée se met à l'envahir. Toutes les journées qui passent ne font que l'amplifier sans qu'elle y puisse rien. Non qu'elle ait peur que Sahraoui la tue, ce n'est pas vraiment cela, mais elle se sent si coupable vis-à-vis de lui, si impuissante à faire ce qu'il faudrait pour que tout soit clair et définitivement assumé ! En fait elle est si profondément malheureuse de se sentir responsable de leur possible rupture que, pour la première fois, elle ressent son silence et son absence comme une mort, comme une irrémédiable catastrophe devant laquelle elle reste anéantie. Sa panique vient de ce vide brutal qu'elle-même a créé et qui aurait très bien pu ne pas être, si elle l'avait voulu. Ce qui aggrave encore son désarroi c'est qu'elle réalise que, sans Sahraoui, tout le reste perd de son intérêt et de son éclat, que ses relations, ses sorties, ce plaisir qu'elle éprouvait à découvrir Alger-la-blanche, et cette vie dans la capitale, rien de tout cela ne la motive plus, ne la charme plus. Et l'intuitive Pauline sent que son enfant va lui revenir, parce qu'elle pense être la seule à pouvoir l'aider à affronter son angoisse et sa peine. Après s'être inquiétée - une seule fois - de l'absence de Sahraoui, elle n'en parle plus du tout. En revanche, elle se demande quoi faire pour se rapprocher de Jeanne sans la braquer ou la voir se refermer. Elle est certaine que cette fois sa fille a de nouveau changé, qu'elle est devant un dilemme qu'elle ne parvient pas à résoudre et qu'elle est submergée par une très vive angoisse. Alors, instinctivement, faute aussi de trouver un autre moyen d'attirer son attention, elle se remet à parler de l'Auvergne ... où, répète-elle, elle voudrait bien finir ses jours. Et cette fois, Jeanne ne se rebiffe pas ; ces mots, au contraire, trouvent un écho en elle. Elles ont toujours été si proches ! Elle pense que sa panique s'est transmise à sa mère et que sa façon à elle de l'exprimer est de vouloir partir. Mais il est profondément vrai que Pauline, de tout son cœur, souhaite partir d'ici, qu'elle a hâte de mettre des kilomètres entre sa fille et cet homme, entre ce pays - où elle a l'impression qu'ils ont tout perdu - et elles. Les vingt-huit

années passées sous ce ciel lui semblent se solder par un cuisant échec, l'histoire d'amour visiblement avortée de Jeanne et Sahraoui sonnant pour elle le glas de leurs espoirs sur cette terre. Sa très pessimiste nature interprète même cette impossibilité à imposer leur couple comme un symbolique avertissement pour tous ceux qui se font l'illusion que ces deux peuples pourraient n'en faire qu'un. « Dangereuse foutaise ! » pense la paysanne vieillissante qui n'a plus que l'envie de retrouver sa région natale, ses bois, ses noisettes et ses sources.

En attendant, dans le lourd été, pour faire passer le temps des vacances aux petites, même en semaine leur grand'mère les emmène quelquefois à la plage. Elles vont prendre le car à Belfort, qui les dépose au bord de la route et elles rejoignent à pied par le chemin bordé de roseaux la plage ; là, assise sur le sable face à la mer, Pauline se laisse bercer par le bruit des vagues tandis que les gamines s'en donnent à cœur joie. Jeanne les accompagne parfois car, pour l'instant, personne ne vient manger à leur table ; madame Georget, la petite Huguette et les Viella sont partis en vacances. Seul reste à Maison-Carrée le juge Fergaldi qui n'ose même plus venir prendre ses repas avec elles. Il se contente de passer les saluer de temps en temps. Un après-midi, alors que Pauline est allée se reposer et que les petites jouent dans le jardin, Fergaldi vient rendre visite à Jeanne. Il a un drôle d'air et, après lui avoir demandé s'il peut lui parler, regardé si personne ne risque de les déranger, très gêné et cérémonieux il lui avoue son amour pour elle, l'intention qu'il a eue de lui demander de l'épouser avant de comprendre qu'elle a en fait un homme dans sa vie, et que son choix le navre « même si cela ne le regarde pas » ...

- J'ai trouvé un petit appartement, madame Chaneboux, et ne serai donc plus votre pensionnaire. Cependant, vous pouvez compter sur moi, vous pouvez en être sûre et si je peux vous aider en quoi que ce soit, ce sera toujours avec un grand plaisir car je sais que vous êtes une femme de qualité et je ne voudrais pas que vous ayez des ennuis ...

Jeanne n'est pas vraiment étonnée de cette déclaration et très bizarrement se rend compte qu'elle l'attendait presque. Brusquement un grand soulagement l'envahit et elle réalise que la peur en elle vient de cesser. Elle sait maintenant que son séjour à Maison-Carrée vient de prendre fin et que sa vie reprendra son cours ailleurs. Comme s'il ne lui avait rien dit, elle regarde le petit juge et très sereinement lui demande :

- Monsieur Fergaldi, puisque vous me proposez votre aide, pensez-vous pouvoir me trouver un bon acquéreur pour mon hôtel ? Très vite. Ma mère et moi voulons rentrer en France.

D'abord interloqué par le changement soudain de situation, Fergaldi tout aussi sereinement lui répond :

- C'est une très sage décision, madame Chaneboux, comptez sur moi, je m'en occupe.

Quelques jours plus tard, les Viella qui ont enfin leur villa reviennent de vacances pour emménager. Eux aussi vont donc quitter l'hôtel, mais en attendant, tandis que Pierre s'occupe des travaux d'aménagement, Hélène passe souvent rendre visite à Jeanne et Pauline. Elles l'ont évidemment informée de leur probable départ d'Algérie si la vente de l'hôtel se réalise. Hélène Viella en est toute bouleversée. Elle n'est pas une curieuse avide d'explorer la vie des autres, mais voyant Jeanne méconnaissable de tristesse, elle se dit qu'il lui faut absolument essayer de l'aider, si toutefois elle a besoin d'aide. Elle l'invite donc un jour devant Pauline à se rendre avec elle à Alger prendre un thé à «La Princièrè», rue Michelet. Jeanne accepte avec empressement et le jour dit, après le déjeuner pris ensemble à l'Hôtel des Eucalyptus, elles laissent Pauline et les petites et se rendent à Alger. Dans le tram, elles parlent d'abord de tout et de rien, de la villa de la chaleur des clients de l'hôtel des petites, jusqu'à la Grande-Poste. Là, elles vont faire l'inévitable petit tour rue d'Isly. Jeanne est heureuse de cette parenthèse dans la tourmente de ses jours, elle se sent soulagée d'avoir pris la décision de vendre son hôtel et de rentrer en France, même si au fond d'elle un grand trou s'est creusé dont elle fait semblant d'ignorer l'existence ; enfin, elle est heureuse d'avoir accepté l'invitation d'Hélène Viella qui l'empêche de penser et la rapproche d'une femme dont le dynamisme la séduit ; cette escapade à deux crée instantanément entre elles une intimité qui n'existait pas auparavant. Et spontanément Jeanne le lui dit, et tout aussi spontanément Hélène lui prend le bras pour entamer leur chemin en direction de la rue Michelet et de «La Princièrè ». Elles se ressemblent beaucoup : elles ont toutes les deux un pas vif et léger, toutes les deux un corps gracile et harmonieux et de très jolies jambes ; Hélène a des cheveux d'un blond doré tout bouclés qui ont bien du mal à rester sages dans les rouleaux que la mode leur impose, et ses yeux bleus scintillent d'étoiles tant elle est excitée de sentir sa petite hôtelière détendue et confiante ; Jeanne a, elle aussi, ses cheveux châtain

clair arrondis en rouleaux, des yeux noisette très doux et surtout une belle bouche discrètement réhaussée de rouge. Lorsqu'elles arrivent dans le salon de thé, Hélène choisit une table tranquille dans un coin éloigné de la porte. Sitôt assises et leur commande passée, au moment où elle commence à s'adresser à Jeanne, de la paume de ses mains elle se met à frictionner doucement ses deux petits seins. Son hôtesse connaît parfaitement cette manie, à laquelle elle ne fait plus guère attention maintenant, mais elle sait que cela annonce chez madame Viella un grand intérêt, une grande concentration. Non seulement elle n'a pas envie de s'y soustraire, mais - comme chez un médecin - elle consent d'emblée à accepter l'aide qu'on lui offre.

- Madame ChanEboux, pardonnez-moi d'être indiscrete, je n'ai pas voulu vous poser de questions devant votre maman, mais votre départ précipité me laisse vraiment perplexe. J'espère qu'il ne s'est rien passé de grave pendant notre absence ...

- Non, pas du tout, madame Viella, pas du tout. Il arrive simplement que ma mère vieillit, que son fibrome la tracasse beaucoup, qu'elle veut rentrer en Auvergne et que plus personne ne nous retient vraiment ici, alors nous avons décidé de partir ...

- Madame ChanEboux, excusez-moi d'insister mais nous sommes entre femmes, entre amies, il y a une autre question que je veux vous poser. Que devient monsieur Boulildi dans tout ça ? Est-il au courant ? Part-il avec vous ? Car vous l'aimez, madame ChanEboux, n'est-ce pas ? Ne soyez pas gênée avec moi à ce sujet, j'ai moi-même aimé un Arabe et c'est le plus grand regret de ma vie que de n'avoir pas pu faire ma vie avec lui ...

- Et monsieur Viella ? questionne instantanément Jeanne interloquée par cet aveu.

- J'ai un peu honte de l'avouer, mais je crois que je l'aurais quitté si cet homme me l'avait demandé... Il ne l'a pas fait, bien sûr, d'ailleurs je ne sais même pas s'il a deviné ce qu'il représentait pour moi ! ... Mais pour vous deux, madame ChanEboux, la situation n'est pas la même du tout : vous vivez déjà un peu l'un avec l'autre, vous êtes libres tous les deux si j'ai bien compris, et monsieur Boulildi est un homme si remarquable ...

- C'est vrai, madame Viella, tout ce que vous dites est vrai ; c'est vrai que je l'aime et qu'il est un homme remarquable, mais vous me

voyez l'épousant ? Vous imaginez le chagrin de ma mère et l'avenir de mes filles ? Que dirais-je à leur père ?

- Mais enfin, madame ChanEboux, c'est votre vie, pas celle de votre mère ni celle de vos filles. C'est à vous de décider et de dire que vous aimez cet homme. Votre maman a bien dû s'en apercevoir tout de même !

- Elle, elle le sait ... mais pas les petites ...

- Eh bien alors, le chemin est à moitié fait ! Si votre mère l'a accepté comme votre amant, elle ne pourra que l'accepter comme mari, et vos filles sont si heureuses lorsqu'il vient qu'elles ne peuvent pas se fâcher de le voir s'installer dans votre vie, bien au contraire peut-être, car les enfants ont besoin de la présence d'un père, et cet homme-là a tant de qualités ... Je ne vois pas, je ne comprends pas pourquoi cela vous semble si impossible ...

- Vous avez sans doute raison. Mais vous, vous n'avez pas beaucoup vécu en Algérie, vous ne voyez pas les choses de la même façon que les gens d'ici.

- Eh bien si leur opinion vous importe tellement, épousez votre Sahraoui en France et vivez avec lui là-bas jusqu'au jour où vous aurez envie de revenir ici ....

- Tout paraît si simple à vous entendre, si simple ....

- Mais c'est comme ça qu'il faut voir les choses, madame ChanEboux. Si vous et monsieur Boulildi vous aimez vraiment, si vous êtes vraiment indispensables l'un à l'autre, tout le reste est secondaire ; une fois que vous serez mari et femme, plus personne n'aura rien à dire et votre bonheur sera votre avocat et votre preuve. Le sait-il au moins que vous avez décidé de partir ?

- Non, il ne le sait pas ...

- Je m'en doutais, j'en étais sûre ! se fâche brusquement Hélène Viella. Vous n'êtes qu'une enfant, Jeanne ChanEboux, une enfant inconsciente et cruelle. Jamais je ne vous aurais cru capable d'une telle vilénie, vous si généreuse et spontanée ! Comment est-ce possible ?

Hélène en oublie son thé et sa belle meringue en forme de poire tandis que ses mains retournent illico raconter leur mécontentement aux deux petits seins en attente.

- Pardonnez-moi, Jeanne, vous permettez que je vous appelle Jeanne ? Appelez-moi Hélène, je vous en prie, les gens ici sont à la fois si bon enfant et si collet monté, que je m'y perds un peu ! Pardonnez-moi, mais votre attitude me bouleverse tellement. Cela ne me regarde pas et je ne devrais pas me le permettre, mais c'est plus fort que moi. Alors vous ne l'aimez pas profondément votre Sahraoui, si je comprends bien !

- Oh si, je l'aime, Hélène, je vous assure. Je n'ai connu que deux hommes dans ma vie, le père de mes filles et lui, et autant j'ai subi mon mari sans jamais éprouver de désir ni de plaisir, autant avec lui j'ai eu l'impression de me réveiller à la vie, à l'amour. Je n'ai pas l'habitude de parler de ces choses-là, ça me gêne beaucoup, mais c'est pour répondre à votre question, c'est pour que vous sachiez à quel point je tiens à lui ...

- Eh bien alors pourquoi le quittez-vous, pourquoi le trahissez-vous ainsi ?

- Parce que je sais maintenant que je ne pourrai ni vivre dans son milieu ni le faire vivre dans le mien, ne me demandez pas pourquoi, je suis incapable de vous l'expliquer, c'est comme ça ! En fait, je prends la fuite parce que je suis lâche, parce que j'espère qu'il m'oubliera et refera mieux sa vie sans moi si je suis loin, et moi aussi. Si je restais ici en vivant avec lui et que ma mère finisse par en mourir de chagrin, je ne me le pardonnerais jamais et je le rendrais peut-être alors très malheureux. Je ne le veux pas, je ne le peux pas. Je ne sais pas si vous me comprenez ! Je voudrais tellement que vous ne me jugiez pas mal, que vous essayiez de vous mettre à ma place et d'admettre mes raisons ...

- Bien sûr que je ne vous juge pas mal et que, si je fais l'effort de voir les choses comme vous les voyez, je peux vous comprendre. Mais il n'empêche qu'une telle attitude me révolte, me navre, à un point que vous ne pouvez imaginer. C'est comme si je faisais un constat d'impuissance et d'échec avant même d'arriver au terme de l'œuvre que j'ai commencée. Votre fuite est la chose la plus désolante que j'aie jamais vécue. Mais cela c'est mon point de vue à moi, ma vérité profonde à moi, et il est évident que la vôtre est totalement différente. Ça ne change rien à l'admiration que je vous porte par ailleurs, à mon attachement pour vous et les vôtres. Pour tout vous dire, Jeanne, votre renoncement m'entaille le cœur parce que d'une certaine façon il tue

dans l'œuf mon beau rêve à propos de ce pays, parce que d'une certaine façon il m'oblige à ne plus pouvoir me perdre dans ce haut ciel plein de lumière et me contraint à être surtout attentive aux cailloux et aux chardons que risquent de rencontrer mes pieds, et ça, pour la petite Hélène Boniet que vous avez en face de vous, c'est la pire des choses qui puisse lui arriver. Allez, gardez courage, gardez votre candeur et votre sourire, ne faites pas attention à mon délire, votre vérité à vous est sans doute ailleurs ....

- Ma vérité à moi, Hélène, je viens de le réaliser en vous écoutant, n'est ni un homme ni un pays, mais mes filles et ma mère.

- Eh bien, chère petite Auvergnate, notre escale à «La Princièrè» n'aura pas été inutile puisque vous y avez découvert le vrai sens de votre vie, votre but.

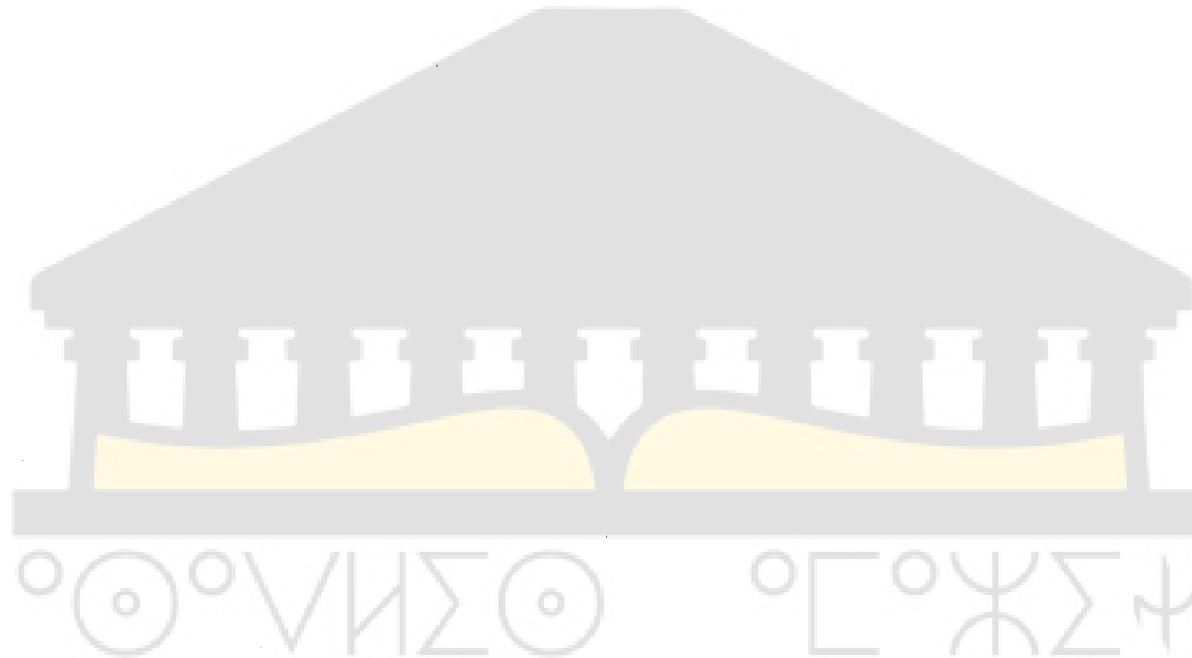
Trois semaines plus tard, l'hôtel est vendu, très bien vendu même, et une semaine après, les malles des Auvergnates sont prêtes pour un nouveau départ. C'est plus qu'un départ ; comme l'a dit Jeanne, c'est une fuite, avant laquelle elles ne font leurs adieux qu'au juge Fergaldi et aux Viella. Jeanne est si bouleversée qu'elle ose à peine regarder Hélène ; elle n'a qu'une peur : être seule avec elle, car non seulement elle fuit mais elle n'en a pas averti son Chaoui exilé sur ses Hauts-Plateaux et toujours coupé d'elle. Elle en a été incapable. Le seul fait d'imaginer d'être confrontée à lui pour lui dire adieu, ou même de le lui écrire, lui laisse le cœur béant, lui est absolument insupportable.

Le 15 septembre 1947, sur le «Ville d'Oran» qui s'éloigne, Jeanne, face à la ville blanche si belle dans le soleil, face à la mer qui s'élargit entre elles, scintillante, Jeanne pleure son pays merveilleux, ce pays tant chéri, et cet homme des plaines infiniment et si mal aimé qui retrouvera, sans elle, loin, loin, là-bas, son espace, ses champs et ses troupeaux.

Au-delà de la ville qui s'estompe, c'est la grande plaine de Boulhilet qu'elle voit dans l'air doré et Sahraoui sur la grise et fringante Kikline, son grand burnous volant autour de lui.

## Sommaire

En guise de dédicace .....	3
CHAITRE 1 : Prompsat .....	5
CHAPITRE 2 : Médina .....	25
CHAPITRE 3 : Foum-Toub .....	39
CHAPITRE 4 : Chemora .....	59
CHAPITRE 5 : Lutaud .....	83
CHAPITRE 6 : L'église .....	103
CHAPITRE 7 : La Maâlema .....	115
CHAPITRE 8 : Le puits .....	125
CHAPITRE 9 : Julie .....	131
CHAPITRE 10 : Le renouveau .....	145
CHAPITRE 11 : La cassure .....	163
CHAPITRE 12 : L'essor .....	177
CHAPITRE 13 : Le divorce .....	189
CHAPITRE 14 : La déchirure .....	195
CHAPITRE 15 : Alger - Maison-Carrée .....	201
CHAPITRE 16 : La fuite .....	235



*Cet ouvrage a été réalisé  
par Casbah Éditions*

*Villa n° 6, lot. Saïd Hamdine, Hydra, 16012, Alger*

*Tél. : 021 69 21 08 / 69 21 14*

*Fax : 021 69 20 44*

*Imprimé en Algérie, 2000.*

*Liliane Raspail est née dans le petit-village de Chemora (Lutaud, durant la période coloniale), à 50 kms de Batna sur les Hauts-Plateaux. Ses études secondaires, commencées à Alger, se poursuivent en Auvergne que sa famille a regagnée en 1947. Elle retrouve l'Algérie en 1958, en pleine guerre de libération, mariée à un jeune officier. C'est à Sidi-Aïssa, où celui-ci est affecté, qu'elle prend conscience de son algérianité en découvrant la misère du peuple algérien, ses souffrances et l'inqualifiable injustice qu'il subit. Rompant une union déjà fragile, c'est alors vers lui qu'elle se tourne et ce choix va déterminer le reste de sa vie. Elle affiche dès lors ses convictions et prend tous les risques pour l'indépendance de son pays sans jamais faire partie d'aucun groupe ni d'aucun parti. Elle échappe de justesse à trois attentats de l'OAS : l'un en 1960, les deux autres en 1961. Elle regagne l'Auvergne le 17 novembre de cette même année. Revenue en octobre 1962, elle participe au prodigieux et euphorique élan de reconstruction de l'Algérie indépendante. En mars 1987, elle entre au Centre culturel français d'Alger. En mars 1994 elle retourne à Paris et travaille à la Bibliothèque nationale de France.*

L'histoire de Jeanne Chaneboux, la «Chaouïa d'Auvergne», est authentique, absolument. Petite fille, elle arrive en 1919, avec son père et sa mère, petits paysans auvergnats, dans la forêt de Médina, au cœur des Aurès. Au fil des ans, dans leur ferme des Hauts-Plateaux, Jeanne au cœur naïf va bientôt faire partie de cette nouvelle population d'Européens d'Algérie que l'on appellera les «Pieds-Noirs». Son histoire d'amour sur cette terre algérienne illustre de façon tout à fait symbolique le douloureux échec de deux communautés qui n'ont eu, durant ces décennies, ni le courage ni les moyens d'assumer une incontestable passion qui aurait très bien pu les unir au lieu de les faire se déchirer.